

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

TOME IX.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,
Correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1826.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE LXVI.

État de l'Italie à l'époque du voyage et du couronnement de l'empereur Sigismond à Rome; Eugène IV en guerre avec les Colonnes, avec les Hussites, avec le Concile de Bâle, et avec ses sujets. — Révolutions de Florence; exil et rappel de Cosme de Médicis.

1431—1434.

L'ASPECT de l'Italie avoit bien changé depuis la révolution qui avoit commencé au temps des Othon de Saxe. A la fin du dixième siècle on avoit vu les villes acquérir le droit et le pouvoir de se gouverner elles-mêmes; elles avoient secoué le joug de monarques étrangers et inattentifs, réprimé l'orgueil de feudataires altiers, et con- CHAP. LXVI.

CHAP. LXVI. traint les nobles à obéir aux lois. Mais quatre siècles en Lombardie, à peine trois en Toscane, suffirent aux peuples pour parcourir le cercle entier des institutions qui peuvent convenir aux états civilisés, et pour éprouver toutes les révolutions qui peuvent conduire d'un système politique à un autre. Les Italiens, d'abord ignorans, pauvres et grossiers, étoient parvenus à réunir toutes les jouissances que peuvent procurer le commerce, la richesse, le goût dans les lettres et dans les arts ; ils s'étoient montrés fiers, indociles, impatiens du joug, et disposés à méconnoître toute autorité ; néanmoins, ils avoient éprouvé les extrêmes de la tyrannie comme de la liberté. Long-temps ils étoient demeurés étrangers aux armes, quoique doués de courage et d'énergie personnelle ; mais ils avoient ensuite appris, oublié, et appris de nouveau l'art de la guerre. L'esprit d'indépendance qui avoit rendu chacun maître chez soi, avoit fait place à un esprit d'usurpation et de conquête ; d'abord, on avoit regardé comme honteux pour une ville d'obéir à une autre ville ; plus tard, un petit nombre de cités puissantes avoient soumis à leurs lois toutes celles qui les entouroient. Rien n'avoit duré dans les institutions antiques, rien de ce qui subsistoit encore ne sembloit destiné à durer long-temps. Cette succession rapide de créations et de déstructions qu'on pouvoit re-

marquer dans tous les gouvernemens du moyen âge, mais qu'on signale avec plus d'évidence dans les républiques, a souvent été reprochée aux dernières, comme si leurs lois ne pouvoient jamais assurer le bonheur aux hommes pendant plusieurs générations. CHAP. LXVI.

Ceux qui accusent d'instabilité les républiques devroient faire le même reproche à toute autre forme de gouvernement; en effet, rien ne dure sur la terre, et l'histoire de l'univers est celle d'une lutte acharnée du temps contre les ouvrages des hommes. Un individu survit à plusieurs systèmes de lois, une famille peut voir la chute de plusieurs gouvernemens; mais la vie de cet individu, la conservation de cette famille n'attestent point la durée des institutions auxquelles ils ont été associés. Les chroniques ne conservent que les noms des rois, et les révolutions de leurs gouvernemens s'effacent; la création ou la chute d'un ministère, le brusque passage d'hommes nouveaux à la faveur, d'hommes célèbres à la disgrâce, paroissent à peine des événemens historiques dans les annales d'une maison royale; et cependant une révolution dans une république n'altère pas l'esprit du gouvernement plus qu'un changement de ministère dans une monarchie. Partout également on voit changer les dépositaires du pouvoir, on voit changer l'esprit qui les anime, les lois qui les

CHAP. LXVI. régissent, comme on voit tout ouvrage humain dépérir et se renouveler. Les noms seuls, tout au plus, se conservent quelquefois, tandis que les choses désignées par ces noms ne sont plus les mêmes. L'empire romain parut se soutenir quinze cents ans, depuis Auguste jusqu'au dernier des Constantin ; mais la constitution de cet empire, l'état des nations, les maximes du gouvernement changèrent avec chaque règne et chaque génération. Entre le siècle de Tibère, celui d'Honorius et celui de Phocas, il n'y eut d'autre ressemblance que dans la misère publique, la souffrance et l'avilissement. On ne devoit pas s'attendre à ce que la liberté et les vertus dont Milan jouissoit au douzième siècle, se conservassent, car on n'avoit point pu conserver l'élégance et le goût du siècle d'Auguste, la philosophie de celui de Marc-Aurèle, la religion de celui de Dioclétien. Les monarchies modernes, quelque antique que soit leur fondation, ne se ressemblent pas davantage à elles-mêmes. La constitution de la France n'a pas changé moins souvent que celle de Florence. Tantôt les Francs étoient des vainqueurs campés au milieu des peuples conquis, tantôt des citoyens assemblés librement au champ de Mars, sous la présidence d'un roi ; la France féodale étoit une république de souverains, qui daignoient à peine reconnoître un chef ; la France représentée par

des états, la France représentée par des parle-
mens, la France gouvernée par des grands, par des ministres, par des maîtresses, présentoit plusieurs fois dans chaque règne une face nouvelle. Toutes les institutions humaines sont également caduques; c'est seulement le despotisme qui, dans ses révolutions continuelles, reste toujours le même; c'est seulement là où rien n'est institué pour protéger les peuples, que rien ne peut être renversé, comme on ne peut point faire tomber une colonne déjà couchée par terre.

Cependant la plupart des révolutions, la plupart des changemens survenus dans les gouvernemens, laissent peu de traces dans l'histoire; tantôt parce que des écrivains superficiels, retrouvant dans les fastes anciens des noms encore usités, supposent que les mœurs et les droits mutuels qu'ils désignent étoient jadis ce qu'ils sont encore; tantôt parce que les révolutions les plus fréquentes ne changent point l'ordre ou plutôt le désordre social, comme en Turquie et dans les états despotiques; car elles n'ajoutent rien à l'anarchie, elles n'en diminuent rien; tantôt enfin, parce que le pays où elles arrivent n'a acquis d'illustration ni dans les lettres ni dans les arts, qu'il n'attire nullement l'attention et ne brille d'aucun éclat. En Italie, au contraire, il n'y eut pas, dans les institutions, de changement si léger qu'il fût, qui ne devînt histo-

CHAP. LXVI. rique ; les trois ou quatre siècles dont nous avons parcouru l'histoire, ont fondé la gloire et la puissance de l'esprit humain dans l'Europe entière. Les républiques italiennes ont disparu ; mais les conséquences de leurs travaux, de leurs généreux efforts, n'ont pu disparoître avec elles. Par elles, la liberté a, pour la troisième fois, rendu à l'Europe ce que la liberté avoit déjà donné aux Grecs, puis aux Romains. Chez elles on vit renaître les lettres, les arts, la philosophie ; l'effervescence des âmes fit mûrir ces fruits précieux. Tant de luttes et de combats, le développement de tant de grands caractères et de passions généreuses préparoient un résultat que n'avoient point en vue ceux mêmes qui devoient le produire ; ils amenoient ce seizième siècle qui a brillé d'une immortelle gloire ; ce siècle où les monumens les plus admirables furent élevés par l'esprit humain, au moment où la nation italienne accomplissoit sa carrière, et où, en acquérant le plus de splendeur, elle perdoit toutes ses vertus, toute son énergie, toutes ses espérances pour l'avenir.

Nous avons conduit, dans le volume précédent, l'histoire de l'Italie jusqu'à la mort de François Carmagnola, décapité à Venise le 5 mai 1432. Au moment où un grand homme est arraché à la scène du monde, il peut être convenable de considérer l'état de la contrée sur laquelle

il avoit jusqu'alors exercé son activité, les forces respectives et les intérêts des puissances dont ses talens militaires avoient plus d'une fois changé la destinée.

L'Italie se trouvoit, en 1430, partagée en quatre régions; la Lombardie, la Toscane, l'état de l'Église, et celui de Naples. Chacune avoit un caractère différent et des gouvernemens fondés sur des principes dissemblables. Au nord, la Lombardie étoit soumise au despotisme militaire; les Visconti, ducs de Milan, en occupoient la plus grande partie; cependant les Vénitiens leur avoient enlevé quelques provinces qu'ils traitoient en pays conquis, non point en portions intégrantes de leur république. Le duc de Savoie et le marquis de Montferrat au couchant, le marquis d'Este et celui de Gonzague au levant, se partageoient le reste. Le duc de Milan, plus riche et plus puissant qu'eux tous, entretenoit toujours sur pied de nombreuses armées; elles lui servoient à effrayer ses voisins, à tenter sur eux de nouvelles conquêtes, à maintenir ses peuples dans la crainte et l'obéissance, et à leur arracher d'énormes contributions. Les petits princes qui l'entouroient et qui luttoient avec lui, étoient contraints d'adopter sa politique; et la fertile Lombardie étoit le seul pays assez riche pour supporter un gouvernement aussi désastreux.

CHAP. LXVI. Au centre de l'Italie, la Toscane étoit toujours animée de son antique esprit de liberté; son agriculture prospéroit, ses richesses étoient immenses, et les progrès de l'esprit y étoient plus grands encore que ceux de l'opulence. Dans aucun pays de l'Europe, la race humaine ne s'étoit élevée par de plus nobles développemens; la politique avoit été une école avantageuse pour la nation toute entière; un esprit profond et délié en même temps avoit été appliqué successivement à toutes les études. Les Toscans seuls voyoient et jugeoient l'histoire de leur propre temps; les autres Italiens étoient victimes des révolutions et des calamités nationales, les Toscans en étoient spectateurs; et le calme de leur esprit, comme la force de leur caractère, leur donnoient souvent les moyens de les modifier ou de les détourner. Florence, bien supérieure en talens comme en puissance, à Sienne et à Lucques, à Gênes et à Bologne, s'élevoit au milieu d'elles comme la modératrice de l'Italie. Les Florentins maintenoient l'équilibre de cette contrée; ils conservoient à chaque peuple ses droits, à chaque état ses moyens de résistance.

Au levant et au midi de la Toscane, l'état de l'Église étoit livré à l'anarchie. Les passions généreuses, qui faisoient la grandeur des Toscans, s'y trouvoient aux prises avec une ambition et une férocité égales à celles qui avoient asservi la

Lombardie. Les états étoient moins riches, moins CHAP. LXVI.
peuplés, moins puissans que dans l'Italie septentrionale; mais les haines n'étoient pas moins acharnées, ou les révolutions moins violentes. Les Manfredi, les Malatesti, les Montefeltro et les Varani étoient en petit l'image des Visconti, des Gonzague, des marquis d'Este et de Montferrat. Les factions de Pérouse, de Viterbe et d'Orviete égaloient en acharnement celles de Florence et de Gênes; mais de leur choc on voyoit jaillir moins de lumière, et le triomphe de chacune étant plus court, les citoyens n'avoient pas le temps de remonter de l'amour de leur parti à celui de leur patrie.

Le royaume de Naples enfin appartenoit à un tout autre système; c'étoit une monarchie héréditaire, née de la féodalité; les droits du peuple y avoient été entièrement subordonnés à ceux d'une famille; mais cette race royale, abandonnée à la mollesse, au vice et à la fainéantise, ne pouvoit inspirer ni respect ni affection. La nation n'étoit pas moins énervée que ses maîtres, et le pays tout entier tomboit dans cet état de dissolution sociale, qui fait disparoître également les vertus publiques et les vertus privées, les grandes espérances, et toute occupation de l'avenir.

Telle étoit la situation de l'Italie lorsque l'em- 1431.
pereur Sigismond entreprit de la visiter. Ce

CHAP. LXVI. 1431. n'étoit plus le temps où les empereurs, suivis d'une puissante armée, passoient les Alpes pour dicter, dans la plaine de Roncaglia, des lois à la péninsule, pour ramener les feudataires à l'obéissance, réformer la constitution des villes impériales, et réunir sous ce qu'on nommoit *la directe de l'empire*, les fiefs qui étoient sortis de la ligne légitime de leurs premiers tenanciers. L'Italie, considérée toujours par les publicistes allemands comme le domaine propre des empereurs, ne faisoit plus que de nom partie de l'empire romain. Les divers membres dont cet empire s'étoit composé autrefois, étoient devenus autant d'états indépendans; ils faisoient en leur propre nom, et d'après leurs propres intérêts, la paix ou la guerre. La civilisation avoit été retardée au nord de cet empire par le goût des peuples germaniques pour la guerre, tandis que les progrès de la richesse et de la population avoient été si rapides dans le midi, que plusieurs des villes d'Italie égaloient en forces et en importance les plus grands duchés de l'Allemagne. Cependant le voyage de l'empereur, qui n'avoit d'autre but que ses négociations pour la paix de l'Église, parut aux Italiens le prélude de très-grands événemens politiques. On conservoit le souvenir de deux expéditions de Charles IV en Italie, au milieu du quatorzième siècle; d'une de Robert, d'une autre de Sigismond lui-même.

Malgré le déclin de la dignité impériale, chacun de ces quatre voyages avoit produit des révolutions durables; aussi la nouvelle expédition de Sigismond fixa-t-elle les regards de tous les peuples; elle éveilla l'attention de tous les souverains, et elle fut préparée, accompagnée et suivie par des intrigues et des négociations tout-à-fait disproportionnées avec l'événement lui-même.

CHAP. LXVI. 1431.

Sigismond, engagé dans une guerre désastreuse avec les Hussites de Bohême, fatigué de la lutte entre le concile de Bâle et le pape Eugène IV, dont il avoit espéré d'abord être l'arbitre; impatienté de la lenteur des diètes germaniques, qui ne se rassembloient point sur ses convocations, ou qui se séparoient justement comme il arrivoit à Ratisbonne ou à Nuremberg, pour en faire l'ouverture; après avoir menacé, en 1429, d'abdiquer l'empire (1), sembla vouloir secouer à la fois tout le fardeau de ses affaires en faisant un voyage en Italie. « Sigismond, dit Léonard Arétin, qui l'avoit connu en Lombardie et ensuite à Constance, « étoit un homme réel« lement distingué. Son visage étoit agréable, sa « taille étoit noble et forte en même temps, sa

(1) *Schmidt, Hist des Allemands.* Liv. VII, chap. 14. — *Eberhardi Windeckii Historia Sigismundi.* Cap. 140. *Apud Menckenium. Script. Rer. German.* T. I, p. 1186.

CHAP. LXVI. 1431.

« magnanimité et dans la paix et dans la guerre « étoit inébranlable, et sa libéralité étoit si « grande, qu'on la regardoit comme son seul « défaut; car sa générosité et ses largesses lui « ôtoient toujours les moyens de poursuivre ou « ses négociations ou ses guerres (1). » Cette libéralité sans mesure étoit, en effet, un défaut capital dans ce monarque; non-seulement elle arrêtoit tous ses projets, toutes ses entreprises, mais encore, elle le forçoit souvent à vendre son alliance, et elle le réduisoit à une versatilité honteuse, qui lui faisoit perdre la considération publique.

Sigismond, qui avoit souvent été blessé de l'esprit d'indépendance des électeurs et des princes germaniques, s'étoit senti flatté de la déférence et des offres de soumission de Philippe-Marie Visconti. Ce duc de Milan, en invitant l'empereur en Italie, avoit promis, d'employer ses trésors et ses armées à faire reconnoître l'autorité du monarque dans toute la péninsule (2). Sigismond se figura qu'avec son aide, après avoir été long-temps chef d'une orageuse république, il alloit remonter sur le premier trône de la chrétienté. Il arriva le 22 novembre à Milan, et il y

(1) *Leonardi Aretini Comment.* T. XIX. *Rer. Ital.* p. 936.

(2) *Joannis Simonetæ vita Francisci Sfortiæ.* L. II, p. 221. *Script. Rer. Ital.* T. XXI.

fut en effet accueilli avec des honneurs infinis (1). CHAP. LXVI.
Mais le soupçonneux Visconti ne put, dans cette 1431.
occasion, faire céder son caractère à sa politique. Se défiant toujours de lui-même et des autres, il ne put se résoudre à paroître devant l'empereur. Il s'enferma dans son château d'Abbiate Grasso, avec toutes les marques d'une crainte injurieuse; non-seulement il ne vint point recevoir son hôte dans sa capitale, il ne voulut pas non plus admettre la visite de cet hôte dans son château; il ne se trouva point à la basilique de Saint-Ambroise, le 25 novembre 1431, lorsque Sigismond y reçut la couronne de fer des mains de l'archevêque de Milan; il laissa repartir l'empereur sans l'avoir vu, et par cette misérable foiblesse, conséquence de sa vanité et de sa pusillanimité, il se fit un ennemi irréconciliable du monarque, son allié naturel, qu'il avoit appelé lui-même dans ses états (2).

Sigismond avoit avec lui environ deux mille chevaux hongrois, bohémiens, ou allemands (3); c'étoit moins une armée qu'un cortége de gentilshommes qui s'étoient attachés à sa personne, et qui vouloient participer aux honneurs qu'on lui rendroit. Il ne craignit point de s'aventurer

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. IX, p. 156. T. XIX. *Rer. Ital.*

(2) *Joannis Simonetæ.* L. II, p. 222.

(3) *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 379. *Rer. Ital.* T. XX.

CHAP. LXVI. vers l'Italie méridionale avec une aussi foible
1431. troupe, encore qu'il sût combien il devoit se défier du duc de Milan qui se disoit son allié, et combien cependant cette alliance prétendue indisposoit contre lui tous ceux qui faisoient la guerre aux Visconti. De Milan, Sigismond se rendit à Parme, où les négociations entre Eu-
1432. gène IV et le concile le retinrent cinq mois. Peu de temps après le supplice de François Carmagnole, il se remit en route, et il fit son entrée à Lucques le dernier jour de mai 1432 (1). Cette ville avoit secoué, en septembre 1430, la domination de Paul Guinigi, et s'étoit remise en liberté; elle étoit alors attaquée par les Florentins, et défendue par le duc de Milan. L'arrivée de l'empereur jeta d'abord quelque consternation parmi les Guelfes de Toscane; mais Micheletto Attendolo, qui commandoit l'armée florentine, la ramena devant Lucques, pour la convaincre par ses yeux de la foiblesse de l'escorte impériale. Il repoussa même, dans une escarmouche, les soldats allemands qui s'étoient mêlés aux Lucquois (2); et il lui auroit été facile d'assiéger Sigismond dans Lucques, et de l'empêcher d'en sortir jamais, si quelques magistrats florentins

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 1175. — *Ricordi di Giovanni Morelli. Delizie degli eruditi Toscani*. T. XIX, p. 103.

(2) *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 379.

n'avoient préféré que le monarque continuât son voyage, et portât dans les états du pape l'inquiétude qui l'accompagnoit (1). Tandis que l'armée florentine s'étoit dirigée du côté d'Arezzo, Sigismond quitta Lucques précipitamment, et se rendit à Sienne le 10 juillet 1432 (2).

La guerre qui désoloit alors l'Italie, privoit l'empereur de tous les avantages qu'il avoit attendus de son expédition, et elle entravoit toutes les négociations qu'il avoit entreprises. Une haine invétérée entre le duc de Milan et les deux républiques de Florence et de Venise, avoit fait renouveler les hostilités à plusieurs reprises, peu de mois après que des traités solennels avoient suspendu l'effusion du sang. Cependant, les deux partis épuisés par les grandes batailles qu'ils s'étoient livrées en 1431, ne poursuivoient plus la guerre qu'avec une extrême mollesse. Les Vénitiens avoient mis à la tête de leur armée Jean-François de Gonzague, auquel Sigismond venoit de vendre, au prix de douze mille florins, le titre de marquis de Mantoue (3). Ce capitaine se borna, pendant l'été de 1432, à soumettre les châteaux de Bardolano, Romanengo, Soncino, et la val Camonica; tandis que George

(1) *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* T. II, Lib. XX, p. 1082.

(2) *Historia Senensis Petri Russii.* T. XX. *Rer. Ital.* p. 40.

(3) *Gio. Batt. Pigna Storia de' Principi d'Este.* L. VI, p. 578.

CHAP. LXVI. 1432. Cornaro qui s'étoit avancé dans la Valteline avec une autre armée vénitienne, y fut attaqué par Jacob Piccinino, et y éprouva une déroute complète (1).

Cet épuisement des deux partis donnoit à Sigismond l'espérance de les amener à faire la paix; mais, faute d'argent et de troupes, il demeuroit comme captif dans Sienne, et il y perdoit tout le crédit que son titre seul de chef de la chrétienté auroit pu lui faire trouver; il sentoit avec indignation que ceux mêmes qui se reconnoissoient pour membres de l'empire, ne le traitoient plus qu'en étranger. C'étoit le duc de Milan qu'il accusoit de son embarras; et l'historien Bonincontri de San Miniato lui entendit dire plus d'une fois : « Le jour viendra où je « pourrai me venger de ce tyran perfide, qui « m'a enfermé dans Sienne comme une bête fé-« roce dans sa cage (2). »

Huit mois se passèrent cependant, sans que Sigismond pût continuer son voyage ou réussir dans aucun de ses traités. Les puissances de l'Italie, malgré son extrême foiblesse, se défioient encore de lui, et ne pouvoient se résoudre à le prendre pour arbitre; elles préférèrent s'en rap-

(1) *Platina Hist. Mantuana.* L. V, p. 811. — *Poggio Bracciolini.* L. VII, p. 382.

(2) *Bonincontrii Miniatensis Annal.* T. XXI. *Rer. Ital.* p. 140.

porter à la médiation du marquis Nicolas d'Este, CHAP. LXVI.
et de son beau-père le marquis Louis de Saluces. 1433.
Une blessure de Nicolas Piccinino, qu'on jugea mortelle, inspira de la modération au duc de Milan, qui se crut privé pour jamais de l'assistance de son vaillant général, et les arbitres amenèrent enfin les deux parties, le 26 avril 1433, à signer à Ferrare un traité de paix. Tout ce qui avoit été conquis de part et d'autre, tant par les Vénitiens et les Florentins, que par le duc de Milan, les Siennois et les Lucquois, fut également restitué, et Visconti renonça à ses alliances en Romagne et en Toscane, pour n'avoir plus, à l'avenir, occasion de s'ingérer dans la politique de ces deux provinces (1).

A peine cette paix avoit-elle été publiée, que Sigismond se croyant aussi d'accord avec Eugène IV, se mit en route pour Rome, où il fit son entrée le 21 mai 1433, et où il reçut, le 30 du même mois, la couronne impériale dans la basilique du Vatican (2). La paix de l'Église,

(1) *Jacobi Bracelli Genuens. de bello Hispano.* Haganoæ, 1530. In-4°. L. III, F. IV. — *Marin Sanuto vite de' duchi di Venez.* T. XXII, p. 1032. — *Annal. Genuens. Joann. Stellæ.* T. XVII. *Rer. Ital.* p. 1310. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 646. — *Commentari di Neri di G. Capponi*, p. 1179. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX. *Rer. Ital.* p. 45, 46. — *Malavolti Istor. di Siena.* P. III, L. II, p. 23-27. *Poggio Bracciolini.* L. VII, p. 383.

(2) *Eberhardi Windeckii. Hist. Imp. Sigismundi.* C. 189, 190. *Ap. Menckenium.* T. I, p. 1245.

CHAP. LXVI. 1433. cependant, étoit tout autrement difficile à établir que celle des princes séculiers, et Sigismond durant ses longs séjours à Lucques et à Sienne, n'avoit pu concilier les prétentions contradictoires de tous les partis. L'Église catholique tout entière étoit en guerre avec les Hussites de Bohème, le siége de Rome étoit en guerre avec le concile de Bâle, le nouveau pape Eugène IV étoit en guerre avec tous les parens de son prédécesseur de la maison Colonna, et le gouvernement pontifical étoit en guerre avec tous les sujets de l'Église.

1431. C'étoit dans la nuit du 19 au 20 février 1431 que le pape Martin V étoit mort. Pendant son règne, il avoit fait rentrer sous l'autorité du Saint-Siége toutes les villes, à la réserve de Bologne, et toutes les provinces qui relevoient de ses prédécesseurs avant le schisme. Ferme dans ses projets, ambitieux, et cependant pacifique, il avoit gouverné ses états en bon souverain. On ne lui avoit reproché que son avarice; mais ce vice étoit en lui d'autant plus condamnable, que les trésors qu'il accumuloit n'étoient point destinés au service du peuple auquel les impôts les avoient enlevés, ou du gouvernement qui les avoit perçus (1). Ces trésors demeurèrent, à sa mort, sous la garde de ses trois neveux de la

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VIII, p. 141. T. XIX. *Rer. Ital.*

maison Colonna, et leur possession fut la cause des premières guerres qui troublèrent l'état ecclésiastique pendant le règne suivant.

Le conclave assemblé pour donner un successeur à Martin V, fit choix, le 3 mars 1431, de Gabriel Condolmieri, cardinal évêque de Sienne. Ce prélat peu considéré réunit tous les suffrages, justement parce que personne ne l'en croyoit digne. Les cardinaux n'étant point encore d'accord avec ceux qui offroient d'acheter leur vote, cherchoient à perdre leurs suffrages dans le scrutin qu'ils étoient obligés de faire chaque jour; c'est-à-dire à les disséminer sur des personnages insignifians. Condolmieri, le plus insignifiant de tous, se trouva, par cette raison même, désigné, contre leur attente et la sienne, par les deux tiers des voix. Il étoit Vénitien, et neveu de ce Grégoire XII que le concile de Constance avoit contraint à abdiquer. Il avoit passé la première partie de sa vie dans la pauvreté, sous l'habit religieux, et il étoit demeuré attaché à toutes les rigueurs de la discipline monacale. Il étoit plein de confiance dans ses propres vues et ses propres talens, et sa présomption fut augmentée par son élévation inattendue. Il ne daignoit prendre les conseils de personne, et pour ne laisser pas même le temps de lui en donner, il agissoit en toute chose avec une précipitation inconsidérée. Après avoir pris en aveugle un

CHAP. LXVI. 1431. parti dangereux, il croyoit faire preuve de caractère lorsqu'il s'y tenoit avec obstination. Il blessoit ainsi l'amour-propre comme les droits de toute sa cour et de tous ceux qui traitoient avec lui; en même temps il considéroit toute opposition comme un crime qu'il punissoit avec la dernière rigueur. Son exaltation ne causa aucun plaisir dans Rome, et bientôt sa conduite réalisa l'appréhension publique. Il prit le nom d'Eugène IV (1).

A peine le nouveau pape fut-il en possession du château Saint-Ange, qu'il redemanda les trésors amassés par Martin V, et qu'il accusa les Colonna, neveux de celui-ci, savoir : le cardinal Prosper, Antoine, prince de Salerne, et Édouard, comte de Célano, de les avoir soustraits à la chambre apostolique. Au moment où il aliénoit, par cette demande, toute la famille du dernier pontife, la révolte des villes du patrimoine de saint Pierre l'entraînoit dans des difficultés d'un autre genre. Pérouse avoit chassé le légat qui la gouvernoit, elle réclamoit ses anciens priviléges, et déclaroit ne vouloir plus payer désormais à saint Pierre que le léger tribut fixé lorsque cette ville jouissoit de sa liberté. A Viterbe, le parti de l'aristocratie, dirigé par Jean de Gatti, avoit remporté une victoire sur la faction contraire, et chassé de la ville les vaincus. Città di Castello,

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. IX, p. 143.

Spolete, Narni, Todi, étoient également sous les armes; l'état de l'Église tout entier étoit en insurrection, et les trésors de Martin V paroissoient nécessaires à son successeur pour lever des troupes et réduire les révoltés (1). Mais le prince de Salerne, loin de vouloir se dessaisir des richesses de son oncle, ne vit dans la demande de les restituer qu'une preuve de la partialité du pontife pour les Orsini ses ennemis; plutôt que de se mettre à leur merci, il résolut de dépenser ses trésors pour se défendre; il leva des soldats, et dévasta les fiefs des Orsini, tout en protestant de son respect et de son obéissance pour le pape. Eugène IV hors de lui, de colère, sacrifia à sa vengeance tous les amis des Colonna qui étoient demeurés à Rome; il fit mettre à la torture Othon, trésorier de son prédécesseur, et il fit pousser les tourmens jusqu'à réduire ce vieillard à l'agonie. Plus de deux cents citoyens romains périrent sur l'échafaud pour des crimes supposés; la maison de Martin V fut rasée, les armes de sa famille, les monumens de son pontificat furent abattus dans tous les lieux publics, et la guerre contre le prince de Salerne se poursuivit en même temps avec acharnement. Eugène, secondé par les républiques de Venise et de Florence, réduisit enfin ce prince à se soumettre,

(1) *Andr. Billii.* L. IX, p. 144. — *Bulla Eugenii IV adversùs Prosperum de Columna.* T. III. *Rer. Ital.* P. II, p. 872.

CHAP. LXVI. 1431. le 22 septembre 1431, aux conditions de paix qu'il voulut bien lui dicter. Soixante-quinze mille florins d'or, reste du trésor de Martin V, furent rendus au pape, et les Colonna retirèrent leurs garnisons des villes du patrimoine qu'ils avoient occupées (1).

Ce succès rendit le pape plus confiant dans ses propres moyens, et plus obstiné dans la poursuite des autres querelles qu'il avoit à soutenir. Mais les Hussites de Bohème et les Pères de Bâle étoient bien plus redoutables que les Colonna, et leur attaque étoit plus périlleuse. La guerre de Bohème étoit la conséquence du supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Les Bohémiens, furieux de la déloyauté avec laquelle on avoit fait périr leurs réformateurs, au mépris des sauf-conduits qu'on leur avoit donnés, n'aspiroient qu'à les venger. Ils n'avoient point voulu reconnoître Sigismond pour successeur de son frère Wenceslas, mort à Prague, le 16 août 1419 (2). Ils avoient repoussé ses armées avec celles des ducs d'Autriche, de Bavière, de Saxe et du marquis de Brandebourg (3). Des légions

(1) *Vita Eugenii papæ IV. Scr. Rer. It.* T. III, p. 869.

(2) *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle.* L. VI, p. 100. — *Jo. Adlzreitter, Annales Boicæ Gentis.* T. II, L. VII, c. 42, p. 145. Editio Francfort. fol. 1710, cura Leibnitii.

(3) En 1420. *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle.* L. VIII, p. 127. — *Jo. Adlzreitter, Annal. Boicæ Gentis.* T. II, L. VII, c. 53, p. 149.

de paysans et de bourgeois croisés avoient été à plusieurs reprises jetées sur les frontières de Bohème, et autant de fois elles avoient été réduites à une fuite honteuse, ou détruites avec un affreux carnage par Ziska, par les deux Procope, et les autres généraux des Hussites (1). Ces redoutables partisans avoient à leur tour pénétré dans les provinces qui leur avoient fait la guerre, et ils avoient vengé les outrages qu'ils avoient reçus, et la persécution à laquelle ils s'étoient vus en butte, en mettant ces pays à feu et à sang. La réforme avoit pris chez les Hussites un caractère féroce; ils se croyoient appelés à détruire l'empire du démon, à corriger par le fer et le feu les iniquités de la terre. Toutes les foiblesses humaines, la galanterie, l'ivrognerie, la recherche même de l'élégance dans les habits, paroissoient des péchés dignes de mort aux Thaborites, les plus sévères entre ces sectaires; et leur condamnation s'étendoit jusqu'à ceux qui toléroient les péchés mortels dans les autres (2). Les Hussites s'étoient persuadé à eux-mêmes, et bientôt ils persuadèrent aussi à leurs ennemis qu'ils étoient les vengeurs du ciel, les fléaux de la main de Dieu. Une terreur panique devan-

CHAP. LXVI.
1431.

(1) En 1425, *Hist. du Conc. de Bâle.* L. XII, p. 231; en 1427, L. XIII, p. 255; et en 1431, L. XV, p. 300. *Adlzreitter, Ann. Boicæ Gentis.* T. II, L. VII, p. 156, 158.

(2) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 14, p. 150.

CHAP. LXVI. 1431. çoit leurs bataillons, et dissipoit à leur aspect les armées les plus formidables. Les peuples, accablés par la bravoure des sectaires, demandoient la paix avec instance; les Bohémiens, qui ne prétendoient point à dominer chez les autres, mais seulement à être libres chez eux, accordoient cette paix sans difficulté; mais, dès que la nouvelle des traités conclus avec eux étoit portée à Rome, le pape se hâtoit de les annuler, en déclarant sacrilége toute convention avec les hérétiques; et la seule pénitence qui pût effacer à ses yeux la tache d'avoir consenti à ces traités impies, c'étoit de courir aussitôt aux armes, de surprendre les Hussites et d'en purger la terre. « Nous avons appris avec une profonde douleur, » dit Eugène IV dans une bulle du premier jour de juin 1431, « qu'une trève a été conclue « avec les Hussites pour un temps déterminé « qui n'est point encore écoulé, trève sanctionnée par des sermens mutuels, et des peines « contre ceux qui la violeroient...... Nous qui « nous efforçons de tout notre pouvoir de réprimer les efforts des hérétiques et de confuter « leurs erreurs; nous qui ne pouvons tolérer en « patience une telle injure et un tel blasphème, « nous souvenant que c'est la foi qui nous a sauvés, et que sans elle il n'est de salut pour personne; de notre autorité apostolique, de notre « certaine science, et sans y être sollicités, nous

« rompons, nous déclarons nuls et non-avenus CHAP. LXVI.
« tous ces contrats, tous ces pactes, et chacune 1431.
« de leurs clauses; nous dégageons de leurs ser-
« mens les princes, les prélats, les chevaliers,
« les soldats, les magistrats des villes...... Nous
« les avertissons, nous les requérons, nous les
« exhortons, au nom du sang de Jésus-Christ
« par lequel nous avons été rachetés, au nom de
« leurs affections les plus chères, nous leur en-
« joignons enfin comme pénitence de leurs pé-
« chés...... de se lever en masse, avec toute leur
« puissance, au moment qui leur sera indiqué,
« d'attaquer les personnes des hérétiques, de les
« saisir, de les perdre et de les exterminer sur la
« terre, de sorte qu'il n'en reste point de mé-
« moire dans les siècles à venir (1). »

Mais cette bulle d'Eugène IV ne servit qu'à attirer sur l'Église de nouveaux désastres; quarante mille cavaliers que le marquis de Brandebourg, les ducs de Bavière et de Saxe, et la ligue de Souabe, avoient rassemblés sous le commandement du cardinal Julien Césarini, furent dissipés par les Hussites. On crut reconnoître le doigt de Dieu dans les défaites successives des Croisés, et les prélats catholiques, surtout ceux de la France et de l'Allemagne, commencèrent

(1) La bulle entière est rapportée dans *Raynaldus*, l'historien officiel de la cour de Rome au dix-septième siècle. *Annales Ecclésiast.* T. XVIII, p. 88.

CHAP. LXVI. 1431. à proclamer que l'Église ne triompheroit des hérétiques, qu'après avoir accompli sur elle-même la réforme dans son chef et dans ses membres, qui avoit été entreprise par le concile de Constance, et qui devoit être terminée par celui de Bâle (1).

Martin V, pour tenir dans sa dépendance le concile œcuménique, qu'il s'étoit engagé à convoquer, avoit voulu le rassembler dans une ville d'Italie, où les nombreux pensionnaires de la cour de Rome auroient exercé plus d'influence : il choisit d'abord Pavie, puis Sienne; mais il ne put y réunir que quatre ou cinq prélats de chaque nation, et ceux-ci même protestèrent contre l'influence illégale que le pape vouloit exercer sur eux. Le concile de Sienne ne se signala que par un statut qui accorde à ceux qui contribueront à la persécution des hérétiques les mêmes indulgences que s'ils avoient marché en personne à la croisade (2). Il fut ensuite dissous, et un nouveau concile fut convoqué à Bâle par une bulle du 4 des ides de mars 1424 (3).

Cette assemblée solennelle des députés de la chrétienté s'ouvrit le 23 juillet 1431, sous la présidence du cardinal Julien Césarini, déjà choisi

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1431, §. 19, T. XVIII, p. 89.

(2) *Acta Senensis Concilii.* 1423, *apud Labbe Concil. Gener.* T. XII, p. 369.

(3) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1424. §. 5, p. 66.

par Martin V, et confirmé par Eugène IV comme légat au concile (1). Les prélats les plus distingués de toutes les nations de l'Europe, les hommes dont on estimoit le plus le savoir et l'éloquence, s'y trouvèrent en présence, au moment où une fermentation universelle agitoit les esprits, où de toutes parts des voix s'élevoient pour demander la réforme d'abus qu'on dénonçoit comme scandaleux. Dans cette imposante assemblée, l'éloquence, le savoir, la considération personnelle, assignèrent les rangs, de préférence aux titres et aux dignités. Un esprit républicain ne tarda pas à s'y manifester, et la réforme de l'Église y commença de la manière la plus effrayante pour l'autorité du Saint-Siége. Les prélats avouoient l'intention de rendre à chaque diocèse son indépendance, de relever l'autorité des évêques, de rabaisser celle de Rome, de substituer enfin une constitution libre et républicaine à la monarchie spirituelle, que les papes avoient fondée. Des abus nombreux d'administration, une corruption, une vénalité qu'on ne cherchoit pas même à dissimuler, des usurpations récentes et qui n'avoient point encore fait oublier les droits anciens, justifioient aux yeux de toute la chrétienté les prétentions du concile. Cependant l'édifice entier de la hiérarchie romaine étoit

CHAP. LXVI. 1431.

(1) *Acta Concilii Basiliensis. Labbe Concil. Gener.* T. XII, p. 459.

CHAP. LXVI. 1431. ébranlé ; le revenu, comme le pouvoir des papes, alloit être anéanti, et Eugène IV, qui n'admettoit dans l'Église d'autre droit que le sien, s'indignoit d'un tel esprit de révolte (1).

1432. Dès sa seconde session, le concile s'étoit déclaré supérieur au pape : il avoit même menacé celui-ci de peines ecclésiastiques, s'il tentoit de dissoudre l'assemblée ou de la transférer sans son consentement dans une autre ville (2). Le concile de Constance avoit imposé au Saint-Siége l'obligation de convoquer tous les sept ans des conciles œcuméniques ; mais, comme il n'avoit rien statué sur leur durée, les papes éludoient cette obligation en se hâtant de dissoudre dès les premières séances des assemblées qui leur inspiroient tant de crainte. Ainsi le concile de Sienne avoit à peine existé quelques semaines ; ainsi, Eugène IV vouloit détruire celui de Bâle dès la première année (3). Les prélats assemblés résolurent en conséquence de soustraire entièrement leur synode à l'autorité du pape. En même temps ils ôtèrent à celui-ci le droit de créer de nouveaux cardinaux (4) : ils le citèrent à venir en

(1) *Lenfant, Hist. du Concile de Bâle.* L. XVI, p. 331. — *Annales Ecclesiast. Raynaldi.* T. XVIII, p. 89. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 641.

(2) *Acta Concilii Basiliens.* Sessio II, §. 3, 4, 5. *Labbe Concil. Gener.* T. XII, p. 477.

(3) *Acta Concilii Basil.* Sessio III, p. 480. *Ib.*

(4) Sessio IV, §. 6, p. 488.

personne à Bâle dans le terme de trois mois, et, sur son défaut, ils le déclarèrent contumax (1); ils se réservèrent enfin le droit de lui nommer un successeur en cas de vacance du Saint-Siége (2).

Sigismond étoit engagé par ses propres intérêts dans la guerre de Bohème; pour la soutenir, il avoit besoin des secours de l'Église d'Allemagne; d'ailleurs il voyoit avec regret la cour de Rome tirer de ses états des revenus considérables; aussi se montra-t-il le protecteur zélé des libertés de l'Église. Il crut qu'en se rendant à Rome pour y prendre la couronne impériale, il exerçeroit une plus grande influence sur le pape, et le détermineroit plus aisément à consentir à tout ce que la chrétienté demandoit de lui. Mais Sigismond n'avoit point d'armée; déjà, quand il avoit voulu donner la paix à l'Italie, il avoit senti que le crédit d'un empereur se mesure sur ses moyens de se faire craindre : il le sentit davantage encore lorsqu'il voulut donner la paix à l'Église; ses efforts furent sans cesse déjoués par l'impétuosité et l'inconséquence d'Eugène, ou par le zèle imprudent des prélats. Le premier, qui avoit déjà essayé de dissoudre le concile, ou de le transférer à Bologne, consentit enfin à le reconnoître pour œcuménique, sur les instances réitérées de Sigismond; mais ce fut en annulant tout

(1) Sessio VI, p. 494.
(2) Sessio VII, p. 496.

CHAP. LXVI. 1433. ce qui s'y étoit fait jusqu'à ce jour, et en soumettant l'assemblée à la présidence de nouveaux légats du Saint-Siége (1). Les prélats, loin de se contenter de cette bulle, qui auroit subordonné leur autorité à celle du pape, citèrent de nouveau celui-ci à se rendre dans leur sein, et le menacèrent de prononcer sa déchéance, s'il ne se soumettoit pas avant soixante jours. Sigismond, après avoir été couronné à Rome par Eugène IV pendant une trève momentanée, reprit le chemin de Bâle, où il présida, le 8 des ides de novembre, la quatorzième session du concile; mais il ne trouva guère moins de difficultés à demeurer le modérateur de cette assemblée turbulente et démocratique, qu'à faire plier l'orgueil et l'obstination d'un pontife peu capable de gouverner (2).

Pendant cette lutte dangereuse, Eugène IV fut encore attaqué par de nouveaux ennemis; il avoit donné pour gouverneur à la Marche d'Ancône Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, son favori, dont le caractère cruel et perfide causa bientôt une révolte universelle. Le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui venoit de signer la paix avec les Florentins, avoit licencié ses capi-

(1) *Raynaldi, Ann. Eccles.* 1432, §. 8-11; 1433, §. 6, 18, 19. T. XVIII, p. 99-116. — *Lenfant, Hist. du concile de Bâle.* L. XV, p. 352. — *Schmidt, Hist. des Allem.* L. VII, c. 16, p. 190.

(2) *Acta concilii Basiliens.* Sessio XIV, p. 523.

taines et la plus grande partie de leurs soldats ; cependant il désiroit que ses armées restassent sur pied, en renonçant à sa solde, et il jugea que la révolte contre Vitelleschi pouvoit leur en fournir l'occasion. Il excita secrètement ceux qu'il renvoyoit, à ravager l'état de l'Église, et à y fonder, s'ils le pouvoient, des principautés pour eux-mêmes. De cette manière, il récompensoit sans frais des généraux qui l'avoient bien servi, il maintenoit des armées auxquelles il ne vouloit plus donner de solde, il se vengeoit d'Eugène IV dont il avoit été mécontent, et il obligeoit les Florentins à de grandes dépenses, en excitant leur inquiétude. François Sforza et Nicolas Fortebraccio de Pérouse entrèrent en même temps, le premier dans la Marche d'Ancône, le second dans le patrimoine de Saint-Pierre (1). Tous deux prétendoient être autorisés par le concile de Bâle à enlever ces provinces au pape, tous deux furent accueillis avec empressement par les Colonna encore irrités de la manière dont Eugène IV les avoit traités. François Sforza surprit Iesi, emporta d'assaut Montermo, accepta les capitulations d'Osimo et de Recanati, et trouvant dans cette dernière ville les otages de Fermo, d'Ascoli, et des autres forteresses que gouvernoit Vitelleschi, il les força toutes à se rendre à leur

CHAP. LXVI. 1433.

(1) *Petri Russii, Hist. Senensis.* T. XX. *Rer. Ital.* p. 46.

CHAP. LXVI. 1433. tour (1). La soumission de la province entière fut l'ouvrage de quinze jours. L'Ombrie et la Toscane inférieure commençoient à leur tour à s'ébranler; dans le même temps, Nicolas Fortebraccio s'étoit emparé de Tivoli et des petites villes les plus voisines de Rome; il menaçoit même cette capitale. Eugène n'avoit d'autre ressource, pour se défendre, que de choisir entre ses ennemis; il se détermina enfin à recourir à François Sforza; il l'engagea à s'opposer aux progrès de Fortebraccio, en réveillant la rivalité des factions militaires que l'ancien Sforza et Braccio de Montone avoient mises en opposition; il lui offrit pour récompense la Marche d'Ancône avec le titre de marquis; il lui promit même de laisser pour quelque temps entre ses mains, ses autres conquêtes, en le créant vicaire et gonfalonier de l'Église romaine (2).

Cependant, l'assistance de François Sforza ne suffit point pour rétablir les affaires du pape, soit parce que Nicolas Piccinino s'avança de son côté pour seconder son parent Fortebraccio, et avoir part aux dépouilles de l'Église, soit plus encore parce que les Romains, fatigués d'un gou-

(1) *Joannis Simonetæ vita Franc. Sfortiæ.* L. III, T. XXI, *Rer. Ital.* p. 226.

(2) *Joan. Simonetæ.* L. III, p. 227. — *Franc. Adami Fragmentor. de rebus gestis in civitate Firmana.* L. II, cap. 64, 65, p. 52. *In Thesauro Burmanni.* T. VII, P. II.

vernement qui les accabloit de contributions et ne savoit pas les défendre, prirent les armes contre Eugène, proclamèrent le rétablissement de leur république, et assiégèrent le pape dans l'église de Saint-Chrysogone, où il s'étoit réfugié. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'Eugène s'échappa déguisé, sur une petite barque, qui le porta à Ostie au travers d'une grêle de traits. Une galère le conduisit à Pise; enfin il vint à Florence, où il demanda un asile à la république, tandis que ses états étoient partagés entre Sforza et Fortebraccio, et que son autorité était méconnue dans tout le territoire de l'Église (1).

CHAP. LXVI. 1433.

La république de Florence, où Eugène IV venoit chercher un refuge, étoit alors agitée par des factions qui plus qu'aucune de celles qu'elle avoit nourries jusqu'alors, devoient mettre en danger sa liberté. Après la mort de Jean de Médicis, Cosme son fils avoit pris la direction du parti formé anciennement par les Alberti, pour limiter l'autorité de l'oligarchie et relever celle du peuple. Cosme avoit un caractère plus ferme que son père, il agissoit avec plus de vigueur, il parloit entre ses amis avec plus de liberté, et

(1) *Joann. Simonetæ vita Franc. Sfortiæ.* L. III, p. 234. — *Joannis Stellæ Ann. Genuenses.* T. XVII. *Rer. Ital.* p. 1313. — *Commentari di Neri di Cino Capponi.* T. XVIII, p. 1181. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 649.

CHAP. LXVI. 1433. cependant aucun Florentin ne le surpassoit en prudence. Dans ses manières il unissoit la gravité à la grâce; ses immenses richesses lui permettoient d'exercer chaque jour son humanité et sa libéralité. Il n'attaquoit point le gouvernement, il ne cabaloit point contre lui; mais il ne déguisoit pas non plus ses opinions, qu'il exprimoit toujours avec autant de noblesse que de franchise; et le grand nombre d'amis et de cliens qu'il avoit acquis par sa générosité, lui donnoit l'importance d'un homme public (1). Avec leur aide il se croyoit assuré de maintenir sa liberté et son rang, tant que la paix intérieure se conserveroit, ou de les défendre les armes à la main, s'il étoit attaqué par ses ennemis. Deux confidens partageoient son crédit; Averard de Médicis, par son audace, et Puccio Pucci, par sa sagesse et sa prudence, l'aidoient à maintenir l'union de ses partisans. Ces trois hommes d'état avoient beaucoup contribué à déterminer les Florentins à entreprendre la guerre de Lucques; mais ils n'avoient point été admis ensuite à la diriger. Aussi, soit pour se justifier des conseils qu'ils avoient donnés, soit pour embarrasser leurs adversaires, prenoient-ils à tâche de dévoiler les causes de tous les revers que l'état avoit éprouvés.

(1) *Nicolo Macchiavelli, Ist. Fiorent.* L. IV, p. 57. — *Scipione Ammirato, Istoria Fiorent.* L. XX, p. 1087.

Renaud des Albizzi, dont le caractère impatient et orgueilleux supportoit mal un contrôle continuel, auroit voulu forcer Médicis à une inimitié ouverte, le vaincre dans une bataille, et le chasser ensuite de la ville. Tous les jeunes gens qui étoient entrés avec lui dans le gouvernement, partageoient son impatience; et Nicolas Barbadori, l'un d'eux, s'efforça d'engager Nicolas d'Uzzano à faire attaquer Cosme de Médicis et les siens, afin de détruire un parti qui ne s'élevoit que pour leur ruine. Mais ce vieux chef de la république connoissoit mieux ce qui avoit fait long-temps la force de sa faction, et ce qui en faisoit alors la foiblesse. Il avoit vu les Florentins, encore effrayés du gouvernement sanguinaire et méprisable des *Ciompi*, se jeter dans les bras du parti le plus opposé à la populace; il les avoit vus, pendant un temps, demander avant toute chose à leur gouvernement de la dignité, de la considération et de la force. C'étoit dans ces heureuses circonstances que son ami Maso des Albizzi et lui avoient été placés au timon des affaires, et leurs talens en avoient tiré le parti le plus avantageux pour rendre la république puissante au dehors, ferme et inébranlable à l'intérieur. Mais, à mesure que la mémoire des Ciompi s'étoit affoiblie ou effacée, la reconnoissance pour le gouvernement qui avoit arraché Florence des mains de la populace s'étoit

CHAP. LXVI.
1433.

CHAP. LXVI. affoiblie aussi. La nation étoit plus sensible à une
1433. jalousie présente qu'à une crainte passée; elle commençoit à rendre son affection aux fils mêmes de ces anciens démagogues, au joug desquels on l'avoit arrachée; ces fils, qui n'avoient point partagé les fautes de leurs pères, inspiroient, par leur nom seul, une considération qui n'étoit plus mêlée de crainte; leurs richesses s'étoient accrues, le nombre de leurs partisans s'étoit augmenté de tous les hommes nouveaux qui avoient acquis quelque indépendance, tandis que l'oligarchie, conformément à son essence, s'étoit resserrée toujours davantage. Les divisions dans le parti dominant avoient procuré des recrues à l'opposition; chaque fois que quelque mécontent se détachoit de sa famille ou de son parti, il venoit se ranger sous les drapeaux des Médicis. L'ancienne noblesse, toujours exclue de l'administration par les deux factions, s'attachoit de préférence à celle qu'elle voyoit opprimée comme elle; en sorte que Cosme avoit pour adhérens des hommes égaux tout au moins en naissance, en richesses, en talens et en zèle, aux partisans des Albizzi, et de beaucoup supérieurs en nombre. D'après ces considérations Nicolas d'Uzzano recommanda à Barbadori d'éviter tout mouvement populaire, toute lutte où les forces des deux partis viendroient à se mesurer, puisque les leurs étoient complètement illusoires, et qu'ils ne conservoient

leur pouvoir que par l'empire de l'habitude, ou la faveur d'une opinion qui n'avoit plus de fondemens (1). CHAP. LXVI. 1433.

Mais Nicolas d'Uzzano mourut peu de temps après la paix de Lombardie, et Renaud des Albizzi, demeuré seul à la tête de son parti, reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant le projet d'écraser ses adversaires. Il attendoit seulement pour le tenter, que le sort donnât à la république une seigneurie composée de ses adhérens. Aussi le tirage des magistrats qui se répétoit tous les deux mois, excitoit-il dans la ville une agitation effrayante, parce que chacun sentoit qu'une révolution prochaine et presque immanquable pouvoit être décidée par le caractère des gonfaloniers et des seigneurs que le hasard appelleroit aux places.

Enfin, le sort donna Bernard Guadagni pour gonfalonier des mois de septembre et d'octobre 1433, et avec lui huit seigneurs entièrement dévoués à la faction des Albizzi (2). Guadagni étoit un homme pauvre, qui n'auroit pu siéger dans la magistrature, si Renaud des Albizzi n'avoit par avance payé ses contributions, afin qu'il ne fût pas débiteur de l'état. Cet homme, aigri par des ressentimens personnels, incapable de crainte

(1) *Nicol. Macchiavelli, Istor. Fior.* L. IV, p. 60.

(2) *Priorato ne' Ricordi di Gio. Morelli. Deliz. degli eruditi.* T. XIX, p. 115.

CHAP. LXVI. 1433. et n'ayant rien à perdre, étoit prêt à tout entreprendre pour servir le chef de son parti (1).

A peine sept jours s'étoient écoulés depuis que Guadagni étoit entré dans la magistrature, lorsqu'il fit sommer, le 7 septembre, Cosme de Médicis de se rendre au palais. Les amis de celui-ci le pressoient de s'évader ou de prendre les armes pour se défendre. Cosme ne voulut compter que sur son innocence, comme si, dans le tumulte des révolutions, un chef de parti étoit jamais innocent aux yeux de ses adversaires; et il se présenta devant la seigneurie. On le fit aussitôt arrêter et enfermer dans la tour du palais public; une accusation de malversation dans la guerre de Lucques servit de prétexte à cette arrestation (2). Ce n'étoit point à des juges cependant qu'on vouloit soumettre la cause de ce citoyen puissant; son sort devoit être décidé par une autorité extrajudiciaire, et Guadagni fit sonner la cloche du parlement, pour rassembler le peuple sur la place publique, dont Renaud des Albizzi occupoit toutes les avenues avec des gens armés.

Quelles que fussent les dispositions du peuple, on avoit toujours vu le parlement de Florence se ranger du parti du plus fort. On le convoquoit

(1) *Scipione Ammirato Istor. Fior.* L. XX, 1088.

(2) *Joann. Michael. Bruti, Histor. Florent.* L. I. *Apud Burmannum, Thesaurus Antiquit. et Histor. Ital.* T. VIII, p. 11.

pour sanctionner une révolution déjà faite, et les CHAP. LXVI.
seuls citoyens qui approuvoient cette révolution 1433.
se rendoient sur la place publique, tandis que les mécontens en étoient écartés, ou par la crainte ou par la violence. La seigneurie demanda au peuple assemblé de créer une *balie* pour sauver l'état des complots de ceux qui vouloient sa ruine; deux cents citoyens qui avoient été désignés par Renaud des Albizzi, furent en effet revêtus par le peuple du pouvoir illimité qu'on supposoit exister toujours dans la nation assemblée, et auquel on soumettoit les lois mêmes et la constitution. La *balie* se réunit aussitôt dans le palais, pour délibérer sur le sort qu'elle réserveroit à Cosme de Médicis.

Ce chef de parti fut accusé d'avoir fait échouer, par des révélations perfides, adressées à François Sforza son ami, les projets de ses compatriotes sur Lucques. Les alliances personnelles de ce puissant citoyen avec Sforza et avec Venise, le grand nombre de ses partisans, le triomphe futur qui lui étoit réservé, justifient peut-être suffisamment la défiance d'un gouvernement qu'il vouloit supplanter, et qui s'étoit maintenu plus d'un demi-siècle avec tant de gloire et de vertus. Mais les armes que Renaud des Albizzi employa contre Médicis étoient injustes et illégales; les hommes qu'il fit agir étoient déterminés par les motifs les plus honteux; Guadagni avoit été

CHAP. LXVI. 1433.

séduit par l'argent avec lequel on avoit payé ses dettes; la balie partagea des places lucratives entre lui et les prieurs qui l'avoient secondé, et les magistrats de la république se firent bassement payer pour avoir proscrit un de ses plus grands citoyens (1). Cependant ceux qui, dans un état corrompu, se font servir par des âmes vénales, doivent s'attendre à ce que leurs adversaires enchérissent sur eux pour acheter les hommes qui se sont ainsi vendus, et trouvent moyen de les leur enlever. Cosme de Médicis réussit, du fond de sa prison, à faire remettre mille florins à Bernard Guadagni, qu'il fit prier de l'épargner; et en effet celui-ci, au lieu de demander la tête de Médicis, comme Renaud des Albizzi l'avoit exigé, demanda seulement à la balie de l'exiler pour dix années à Padoue. On assigna en même temps des lieux d'exil différens à ses parens et à ses principaux amis, et, le 3 octobre, Cosme de Médicis partit de nuit de Florence, pour se rendre au lieu de sa relégation. La république de Venise le fit accueillir avec les honneurs les plus distingués, lorsqu'il entra sur son territoire (2).

(1) *Ricordi di Cosimo de' Medici apud Roscoe. Life of Lorenzo. Append.* T. III. Edition of Basel, p. 5-9. — *Scipione Ammirato. Stor. Fior.* L. XX, p. 1090.

(2) *Ricordi di Cosimo de' Medici.* p. 9, 10 et 11. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1180. — *Macchiavelli*

Renaud des Albizzi, loin de s'enorgueillir de la révolution qu'il venoit d'effectuer, considéra dès lors sa perte comme certaine ; il vit bien que Cosme, surpris et exilé par une injuste violence, n'en seroit que plus ardent à se venger ; que les hommages des étrangers releveroient sa considération, qu'il auroit toujours à sa disposition d'immenses richesses, et des partisans plus zélés et plus nombreux que jamais, et que leur premier effroi, en se dissipant, feroit place à un redoublement de zèle. Bien plus, la balie créée par le dernier parlement, quoiqu'elle eût renouvelé les listes de tous les magistrats, et rempli de noms choisis les bourses d'où l'on tiroit au sort la seigneurie, n'avoit pas pu ou n'avoit pas voulu exclure du scrutin tous ceux qui étoient suspects au parti des Albizzi ; elle auroit craint de porter au comble le mécontentement universel, en laissant voir à quelle étroite oligarchie on vouloit réduire un gouvernement essentiellement populaire ; Renaud, il est vrai, demandoit avec instance à ses amis de fortifier leur parti, en y admettant les grands et l'ancienne noblesse, qui depuis long-temps étoient exclus de toutes les charges ; mais il ne put jamais vaincre la jalousie des siens, ou triompher de la répugnance

CHAP. LXVI.
1433.

Hist. Fior. L. IV, p. 70. — *Scipione Ammirato.* L. XX, p. 1090. — *Istor. di Giov. Cambi Deliz. Erud.* T. XX, p. 183. — *Nerli Commentari.* L. II. p. 38.

CHAP. LXVI. du peuple, et il fut obligé d'attendre dans l'inac-
1433. tion les suites de l'irritation publique, qu'il voyoit se prononcer toujours plus (1).

1434. Il y avoit déjà une année que Cosme de Médicis et ses amis étoient exilés, lorsque le sort appela Nicolas de Cocco Donati à être gonfalonier pour les mois de septembre et d'octobre 1434, avec huit seigneurs, qui tous aussi bien que lui s'étoient déclarés en faveur des Médicis. Trois jours devoient s'écouler entre le tirage des nouveaux magistrats et leur entrée en charge; Renaud des Albizzi voulut profiter de ce délai pour faire prendre les armes à ses amis, créer une nouvelle balie et exclure de la magistrature des hommes aussi dangereux pour lui; mais il ne trouva dans ses partisans que froideur et timidité. Palla Strozzi, sur lequel il avoit compté, lui répondit qu'un bon citoyen devoit attendre l'attaque de ses adversaires plutôt que de la provoquer, et sans persuader Renaud, il le contraignit à se tenir en repos.

Le nouveau gonfalonier fut à peine entré en fonctions, qu'il intenta un procès criminel à son prédécesseur, pour avoir malversé dans l'administration des deniers publics. Bientôt après il cita les trois chefs du parti des Albizzi à comparoître au palais, de la même manière que

(1) *Nicol. Macchiavelli, Ist. Fior.* L. IV, p. 72.

Cosme avoit été cité un an auparavant par le parti contraire. Mais au lieu d'obéir, Renaud des Albizzi, Ridolfe Péruzzi et Nicolas Barbadori se rendirent en armes sur la place de San-Pulinari, avec tout ce qu'ils purent rassembler de gens armés (1). Palla Strozzi et Jean Guicciardini, qu'ils attendoient aussi, craignirent de se compromettre et ne parurent point. Bientôt Ridolfe Péruzzi prêta l'oreille aux propositions d'accommodement que lui fit faire la seigneurie, et se rendit au palais; le courage de ceux qui avoient pris les armes se refroidit; les partisans de la seigneurie et ceux de Cosme, parmi lesquels se trouvoit un propre frère de Renaud des Albizzi, s'enhardirent; le pape, enfin, qui vivoit à Florence avec toute sa cour, offrit sa médiation, et acheva ainsi la ruine du parti des Albizzi.

CHAP. LXVI.
1434.

Renaud n'osa point refuser la médiation du pape, et il fit retirer les gens armés qui occupoient la place sous les ordres de Nicolas Barbadori; cependant leur prise d'armes, dès qu'elle n'étoit pas suivie d'une victoire, ne pouvoit plus être considérée que comme une révolte. Florence reprit une apparence de calme; mais la seigneurie profita du temps que ses adversaires perdoient en négociations, pour faire ren-

(1) *Comment. di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII. *Rer. Ital* p. 1182. — *Ricordi di Cosimo de Medici.* T. III, p. 11.

CHAP. LXVI. 1434. trer dans la ville les soldats dispersés sur son territoire ; elle en remplit le palais et tous les lieux forts ; après quoi elle appela le peuple au parlement : elle lui fit créer une nouvelle balie en entier favorable aux Médicis, et le premier acte de cette nouvelle assemblée fut de rappeler Cosme avec tous les siens, tandis qu'elle exila Renaud des Albizzi, Ridolfe Péruzzi, Nicolas Barbadori, Palla Strozzi, et tous les citoyens qui jusqu'alors avoient été à la tête de la république (1). Ainsi fut renversé le gouvernement qui avoit administré Florence avec le plus de gloire, dans le temps de la plus haute prospérité de cet état. Albizzi et ses amis partirent pour leur exil sans opposer aucune résistance ; ils se dispersèrent dans des villes qui avoient long-temps redouté le ressentiment ou recherché la faveur de ces chefs habiles d'une puissante cité, tandis que Cosme de Médicis revint en triomphe prendre l'administration d'une république d'où il avoit si récemment été proscrit.

(1) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1182. — *Leonardi Aretini*, *Commentarii de suo tempore*, p. 957. — *Macchiavelli Ist.* L. IV, p. 77. — *Scipion Ammirato*. L. XX, p. 1101. — *Ricordi di Gio. Morelli*. T. XIX, p. 121. — *Nerli Commentari*. L. II, p. 42.

CHAPITRE LXVII.

Nouvelle guerre entre le duc de Milan et les Florentins. — Révolutions du royaume de Naples. Mort de Jeanne II. Alfonse V, qui venoit pour recueillir son héritage, est fait prisonnier par les Génois à la bataille de Ponza, et relâché par le duc de Milan. — Gênes recouvre sa liberté.

1432—1435.

Pendant l'année même où le gouvernement de CHAP. LXVII.
Florence avoit passé d'une faction à l'autre, et 1434.
où les Médicis avoient succédé à l'ancien crédit des Albizzi, cette république avoit été obligée de recommencer la guerre avec le duc de Milan, et de rompre le traité de Ferrare du 26 avril 1433; car telle étoit l'ambition inquiète du duc, qu'immédiatement après un traité de paix il reprenoit les armes, s'il avoit l'espoir de remporter le plus léger avantage sur ceux avec lesquels il venoit de se réconcilier; telle étoit, d'autre part, sa légèreté et son inconséquence, qu'après avoir recommencé les hostilités, il prêtoit aussitôt l'oreille à de nouvelles propositions d'accom-

CHAP. LXVII. modement, et signoit une seconde paix pour
1434. rentrer précisément dans la condition d'où il venoit de sortir. En même temps que ces intrigues sans motif et sans issue empêchent de suivre avec intérêt la politique de la cour de Milan, la manière dont se faisoit la guerre empêche également de s'intéresser aux armées. Nulle part on ne voyoit combattre des citoyens, nulle part les guerriers n'associoient leur cœur à la cause qu'ils défendoient. L'honneur lui-même avoit disparu des armées avec le patriotisme, parce que les soldats, pour qui la guerre n'étoit qu'un métier mercenaire, passoient sans scrupule d'un camp dans un autre, dès qu'ils étoient attirés par une plus forte paye. Sans intérêt dans le passé et dans l'avenir, n'attachant point leur honneur à l'honneur de leur corps, ils n'emportoient avec eux ni le souvenir de leurs victoires précédentes, ni une réputation à soutenir par leur conduite future. La petitesse des résultats diminue aussi l'intérêt des batailles; il n'y avoit pas même dans ces guerres honteuses une assez grande effusion de sang pour émouvoir un instant notre imagination par un sentiment de pitié pour l'humanité. On suivroit plus volontiers l'histoire des combats du cirque dans Rome, que celle des batailles des généraux de Philippe Marie. Les combattans sont également inconnus et presque anonymes, les meurtres sont également gra-

tuits et sans résultat, le nombre des victimes est à peu près le même; et, si l'on peut encore chercher quelque dignité au milieu de tant de dégradation, on en trouveroit peut-être davantage dans le gladiateur, qui même au milieu des convulsions de la mort n'oublioit pas l'opinion publique, que dans le soldat d'un *condottière*, prêt à s'armer pour de l'argent contre sa religion, sa patrie, sa liberté, sa propre compagnie, et toutes les opinions qui lui avoient été chères.

La guerre qui s'alluma en 1434 fut causée par une sédition dans Imola. Cette ville ayant chassé les gens du pape, introduisit le 21 janvier une garnison milanoise dans ses murs, contre la teneur expresse des traités, qui interdisoient au duc de Milan de s'ingérer dans aucune des affaires de Romagne (1). Gattamelata, général des Vénitiens, et Nicolas de Tolentino, général des Florentins, furent aussitôt dépêchés pour défendre cette province contre Visconti. Les vexations du premier augmentèrent le nombre de ses ennemis; car les Bolonois, pour se soustraire à sa redoutable assistance, abandonnèrent le parti de l'Église, et reçurent dans leur ville une garnison milanoise (2). Nicolas Piccinino fut rappelé

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 648. — *Scipione Ammirato*. L. XX, p. 1097.

(2) *Cronica di Bologna*. p. 650. — *Leonardi Aretini com-*

CHAP. LXVII. 1434. du voisinage de Rome par le duc de Milan, pour commander dans cette guerre. Le 28 août il livra bataille autour d'un pont, entre Imola et Castel-Bolognèse, aux généraux des deux républiques. On assure que l'armée des derniers, composée de six mille gendarmes et de trois mille fantassins, éprouva une si complète déroute, qu'à peine mille cavaliers réussirent à s'échapper; tout le reste fut fait prisonnier avec Tolentino, Jean-Paul Orsini, et Astorre Manfredi, seigneur de Faenza; mais on ne trouva sur le champ de bataille que quatre hommes tués et trente blessés, encore ceux-ci l'étoient-ils légèrement (1).

Les suites de cette victoire furent proportionnées, non point au nombre prodigieux des prisonniers, mais au peu de sang qu'elle avoit coûté. Après quelques escarmouches dans l'état de Bologne, après une longue inaction des deux armées, et des négociations poursuivies avec activité par le marquis de Ferrare, la paix fut signée de nouveau le 10 août 1435, et toutes les

mentarii. T. XIX, p. 937. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*. p. 1181.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XX, p. 1099. — *Cronica di Bologna*. p. 651. — *Joannis Simonetæ. Hist.* L. III, p. 233. — *Poggio Bracciolini*. L. VII, p. 384. — *Ann. Bonincontrii*. p. 142.

conditions du traité précédent furent confirmées (1). CHAP. LXVII. 1434.

Des révolutions plus importantes menaçoient alors le royaume de Naples, quoique dans ce pays, plus qu'en aucun autre, les guerres fussent réduites à de ridicules fanfaronnades, et à de lâches escarmouches. La reine Jeanne II avoit éloigné d'elle Louis III d'Anjou son fils adoptif, et elle le retenoit en exil dans son gouvernement de Calabre, pour se livrer sans contrainte, avec son royaume, au pouvoir de Jean Caraccioli son grand sénéchal. Jeanne, née en 1371, avoit passé sa soixantième année, et ses dérèglemens l'avoient livrée de bonne heure à toutes les infirmités de la vieillesse. Caraccioli de son côté avoit aussi soixante ans (2), et l'amour auquel il avoit dû son élévation, ne conservoit plus d'empire ni sur lui ni sur la reine. Mais une longue habitude avoit remplacé le sentiment; l'ambitieux Caraccioli commandoit en maître à la souveraine qui jadis l'avoit choisi pour amant. Il ne se trouvoit point encore rassasié d'honneurs, de richesses et de puissance; il demandoit tous les jours à Jeanne de nouvelles concessions. Il étoit duc de Venose, comte d'Avellino, seigneur, mais non 1431.

(1) *Ricordi di Gio. Morelli*. T. XIX. *Deliz. Erud.* p. 138. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, T. III, p. 3.

(2) *Tristani Caraccioli Opuscula Historica*. T. XXII. *Rer. Ital.* p. 35.

CHAP. LXVII. pas prince de Capoue, car il n'osa porter ce titre
1431. affecté aux héritiers du trône; il postuloit encore le duché d'Amalfi et la principauté de Salerne, que Jeanne avoit ôtés, dès la mort de Martin V, à Antoine Colonna, neveu de ce pape. Ces demandes immodérées excitoient d'autre part la jalousie des courtisans, qui vouloient obtenir eux-mêmes une part dans la distribution des grâces. La reine, pour se soulager des chagrins que lui donnoit l'humeur impérieuse de Caraccioli, avoit admis à sa confidence sa cousine Cobella Ruffa, duchesse de Suessa. Cette dame, non moins orgueilleuse et non moins violente que le grand sénéchal, cherchoit à perdre ce ministre insolent qu'elle regardoit comme un parvenu, et saisissoit toutes les occasions d'aigrir les ressentimens de sa maîtresse.

1432. Un jour la duchesse de Suessa entendit, de l'antichambre, Caraccioli renouveler ses instances pour obtenir les deux fiefs d'Amalfi et de Salerne: piqué des refus de la reine avec laquelle il se croyoit seul, il lui reprocha d'une manière si amère et si injurieuse ce manque de complaisance, il mêla à ses plaintes tant d'insultes et d'emportement, que Jeanne II fondit en larmes. Dès que le sénéchal se fut éloigné, la duchesse s'efforça de faire succéder le courroux aux sanglots, et d'alarmer Jeanne sur les projets de Caraccioli. Celui-ci marioit son fils à la fille de

Jacques Caldora, le seul général du royaume; CHAP. LXVII.
la duchesse prétendit trouver dans ce mariage la 1432.
preuve d'un complot; le sénéchal vouloit s'assurer, dit-elle, de toutes les forces de l'état; il aspiroit à la toute-puissance, il n'y avoit plus de temps à perdre pour l'arrêter; avec la permission de la reine, elle assembla tous les ennemis de Caraccioli, elle les avertit qu'on alloit lui retirer les pouvoirs usurpés dont il abusoit, et elle s'assura de leur assistance (1).

Le mariage entre le fils de Caraccioli et la fille de Caldora fut célébré le 17 août 1432, avec une grande magnificence. Les fêtes devoient se prolonger pendant huit jours dans le château même de la reine; mais la nuit qui précédoit le dernier de ces jours consacrés aux jeux et aux tournois, lorsque les festins et le bal étoient terminés, que toute la cour étoit retirée, et que Caraccioli lui-même, au lieu d'aller chez lui avec les époux, étoit rentré pour dormir dans l'appartement qu'il avoit au château (2), un page de la reine vint frapper à sa porte, et lui dire que Jeanne succombant à une attaque d'apoplexie, demandoit avec instance à le voir avant de mourir. Carac-

(1) *Giannone Istoria civile del regno di Napoli*. L. XXV, c. 5, T. III, p. 448. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1094. — *Jo. Marianæ de Rebus Hispaniæ*. L. XXI, c. 5, T. II. *Hisp. Illustr.* p. 10.

(2) *Tristani Caraccioli Opuscula Historica*. T. XXII, p. 35.

CHAP. LXVII. 1432. cioli fit aussitôt ouvrir la porte de sa chambre pendant qu'on l'habilloit; les conjurés qui l'avoient trompé par ce faux message, s'y précipitèrent, et le tuèrent sur son lit à coups d'épées et de haches. Le matin suivant, lorsque cette nouvelle se répandit dans la ville, la noblesse et le peuple qui avoient tremblé devant le grand sénéchal, et qui pendant dix-huit ans l'avoient vu régner avec une autorité illimitée, que le mari de la reine, ou ses deux fils adoptifs, n'avoient jamais pu contrôler, entrèrent en foule dans sa chambre pour le contempler après sa mort. Il étoit couché par terre, à moitié couvert de ses habits, une seule de ses jambes étoit chaussée, personne n'avoit pris soin d'achever de l'habiller ou de le remettre sur son lit. La reine, qui avoit consenti à signer un ordre pour l'arrêter, n'avoit point songé qu'on voulût le tuer. Elle parut éprouver une vive douleur lorsqu'on lui dit que la résistance de Caraccioli aux ordres qu'on lui portoit, avoit contraint d'employer la force, et qu'il y avoit succombé. Cependant elle accorda des lettres d'abolition aux conjurés qui s'étoient défait de lui; elle ordonna que tous ses biens seroient confisqués pour cause de rébellion; elle fit arrêter son fils et tous ses parens, et elle permit que la populace pillât partout leurs hôtels (1).

(1) *Giannone Istoria civile del regno di Napoli*. L. XXV, c. 5.

Lorsque Louis III d'Anjou, qui séjournoit à Cosenza, apprit la mort du grand sénéchal, il se flatta d'être rappelé à la cour, et d'entrer enfin en jouissance des prérogatives réservées à l'héritier présomptif de la couronne. Mais la duchesse de Suessa, qui vouloit régner sans partage sur l'esprit de la reine, ne permit point le retour de son fils adoptif. Jeanne, incapable d'avoir elle-même une volonté, étoit désormais soumise à sa confidente, autant qu'elle l'avoit été auparavant à son amant. Louis céda sans résistance aux intrigues de la cour; il se résigna à vivre en Calabre; il s'y maria avec la princesse Marguerite de Savoie qui vint l'y joindre. Toujours obéissant aux caprices d'une reine qui cédoit elle-même aux intrigues de tous ses favoris, il entreprit par ses ordres, en 1434, une guerre qu'il croyoit injuste contre Jean-Antoine Orsini, le plus puissant des feudataires napolitains, que les favoris vouloient dépouiller pour se partager ses richesses. Orsini, assiégé dans sa ville de Tarente, par Louis d'Anjou et Jacques Caldora, couroit risque de perdre tous ses états, lorsqu'une fièvre survenue au duc de Calabre, au mois de novembre 1434, mit en peu de jours ce prince au tombeau (1).

CHAP. LXVII. 1433.

1434.

T. III, p. 450. — *Tristani Caraccioli Opuscula Histor.* T. XXII, p. 35. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1095.

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1096. — *Annales*

CHAP. LXVII. 1434.

La facilité de caractère de Louis d'Anjou et son extrême douceur lui avoient gagné l'affection de tous ceux qui l'entouroient. Il s'étoit fait chérir des Calabrois au milieu desquels il vécut long-temps, et ce fut lui qui les attacha à la maison d'Anjou par une affection qui ne se démentit point dans les guerres civiles subséquentes. Mais son excessive condescendance et sa foiblesse livrèrent la reine à ses mauvais conseillers; il ne dut attribuer qu'à sa propre pusillanimité son long exil de la cour; c'est ainsi qu'il perdit pour lui-même et pour sa famille les droits que son adoption lui avoit fait acquérir, et qu'il fut la cause indirecte des longues guerres qui dévastèrent le royaume après sa mort (1).

Dès que le roi Alfonse V d'Aragon apprit la mort du grand sénéchal, il songea à rentrer dans les bonnes grâces de Jeanne II, et à faire confirmer par elle sa précédente adoption. Il résidoit depuis quelque temps en Sicile; de là il étoit venu à Ischia, pour suivre de plus près ses négociations avec la favorite, qui paroissoit avoir embrassé ses intérêts. Mais, trop empressé d'accroître le nombre de ses partisans, il gagna aussi

Bonincontrii Miniatensis. T. XXI, p. 143. — *Bartho. Facii Rerum Gestar. Alphonsi regis*. L. IV, p. 46. *In Thesauro Antiquit. Ital.* T. IX, P. III. — *Jo. Marianæ de reb. Hisp.* L. XXI, c. VII, p. 13.

(1) *Giannone Istoria civile*. L. XXV, c. 6, p. 453.

le duc de Suessa, qui étoit brouillé avec sa femme, CHAP. LXVII.
et par-là il excita la défiance de tous deux. Les 1434.
deux époux rendirent mutuellement leurs négociations infructueuses, et Alfonse, après avoir renouvelé pour dix ans la trève entre les deux royaumes de Sicile et de Naples, quitta les rivages de la Campanie (1). Il devoit bientôt y être rappelé par la mort de Jeanne II, événement qu'on prévoyoit dès long-temps. Cette princesse, parvenue seulement à sa soixante-cinquième année, étoit affoiblie d'esprit et de corps, comme si elle avoit atteint la dernière vieillesse. Elle mourut
le 2 février 1435 (2). Peu auparavant, elle avoit 1435.
fait un testament par lequel elle appeloit à la succession du royaume de Naples René duc d'Anjou et comte de Provence, frère de Louis de Calabre qu'elle avoit précédemment adopté (3).

René étoit le plus proche héritier de la seconde maison d'Anjou, et il régnoit déjà sur la Provence, ancien patrimoine des rois français de Naples. Cette maison fondoit son droit de succession sur ce qu'elle avoit été adoptée par Jeanne l'ancienne, qui, pour punir l'ingratitude de son cousin Charles III, avoit déshérité la branche

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1096. — *Ann. Bonincontrii.* T. XXI, p. 141.

(2) *Giornali Napoletani.* p. 1098. — *Annal. Bonincontrii.* p. 144.

(3) Il est rapporté par Giannone. L. XXV, c. 6, p. 454.

CHAP. LXVII. 1435. de Duraz. Mais comme cette branche étoit entièrement éteinte, et comme il ne restoit plus dans aucune ligne aucun des descendans de l'ancien Charles d'Anjou, conquérant du royaume, il étoit naturel que des titres moins valides encore que ceux de René acquissent quelque importance. Alfonse V d'Aragon, qui se préparoit à les combattre, fondoit ses prétentions sur son adoption par Jeanne II; cette princesse l'avoit révoquée, il est vrai, mais il s'efforçoit de la faire valoir comme un traité réciproque, qu'un seul des contractans ne pouvoit annuler sans l'agrément de l'autre. Il prétendoit en même temps avoir un droit de succession antérieur à celui de la maison d'Anjou, droit qui avoit été transmis à la maison d'Aragon par Constance, fille de Manfred. En effet, Alphonse régnoit déjà en Sicile comme le plus proche héritier des Normands qui avoient fondé ce royaume, et de la maison de Hohenstauffen qui avoit hérité d'eux par les femmes. Mais ce droit de succession paroissoit invalidé par l'illégitimité de Manfred qui l'avoit transmis, par le grand nombre de femmes qui l'avoient fait passer de maison en maison, et par une prescription de cent soixante-quinze ans. Avec au moins autant de droit que ces deux compétiteurs, Eugène IV réclamoit, pour la directe du Saint-Siége, un royaume qui avoit été inféodé aux trois maisons de Hauteville, de Hohenstauffen

et d'Anjou, sous la condition expresse qu'il re- tourneroit à l'Église à l'extinction de la ligne légitime, ligne également éteinte dans ces trois maisons. Mais Eugène IV, qui annonça cette prétention dès la mort de la reine, étoit bien peu en état de faire une conquête aussi importante. Il étoit chassé de tout le territoire de l'Église; il demeuroit à Florence en fugitif, et tandis que, par sa bulle du 21 février, il interdisoit aux deux rivaux de faire valoir leur droit par les armes, et aux peuples de leur obéir, il choisissoit pour gouverner en son nom ce même Vitelleschi, évêque de Recanati et patriarche d'Alexandrie, dont la perfidie et la cruauté lui avoient fait perdre la Marche d'Ancône, et dont la réputation seule suffisoit pour empêcher de nouveaux sujets de se ranger sous ses lois (1).

CHAP. LXXII. 1435.

Les Napolitains attachés à la mémoire de Louis de Calabre, se conformèrent aux dernières volontés de la reine, et se déclarèrent tous pour René, duc d'Anjou. Ils reconnurent un conseil de régence composé de seize seigneurs que Jeanne avoit désignés; ils lui associèrent vingt députés tirés de la noblesse et du peuple, et ils attendirent

(1) La Bulle d'Eugène IV, datée du 9 des kalendes de mars à Florence, est rapportée dans les *Annales Ecclesiastici*. 1435, §. 12. T. XVIII, p. 144. — *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ*. L. III, T. XXI, p. 243.

CHAP. LXVII. 1435.

la venue du nouveau roi (1). D'autre part, Alfonse qui étoit en Sicile, et qui de là veilloit sur les événemens avec des forces imposantes, résolut de devancer l'arrivée des Français. Il avoit engagé dans ses intérêts Jean-Antoine de Marzano, duc de Suessa, Christophe Caietan, comte de Fondi, et Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente. Tandis qu'il avoit donné à ceux-ci l'ordre d'assembler leurs soldats, il vint lui-même avec une flotte considérable mettre le siége devant Gaëte (2). En même temps le duc de Suessa surprit Capoue et y arbora les étendards d'Aragon, et le comte de Fondi, avec le prince de Tarente, firent prendre les armes aux Abrusses.

Si Alfonse avoit réussi à s'emparer de Gaëte, il auroit assuré la communication de Capoue avec la Sicile, tandis qu'il auroit fermé le chemin de Naples aux Français. Déjà il s'étoit rendu maître par surprise d'une des deux montagnes qui dominent cette ville. Elle s'étend de l'une à l'autre dans la vallée qui les sépare, sur un promontoire avancé de trois milles dans la mer; des rochers presque à pic en supportent les murailles, et une langue de terre basse unit seule la double montagne au continent. Le port de Gaëte, l'un des plus beaux et des plus sûrs de la Médi-

(1) *Giornali Napoletani*. p. 1098.

(2) *Giannone Istoria civile*. L. XXV, c. 7, p. 456. — *Barthol. Facii Rer. Gestar. Alphonsi regis*. L. IV, p. 48.

terranée, étoit alors fréquenté par les Génois CHAP. LXVII.
qui y avoient établi un grand nombre de maisons 1435.
de commerce. Depuis le commencement des troubles ils y avoient réuni leur marchandises les plus précieuses, et ils y avoient entassé d'immenses richesses qu'ils espéroient dérober aux dangers de la guerre. Les habitans de Gaëte étoient entièrement dévoués à ces hôtes opulens; dès la mort de Jeanne ils avoient invité les Génois à prendre leur ville en dépôt, et à y tenir garnison, jusqu'au moment où le trône de Naples seroit occupé par un prince universellement reconnu. François Spinola avoit été nommé par la ville de Gênes, commandant de Gaëte, et Ottolino Zoppo, secrétaire de Visconti, à cette époque seigneur de Gênes, lui avoit été adjoint par le duc de Milan. Trois cents soldats génois défendoient Gaëte avec quelques troupes milanoises. Malgré la terreur que leur causa d'abord l'introduction des Aragonois dans quelques tours bâties sur la montagne, qui leur avoient été livrées par des traîtres, ils soutinrent les attaques d'Alfonse, jusqu'au moment où leur patrie put leur envoyer des secours (1).

(1) *Jacobi Bracelli Genuensis de Bello Hispano*. L. III. F. 4, verso. Dans l'ancienne édition de cet historien distingué (*Haganoæ*, 1530, in-4°), les pages ne sont point numérotées; je les indique par la lettre d'imprimerie qui marque les feuilles. — *Petri Bizari Senatus Populique Genuens. Historia*. L. XI,

CHAP. LXVII. 1435.

Le siége de Gaëte avoit été commencé par Alfonse au mois de mai, époque où presque tous les greniers sont vides; la ville attendoit de la campagne sa subsistance journalière; et comme une foule de paysans s'y étoit retirée à l'approche des Aragonois, elle commença bientôt à souffrir toutes les horreurs de la famine. Spinola, déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité, renvoya les bouches inutiles. Des troupes de femmes, d'enfans, de vieillards, déjà accablés de misère et languissans de faim, arrivèrent au camp d'Alfonse, en fuyant loin des murs où les fils, les frères et les époux de ces mêmes femmes étoient demeurés pour combattre. Les conseillers d'Alfonse lui représentèrent que le droit funeste de la guerre autorisoit un assiégeant à renvoyer dans la ville tous ceux qui tentoient d'en sortir, et à refuser à des ennemis une compassion qu'ils n'avoient pas trouvée chez leurs proches. Mais Alfonse le MAGNANIME mérita, surtout ce jour-là, le surnom qui le distingue dans l'histoire. « J'aime mieux, dit-il, ne « pas prendre la ville que de manquer à l'hu- « manité. » Il fit distribuer des vivres aux fugitifs, et leur permit ensuite de se retirer où ils voudroient. Il perdit probablement ainsi l'oc-

p. 245. — *Uberti Folietæ Genuens. Historia.* L. X, p. 569. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1100. — *Joannis Simonetæ. Histor.* L. III, T. XXI, p. 243.

casion de prendre Gaëte ; il s'exposa même à la calamité qu'il éprouva bientôt après ; mais il accoutuma le peuple, et ses ennemis eux-mêmes, à se confier en sa générosité ; il gagna le cœur des Napolitains, et il s'ouvrit par ses vertus le chemin du trône, où il ne tarda pas à monter (1). CHAP. LXVII. 1435.

Spinola avoit fait demander des secours à Gênes ; mais l'armement de la flotte destinée à faire lever le siége de Gaëte, fut retardé par des intrigues entre les partis opposés, et par le découragement des anciens républicains, qui ne combattoient plus avec le même zèle pour la grandeur de leur patrie, depuis qu'ils la voyoient soumise à un maître étranger. Blaise de Assereto, marin distingué de l'ordre populaire, mit enfin à la voile l'un des derniers jours de juillet, et se dirigea vers le royaume de Naples. Sa flotte étoit composée de treize vaisseaux et de trois galères ; elle étoit montée par deux mille quatre cents soldats (2). Lorsque Alfonse fut informé de son approche, il détacha cinq grands vaisseaux pour continuer le blocus de Gaëte ; il choisit en-

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 571. — *Barth. Facii.* L. IV, p. 53.

(2) *Joannis Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII. *Rer. Ital.* p. 1316. — *Jacobi Bracelli de bello Hispano.* L. III, G. 3, verso. — *P. Bizari. S. P. Q. Genuens. Histor.* L. XI, p. 246. — *Barthol. Facii Rer. Gestar. Alphonsi Regis.* L. IV, p. 58.

CHAP. LXVII. 1435.

suite sur toute son armée six mille soldats, qu'il fit monter sur les quatorze vaisseaux et les onze galères catalanes avec lesquels il résolut d'aller attendre l'ennemi. Il étoit devant l'île de Ponza, le 5 août 1435, lorsque les deux flottes se rencontrèrent. Alfonse se croyoit assuré de la victoire, d'autant plus qu'on a lieu de croire que le duc de Milan l'avoit averti secrètement des forces et des dispositions de l'amiral qui alloit l'attaquer. Ce prince, qui se défioit toujours de l'esprit remuant des Génois, désiroit les voir dompter par une défaite (1). L'avantage du nombre sembloit répondre du succès des Aragonois; Blaise d'Assereto ne craignit pas cependant d'augmenter encore son infériorité. Il donna ordre à trois de ses bâtimens de s'éloigner pour prendre le vent, tandis qu'avec le reste il engageoit la flotte catalane. Son vaisseau amiral s'attacha à celui que montoit le roi; un autre, nommé la Lomellina, combattit les deux frères d'Alfonse, dont l'un étoit roi de Navarre, l'autre grand-maître de Saint-Jacques de Calatrava. Chaque vaisseau génois avoit affaire en même temps à deux vaisseaux catalans; les trois galères n'avoient point encore pris part à la bataille, mais bientôt l'amiral génois fit passer tout leur équipage sur les vaisseaux combattans, pour réparer ainsi les

(1) *Giornali Napoletani*. p. 1100.

pertes qu'ils avoient déjà faites. Tandis qu'en dépit CHAP. LXVII. de l'infériorité du nombre il soutenoit le combat, 1435. les trois navires qu'il avoit détachés pour tourner la flotte ennemie et prendre le vent, revinrent à pleines voiles frapper avec une grande impétuosité contre les vaisseaux catalans. Celui du roi fut tellement jeté sur le côté, qu'il devint impossible de le redresser; le lest, mal assujetti, avoit tourné dans le fond du bâtiment, et le retenoit sur le flanc. Le roi et toute la garnison furent forcés de descendre entre les ponts, tandis qu'on faisoit des efforts inutiles pour remettre le navire en équilibre. Malgré les désavantages de cette situation, l'équipage continua quelque temps encore à se défendre; mais plusieurs de ceux qui entouroient Alfonse ayant été blessés, ses courtisans le décidèrent enfin à se rendre. Il s'informa du nom et de l'origine des divers capitaines génois; et apprenant que l'un d'eux étoit Jacob Giustiniani, dont la famille étoit souveraine de Chio, ce fut à lui seulement qu'il consentit à remettre son épée (1).

(1) *Ubert. Folieta*. L. X, p. 581. — *Joann. Stellæ. Annal. Genuens*. p. 139. — *P. Bizari*. L. XI, p. 247. — *Jacobi Bracelli. Hispani Belli*. L. III, H. 2. — *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1100. — *Joan. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ*. L. II, p. 144. — *Bartholomæi Facii Rerum Gestar. Alph. I*. L. IV, p. 61. — Vol. II *des Chroniques d'Enguerrand de*

CHAP. LXVII. 1435.

Le reste de la flotte soutint encore quelque temps le combat, après qu'Alfonse se fut rendu; mais les Catalans découragés ne faisoient plus qu'une foible résistance; leurs vaisseaux baissoient pavillon l'un après l'autre, et, après une bataille de dix heures, la flotte entière, à la réserve d'un seul navire, passa au pouvoir des Génois. On compta parmi les prisonniers Alfonse-le-Magnanime et ses deux frères, le roi de Navarre et le grand-maître de Saint-Jacques de Calatrava, le duc de Suessa, le prince de Tarente, le comte de Fondi, le grand-maître de Saint-Jean d'Alcantara, et cent princes ou seigneurs aragonois et siciliens; cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouvoient beaucoup de gentilshommes, mais qu'on ne jugea pas assez riches pour exiger d'eux une rançon, furent remis en liberté le même jour; des richesses immenses accumulées sur les vaisseaux, furent la proie du vainqueur; en même temps les habitans de Gaëte, empressés de s'associer à tant de gloire, firent une sortie si vigoureuse, qu'ils forcèrent le camp des assiégeans et s'en emparèrent.

Lorsque la nouvelle de cette victoire, la plus importante, la plus glorieuse, qui de tout le siècle eût été remportée sur la Méditerranée, fut parvenue à Gênes, elle y excita les transports

Monstrelet, p. 108. — *Jo. Marianæ de Reb. Hisp.* L. XXI, c. IX, p. 15.

d'une joie que ce peuple n'avoit plus ressentie, depuis qu'il étoit privé de sa liberté. D'anciens sentimens de gloire nationale étoient réveillés par un avantage si éclatant, remporté sur un peuple que les Génois avoient de tout temps considéré comme leur ennemi. Le sénat ordonna que pendant trois jours on rendroit à Dieu de solennelles actions de grâces dans toutes les églises, et l'anniversaire des nones du mois d'août, jour de Saint-Dominique, fut consacré par une fête perpétuelle (1). CHAP. LXVII. 1435.

Mais les Génois s'aperçurent bientôt que Philippe-Marie Visconti, le souverain qu'ils s'étoient donné, loin de partager leur contentement, voyoit leur gloire avec envie. Il avoit envoyé ordre à Blaise Assereto de conduire immédiatement ses captifs à Savonne, d'où il les feroit passer à Milan, sans laisser jouir les Génois de leur triomphe, et il avoit défendu au sénat de communiquer sa victoire aux princes de l'Europe. Bientôt on apprit à Gênes, avec plus de surprise encore, quelle réception Philippe avoit préparée à Alfonse, à ses frères, et aux autres captifs qu'on lui avoit amenés à Milan (2).

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. X, p. 583. — *Jacobi Bracelli Genuens.* L. III, H. 3, verso.

(2) *Joannis Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1318. C'est ici que se termine le récit de cet historien contemporain, fils et continuateur de George Stella : comme lui il rapporte,

CHAP. LXVII. 1435.

Philippe, peu généreux dans l'habitude de sa vie, l'étoit par-delà toute attente envers les prisonniers que le sort des armes mettoit entre ses mains. Il accueillit Alfonse, comme plusieurs années auparavant il avoit accueilli Charles Malatesti; il l'entoura de tant de marques d'affection et de respect, qu'il parvint presque à lui faire oublier son malheur. Par cette conduite il encouragea le roi d'Aragon à lui parler du fond de son système politique, à discuter avec lui ses intérêts réels, et à lui proposer un changement complet dans l'ensemble de ses alliances. Alfonse représenta au duc de Milan, que jusqu'à ce jour le royaume de Naples avoit été disputé entre deux maisons rivales, et que leurs guerres civiles avoient permis au reste de l'Italie d'établir son indépendance. Aussi long-temps que ces guerres avoient duré, disoit-il, les Visconti avoient pu, sans impolitique, et sans renverser la balance de l'Italie, s'attacher tour à tour aux maisons de Duras ou d'Anjou. Mais si la victoire brillante des Génois, et sa propre captivité, plaçoient enfin la maison d'Anjou sur le trône, comme elle n'au-

avec peu d'art et à la manière des anciennes chroniques, les événemens de sa patrie; mais il nous conserve toujours les impressions et les sentimens de ses concitoyens. On pressent dans ses dernières lignes la révolte de Gênes qui se préparoit. — *Uberti Folietæ*. L. X, p. 585. — *P. Bizarri*. L. XI, p. 249. — *Jacobi Bracelli*. L. IV, II. 4.

roit plus désormais d'ennemis à craindre, elle CHAP. LXVII.
remonteroit bientôt au même degré de puissance 1435.
et d'ambition auquel s'étoit élevée la première maison d'Anjou, sous le règne de Charles l'ancien. Comment alors ne pas prévoir que les Français qui avoient en tout temps convoité l'Italie, et qui en occuperoient les deux extrémités, l'asserviroient bientôt tout entière? « Les Français, « lui dit-il, sont de tous les voisins de l'Italie, « les seuls dangereux pour son indépendance. « Leurs armées peuvent en peu de jours pénétrer « jusqu'au centre de la Lombardie; leur rapidité « et leur manière de faire la guerre, si différente « de celle des Allemands et des Italiens, étonnent « et épouvantent les peuples; leur arrogance « après la conquête fait sentir doublement la « perte de la liberté. Le souverain de la Lom-« bardie doit se souvenir sans cesse que toute sa « politique doit tendre à leur fermer le passage « des montagnes. Il court à sa perte s'il leur « soumet lui-même les provinces méridionales, « et s'il les oblige à établir une communication « journalière entre leurs propres frontières, et « le royaume qu'il veut leur faire conquérir. « L'Italie entière ne seroit bientôt plus alors que « le chemin de Naples; sans cesse traversée par « les armées françaises, elle seroit tenue par elles « dans le respect et la crainte. Bien au contraire « les Aragonois, qui ne peuvent avoir aucune

CHAP. LXVII. 1435.

« communication continentale avec le royaume « de Naples, s'ils arrivent à le conquérir, feront « nécessairement cause commune avec tous les « Italiens, pour garder la seule frontière par la- « quelle l'Italie puisse être attaquée. Le pays que « mes ancêtres m'ont laissé à gouverner, » dit enfin Alfonse, « est petit et pauvre; et ce ne « sera jamais par mes seules forces que je ren- « verserai la balance de l'Europe. D'ailleurs, la « difficulté de transporter des armées nombreuses « sur une flotte m'empêcheroit de tirer parti « d'une puissance bien plus considérable, quand « je pourrois en disposer. Aujourd'hui que tous « les États tendent à s'agrandir, que Sigismond « annonce l'intention de transmettre la Hongrie « et la Bohème à la maison d'Autriche, que « Charles VII, déjà réconcilié avec le duc de « Bourgogne, ne peut plus tarder à faire la paix « avec les Anglais, et qu'alors il disposera des « ressources d'une monarchie plus vaste encore, « il faut songer d'avance à la résistance que nous « pourrons opposer à d'aussi redoutables adver- « saires. Lorsque les guerres civiles, qui les oc- « cupent encore, seront terminées, ils s'effor- « ceront de rejeter sur nous les armées qu'ils ont « accoutumées au combat, et qui les accablent. « Les Italiens et les Espagnols sont faits pour « s'allier et résister ensemble; des rapports de « gouvernement, de mœurs et de langage, peu-

« vent resserrer leur alliance ; mais jamais les « hommes du midi ne s'accoutumeront aux « mœurs ou à l'empire des hommes du nord ; « jamais ils ne supporteront la pétulance inso- « lente des Français, ou la morgue et la dureté « des Allemands (1). » CHAP. LXVII. 1435.

A ces motifs puissans de politique, Alfonse joignit, pour persuader Philippe, le pouvoir prodigieux que son esprit et l'élégance de ses manières lui donnoient sur le cœur des hommes. Ce prince, castillan d'origine, avoit quelque chose de plus fier, de plus franc, de plus chevaleresque que les Aragonois sur lesquels il régnoit, ou les Italiens au milieu desquels il combattoit. Sa vie avoit été partagée entre l'amour; les lettres et les armes. Il conservoit dans son cœur une profonde douleur pour la mort de Marguerite de Hijar sa maîtresse, qui, après lui avoir donné pour fils Ferdinand, depuis roi de Naples, avoit été étranglée par ordre de sa femme, Marguerite de Castille. Il n'avoit voulu ni la venger, ni revoir sa meurtrière ; il s'étoit éloigné de son royaume pour distraire sa douleur par des expé-

(1) *Ubertus Folieta. Genuens. Histor.* L. X, p. 585. — *Nic. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 96. — *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. IV, p. 604. — *Joann. Simonetæ.* L. III, p. 245. — *Jacobi Bracelli Hispani Belli.* L. IV, H. 4, ver. — *P. Bizarro Hist. Genuens.* L. XI, p. 249.

CHAP. LXVII. 1435.

ditions hasardeuses. Au milieu des guerres continuelles où son ambition l'avoit engagé, il ne s'étoit pas refroidi un instant dans l'amour des lettres, que lui avoit inspiré Antoine Beccadelli de Palerme, d'abord son précepteur, ensuite son conseiller, et quelquefois son ambassadeur dans des occasions importantes. Sa cour étoit composée de savans; l'antiquité étoit toujours présente à sa pensée, il vivoit avec César et Alexandre autant qu'avec ses contemporains; et, dans un siècle où les lettres classiques étoient cultivées avec enthousiasme, où la gloire paroissoit réservée à l'érudition, et où le beau langage importoit plus encore que la pensée, Alfonse sembloit en possession de toute la gloire humaine. Tous les dispensateurs de la renommée étoient à ses gages, tous les lettrés célébroient ses exploits, et son suffrage à lui-même sembloit donner la mesure du mérite et du savoir. Il réunissoit dans sa figure, dans son expression, dans ses manières, toutes les qualités qui séduisent le cœur ou qui éblouissent les yeux. Son esprit étoit aussi prompt, aussi persuasif, aussi plein de grâces qu'il étoit orné. Il domina, il captiva entièrement Philippe, dont le caractère défiant et sombre ne s'étoit encore jamais ouvert à l'amitié; et le vainqueur n'eut bientôt plus d'autre conseiller, d'autre confident que son

captif (1). Une étroite alliance fut conclue entre eux, et le duc de Milan, déterminé à faire conquérir à son hôte le royaume de Naples, ordonna aux Génois de préparer six grands vaisseaux de ligne, pour ramener Alfonse avec toute sa cour dans les mêmes lieux où ils l'avoient vaincu, et pour combattre désormais en sa faveur (2). CHAP. LXVII. 1435.

Cependant Philippe-Marie fut bientôt averti de l'indignation que ces ordres avoient causé à Gênes; la fermentation y étoit si grande que tout y annonçoit déjà une révolte. Le duc crut la prévenir, en appelant à Milan une députation des hommes les plus considérables de l'état, pour traiter avec eux de la rançon du roi d'Aragon. Il leur dit qu'Alfonse étoit convenu de céder la Sardaigne aux Génois pour prix de sa liberté, et il les renvoya comblés de joie, par l'espérance d'une aussi brillante acquisition. En même temps il fit passer à Gênes deux mille hommes, destinés, disoit-il, à monter sur les galères qui prendroient possession de la Sardaigne. Mais bientôt les Génois s'aperçurent qu'ils avoient été joués par leur duc, et que la promesse de leur restituer la Sardaigne n'étoit qu'un leurre destiné à

(1) *Antonius Panhormita de dictis et factis Alphonsi.* — *Bartholomæi Facti de vita rebusque gestis Alphonsi passim.*

(2) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 586. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 7, p. 457.

CHAP. LXVII. 1435. faire ouvrir leurs portes à la garnison qu'on vouloit établir chez eux.

Une nouvelle offense aigrit encore leur ressentiment; des députés de Gaëte vinrent féliciter les Génois sur leur victoire, les remercier des secours qu'ils en avoient reçus, et les prier de garder la ville de Gaëte en dépôt, jusqu'à la fin des guerres du royaume de Naples. Le duc averti de l'arrivée de ces députés, les fit conduire à Milan; il employa tous les genres de séduction pour leur persuader d'abandonner le parti d'Anjou, et d'ouvrir leurs portes au roi Alfonse; et il les renvoya ensuite, sans permettre aux Génois d'accepter l'offre qui leur étoit faite (1).

Sur ces entrefaites un nouveau gouverneur, Érasme Trivulzio, fut envoyé par le duc, pour prendre le commandement de Gênes, et remplacer Pacino Alciat qui étoit rappelé. Les Génois résolurent de profiter des cérémonies de son installation pour recouvrer leur liberté. L'ancien gouverneur avoit été au-devant du nouveau. Au moment où tous deux rentroient dans la ville, et où ils venoient de passer la porte de Saint-Thomas, cette porte, occupée par les conjurés, fut fermée sur eux, en sorte que les deux gouverneurs se trouvèrent séparés de tous leurs soldats. Dès qu'ils s'en aperçurent ils voulurent

(1) *Jacobi Bracelli Hispani Belli*. L. IV, I. 2. — *P. Bizarro S. P. Q. Genuensis Historia*. L. XI, p. 250.

s'enfuir, et Trivulzio parvint en effet à la cita- CHAP. LXVII. delle du Castelleto, où il s'enferma. Mais Pacino 1435. Alciat fut atteint près du *Fossatello* et massacré; son corps fut laissé quelque temps exposé aux yeux du peuple devant le temple de San-Syro, pendant que la ville entière retentissoit de cris qui l'appeloient aux armes et à la liberté. François Spinola, le même qui avoit défendu Gaëte avec tant de vaillance, se mit à la tête des insurgés; il attaqua les soldats milanois, découragés par la perte de leurs deux chefs, et il les força à se rendre presque sans combat. La ville de Savonne, avertie de la révolte de Gênes, suivit son exemple; elle surprit aussi et chassa la garnison milanoise; les divers châteaux que le duc possédoit auprès de la capitale, et sur les deux rivières, furent repris par le peuple avec la même impétuosité, à la réserve du Castelletto, qui capitula seulement dans les premiers mois de l'année suivante. Ce fut le 27 décembre 1435 (1) que les Génois reprirent ainsi leur rang parmi les peuples libres. Ils chargèrent six de leurs citoyens les plus illustres de revoir les lois de leur patrie, et de rendre à leur constitution une vigueur nouvelle; en même temps ils s'empressèrent d'en-

(1) *Jacobi Bracelli*. L. IV, I. 3, et *P. Bizarro*. L. XI, p. 253, disent, VI kal. Januarias (le 27 déc.) Folieta dit la veille de Noël (24 déc.) Je ne sais où Muratori a pris la date du 12 déc. qu'il a choisie. — *Bart. Facti*. L. IV, p. 65.

CHAP. LXVII. voyer des ambassades à Venise et à Florence,
1435. pour demander à être admis dans l'alliance de ces deux républiques, et pour s'assurer de leur protection contre le duc de Milan, leur commun ennemi (1).

(1) *Jacob. Bracelli.* L. IV, I. 3. Il fut lui-même envoyé à cette époque auprès des Florentins et du pape Eugène IV, pour demander des secours de blé, afin de mettre les Génois en état de soutenir un siége au besoin. Les Florentins leur en envoyèrent aussitôt en grande abondance. Le pape se contenta de ne pas défendre qu'on leur en portât. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 588. — *P. Bizarro.* L. XI, p. 251. — *Nic. Macchiavelli.* L. V, p. 99.

CHAPITRE LXVIII.

Les émigrés florentins engagent le duc de Milan à recommencer la guerre contre Florence ; cette république, mécontente de Venise, signe une trêve séparée ; siége de Brescia ; danger des Vénitiens.

1436-1438.

Deux seules républiques, Venise et Florence, soutenoient avec constance en Italie la cause de la liberté ; elles se montroient toujours prêtes à arrêter les projets des usurpateurs, et à maintenir cet équilibre entre les divers états, qui conservoit à chacun son importance et sa richesse. Cependant ces deux cités ne jouissoient point d'une constitution qui parût propre à leur assurer à elles-mêmes les avantages d'une liberté dont elles se montroient si jalouses. La forme du gouvernement y étoit telle, qu'il assuroit bien l'emploi de toutes les forces individuelles pour la chose publique, mais qu'il ne garantissoit point par la force publique la liberté, la propriété et la vie de chaque individu. On voyoit dans ces républiques le développement de grands

CHAP. LXVIII. talens, de beaucoup de zèle, de beaucoup de vertus pour le service de la patrie; on n'y voyoit pas cet heureux équilibre des pouvoirs, qui doit empêcher ou les magistrats d'opprimer le peuple, ou l'une des factions d'en écraser une autre. A Venise, une organisation forte et silencieuse faisoit taire toutes les passions personnelles, arrêtoit toutes les factions dès leur premier essor, prévenoit toutes les révolutions, et ne laissoit paroître aucun homme, aucun caractère, aucun individu qui se détachât de la masse commune. L'esprit n'étoit rempli que par la notion abstraite de la république; on voyoit sur la scène la seigneurie, le grand conseil, le conseil des dix; on les voyoit animés par une ambition profonde, orgueilleuse, opiniâtre, qui ne se démentoit jamais; cependant aucun nom ne s'attachoit à leurs décisions. Le caractère ou les vertus du doge; la prudence d'un conseiller, les talens d'un orateur, ne perçoient jamais le voile qui couvroit toutes les délibérations de la seigneurie. Les étrangers, les historiens, les sujets mêmes de l'état voyoient toujours la république comme un être idéal, qui ne changeoit jamais de systèmes, qui n'avoit de passions que des passions éternelles, et qui cependant savoit employer, pour arriver à ses fins, tout ce que l'amour de la patrie peut développer de talens et de vertus dans chaque citoyen, lorsqu'il sent

que cette patrie est attentive à ses actions, et qu'il est quelque chose dans l'état. CHAP. LXVIII.

La république florentine étoit absolument différente ; sa force ne résidoit pas dans la constitution, mais dans l'esprit public qui l'animoit ; la seigneurie, les conseils, les magistratures avoient un crédit moins stable, un caractère moins arrêté, que les citoyens qui les dirigeoient. Les corps constitués rentroient dans l'ombre, pour laisser paroître les individus ; et le pouvoir de l'état, au lieu d'être concentré dans les mains des fonctionnaires publics, se trouvoit presque en entier en dehors des magistratures. Il étoit exercé par quelques hommes dont la prudence, la richesse, l'éloquence, et les alliances de famille avoient assuré le crédit. Selon que ces hommes l'emportoient l'un sur l'autre, qu'ils réussissoient à se supplanter, à s'envoyer réciproquement en exil, on voyoit la république passer des mains d'une famille à celles d'une autre. Alors les droits des citoyens étoient violés par la faction triomphante, tout comme ils l'étoient souvent à Venise par l'autorité permanente des magistrats ; mais la forme du gouvernement demeuroit à peu près la même, et son esprit extérieur étoit plus constant encore. On voyoit avec surprise la politique des Florentins à l'égard de tout le reste de l'Italie, se conserver aussi ferme, aussi inébranlable, que si un sénat

CHAP. LXVIII. antique et toujours immuable avoit dicté toutes leurs résolutions.

La faction des Albizzi, qui avoit dominé pendant cinquante-trois ans (de 1381 à 1434), avoit bien mérité de la république florentine. Dans ce long espace de temps elle avoit fait preuve d'une sagesse, d'une constance, et même d'une modération dans la direction des affaires, que n'avoient point égalées celles qui la précédèrent, que n'imita point celle qui la suivit. C'étoient les Albizzi qui avoient tour à tour arrêté les projets ambitieux de Jean Galéaz, premier duc de Milan, de Ladislas, roi de Naples, et de Philippe-Marie Visconti. En même temps qu'ils avoient ainsi maintenu la liberté de l'Italie, ils avoient respecté celle de leur propre pays. Maso des Albizzi, Nicolas d'Uzzano, et Rinaldo des Albizzi, qui s'étoient succédés à la tête du gouvernement, n'avoient jamais cessé d'être de simples citoyens; ils ne s'étoient jamais arrogé ni sur l'état, ni sur leur propre parti une autorité arbitraire; ils n'avoient employé aucun moyen détourné pour augmenter ou leur influence ou leurs richesses. Au lieu d'avoir recours à la force ou à la corruption pour assurer la continuation de leur crédit, ils l'attendoient de leur propre mérite, de leurs talens et de leurs alliances. La révolution qui les renversa en 1434, et qui éleva Cosme de Médicis à leur place, com-

mença dès lors à altérer à Florence les principes CHAP. LXVIII.
du gouvernement républicain. Le parti des Médicis étoit distingué par le nom de parti populaire; son triomphe fut considéré comme une victoire de la démocratie sur l'aristocratie ; mais ce fut justement par là qu'il fut le plus funeste aux sentimens d'égalité. Plus les associés de Cosme de Médicis étoient d'un ordre subalterne, et plus l'immense richesse, l'immense considération dont ce chef jouissoit, étoient disproportionnées avec leur obscurité. Il devint l'homme de son parti, bien plus exclusivement que Renaud des Albizzi n'avoit été l'homme du sien ; et dès cette époque la famille de Médicis commença à marcher à grands pas vers la souveraineté de la Toscane, dont elle s'empara au bout d'un siècle.

Le triomphe du parti des Médicis fut signalé 1434.
par des actes nombreux de tyrannie. La balie, qui avoit donné une forme nouvelle au gouvernement, frappa de sentences révolutionnaires la plupart des chefs du parti qu'elle avoit vaincu. La seigneurie qui siégea dans les mois de novembre et décembre 1434, et qui étoit absolument dévouée aux Médicis, fut plus rigoureuse encore. Elle prolongea le terme de l'exil de quelques proscrits; elle aggrava pour d'autres la peine de la relégation, en les forçant à vivre dans des lieux malsains, ou éloignés de tous leurs intérêts; elle étendit ses condamnations sur un grand

CHAP. LXVIII. 1434. nombre de nouvelles victimes; et elle se détermina dans ses jugemens, moins par le rôle qu'avoient joué ceux qu'elle frappoit, que par l'importance que pouvoient leur donner leurs richesses, leurs parens et le nombre de leurs amis (1). Elle ne s'abstint pas même de répandre du sang. Antoine, fils de Bernard Guadagni, fut décapité avec quatre autres citoyens; on vit avec autant de surprise que d'effroi, parmi ceux qui subirent le dernier supplice, Cosme Barbadori et Zanobi Belfratelli, qui, ayant quitté le lieu où ils étoient relégués, pour venir à Venise, furent arrêtés par ordre de la seigneurie, et envoyés à Cosme de Médicis, au mépris du droit des gens et de l'hospitalité universelle, que les Vénitiens eux-mêmes regardoient comme une des franchises de leur ville (2).

1435. Tant d'exils et de condamnations devoient affoiblir la république; le parti vainqueur, pour compenser les pertes qu'il avoit causées à Florence, distribua des grâces à ses adhérens. La famille des Alberti, qui un demi-siècle auparavant avoit été mise hors de la loi comme rebelle, fut rétablie dans tous les honneurs qu'elle avoit perdus; presque toutes les anciennes condam-

(1) *Macchiavelli delle Istorie*. L. V, p. 92. — *Ricordi di Gio. Morelli. Deliz. Erud.* T. XIX, p. 124. — *Istorie di Gio. Cambi. Ib.* T. XX, p. 198.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXI, T. III, p. 7.

nations furent abolies, presque tous les grands CHAP. LXVIII.
furent réintégrés dans l'exercice des droits de 1435.
cité. On scruta toutes les bourses d'où l'on tiroit au sort les magistrats; tous les noms des citoyens suspects de partialité pour les Albizzi en furent retirés, et on leur substitua les noms des plus zélés partisans du gouvernement nouveau. Les juges, en matière criminelle, furent choisis avec plus de soin encore. Les exilés, même après avoir accompli le temps de leur exil, ne furent admis à rentrer dans leur patrie qu'après avoir obtenu trente-quatre suffrages favorables sur trente-sept, dans une délibération de la seigneurie unie au collége. Toute correspondance avec les proscrits, toute action, toute parole suspecte, furent punies avec sévérité; et ceux parmi les partisans du précédent régime, qui ne furent pas atteints nominativement par des condamnations, furent frappés de contributions extraordinaires, par lesquelles on prit à tâche de les ruiner (1).

Renaud des Albizzi, qui avoit reçu ordre de 1436.
s'éloigner à plus de cent milles de Florence, ne tarda pas à sortir des confins qu'on lui avoit assignés, et à encourir ainsi une condamnation à mort comme rebelle. Mais, peu effrayé de cette sentence impuissante, il ne songeoit plus qu'à rallumer la guerre entre Florence et le duc de

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. V, p. 93. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XXI, T. III, p. 2.

CHAP. LXVIII. 1436. Milan, et à rentrer dans sa patrie avec l'appui d'armes étrangères. Les Florentins et les Vénitiens paroissoient avoir contrevenu à la paix qu'ils venoient tout récemment de signer, lorsqu'ils avoient admis les Génois dans leur alliance. Par leur traité avec le duc de Milan, ils avoient reconnu Visconti comme seigneur de Gênes; ils ne pouvoient donc promettre des secours aux Génois révoltés. Dès que Renaud des Albizzi apprit cette infraction au dernier traité, il se rendit auprès du duc de Milan. Il ne chercha point à déguiser dans ses discours sa longue inimitié pour la maison Visconti, et la vigilance avec laquelle il l'avoit arrêtée dans tous ses projets, aussi long-temps que lui-même avoit été à la tête de la république; il avoit fait alors, disoit-il, son devoir envers sa patrie; il ne croyoit pas moins s'acquitter envers cette même patrie du devoir d'un citoyen fidèle, lorsqu'il armoit contre elle un puissant voisin; car son dessein n'étoit pas de l'asservir, mais de lui rendre sa liberté. « La calamité d'un mauvais gouvernement, lui dit-il, est bien plus durable, bien « plus pernicieuse qu'une guerre; le mal passager que nous faisons aujourd'hui à notre patrie « est la seule ressource qui nous reste pour la « préserver d'un mal éternel. » Il fit voir ensuite comment Florence, en acceptant l'alliance génoise, avoit donné au duc un juste motif de

reprendre les armes, et comment la situation de cette république appauvrie, divisée, soupirant après un libérateur, promettoit à son ennemi des succès qu'il n'avoit eus dans aucune guerre précédente (1). CHAP. LXVIII. 1436.

Philippe-Marie se laissa persuader par les discours de Renaud et des émigrés florentins; il crut qu'une révolution alloit éclater dans cette république, et qu'il devoit se mettre à portée d'en profiter. Mais les ennemis d'un état, lorsqu'ils fondent leurs espérances sur le mécontentement intérieur, sont pour l'ordinaire d'autant plus grossièrement trompés, qu'ils sont mieux servis par leurs espions. Les murmures, l'impatience, les désirs de vengeance dont on les entretient, existent bien réellement, seulement ils ne produisent aucun effet, et ils ne répondent jamais à leur attente. La puissance publique, loin d'être entravée par l'humeur de quelques mécontens, trouve souvent en elle un prétexte pour déployer plus de vigueur; et l'orgueil national permet rarement aux peuples qui souffrent le plus d'attendre leur soulagement des étrangers.

Visconti, au reste, étoit décidé à faire la guerre à Florence, plus encore par son animosité personnelle que par les sollicitations des émigrés. Il

(1) *N. Macchiavelli Istoria.* L. V, p. 101. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XXI, T. III, p. 6.

CHAP. LXVIII. 1436. avoit donné ordre à Nicolas Piccinino d'attaquer immédiatement Gênes, et de porter des secours aux soldats milanois qui défendoient le Castelletto; mais tous les efforts de cet habile général pour délivrer cette forteresse avoient été inutiles. Tandis qu'il forçoit les passages de la Polsévera, qu'il ruinoit San Pier d'Aréna et une partie de la rivière de Ponant, le Castelletto s'étoit rendu presque sous ses yeux, et avoit été rasé par les Génois (1). Alors le duc donna ordre à son général de passer dans la rivière de Levant, pour menacer en même temps Gênes et la Toscane, et pour veiller l'occasion de surprendre les Florentins avant de leur déclarer la guerre.

Les négociations, tout comme les mouvemens militaires, procédoient avec une extrême lenteur, car l'année 1436 s'écoula tout entière sans que la guerre fût déclarée. Piccinino prétendoit agir en son nom propre, comme condottière et non comme général du duc de Milan; il annonçoit qu'il vouloit passer dans le royaume de Naples au service d'Alfonse : il menaçoit de s'en ouvrir la route les armes à la main; et, sous ce prétexte, il attaqua tantôt Pietra-Santa, tantôt Vico-Pisano, tantôt Barga, que les Florentins défendirent contre lui (2). Ceux-ci lui oppo-

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. X, p. 589. — *Jac. Bracelli Hisp. Belli.* L. IV, T. 4.

(2) *N. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 106. — *Scipione Ammi-*

sèrent le comte François Sforza, condottière qui CHAP. LXVIII.
avoit contracté avec Cosme de Médicis les liens 1436.
d'une amitié et d'une confiance intimes, et qui s'élevant au-dessus de la politique fausse et étroite des marchands de soldats, manifestoit déjà les sentimens d'un chevalier et d'un prince.

François Sforza avoit été déclaré, par Eugène IV, souverain de la Marche-d'Ancône, et gonfalonier de l'Église; en retour, il avoit rétabli l'autorité du pontife sur presque tous les états qui s'étoient révoltés contre lui. Il venoit encore, au commencement de cette même année 1436, de lui soumettre Forli, d'où il avoit chassé Antoine des Ordélaffi (1). Mais à peine Eugène IV avoit recouvré le patrimoine de ses prédécesseurs, qu'il avoit regretté de l'avoir racheté par l'aliénation de la Marche-d'Ancône. Pour recouvrer cette province, il étoit convenu avec Baldassar de Offida, son lieutenant à Bologne, où lui-même résidoit alors, de faire assassiner son général. Sforza fut averti de ce complot, par un cardinal de ses amis, la veille même de son exécution. Ayant intercepté une correspondance, qui ne lui laissoit plus de doutes sur le projet d'Eugène et de son indigne agent, il se contenta d'enlever, le 16 septembre, Baldassar de Offida du

rato. L. XXI, T. III, p. 7. — *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 385.

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ*. L. IV, p. 250.

CHAP. LXVIII. 1436.

milieu de l'armée pontificale, et de l'envoyer dans la tour du château de Fermo, où ce malheureux mourut dans les fers; mais Sforza ne témoigna aucun ressentiment contre Eugène IV qui, tout tremblant, lui adressoit les excuses les plus humbles, et il n'accusa que son seul conseiller d'une iniquité que le pape avoit voulu commettre (1).

C'étoit uniquement pour ne pas troubler l'équilibre de l'Italie, que le comte François Sforza montroit tant de modération. Son ambition n'étoit point satisfaite, comme celle des autres condottieri, par les simples chances de la guerre; il nourrissoit déjà l'espérance de recueillir un jour une partie de la succession du duc de Milan, lorsqu'il pourroit faire valoir les droits plus que douteux de Blanche, fille naturelle de ce duc, dont on lui promettoit depuis longtemps la main. Aucun enfant légitime des Visconti ne restoit plus pour réclamer leur héritage, et les prétentions d'une bâtarde pouvoient acquérir quelque valeur, lorsqu'elles seroient soutenues par un soldat de fortune. Mais Sforza connoissoit les ruses, la fausseté, et en même temps l'inconséquence de son beau-père futur; il savoit que la crainte seule avoit pu inspirer à Visconti l'idée de former une alliance

(1) *Jo. Simonetæ*. L. IV, p. 255. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 657.

semblable; et il jugeoit bien qu'il ne devoit pas cesser un moment d'être redoutable aux yeux du duc de Milan, s'il vouloit obtenir enfin sa fille. Pour cela, il lui importoit de conserver en même temps la souveraineté de la Marche, la réputation de premier général de l'Italie, et le commandement de la plus brillante armée. S'il mettoit cette armée à la solde de Visconti, il risquoit de la voir dispersée ou détruite par les artifices et la jalousie de celui qu'il se seroit donné pour maître. Il n'étoit pas assez riche pour entretenir ses soldats à ses propres frais; aussi il lui convenoit de s'unir intimement aux deux républiques qui balançoient seules la puissance du duc; de se présenter toujours pour le combattre, et de le ménager toujours; de maintenir enfin, par des négociations habiles autant que par ses armes, l'équilibre de l'Italie, équilibre vers lequel tendoit aussi toute la politique des états qu'il servoit (1).

CHAP. LXVIII. 1436.

Conformément à cette politique, il étoit essentiel de ne point altérer l'union des deux républiques avec le pape, puisque leur ligue étoit à peine égale en forces à celle que le duc de Milan avoit contractée avec Alfonse. L'équilibre entre ces deux ligues étoit la seule garantie de l'existence de tous les petits états d'Italie. Chacune,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IV, p. 258.

CHAP. LXVIII. 1436. d'ailleurs, se trouvoit avoir à son service une association militaire plus souvent désignée par le nom d'*école ;* et la rivalité de ces deux écoles faisoit la sûreté de l'un et de l'autre parti. Elles avoient été formées avant la fin du quatorzième siècle, l'une par Braccio de Montone, l'autre par Sforza Attendolo, père du comte François. L'inimitié de ces deux grands capitaines, qui avoit duré jusqu'à leur mort, s'étoit transmise à tous les élèves qu'ils avoient accoutumés au métier des armes, et qui, dispersés au service de tous les états d'Italie, tenoient toujours les uns aux autres par une même jalousie de corps. La milice ou l'école de Braccio reconnoissoit alors pour chef Nicolas Piccinino, qui demeura constamment dévoué au duc de Milan; ce fut une raison suffisante aux yeux des élèves de Sforza et du comte François leur chef, pour ne jamais abandonner le parti des républiques.

Nicolas Piccinino et François Sforza se trouvèrent en présence, sur les confins des territoires de Lucques et de Pise, dès le mois d'octobre 1436; mais ils étoient retenus l'un et l'autre par la crainte d'engager une nouvelle guerre, à laquelle les souverains qu'ils servoient n'étoient pas encore pleinement déterminés. Leurs escarmouches étoient mises sur le compte de la rivalité entre leurs deux écoles, et elles n'interrompoient point les négociations du pape

Eugène IV pour maintenir la paix de l'Italie. CHAP. LXVIII.
Cependant Piccinino ayant mis, au milieu de 1436.
l'hiver, le siége devant Barga, place alors importante, et dont la perte pouvoit entraîner celle
de toute la Ligurie florentine, les conseils de 1437.
Florence se décidèrent pour la guerre. Ils donnèrent ordre à François Sforza de secourir Barga à tout prix, sans épargner plus long-temps les sujets du duc de Milan ou ceux de la république de Lucques, qui avoit permis que les hostilités commençassent sur son territoire. Sforza fit passer par les montagnes trois de ses capitaines avec deux mille cinq cents hommes, qui, tombant à l'improviste sur les assiégeans, le 8 février 1437, les mirent en déroute, leur firent un grand nombre de prisonniers, et les forcèrent à lever le siége (1).

Sur la nouvelle des premières hostilités qui avoient éclaté en Toscane, les Vénitiens donnèrent ordre à leur général, Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, d'entrer dans la Ghiara d'Adda. Cette diversion contraignit Piccinino à repasser en Lombardie, pour s'opposer aux Vénitiens (2). Mais, en s'éloignant de

(1) *Joan. Simonetæ Hist. Franc. Sforliæ.* L. IV, p. 258. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XXI, T. III, p. 8. — *Nic. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 108. — *Bonincontrii Miniatensis Annal.* T. XXI, p. 146.

(2) *M. Ant. Sabellico Histor. Veneziana.* Deca III, L. II,

CHAP. LXVIII. 1437.

la Toscane, il livra en quelque sorte la république de Lucques à la vengeance de François Sforza. Ce petit état, qui sentoit sa foiblesse, et qui craignoit pour son indépendance, avoit presque toujours cru devoir faire cause commune avec les ennemis des Florentins. C'étoit moins par ambition que par défiance, que les Lucquois s'étoient compromis. Après avoir provoqué leurs puissans voisins, pour plaire au duc de Milan, ils demeuroient seuls aux prises avec eux. D'autre part, l'objet constant de l'ambition de la république florentine étoit d'étendre sa domination sur toute la Toscane; à plusieurs reprises elle avoit tenté de s'emparer de Lucques, et elle avoit été arrêtée bien plus souvent par la jalousie de ses propres alliés, que par la puissance de ses ennemis. Au printemps de 1437, François Sforza dévasta tout le territoire de Lucques, sans trouver nulle part de résistance. Il prit successivement Camaïore, Montecarlo et Uzzano, châteaux assez forts, qui furent mal défendus. Mais les Lucquois, en abandonnant leurs campagnes aux ravages des ennemis, s'étoient enfermés dans leurs murailles, déterminés à les défendre jusqu'à la dernière extrémité. « Qu'on dévaste nos champs, leur avoit dit un

f. 155. — *Jo. Simonetæ Hist.* L. IV, p. 261. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. VII, p. 387.

« de leurs magistrats, qu'on brûle nos maisons CHAP. LXVIII.
« de campagne, qu'on occupe nos villages, si 1437.
« nous sauvons la patrie, le temps viendra où « nous retrouverons toutes ces choses. Si nous « perdions la patrie, ce seroit sans utilité que nous « aurions sauvé tout le reste. Si nous mainte-« nons notre liberté, l'ennemi ne pourra garder « nos biens ; si nous la perdons, ne sera-t-il pas « aussi maître de notre fortune (1)? »

Cependant les Vénitiens, au lieu de faire une diversion avantageuse, en attaquant le duc de Milan, avoient mis leur propre état en danger. Gattamelata, l'un de leurs généraux, avoit été battu au passage de l'Adda (2); et Gonzague, mécontent de ce qu'on ne lui accordoit pas une plus entière confiance, venoit de se démettre du commandement de leur armée. Les Vénitiens demandèrent avec instance, et obtinrent enfin des Florentins le comte Sforza, pour l'opposer à Piccinino. Il fallut faire quitter à Sforza le siége de Lucques : il s'avança jusqu'à Reggio pour rappeler à lui l'armée lombarde qui menaçoit les états de Venise; mais, d'après le système de ménagemens qu'il s'étoit prescrit envers le duc de Milan, quoiqu'il se dît prêt à combattre ses

(1) *Nic. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 113. — *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* T. XX, L. VII, p. 386.

(2) *Marc Anton. Sabellico Hist. Veneta.* Deca III, L. II, f. 156.

CHAP. LXVIII. armées, il se refusoit à envahir ses états. Il lui
1437. avoit promis qu'il ne passeroit point le Pô pour l'attaquer, et, quelques sollicitations que lui adressassent les Vénitiens et les Florentins, il ne voulut pas renoncer à cet engagement. Les Vénitiens, irrités, refusèrent de lui payer la solde convenue; Cosme de Médicis fit en vain un voyage à Venise, pour mettre d'accord cette république avec son général. Sforza revint en Toscane sans avoir combattu en Lombardie. Cependant une déférence si marquée pour Visconti lui avoit donné un nouveau crédit à la cour de Milan; il y recommença ses négociations pour obtenir en mariage Blanche, fille du duc, dès qu'elle seroit nubile. En même temps il proposa une trève pour le terme de dix ans, entre le duc, les Lucquois et les Florentins, et il réussit en effet à la
1438. faire signer le 28 avril 1438. Les conquêtes que les Florentins avoient faites, leur furent conservées, et Lucques fut réduite à un territoire de six milles de rayon autour de ses murs. Bientôt cependant tout le pays enlevé aux Lucquois, pendant la guerre, leur fut rendu, par la condescendance du vainqueur, à la réserve de Montecarlo, d'Uzzano, et du port de Motrone (1).

(1) *Nic. Macchiavelli Ist.* L. V, p. 120. — *Scipione Ammirato Ist. Fior.* L. XXI, T. III, p. 13. — *M. Ant. Sabellico Ist. Veneta.* D. III, L. II, f. 158. — *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. IV, p. 265. — *Leonardi Aretini Commen-*

Les Vénitiens, qui mettoient quelque orgueil CHAP. LXVIII.
à n'avoir besoin de personne pour maintenir 1438.
leur indépendance, avoient été vainement sollicités, ou de continuer à payer leur part des subsides pour l'entretien de l'armée, ou d'accepter, de concert avec les Florentins, la paix que Sforza offroit de négocier. Ils demeurèrent seuls engagés dans le combat, et ils ne parurent point se plaindre de l'abandon de leurs alliés. Au reste, cet abandon ne devoit pas être de longue durée, Visconti devoit bientôt rendre de nouveau la guerre générale. Sa politique inquiète et sa versalité sembloient s'accroître avec l'âge. Il est d'autant plus difficile de le suivre dans le changement continuel de ses projets, qu'ils ne tenoient point à un plan vastement conçu, mais au contraire, aux défauts de son caractère. Son alliance inattendue avec Alfonse lui avoit coûté la perte de Gênes; pour recouvrer Gênes, il avoit mis Lucques en danger, et entrepris la guerre contre Florence; enfin il faisoit la paix avec cette dernière ville en sacrifiant une partie de l'état Lucquois, en abandonnant Gênes, et en compromettant les intérêts d'Alfonse, dont il avoit acheté l'alliance à un si haut prix.

Alfonse, comblé des présens de Visconti, et 1436.

tar. T. XIX, p. 939. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 390. — *Platinæ Hist. Mantuan.* T. XX, L. V, p. 814. — *Ann. Bonincontrii Miniat.* T. XXI, p. 147.

CHAP. LXVIII. dégagé de toute rançon, étoit reparti pour le 1436. royaume de Naples dès le commencement de l'année 1436. Le 2 février il étoit venu débarquer à Gaëte avec tous les seigneurs qui sortoient des prisons de Milan. Cette ville, qui avoit soutenu un siége obstiné pour la maison d'Anjou, siége terminé d'une manière si éclatante par la défaite d'Alfonse, avoit été plus aisément vaincue par la magnanimité de ce roi que par ses armes. Six mois après la bataille de Ponza elle avoit ouvert ses portes à don Pèdre, frère du roi d'Aragon (1). Pendant ce temps, Élisabeth de Lorraine, femme du roi René, s'étoit rendue à Naples, pour y prendre le commandement des partisans de la maison d'Anjou. Son mari n'avoit point pu se mettre à leur tête; car, par une étrange fatalité, les deux prétendans au trône de Naples se trouvoient captifs en même temps. La succession de Charles Ier, duc de Lorraine et de Bar, avoit allumé la guerre qui coûtoit à René sa liberté. Il avoit épousé Élisabeth, fille aînée de Charles, qui n'avoit point de fils, et il prétendoit à l'héritage de Lorraine, que lui disputoit le comte Antoine de Vaudémont, frère du dernier duc. Les Lorrains s'étoient déclarés pour René : le duc de Bourgogne prit le parti du

(1) *Giornali Napoletani*. p. 1103. — *Giannone Storia civile*. L. XXV, cap. 7, p. 458. — *Barthol. Facti. Rer. Gestar. Alphonsi Regis*. L. V, p. 68.

comte Antoine. Dans la bataille de Bullegneville, le 2 juillet 1431 (1), René fut fait prisonnier par le duc de Bourgogne. Il avoit d'abord été relâché sur sa parole; mais son ennemi, moins généreux que Visconti, le força à reprendre ses fers, lorsque René fut appelé au trône de Naples. Ce ne fut que sous les conditions les plus dures, et après de longues négociations, qu'il consentit à lui rendre la liberté. Pour l'obtenir, René dut renoncer à la Lorraine, payer deux cent mille écus de rançon, et marier sa fille aînée, Yolande, au prince Ferry, fils du comte de Vaudémont. C'est en raison de ce mariage que René II, duc de Lorraine et fils de Ferry, prétendit ensuite au royaume de Naples (2).

Tandis que René demeuroit captif, Élisabeth avoit débarqué à Naples, sans apporter d'argent avec elle, et sans conduire de soldats. Elle avoit compté uniquement sur les partisans de sa famille, à la merci desquels elle étoit forcée de se livrer. Alfonse, peu d'accord avec ses états d'Aragon, n'étoit pas beaucoup plus riche qu'elle; tous deux se trouvoient réduits, pour faire la guerre, aux forces presque seules du royaume de Naples. Ils demeuroient ainsi dans la dépen-

(1) *Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet.* T. IV, L. XII, p. 252.

(2) *Hist. de France, par Velly et Villaret.* T. VIII, Edit. in-4. p. 43. — *Giannone Storia civile.* L. XXV, c. 7, p. 457. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1102.

CHAP. LXVIII. dance des factions tour à tour triomphantes ou
1436. abattues, et plus encore des intrigues, de la vénalité et de la jalousie des différens condottieri, ou des princes feudataires qui leur vendoient chèrement leurs secours. Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, étoit le principal appui du parti d'Alfonse, tandis que Jacques Caldora (1), condottière, qui fut créé duc de Bari, puis connétable du royaume, soutenoit la cause de René. Tous deux évitoient d'exposer leurs soldats dans des batailles rangées, et ne recherchoient jamais la rencontre de l'ennemi; mais les vexations inouïes qu'ils exerçoient dans les provinces où ils étoient cantonnés, poussoient les peuples à la révolte, et détachoient, tantôt du parti d'Anjou, tantôt de celui d'Aragon, les gentilshommes ou les villes qui avoient paru le plus dévoués à la cause de l'un ou de l'autre roi.

1437. Le pape Eugène IV avoit renoncé à conquérir Naples pour l'Église, et il avoit embrassé la défense de René. Il chargea Jean Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, qu'il avoit nommé cardinal en 1437, d'entrer dans le royaume pour soutenir les Angevins; et ce prélat guerrier, qui ne se

(1) La puissante famille des Caldora est aussi appelée, par les historiens de Naples, *Caudola* et *Candola;* en France, où elle s'est conservée, elle porte le dernier nom. Dans les dialectes napolitains, la transposition des consonnes d'une syllabe à l'autre, défigure les noms comme les mots.

distinguoit entre les condottieri que par plus de CHAP. LXVIII.
perfidie et de cruauté, vint aggraver les malheurs 1437.
des provinces napolitaines, sans ajouter beaucoup à la force du parti dans lequel il s'étoit rangé (1).

On ne peut remarquer sans étonnement que 1438.
Philippe-Marie Visconti intervint dans cette guerre pour soutenir les deux partis à la fois. D'une part, il envoya dans les Abruzzes François, fils de Nicolas Piccinino, avec un corps assez considérable de cavalerie, pour porter des secours à Alfonse. De l'autre, il engagea, dans la même année 1438, François Sforza qui venoit de se réconcilier avec lui, à conduire son armée dans le royaume de Naples, sous prétexte d'y confirmer l'obéissance des fiefs qu'il y avoit hérités de son père, mais dans le fait pour assister le roi René, auquel il étoit attaché dès longtemps (2). Une guerre qui affoiblissoit ses voisins, qui tenoit ses rivaux dans l'inquiétude, qui exerçoit ses soldats et employoit leur activité, paroissoit toujours au duc de Milan un assez grand avantage ; et il ne croyoit point l'acheter trop chèrement par le malheur des peuples, la défiance de ses alliés et l'exécration de tous. Mais

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1104. — *Annales Bonincontrii Miniatens*. T. XXI, p. 146. — *Giannone Storia civile*. L. XXV, c. 7, p. 459. — *Barth. Facii*. L. V, p. 70.

(2) *Joann. Simonetæ vita Franc. Sfortiæ*. L. IV, p. 266.

CHAP. LXVIII. 1438. cette odieuse politique causa la ruine de ses propres états, elle l'exposa pendant tout son règne à des craintes et à des dangers continuels, tandis qu'à sa mort, elle le laissa dans l'impuissance de faire respecter ses dernières volontés.

Visconti lioit à des intrigues plus rapprochées de lui la permission qu'il donnoit à Sforza d'attaquer le royaume de Naples. Il ne pouvoit se résoudre à laisser entre les mains des Vénitiens les villes de Bergame et de Brescia, conquises dans une précédente guerre; avant de les attaquer, il vouloit séparer la république de Venise de tous ses alliés. Il cherchoit donc à donner au pape, aux Florentins et au comte François Sforza des occupations qui les empêchassent de se mêler des affaires de Lombardie (1). Sforza, appelé à défendre contre Alfonse ses riches fiefs du royaume de Naples, ne donnoit plus d'inquiétude au duc de Milan, depuis qu'il étoit aux prises avec un adversaire aussi redoutable. A l'égard des Florentins et du pape, Visconti étoit bien engagé à ne prendre aucune part aux affaires de Romagne et de Toscane; mais la ruse cent fois pratiquée de faire agir ses condottieri en leur propre nom, lui donnoit toujours moyen d'éluder tous les traités.

Nicolas Piccinino, chef des soldats que Braccio

(1) *Nic. Macchiavelli.* L. V, p. 125.

avoit formés le premier, étoit, entre tous les généraux d'Italie, le plus complètement dévoué au duc de Milan. On l'auroit jugé aussi le plus habile, et on l'auroit mis peut-être au-dessus de François Sforza, s'il n'avoit quelquefois compromis sa réputation par trop de hardiesse. Piccinino, le confident de tous les secrets du duc et son conseiller le plus intime, affecta une grande colère, lorsqu'il apprit l'alliance de François Sforza et de Visconti, dont la main de Blanche devoit être le prix. Il se plaignit hautement de ce que le duc de Milan promettoit à son plus constant ennemi des récompenses bien plus brillantes qu'il n'en avoit jamais donné à son plus fidèle serviteur. En même temps, il conduisit ses troupes à Camurata en Romagne, entre Forli et Ravenne, et il s'y fortifia, comme s'il vouloit s'y mettre à l'abri de la colère de son ancien patron. Lorsque le bruit de cette brouillerie se fut suffisamment accrédité, Piccinino fit offrir secrètement au pape de recouvrer pour lui tous les états qu'il avoit inféodés à Sforza, et qu'il regrettoit si fort d'avoir aliénés. Le condottière lui demandoit seulement quelque argent pour avancer la solde à ses troupes. Eugène saisit sans hésiter cette ouverture; il fit passer cinq mille florins à Piccinino, et il promit de lui accorder les plus brillantes récompenses, dès que celui-ci auroit fait redescendre Sforza, le rival qu'il haïs-

CHAP. LXVIII. soit, du haut rang où il étoit monté; qu'il auroit
1438. rendu à l'Église ses états, et privé le duc d'un général habile. Piccinino amusa long-temps le pontife par cette négociation, tandis qu'il fortifioit son camp en Romagne, qu'il occupoit toutes les avenues de Bologne, et que son fils traversoit l'état de l'Église et arrivoit jusqu'au centre de l'Ombrie. Tout à coup ce dernier surprit et pilla la ville de Spolète; le père jetant le masque en même temps, vint le 16 avril 1438, mettre le siége devant Ravenne. Ostasio de Polenta, allié du pape et des Vénitiens, qui régnoit dans cette ville, fut forcé, pour acheter la paix, de chasser la garnison vénitienne qu'il avoit admise dans ses murs, et de se mettre sous la protection du duc de Milan (1).

Le stratagème de Piccinino étoit cependant dirigé vers un but plus important; mais déjà la conquête qu'il ambitionnoit ne pouvoit plus lui échapper; c'étoit Bologne, la seconde ville de l'état de l'Église. Le pape lui-même y avoit résidé long-temps, et croyoit, lorsqu'il avoit, trois ans auparavant, pris possession de Bologne, en avoir assuré l'obéissance par une trahison qu'il regardoit comme un coup d'état. Son légat,

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venez.* T. XXII. *Rer. Ital.* p. 1057. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, Lib. II, f. 158. — *Joann. Simonetæ.* L. IV, p. 268. — *Hier. Rubæi. Hist. Ravenn.* L. VII, p. 626.

l'évêque de Concordia, y étoit entré le 6 octobre 1435; il avoit publié aussitôt les ordres d'Eugène pour réconcilier tous les partis, et accorder la paix à tous les émigrés. Sur cette assurance, Antoine Bentivoglio, qui depuis quinze ans vivoit en exil, étoit rentré le 4 décembre, avec la plupart de ses amis, dans une patrie dont il avoit été souverain. Le 23 du même mois il étoit allé entendre la messe que disoit le légat. Comme il sortoit de la chapelle, il se vit entouré par la garde de ce prélat : on lui mit un bâillon dans la bouche, et sans interrogatoire, sans jugement, le podestat, qui étoit encore alors Balthazar de Offida, lui fit trancher la tête dans la cour de son hôtel. Le podestat avoit en même temps fait inviter Thomas Zambeccari à passer chez lui. Ce citoyen s'y rendit sans défiance : il fut pendu avec un bâillon dans la bouche, devant l'autel de la chapelle du palais. Le légat, pour inspirer plus de terreur, voulut que l'un et l'autre mourussent sans confession, croyant ainsi faire périr leur âme aussi bien que leur corps. Il les fit ensevelir sans aucune cérémonie ecclésiastique, et cependant il ne les accusa d'aucun crime, et il ne prétendit justifier cette horrible exécution que par la crainte que lui avoit inspirée le grand nombre de leurs partisans (1).

CHAP. LXVIII. 1438.

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 656. — *Annales Bononiens. Hieronymi de Bursellis*. T. XXIII, p. 876.

CHAP. LXVIII. 1438.

Eugène IV s'étant ainsi défait des chefs que le peuple étoit le plus accoutumé à respecter, ne pensoit pas que Bologne pût jamais secouer son joug; il y avoit fixé sa résidence, et il y étoit demeuré jusqu'au temps où les affaires du concile l'avoient appelé à Ferrare. Mais la haine publique est la suite immanquable d'une publique perfidie: plus l'arc est courbé fortement, plus il tend avec effort à se redresser. A peine Eugène IV étoit-il sorti de Bologne, que les citoyens conduits par les chefs et par les amis de la maison Bentivoglio, prirent les armes dans la nuit du 21 mai 1438: ils ouvrirent les portes à Nicolas Piccinino, qui mit garnison dans la forteresse; en même temps ils nommèrent des magistrats populaires; et, sous la protection du duc de Milan et de son général, ils rendirent à Bologne son ancien gouvernement républicain (1). Faenza, Imola et Forli secouèrent en même temps l'autorité de l'Église, pour se ranger sous la protection de Visconti et de Piccinino. Astorre Manfredi, prince de Faenza et d'Imola, abandonna librement l'alliance du pape pour celle du duc; Antoine des Ordelaffi, au contraire, qui deux ans auparavant avoit été chassé de sa principauté de Forli par le légat, y rentra à l'aide d'une révolution (2). Le Bolonois et la plus grande partie

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 659.

(2) *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 219. — *Jo. Simonetæ*. L. IV, p. 271.

de la Romagne étant ainsi enlevés au pape par CHAP. LXVIII.
celui même qui avoit séduit sa confiance, Picci- 1433.
nino écrivit à Eugène pour lui rendre un compte dérisoire des commissions dont il avoit été chargé, déclarant qu'un pontife, qui avoit cherché à le brouiller avec son patron par de honteux artifices, avoit bien mérité de perdre lui-même ses états par un artifice semblable (1).

Philippe-Marie n'attendoit que le succès de ces différentes intrigues pour attaquer les Vénitiens. Déjà il lui paroissoit qu'il les avoit suffisamment détachés de tous leurs alliés. Florence, qui dans toutes les guerres précédentes avoit été si étroitement unie avec eux, ne leur pardonnoit pas d'avoir, dans la dernière, fait échouer son entreprise sur Lucques. D'ailleurs cette république, effrayée des révolutions de toute la Romagne, ne pouvoit s'empresser d'entrer dans une guerre dangereuse. François Sforza étoit parvenu jusqu'à Atri dans les Abruzzes; il avoit fait déclarer tous ses vassaux pour René d'Anjou, et il causoit déjà de grands embarras à Alfonse; mais Visconti, qui ne vouloit pas compromettre davantage son vrai allié, fit inopinément signifier à ce général, qu'il eût à suspendre toute hostilité dans le royaume de Naples, sous peine de voir arrêter la solde que lui payoient les Floren-

(1) *Nic. Macchiavelli.* L. V, p. 127.

CHAP. LXVIII. tins (1). Sforza, déjà engagé dans une lutte difficile, pressé d'argent, et ignorant jusqu'à quel point le duc de Milan pourroit effectuer sa menace, éprouvoit un trop grand embarras pour songer à porter ses armes en Lombardie; d'ailleurs il étoit mécontent des Vénitiens, et Visconti le comptoit parmi ses alliés, plutôt que parmi ses ennemis. Eugène IV enfin, qui venoit de perdre une partie de ses états, étoit plus alarmé encore par les attaques du concile de Bâle, que par celles de Piccinino; car le premier venoit de le déposer et d'élever à sa place Amédée VIII de Savoie, ami de Visconti, qui prit le nom de Félix V. Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, avoit quitté l'alliance des Vénitiens et le commandement de leur armée, pour passer dans celle du duc; et la situation de ses états, entre le Bressan et le Véronois, rendoit son alliance doublement importante (2).

1438.

Nicolas Piccinino fut chargé de tirer parti de circonstances si favorables, et il le fit avec cette vigueur, cette rapidité qui distinguoient les élèves de Braccio. Il attaqua d'abord Casal Maggiore près de Crémone, et il s'en rendit maître; il traversa l'Oglio, que Gattamelata, général des Vénitiens, voulut vainement défendre, et, ayant

(1) *Joann. Simonetæ Hist.* L. IV, p. 271.

(2) *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 815. T. XX. *Rer. Ital.* — *Marin Sanuto vite de Duchi di Ven.* T. XXII, p. 1060.

fait sa jonction avec Jean-François de Gonzague, il prit Brescia à revers, soumit tous les châteaux, toutes les forteresses des Vénitiens autour de cette ville et du lac de Garda, et força Gattamelata à s'enfermer dans les murs de la cité. Il conduisit ensuite ses troupes dans les montagnes, pour ôter aux Vénitiens cette dernière communication avec Brescia; alors Gattamelata craignit de se voir absolument coupé. Il prit le parti de tourner le lac de Garda, au travers de ces mêmes montagnes que Piccinino attaquoit, et il ramena sa gendarmerie à Vérone par des chemins si difficiles, qu'il y perdit plus de huit cents chevaux (1).

CHAP. LXVIII. 1438.

François Barbaro, qui commandoit alors à Brescia pour la république de Venise, étoit né en 1398 d'une famille illustre; il étoit sénateur, et il avoit été chargé, dans d'autres occasions, de missions publiques; mais il devoit surtout la considération dont il jouissoit à son éloquence latine, à ses divers ouvrages, et à ses relations intimes avec les plus célèbres littérateurs de ce siècle. Sa situation étoit difficile; la ville de Brescia étoit déjà épuisée de munitions, elle étoit découragée par la retraite de Gattamelata et de toute la cavalerie; d'ailleurs, les factions oppo-

(1) *J. Simonetæ*. L. V, p. 274. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. V, p. 819. — *Poggii Bracciolini*. L. VII, p. 394. — *M. A. Sabellico*. D. III, L. III, f. 162. — *Ist. Bresciana*, p. 798.

CHAP. LXVIII. 1438.

sées, qui s'étoient souvent livré dans son sein des combats meurtriers, sembloient se ranimer à l'approche du danger. Barbaro mit toute son étude à les réconcilier, et il y réussit; il ne leur laissa d'autre émulation que celle des sacrifices qu'elles feroient pour l'honneur du nom vénitien (1).

Gattamelata étoit sorti de Brescia le 24 septembre, et à dater de ce jour Piccinino avoit livré des combats journaliers en attaquant tour à tour toutes les portes, tantôt pour détourner les eaux qui remplissoient les fossés, tantôt pour établir ses batteries, d'où quinze bombardes faisoient sur la ville un feu continuel. Les Bressans avoient élevé de leur côté des batteries; toute la population étoit appelée aux armes ou au travail. Les magistrats, les prélats, les moines creusoient ou transportoient la terre, avec les femmes et les enfans; toutes les boutiques, tous les ateliers étoient constamment fermés, toute occupation privée étoit négligée à côté de la grande occupation de la défense publique. La peste s'étoit manifestée dans la ville dès le mois d'août; plu-

(1) Les moindres particularités de ce siége mémorable ont été rapportées par plusieurs historiens contemporains et amis de Barbaro. Ce dernier en a lui-même écrit une relation sous un nom emprunté. *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de Obsidione Brixiæ.* — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VII, p. 392-395. — *Platina Histor. Mantuan.* L. V, p. 816. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. III, f. 163.

sieurs citoyens avoient pris la fuite à l'approche de ce fléau; et quand le siége fut commencé, beaucoup d'autres se retirèrent encore; Barbaro leur accordoit volontiers des passe-ports pour épargner ses munitions, et Piccinino les laissoit passer pour diminuer le nombre des défenseurs de Brescia. Il n'y restoit pas deux mille hommes en état de servir, et de ces deux mille à peine huit cents avoient des armes. Cependant les Bressans ne se décourageoient point; un tiers de la population veilloit chaque nuit sous des tentes, le long des murs; et dans les assauts généraux, tels que celui du dernier jour de novembre, toute la ville soutenoit l'effort de toute l'armée. Mais les travaux des assiégeans s'avançoient; déjà, par plusieurs chemins couverts, ils pouvoient arriver jusque dans les fossés, sans être exposés à l'artillerie de la place; ils avoient percé les murailles en plus d'un endroit; ailleurs leurs mineurs avoient conduit leurs galeries jusque dans la ville. Dans un assaut donné le 12 décembre, le salut de Brescia ne fut dû qu'à l'heureux hasard qui fit tomber le mur extérieur sur les assiégeans, et non dans le fossé, comme on s'y étoit attendu. Le combat meurtrier qui avoit commencé dès l'aube du jour, et qui dura jusqu'au soir, se renouvela le lendemain avec un égal acharnement; mais dans ces deux attaques la perte des assaillans fut prodigieuse, comparée à celle des assié-

CHAP. LXVIII. 1438.

CHAP. LXVIII. gés. Enfin, le 16 décembre, Piccinino, qui avoit
1438. déjà perdu deux mille hommes devant les murs de Brescia, et qui craignoit pour son armée les maladies de l'hiver, brûla tous ses logemens, et se retira en ordre de bataille. Arrivé à quelque distance de la ville, il jeta sur les routes principales les fondemens de trois redoutes, entre lesquelles il partagea son armée; continuant ainsi, en dépit des rigueurs de la saison, le blocus de la ville qu'il n'espéroit plus emporter de force (1).

Gattamelata s'efforça de faire parvenir à Brescia des secours au travers des montagnes, mais ses convois tombèrent tous entre les mains des assiégeans. D'autre part, les Vénitiens préparèrent sur le Pô une flotte de plus de soixante galères, avec un grand nombre d'autres bâtimens; ils en donnèrent le commandement à Pierre Loredano, espérant par ces forces imposantes raffermir dans leur alliance le marquis de Ferrare, et inspirer de la crainte à celui de Mantoue : mais, avant que la flotte fût finie d'équiper, Gonzague eut le temps de garnir le

(1) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 798-806. Cet auteur n'étoit point homme de lettres, il n'étoit point un des familiers de Barbaro; mais il étoit dans Brescia pendant le siége; il y combattoit avec les autres, et son style, en général, pesant et froid, est animé dans cette circonstance par le souvenir des scènes les plus effrayantes qu'un homme puisse avoir sous les yeux.

Pô de fortes palissades, près de Sernudo, d'Hostilia et de Revero, et de disposer de l'artillerie sur ses bords, en sorte qu'il fut impossible à Loredano de passer outre (1). CHAP. LXVIII. 1438.

Les Vénitiens, auxquels il ne restoit plus qu'une armée affoiblie et découragée, se voyoient presque séparés du continent. Tout le territoire de Vérone et celui de Brescia étoient envahis; ces deux villes étoient serrées de si près, qu'on attendoit de jour en jour la nouvelle de leur perte. La république étoit attaquée vivement par le marquis de Mantoue, elle n'osoit plus compter sur l'alliance de celui de Ferrare; elle obtint ensuite, il est vrai, l'amitié et les bons offices de celui-ci; mais ce fut en lui restituant le Polesine de Rovigo qu'elle tenoit engagé depuis trente-un ans, et que, sans le sentiment de ses dangers, elle n'auroit jamais rendu. Venise, humiliée dans une seule campagne, sentit alors tout le prix de l'alliance de Florence dont elle avoit fait trop peu de cas. Malgré l'étendue de ses possessions en Terre-Ferme, elle sentit que le moment n'étoit point encore venu de disputer par ses seules armes l'autorité suprême en Lombardie à la puissante maison Visconti; et la seigneurie dépêcha Giovanni Pisani dans la Marche-d'Ancône, auprès de François Sforza, et François Barbarigo auprès

(1) *Platina, Hist. Mantuanæ.* L. V, p. 816-819.

CHAP. LXVIII. 1438. de la seigneurie de Florence, pour renouveler une alliance que la trève de dix ans, signée le 28 avril 1438 entre Florence et le duc de Milan, avoit en quelque sorte anéantie (1).

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. III, f. 164.

CHAPITRE LXIX.

Les Florentins embrassent avec vigueur la défense de Venise; batailles de Tenna, d'Anghiari et de Soncino. Délivrance de Brescia. Paix de Martinengo, par laquelle Visconti donne sa fille à François Sforza, général de ses ennemis.

1439—1441.

L'ALLIANCE qui unissoit les deux républiques de Florence et de Venise étoit l'ouvrage de la politique noble et éclairée en même temps des Albizzi. Ces grands hommes d'état avoient senti qu'il n'y a de sûreté pour une nation que dans les alliances qui se rattachent à tous les sentimens populaires, dans celles que chaque citoyen approuve, que son affection seconde, et qu'il maintient de tout son cœur. Les sentimens profonds de liberté et de religion, ou les souvenirs d'une longue protection et d'une longue reconnoissance, peuvent seuls servir de base à une alliance semblable, parce que, même entre des hommes corrompus, les sentimens élevés ont seuls une influence universelle; mais les ligues CHAP. LXIX. 1439.

CHAP. LXIX. formées d'après des projets d'usurpation et de
1439. conquête, les ligues qui ne reposent que sur des calculs étroits de politique, sur les affections ou les avantages privés des chefs de l'État, n'ont point de base dans le cœur des hommes; elles sont abandonnées aussitôt que l'intérêt qui les a dictées est suspendu; aussi infidèles dans l'adversité qu'elles ont paru intimes dans la prospérité, elles trompent dans l'une et dans l'autre fortune; elles accroissent dans les succès une dangereuse ambition; elles inspirent dans les revers une sécurité plus dangereuse encore, et elles causent presque toujours la ruine de ceux qui ont placé leur confiance dans ces appuis royaux qui se trouvent si caduques.

Deux hommes ambitieux s'étoient placés à cette époque à la tête des deux républiques, et ils avoient obtenu dans leur patrie une autorité que la constitution de l'État ne reconnoissoit pas. Cosme de Médicis ne s'occupoit à Florence que de l'affermissement du crédit de sa famille; le doge François Foscari, à Venise, vouloit assurer à sa magistrature le lustre d'une grande gloire militaire : tous deux, consultant leurs intérêts privés ou leurs passions individuelles, s'étoient écartés de la marche que leur traçoient les affections des deux peuples; ils avoient oublié que leur seule politique devoit être le maintien de la

liberté de l'Italie, et ils avoient permis qu'on séparât leurs deux états, dans une guerre commencée de concert. François Foscari avoit cru pouvoir se reposer, pour la défense d'une république, sur des alliances royales; il avoit cru que les traités conclus par la Seigneurie avec les petits princes de la Romagne, le seigneur de Ravenne, et les marquis de Ferrare et de Mantoue, seroient pour elle une garantie suffisante, et il n'avoit point prévu qu'une seule bataille perdue lui enleveroit tout ce que l'intérêt du moment lui avoit donné, tout ce que des princes lui avoient promis sur leur foi mal assurée, et que le sentiment des peuples n'avoit point sanctionné. Foscari, en se fiant à ces princes, ne comptoit pas sur les Florentins, qui l'accusoient de leur avoir fait perdre la conquête presque assurée de Lucques, et qui avoient déjà signé une trève avec l'ennemi; mais, encore que le traité d'alliance fût dissous, et que la politique des chefs de parti fût altérée, le sentiment populaire duroit toujours; les Florentins ne se demandoient point quel pacte les unissoit à la république de Venise; ils se demandoient si cet état ne conservoit pas le nom sacré de république, et s'il n'étoit pas accablé par un tyran. Toujours prêts à s'exposer pour le bien commun, et à sacrifier des jouissances présentes à un avantage à venir, ils avoient déjà mis en oubli leur ancienne rancune, ils ne songeoient

CHAP. LXIX.
1439.

CHAP. LXIX. plus qu'à maintenir l'équilibre et la liberté de
1439. l'Italie, et ils avoient cherché d'avance à s'assurer l'appui du comte François Sforza.

Le sort de la guerre pouvoit être regardé comme devant dépendre de la décision que prendroit ce grand général ; il sembloit pouvoir seul faire pencher la balance selon qu'il se déclareroit pour les deux républiques, ou pour le duc de Milan. Celui-ci l'avoit senti, et il cherchoit depuis long-temps à enlacer Sforza par ses intrigues. Pour le gagner, il l'entretenoit sans cesse du prochain mariage de sa fille qu'il lui avoit promise. Tous les préparatifs sembloient faits pour la fête; les habits même de l'épouse étoient achevés, et on avoit eu soin de les faire voir aux amis de Sforza. Le jour des noces avoit été fixé à deux reprises différentes; les jeux, les divertissemens par lesquels on devoit les célébrer, avoient été ordonnés d'avance, et cependant Visconti trouvoit toujours quelque prétexte pour revenir en arrière, et retirer une promesse qu'il n'avoit point dessein d'accomplir. Les Florentins firent enfin comprendre à Sforza qu'il étoit le jouet du duc de Milan, que celui-ci le retenoit dans l'oisiveté pour se donner le temps de chasser les Vénitiens de tout le continent; que les Florentins n'étoient point assez riches pour entretenir seuls l'armée du comte, qui se trouveroit en même temps sans soldats et sans alliés, et que

le duc n'ayant plus lieu de le craindre, rompoit bien vite tous les engagemens qu'il avoit contractés avec lui. Sforza, outré de cette longue dissimulation, accepta le traité que venoit lui proposer Giovanni Pisani; il fut signé le 18 février 1439. Les Florentins donnoient chaque mois 8400 florins au comte pour l'entretien de son armée, les Vénitiens s'engagèrent à lui en donner 9000 de leur côté. Les deux républiques promirent encore de prendre à leur solde le seigneur de Faenza, le marquis de Ferrare, Pandolfe Malatesti, et Pierre, fils de Jean-Paul Orsini. Les Vénitiens devoient supporter les deux tiers des frais de cet armement, et les Florentins le tiers (1). CHAP. LXIX. 1439.

Neri, fils de Gino Capponi, qui nous a laissé des mémoires sur l'histoire de son temps, fut envoyé par la république florentine auprès de François Sforza, pour le décider à passer le Pô, et à faire, sans restriction et sans ménagemens, la guerre au duc de Milan. De là il se rendit à Venise pour terminer la négociation. Capponi, introduit devant la Seigneurie, reprocha aux Vénitiens de n'avoir pas eu plus de confiance en leurs anciens alliés. « Vous avez hésité à recou-

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1188. — *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 275. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VII, p. 400. — *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 808. *Rer. Ital.*

CHAP. LXIX. « rir à nous, » leur dit-il, « et cependant vous
1439. « avez une longue expérience des efforts que « nous sommes disposés à faire pour la défense « de la liberté ; vous savez que dès long-temps « cette cause est commune entre nous. Ce n'est « pas des mauvais offices que vous nous avez « rendus qu'il falloit garder la mémoire, pour « nous éloigner les uns des autres, c'est des ser- « vices que vous avez reçus de nous ; ils sont le « gage de ceux que vous en recevrez encore (1). » Le discours de Capponi fut écouté par la Seigneurie avec l'attention qu'on auroit donnée à un oracle. Les conseillers n'eurent point la patience d'attendre, selon l'usage de la république, que le doge y répondît ; mais, tous debout, les mains levées, les yeux baignés de larmes, ils remercièrent les Florentins de leur avoir rendu un si grand service ; ils remercièrent Capponi de l'avoir exécuté avec tant de diligence et de zèle, et ils promirent que jamais eux ou leurs descendans n'oublieroient qu'ils devoient leur salut aux Florentins (2).

Dès le commencement du printemps, Fran-

(1) *N. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 134. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII. *Rer. Ital.* p. 1188. — *Platina vita Nerii Capponii.* T. XX, p. 497.

(2) *Macchiavelli.* L. V, p. 137.—*Commentari di N. Capponi,* p. 1189. Mais les historiens vénitiens dissimulent cette reconnoissance, et insistent, au contraire, sur la défiance du sénat. *Naugerio Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1104.

çois Sforza, avec huit mille hommes de cavalerie CHAP. LXIX.
pesante, partit de la Marche-d'Ancône où il 1439.
avoit ses quartiers d'hiver; il traversa rapidement la Romagne, le territoire de Forli et celui de Ravenne; il passa le Pô près de Ferrare, et il se rendit par Chioggia à Venise (1). Non-seulement Bergame et Brescia, mais Vérone et Vicence, étoient entourées d'ennemis; Gattamelata étoit retranché derrière les canaux de Padoue avec le reste de l'armée vénitienne; et tout ce qui étoit situé au-delà de ces canaux, à la réserve des quatre villes assiégées, étoit perdu. Piccinino, lorsqu'il vit paroître devant lui Sforza et sa nouvelle armée, ne voulut pas compromettre, par une bataille, des conquêtes qu'il regardoit comme assurées; il se couvrit d'un canal profond, entre les marais de l'Adige, à cinq milles de Soave, dans le Véronois; et comme l'art de jeter, en face de l'ennemi, des ponts sur les rivières, étoit encore absolument inconnu, il rendit vaines toutes les menaces de son adversaire, à qui il fut impossible de le contraindre au combat (2).

L'armée alliée que commandoit François Sforza, étoit forte de quatorze mille chevaux et huit

(1) *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 276. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 662.

(2) *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 170. — *Jo. Simonetæ.* L. V, p. 277.

CHAP. LXIX. 1439. mille fantassins. Mais, tandis que cette armée ne pouvoit joindre l'ennemi, les corps détachés que les Vénitiens avoient laissés près de Brescia et de Vérone, étoient successivement battus et faits prisonniers par les Milanois. Brescia éprouvoit de plus les horreurs de la famine, et toute la magnanimité, tout le dévouement de Francesco Barbaro, qui partageoit lui-même les privations des citoyens assiégés, suffisoient à peine à soutenir leur courage (1). Sforza, qui étoit impatient de délivrer le territoire de la république de la présence des ennemis, voyant qu'il ne pouvoit forcer le passage des canaux et des retranchemens de Piccinino, se dirigea vers les montagnes Euganéennes ; et, malgré l'opposition des corps destinés à les défendre, il les traversa, et descendit dans la plaine de Vérone. Piccinino se voyant tourné, se hâta d'évacuer Soave, et de se replier derrière l'Adige. Il n'étoit pas, à beaucoup près, si facile de débloquer Brescia, séparée du territoire vénitien par les états de Mantoue. C'étoit au travers du lac de Garda qu'on avoit espéré jusqu'alors y faire arriver des secours. Pendant l'hiver, les Vénitiens avoient transporté jusqu'à ce lac, au travers des montagnes qui bordent l'Adige, deux grandes et trois moyennes galères, avec vingt-cinq barques ar-

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. IV, f. 169, verso.—*Cristof. da Soldo. Istoria di Brescia.* p. 809.

mées (1). Cette petite flotte, en entrant dans CHAP. LXIX.
les eaux du lac, se trouva maîtresse de sa navi- 1439.
gation, et ouvrit quelque communication avec Brescia. Mais le duc de Milan fit armer à Peschiera une flotte bien plus considérable; il mit garnison dans tous les châteaux situés sur les deux rives, et Pierre Zeno, provéditeur qui commandoit les Vénitiens, fut obligé de se retirer avec sa flotte à Torboli, près de l'embouchure de la Sarca, à l'extrémité septentrionale du lac, où il entoura ses galères de fortes palissades, pour les défendre contre des ennemis qu'il n'étoit plus en état de braver (2).

C'étoit en dégageant cette flotte, et en la mettant en communication avec la plaine de Vérone, que Sforza espéroit de secourir Brescia. Dans ce but, il vint mettre le siége devant Bardolino, château défendu par une garnison Mantouane, sur la rive orientale du lac, entre Peschiera et Garda. Mais les signaux par lesquels il invitoit la flotte à s'en rapprocher, ne furent point aperçus ou point compris. Piccinino avoit au contraire fait sortir ses galères de Peschiera; il avoit renforcé la garnison de Bardolino; et Sforza, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VII, p. 399.—*Platina Hist. Mantuan.* T. XX. L. V, p. 822.—*M. A. Sabellico.* Deca III, L III, f. 165.—*Cristof. da Soldo Istor. di Brescia.* p. 808.

(2) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 812.

CHAP. LXIX. 1439. que causèrent des chaleurs excessives dans ce lieu mal sain, fut obligé de lever le siége (1). Un autre échec suivit presque immédiatement celui-là; les Vénitiens avoient envoyé mille chevaux et trois cents fantassins dans les montagnes au nord du lac, pour conduire à leur flotte un convoi de vivres, et lui donner les moyens de s'ouvrir le passage jusqu'à la rive occidentale, par où elle pouvoit communiquer avec Brescia. Mais Gonzague et Piccinino, avertis de ce mouvement, surprirent le 23 septembre, et dévalisèrent les soldats qui se rendoient à la flotte; le 26 ils attaquèrent celle-ci dans le lieu où elle s'étoit retranchée; ils prirent tous ses vaisseaux, à la réserve de deux qui s'enfuirent à Peneda, et ils firent prisonniers quatre provéditeurs vénitiens qui se trouvoient ou avec la flotte ou avec l'armée (2).

François Sforza, piqué de ne répondre que par des revers à la haute attente que les deux républiques avoient fondée sur lui, sollicité d'ailleurs par le sénat de Venise de secourir les malheureux Bressans, résolut enfin d'ouvrir à sa grande armée elle-même le chemin de Brescia, en faisant, au travers des montagnes, le tour du lac

(1) *Jo. Simonetæ Hist.* L. V. p. 279.

(2) *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 171. — *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 280. — *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 813.

de Garda. Il renvoya ses bagages à Vérone, il s'engagea dans la chaîne escarpée qui sépare l'Adige du lac, par des défilés que la cavalerie pesante ne passoit pas sans danger, et il parvint, à travers mille difficultés, jusqu'à la petite plaine de Peneda, à l'embouchure de la Sarca. D'autre part, Piccinino averti des chemins que suivoit le comte Sforza, laissa le marquis de Mantoue à Peschiera, et fit transporter par le lac son armée au château de Tenna, qui fermoit la petite vallée où Sforza étoit entré. Plusieurs escarmouches eurent lieu entre les deux armées; mais Piccinino qui avoit arrêté son rival comme dans un piége, évita long-temps une action générale. Il se laissa enfin emporter par son impétuosité habituelle, et le 9 novembre il accepta la bataille. Pendant que les deux armées étoient aux prises, les habitans de Brescia s'avançant à la rencontre de leurs libérateurs, parurent sur le haut des montagnes, derrière les gendarmes de Piccinino, et commencèrent à faire rouler sur eux des quartiers de rocher. Il ne faut souvent qu'un moment pour décider du sort des batailles; l'armée milanoise se troubla d'une apparition qui n'étoit pas accompagnée d'un danger bien réel : les gendarmes cherchèrent à se sauver, les uns vers les vaisseaux, d'autres vers la forteressse, d'autres enfin vers les montagnes. Dans leur fuite insensée, ils

CHAP. LXIX.
1439.

CHAP. LXIX. se jetèrent pour la plupart entre les mains de
1439. leurs ennemis, et ils furent faits prisonniers. On compta parmi les plus distingués Charles de Gonzague, fils du marquis de Mantoue, César Martinengo et Sacramoro Visconti (1).

Nicolas Piccinino, entraîné dans la déroute de ses soldats, s'étoit enfermé dans le château de Tenna : il ne jugeoit pas cependant que ce château pût faire une longue résistance, et il lui importoit de se retrouver en rase campagne pour rassembler les débris de son armée. Il prit l'audacieuse résolution de traverser tout le champ de bataille et les quartiers mêmes des vainqueurs. Un valet allemand, qui soignoit ses chevaux, homme robuste, et qui lui étoit dévoué, le mit dans un sac, le chargea sur ses épaules, et descendit sur le champ de bataille dans la nuit même qui suivit le combat. Il recueillit encore quelques dépouilles des morts, qu'il jeta par-dessus son fardeau, et paroissant ne songer qu'à rassembler ce butin, il traversa la plaine au milieu des soldats ennemis, occupés comme il l'avoit été à dépouiller des cadavres. Il passa même sans difficulté devant les corps-de-garde vénitiens, et

(1) *Jo. Simonetæ.* L. V, p. 281. — *Crist. da Soldo Istor. Bresciana* T. XXI, p. 814. — *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 141. — *Poggio Bracciolini.* L. VII, p. 403. — *Platinæ Hist. Mant.* L. V, p. 829.

il vint enfin déposer son maître à Riva, sur le bord du lac, où un bateau le prit et le conduisit à Peschiera (1). CHAP. LXIX. 1439.

A peine savoit-on dans l'armée de Sforza, que le général ennemi n'étoit point enfermé dans le château de Tenna, lorsqu'on apprit avec étonnement, qu'après avoir rejoint Gonzague à Peschiera, ils étoient partis ensemble pour escalader Vérone. Un transfuge allemand leur avoit, dit-on, indiqué les moyens de le faire avec sûreté. Les échelles furent appliquées dans la nuit du 16 novembre, contre le mur de la petite enceinte appelée bourg de San-Zéno; et les troupes milanoises, dont le premier escadron étoit conduit par Louis del Verme, gendre de Carmagnola, étoient déjà maîtresses de la ville, avant qu'on songeât à se mettre en défense. Les gouverneurs vénitiens se retirèrent avec la garnison dans la forteresse de San-Felice, et dans celle de la porte de Braida; la ville se soumit sans résistance, et le marquis de Gonzague, à qui elle avoit été promise en souveraineté, la sauva du pillage. Les bagages seuls de l'armée de Sforza furent partagés entre les vainqueurs (2).

(1) *Cristoforo da Soldo Istoria Bresciana.* T. XXI. *Rer. Ital.* p. 815. — *Joannis Simonetæ Histor. Francisci Sfortiæ.* L. V, p. 281. — *M. Ant. Sabellico Histor. Veneta.* D. III, L. IV, f. 171.

(2) Il y a quelque incertitude sur le jour précis de la prise de

CHAP. LXIX. Le soir même de la prise de Vérone la nou-
1439. velle en fut portée à Sforza, qui poursuivoit le siége de Tenna, et qui avoit déjà profité de sa victoire pour faire parvenir à Brescia quelques vivres et quelques soldats. A la rapidité de son ennemi, il résolut d'opposer une égale promptitude; il repartit à l'instant, espérant encore que Piccinino, quoique maître de Vérone, n'auroit pu prendre sitôt toutes les mesures nécessaires pour la défendre. En effet, il traversa sans difficulté les *chiuse* de l'Adige. La fidélité de Jacques Marancio avoit conservé aux Vénitiens le commandement de ce passage important, ouvert entre deux montagnes à pic, où deux hommes à cheval ne peuvent pas passer de front. Le marquis de Mantoue, lorsqu'il avoit pris Vérone, y avoit trouvé la femme et les enfans de Marancio, commandant des *chiuse*; il lui avoit fait dire que ces ôtages répondroient de son obéissance; que s'il vouloit les sauver, il devoit fermer les défilés à Sforza, et empêcher son retour. Ce généreux citoyen n'hésita pas entre son devoir et les intérêts de son cœur. Il

Vérone. Les Annales de Plaisance disent le 16. T. XX. *Rer. Ital.* p. 876; la Chronique de Bologne, le 18 à quatre heures du soir. T. XVIII, p. 663. *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 282. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 881. — *Macchiavelli Ist. Florent.* L. V, p. 144. — *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 173. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana.* p. 815.

fit prendre les armes à tous les habitans de la vallée. « Le sort de ce que j'ai de plus cher au « monde, leur dit-il, pourroit m'aveugler sur « ce que l'honneur et la patrie exigent de moi; « c'est à vous que je remets le dépôt qui m'étoit « confié, à vous qui n'avez pu oublier la fidélité « que vous devez à la Seigneurie de Venise; « gardez ce défilé pour son honneur et pour « l'avantage de François Sforza son général (1) ». Piccinino n'avoit point réussi, pendant les trois jours qu'il avoit commandé à Vérone, à s'emparer des forteresses occupées par les Vénitiens; il n'avoit pas cru non plus qu'il fût encore temps de les séparer de la ville par une nouvelle enceinte. Lorsqu'il apprit l'arrivée inopinée de Sforza dans la plaine de Vérone, il envoya ordre à Taliano Furlano, un de ses lieutenans, de rentrer dans la ville avec le corps de troupes qu'il commandoit. Taliano refusa d'obéir, en s'autorisant d'un ordre contraire reçu du duc de Milan. En effet, Visconti, qui s'étoit engagé à céder Vérone à Gonzague, mais qui étoit jaloux de l'agrandissement de son allié, avoit pris des mesures secrètes pour faire retomber sa conquête entre les mains de son ennemi (2). Piccinino, déjoué dans ses projets, ne put empêcher

CHAP. LXIX.

1439.

(1) *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 173.

(2) *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 883. — *Poggio Bracciolini.* L. VII, p. 404.

CHAP. LXIX. 1439. Sforza de rentrer dans la ville la nuit du 19 au 20 novembre, par le château de San-Felice; une bataille s'ensuivit immédiatement dans les rues; la cavalerie milanoise eut du désavantage, elle fut chassée hors des murs, et Piccinino reperdit Vérone aussi rapidement qu'il l'avoit gagnée (1).

Mais encore que sa conquête lui eût échappé, il n'en avoit pas moins fait une puissante diversion, et ravi à Sforza tous les fruits de sa victoire de Tenna. Il l'avoit de plus empêché de porter du secours aux habitans de Brescia, toujours plus accablés par la faim, la maladie et les incursions de leurs ennemis. La Seigneurie sollicitoit Sforza de retourner au secours de ces malheureux; celui-ci, malgré la rigueur de l'hiver, l'un des plus âpres que l'on eût éprouvé depuis long-temps, conduisit en effet de nouveau son armée dans les montagnes dont le lac de Garda reçoit les eaux, et recommença le siége de Tenna. Ce petit château, auquel Piccinino n'avoit osé se confier, résistoit toujours, et fermoit aux Vénitiens le chemin de Brescia. Bientôt les glaces et les hautes neiges, que des soldats italiens n'étoient point accoutumés à braver, rebutèrent les troupes, et, pour la seconde fois, le siége de Tenna fut levé. L'ar-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 284. — *M. A. Sabellico.* D. III, L. IV, f. 174. — *Macchiavelli Istor. Flor.* L. V, p. 147.

mée manquant de vivres et de fourrages fut CHAP. LXIX.
ramenée en quartiers d'hiver à Vérone (1); 1439.
seulement Sarpellione et Troïlo, deux des lieutenans de Sforza, réussirent à traverser les montagnes par des chemins détournés, et à introduire à Brescia un petit convoi de munitions avec trois cents fantassins.

Pendant toute la campagne de 1439 les hosti- 1440.
lités ne s'étoient point étendues hors de la Lombardie : cependant Philippe-Marie étoit impatient de punir les Florentins de leur intervention, et de les forcer, ainsi que le comte François Sforza, à défendre leurs propres états. Piccinino surtout étoit jaloux de Sforza; il ne pouvoit se consoler de ce que ce général avoit pris rang parmi les souverains, par sa conquête de la Marche, tandis que lui-même, que l'Italie regardoit comme l'égal de Sforza pour les talens et la bravoure, lui, qui comme élève et héritier de Braccio, auroit pu prétendre à la souveraineté que ce général s'étoit formée, n'avoit qu'une existence précaire, sous le bon plaisir du prince qui lui donnoit une solde. Il supplioit le duc de Milan de ne point le faire combattre en Lombardie, pour des villes qu'il lui importoit peu de gagner ou de perdre; mais de l'envoyer plutôt dans la Marche, qu'il espéroit

(1) *Joannis Simonetæ Hist.* L. V, p. 280. — *M. Ant. Sabellico Hist. Venetæ.* Deca III, L. IV, f. 175.

CHAP. LXIX. 1440. enlever en peu de temps à son rival. Assez de troupes, disoit-il, resteroient encore après son départ, pour continuer le siége de Brescia : les Florentins, en le voyant se diriger vers le midi, seroient alarmés pour la Toscane, et rappelleroient Sforza ; ce général voudroit aller défendre ses propres états ; et prévenu en tous lieux, il ne secourroit point Brescia, il ne couvriroit point la Toscane, et ne sauveroit point sa principauté.

De son côté, Renaud des Albizzi joignoit ses sollicitations à celles de Piccinino : toujours persuadé que les Florentins ne pouvoient s'accoutumer à son exil, et qu'ils accueilleroient avec joie une armée qui le ramèneroit dans sa patrie, il ne demandoit qu'à être renvoyé en Toscane, pour se croire assuré du succès. Cependant une intrigue nouée secrètement avec Jean Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, fut un motif plus puissant encore pour déterminer Philippe. Ce prélat guerrier, ministre favori d'Eugène IV, rendoit depuis long-temps son maître odieux, par son arrogance et sa cruauté. On l'avoit vu dans la guerre de Naples accélérer la dévastation des campagnes ennemies par d'exécrables promesses de grâces spirituelles en faveur de ceux qui abuseroient des armes temporelles; il avoit accordé à ses soldats cent jours d'indulgence en purgatoire pour chaque pied d'olivier qu'ils abat-

troient (1). Encore que son maître fût entré dans la ligue des deux républiques, Vitelleschi ne songeoit qu'à se venger de François Sforza, contre lequel il conservoit un violent ressentiment, pour avoir été battu par lui dans la Marche-d'Ancône. Les Vénitiens et les Florentins l'avoient offensé aussi; il avoit reçu d'eux vingt mille florins pour équipper l'armée avec laquelle il devoit agir contre Philippe au-delà des Apennins; mais après avoir pris l'argent il avoit faussé ses promesses, et employé son armée au siége de Foligno. Les Florentins et les Vénitiens se plaignirent à Eugène IV, et le foible pontife communiqua ces plaintes confidentielles à son favori, qui jura d'en tirer vengeance. Vitelleschi offrit secrètement à Piccinino de joindre ses troupes à celles du duc de Milan pour accabler les Florentins. On assure qu'il devoit ensuite faire périr Eugène IV, pour s'élever à sa place sur le trône pontifical (2). Il attendoit avec impatience l'arrivée de l'armée milanoise pour éclater; et Visconti, assuré d'un aussi puissant allié, n'hésita plus à céder aux vœux de Piccinino. CHAP. LXIX. 1440.

Ce fut au mois de février 1440 que Nicolas Piccinino partit de ses quartiers d'hiver avec six mille chevaux. Il passa le Pô le 7, pour s'unir à

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI. *Rer. Ital.* p. 1107.
(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* Lib. VII, p. 406.

CHAP. LXIX. 1440. Manfredi dans le territoire de Faenza (1), tandis que Neri Capponi et Davanzati, ambassadeurs florentins, arrivés en même temps à Ferrare, se rendoient à Venise pour concerter le plan de la campagne suivante (2). Ces deux généreux citoyens, au lieu de se laisser effrayer par le danger qui s'approchoit de leur patrie, se joignirent aux Vénitiens pour solliciter Sforza de tenter de nouveau la délivrance de Brescia. Ils déclarèrent que Florence sauroit bien lever une autre armée pour l'opposer à Piccinino, tandis que l'état de terre ferme des Vénitiens seroit perdu si Sforza l'abandonnoit. En effet, Gattamelata, le général qui avoit commandé auparavant les troupes vénitiennes, avoit été frappé de paralysie dans les montagnes de Tenna, et jusqu'à sa mort, survenue le 16 janvier 1443, il ne fit plus que languir (3). Aucun autre n'étoit en état de suppléer à Sforza en son absence, et sans l'assistance de ce général, les Vénitiens n'espéroient point sauver leurs provinces envahies.

Mais le comte Sforza n'étoit point si disposé que les Florentins à sacrifier son propre intérêt à la cause commune. Il connoissoit la mauvaise

(1) *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 286. — *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 148.

(2) *Comment. di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1191.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 286. — *Marin Sanuto vite de' Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 1106.

volonté du patriarche d'Alexandrie, qui com- CHAP. LXIX.
mandoit plus de trois mille hommes sur les frontières de la Toscane et de la Marche; il voyoit que Piccinino, en se joignant à ce prélat, pouvoit bouleverser l'une ou l'autre province. Pendant que son rival s'acheminoit vers le Midi, il jugeoit inutile de demeurer en Lombardie, puisque aussi bien il seroit forcé d'attendre que la rigueur du froid eût cessé, et que les neiges se fussent fondues, avant de tenter, par la route des montagnes, la délivrance de Brescia; car il ne voyoit aucun espoir de succès s'il prenoit la route de la plaine (1). 1440.

Tandis que ces questions se discutoient à Venise, où le comte s'étoit rendu, et que les Florentins prenoient à leur solde plusieurs condottieri pour former une nouvelle armée, on apprit que les Malatesti, seigneurs de Rimini, auxquels on avoit payé la solde d'un millier de gendarmes qu'ils devoient fournir aux deux républiques, avoient passé dans le camp de Nicolas Piccinino. Cette défection faisoit craindre un échec plus fâcheux encore, elle excitoit la plus vive inquiétude sur le sort de Jean-Paul Orsini, général des Florentins, qui avoit été envoyé dans l'état de Rimini pour le défendre (2). Les

(1) *Nicol. Macchiavelli, Istor. Fior.* L. V, p. 155. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1192.

(1) *Scipione Ammirato Ist.* L. XXI. T. III, p. 22. — *Nic.*

CHAP. LXIX. 1440. sollicitations de François Sforza, pour obtenir son congé, redoublèrent à cette nouvelle; heureusement elle fut bientôt suivie d'une autre non moins inattendue, mais dont la nature étoit différente.

Les Florentins avoient surpris à Montepulciano la correspondance du patriarche d'Alexandrie avec Piccinino; quoiqu'elle fût écrite en chiffres, elle avoit suffi pour éveiller enfin chez le pape, à qui elle fut communiquée, les plus violens soupçons contre son favori. Eugène avoit confié si aveuglément à Vitelleschi ses armées, ses trésors, ses forteresses, qu'il ne pouvoit plus tenter, sans un extrême danger, d'en dépouiller l'homme qu'il avoit rendu trop puissant. Cependant il donna secrètement à Antonio Redo, commandant du château Saint-Ange, un ordre éventuel de l'arrêter, et de lui faire son procès dès qu'il en trouveroit l'occasion. Cet ordre n'étoit pas facile à exécuter, et Redo attendoit en silence quelque circonstance qui le favorisât, lorsque le patriarche, prêt à partir pour la Toscane à la tête de son armée, ordonna au commandant du château Saint-Ange de se rendre, le matin du 18 mars, sur le pont de la forteresse, pour recevoir les commissions qu'il lui donneroit en partant. Antonio Redo comprit que l'oc-

Macchiavelli. L. V, p. 155. — *Commentari di Neri Capponi*. p. 1192.

casion seroit favorable; il prépara son monde, et il attendit de bonne heure le patriarche sur le pont. Celui-ci arrivoit à la tête de toute son armée. Redo s'approcha de lui respectueusement, prit son cheval par la bride, comme pour n'être pas entendu de ceux qui l'entouroient, et le mena au petit pas au-delà du pont-levis, lui parlant toujours de choses assez importantes pour fixer son attention; mais à l'instant qu'il eut passé le pont, il fit signe aux gardes de le lever, et demanda au patriarche de se rendre prisonnier. Vitelleschi essaya en vain de se défendre; il fut blessé à la tête et renversé de son cheval par ceux qui l'entouroient. A peine fut-il captif entre leurs mains, que Redo lui-même et Jérôme Orsini essayèrent de le consoler et de lui rendre l'espérance, en assurant que tout finiroit bien pour lui. Mais Vitelleschi répondit qu'il savoit bien que, quoique blessé, ce ne seroit jamais de ses blessures qu'il mourroit. « On n'arrête point, « ajouta-t-il, les hommes puissans pour les relâ- « cher ensuite; si l'on m'a cru assez dangereux « pour me faire prisonnier, combien ne me croi- « roit-on pas plus dangereux encore si je recou- « vrois la liberté! » (1) En effet, le patriarche avoit bien connu son maître; il mourut empoisonné peu de jours après. Son armée, qui étoit

(1) *Nic. Macchiavelli Istor.* L. V, p. 152. — *Annal. Bonincontrii Miniat.* p. 149.

CHAP. LXIX. 1440.

au-delà du pont, parut d'abord vouloir le venger et assiéger le château ; mais elle se soumit dès qu'on lui communiqua les ordres du pape. Le commandement en fut ensuite donné au patriarche d'Aquilée, qui fut chargé de défendre la Toscane avec quatre mille chevaux et deux mille fantassins. Toutes les forteresses où Vitelleschi tenoit garnison, rentrèrent en peu de jours sous la puissance du pape (1).

La révolution qui renversoit Vitelleschi, paroissoit mettre en sûreté la Toscane et la Marche; aussi fit-elle consentir Sforza à poursuivre la guerre en Lombardie ; seulement il détacha de son armée mille cavaliers que Neri Capponi ramena à Florence, et qui y arrivèrent avant la fin d'avril, en même temps que Jean-Paul Orsini, et quelques autres condottieri (2). Déjà Nicolas Piccinino avoit tenté d'entrer en Toscane au travers des Alpes de San-Benedetto, et il avoit été vigoureusement repoussé par Nicolas Gambacorti de Pise, connu sous le nom de *Nicolas Pisano*. Changeant alors de route, il entreprit de pénétrer par Marradi. Ce château, situé à l'entrée du val de Lamone, au pied des mon-

(1) *Cronica di Bologna* T. XVIII, p. 664. — *Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XXI, p. 23. — *Mesticanza di Paulo Petrone.* T. XXIV. *Rer. Ital.* p. 1123.

(2) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1193.—*Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 24.

tagnes qui séparent la Toscane de la Romagne, étoit réputé très-fort dans l'ancien système de guerre; la rivière creuse des précipices tout autour du plateau qu'il couvre, et Marradi auroit pu arrêter une grande armée pendant plusieurs mois. Mais Barthelemi Orlandini, qui y commandoit pour les Florentins, l'abandonna lâchement, et Piccinino en y entrant le 10 avril, s'étonna d'avoir fait, sans coup férir, une conquête qui auroit pu lui coûter tant de sang (1). Marradi lui ouvrit cependant la porte de la Toscane; ses cavaliers parcoururent tout le Mugello sans y trouver de résistance; ils s'avancèrent jusqu'aux montagnes de Fiesole; ils ravagèrent le pays à trois milles de distance de Florence, et quelques-uns mêmes eurent la hardiesse de passer l'Arno, au-delà duquel ils s'emparèrent de Remole. Ce fut sur ces entrefaites que Neri Capponi arriva à Florence, avec un détachement de l'armée de François Sforza; il y joignit des fantassins levés parmi le peuple; il délogea les ennemis de Remole, et il arrêta leurs déprédations (2).

L'entrée de Renaud des Albizzi en Toscane,

(1) *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. V, p. 160. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VII, p. 406. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 23.

(2) *Comment. di Neri Capponi*, p. 1193. — *Macchiavelli Istor.* L. V, p. 161.

CHAP. LXIX. 1440. à la suite de l'armée milanoise, n'avoit produit encore à Florence aucun mouvement d'insurrection, aucune démonstration d'intérêt pour les émigrés, lorsque François de Battifolle, comte de Poppi, vint à la tête de ses vassaux se joindre à l'armée de Piccinino. L'année précédente, ce feudataire de la république avoit été protégé par elle contre le pape Eugène IV (1); mais il se figura ne pouvoir mieux montrer son attachement aux Florentins qu'en secondant le parti qu'il croyoit le plus propre à gouverner; et son ancienne liaison avec Albizzi lui fit méconnoître ce qu'il devoit à la reconnoissance.

Deux routes se présentoient à Piccinino, celle du Val de Marina, par laquelle il seroit descendu entre Florence et Prato jusqu'aux bords de l'Arno, et auroit coupé la communication de la capitale avec Pise, d'où les Florentins tiroient leurs vivres (2), et celle du Casentin, qui pouvoit amener à couper la communication avec Arezzo et avec Pérouse d'où venoit l'armée pontificale. Piccinino se décida pour cette dernière. Les fiefs du comte de Poppi étoient situés dans le Casentin; ce seigneur promettoit des intelligences dans les châteaux de ses voisins; en effet, elles l'aidèrent à prendre en peu de jours Romène et

(1) *Annal. Bonincontrii Miniat.* p. 148.

(2) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 941.

Bibbiène; mais Piccinino ayant ensuite mis le siége devant le château de San-Nicolo, cette petite forteresse donna aux Florentins, par sa valeureuse résistance, le temps de rassembler leur armée; elle tint trente-six jours, au bout desquels elle ne se rendit, le 25 mai, que sur l'autorisation spéciale des généraux de la république, qui voyoient l'impossibilité de la secourir. Quand Piccinino y entra, il n'y trouva plus ni une flèche ni une charge de poudre (1). Cependant son plan d'attaque avoit échoué; les vassaux de la république avoient repris courage, des soldats garnissoient tous les postes importans, et l'espérance de voir éclater quelque révolte en faveur des Albizzi étoit dissipée. Piccinino fit une visite à Pérouse sa patrie; il espéroit que le souvenir de Braccio, et la gloire dont lui-même s'étoit couvert, engageroient ses concitoyens à lui déférer la seigneurie que Braccio avoit exercée avec tant de gloire; mais il ne tira d'eux qu'un présent de huit mille florins. Il essaya de s'emparer de Città di Castello par les armes, et de Cortone par une conjuration, et il fut déjoué dans l'une et l'autre entreprise; enfin, après avoir perdu une partie de l'été dans les montagnes de Toscane, il reçut la nouvelle des succès que

CHAP. LXIX. 1440.

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 162. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 25. — *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 411. — *Bonincontrii Miniatens. Annal.* p. 149.

CHAP. LXIX. 1440. Sforza avoit obtenus en Lombardie, et les ordres de son maître qui le rappeloit (1).

Les troupes pontificales étoient enfin arrivées à Florence, sous la conduite de Louis, médecin du pape, qu'il avoit fait patriarche d'Aquilée, et en même temps général d'armée. On y comptoit trois mille gendarmes et cinq cents fantassins. L'armée florentine, portée dès lors à huit ou neuf mille chevaux, étoit bien en état de tenir tête à celle de Piccinino; mais la Seigneurie étoit résolue à ne rien donner au hasard, d'autant plus qu'elle avoit reçu la nouvelle des avantages remportés par Sforza en Lombardie. Elle avoit écrit à son général Jean-Paul Orsini de ne point combattre, et d'attendre que Piccinino se retirât de lui-même. Les mêmes raisons engageoient Piccinino à chercher l'occasion de livrer bataille; forcé à quitter la Toscane, il espéroit du moins mettre en sûreté par une victoire le comte de Poppi, et les autres qui s'étoient rangés sous ses étendards. Il savoit l'armée florentine à Anghiari, grosse bourgade éloignée de quatre milles de Borgo San-Sepolcro, au pied des montagnes qui divisent la vallée du Tibre d'avec le Val de Chiana, et dans une plaine propre à déployer la cavalerie. Il partit du Borgo pour l'y attaquer,

(1) *Macchiavelli Istor.* L. V, p. 164. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 26. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 1194.

entraînant avec lui deux mille des habitans de cette ville, qui espéroient avoir part au pillage qui suivroit la victoire. Telle étoit la négligence avec laquelle on observoit la discipline militaire, que les Florentins n'avoient en avant de leur armée ni védettes ni avant-postes; et cependant il falloit alors bien plus de temps qu'aujourd'hui pour faire revêtir aux cavaliers leur pesante armure, harnacher les chevaux, et se préparer au combat. On étoit au 29 juin 1440; les hommes d'armes, accablés par la chaleur, s'étoient dispersés au loin pour chercher des ombrages et se rafraîchir. Micheletto Attendolo, parent du comte Sforza, et l'un des meilleurs condottieri qu'eussent les Florentins, remarqua le premier, à deux milles de distance, la poudre qu'élevoit la cavalerie ennemie; et appelant aux armes ses compagnons, il eut à peine le temps d'occuper avec sa troupe le pont qui est en avant d'Anghiari. Il donna ainsi au reste de l'armée le loisir de se rassembler et de s'armer. Lorsque les autres corps l'eurent joint, Micheletto demeura au centre, le légat de l'église à droite, et Jean-Paul Orsini avec les commissaires florentins à gauche. Orsini avoit eu soin, par avance, de faire combler tous les fossés, entre le pont d'Anghiari sur le Tibre, et la bourgade, d'abattre tous les obstacles, et de former une esplanade qui permettoit aux divers corps de l'armée de manœuvrer sans

CHAP. LXIX. 1440. gêne. Au-delà du pont, le chemin par lequel s'approchoit Piccinino étoit bordé de fossés profonds, et chaque champ avoit une enceinte difficile à franchir. La gendarmerie milanoise ne pouvoit approcher que par le pont, l'infanterie florentine bordoit seule la rivière, pour empêcher les assaillans de la traverser à gué. Les premiers escadrons milanois qui passèrent le pont, furent vigoureusement repoussés par Micheletto Attendolo; mais ceux-ci ayant été remplacés par Astorre Manfredi et François Piccinino, qui conduisoient l'élite de l'armée, Micheletto fut chassé du pont et repoussé jusqu'au pied de la montée d'Anghiari. Cependant les Milanois qui avoient passé le pont se trouvoient aussitôt à découvert sur les deux flancs. Les Florentins, avec pleine liberté de manœuvrer sur eux, les accabloient de troupes fraîches et supérieures en nombre. Manfredi et François Piccinino furent donc bientôt repoussés vers le pont, sur lequel ils tinrent ferme. Pendant deux heures le pont fut disputé entre les deux armées par des attaques très-vives. A plusieurs reprises les Milanois le traversèrent, mais toujours ils étoient repoussés, dès qu'ils parvenoient sur l'esplanade située au-delà. Enfin les Florentins le traversèrent aussi une fois, et comme ils se trouvèrent ensuite couverts par deux grands fossés sur leurs flancs, ils culbutèrent ceux qui fuyoient devant eux, ils séparèrent

les deux ailes, qui ne pouvoient ni se rejoindre ni agir sur eux, et qui, par le mouvement qu'elles firent en arrière, se mirent en confusion. Bientôt l'armée entière fut en déroute, et un nombre considérable de prisonniers, d'armes et de chevaux tomba entre les mains du vainqueur. De vingt-six chefs d'escadron que l'on comptoit dans l'armée ennemie, vingt-deux furent faits prisonniers, avec environ quatre cents officiers, quinze cent quarante hommes en état de payer rançon, et trois mille chevaux. Mais dans ces armées mercenaires, où les soldats des deux camps se considéroient comme camarades, et ne vouloient pas se nuire, les vainqueurs mettoient toute leur industrie à faire échapper les vaincus. Neri Capponi, commissaire florentin auprès de l'armée, voulut faire conduire les prisonniers au bourg d'Anghiari : au lieu de vingt-deux chefs d'escadron il n'en trouva plus que six. Le matin suivant il voulut attaquer à son tour Piccinino, qui avec quinze cents chevaux mal en ordre s'étoit enfermé dans le Borgo San-Sepolcro, où il n'avoit aucun moyen de se défendre. Mais de tous les condottieri et capitaines, il n'y eut que le seul Jean-Paul Orsini qui fût disposé à le suivre. Les autres, tout occupés du butin qu'ils venoient de faire, s'excusèrent sur leurs fatigues, ou les blessures de leurs chevaux. Ils passèrent toute la matinée à disputer avec le commissaire, et au milieu du

CHAP. LXIX. jour ils s'évadèrent presque tous, pour mettre
1440. en sûreté leur butin dans Arezzo, d'où ils ne revinrent que le soir (1).

Cette grande bataille, dans laquelle se peint si bien l'indiscipline et la cupidité des armées de condottieri, qui ruinoient les états pour lesquels ils faisoient la guerre, sans leur permettre jamais de poursuivre leurs avantages, est devenue fameuse par une circonstance qui, si elle étoit avérée, ajouteroit encore à la singularité de ce tableau. Macchiavel assure que dans cette longue mêlée, qui se prolongea pendant les quatre dernières heures du jour, il n'y eut qu'un seul homme de tué : encore ne fut-ce pas d'une noble blessure, mais pour être tombé du cheval, et avoir été foulé aux pieds des combattans. « Telle « étoit, ajoute-t-il, la sûreté avec laquelle on « se battoit alors; car les soldats, pendant la « mêlée, étoient couverts d'armures impénétra-

(1) Léonard Arétin, qui étoit, à cette époque, un des décemvirs de la guerre à Florence, termine son Commentaire sur l'histoire de son temps, par la bataille d'Anghiari. T. XIX, p. 942. Il mourut quatre ans après, le 9 mars 1444, âgé de soixante-quinze ans. Son Histoire florentine a plus de réputation que ce Commentaire; mais celui-ci unit à la même élégance de langage, le mérite d'une naïveté de sentimens, rare chez les historiens latins du moyen âge. Sur la bataille d'Anghiari, *voyez* aussi *Commentari di Neri Capponi*, p. 1195. — *Nic. Macchiavelli*. L. V, p. 170. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 28. — *J. Simonetæ*. L. V, p. 292. — *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 413.

« bles, et lorsqu'ils se rendoient, ils n'étoient « jamais tués; en sorte que, sous la double sauve- « garde de leur armure et du droit de la guerre, « ils ne pouvoient périr ni pendant le combat, « ni après (1). » Il paroît cependant que Macchiavel a un peu exagéré cette sûreté des combattans, pour faire plus d'impression sur ses lecteurs. D'après Biondo, secrétaire apostolique, on compta dans l'armée de Piccinino soixante morts et quatre cents blessés; d'après Poggio, seulement quarante morts : dans celle des Florentins, disent-ils, on trouva deux cents blessés, dont dix moururent de leurs blessures (2). Les autres historiens du temps, en parlant de cette bataille, ne disent rien du nombre des morts ou des blessés (3).

CHAP. LXIX.

1440.

Piccinino, fort heureux de n'être pas poursuivi au Borgo San-Sepolcro, où il n'auroit pu éviter d'être fait prisonnier, en sortit le lendemain de la bataille, et les Florentins y entrèrent le jour d'après. Ceux-ci, au lieu d'accepter la souveraineté de Borgo, qui vouloit se donner à eux, rendirent cette ville à l'Église, en promettant seulement aux bourgeois de leur garan-

(1) *Nic. Macchiavelli.* L. V, p. 171.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 28. — *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 414.

(3) *Istor. di Giov. Cambi. Deliz. Erud.* T. XX, p. 230. — *Cronaca di Lion. Morelli.* T. XIX, p. 171.

CHAP. LXIX. 1440.

tir les priviléges dont ils étoient en possession, et dont ils demandèrent le maintien par leur capitulation. Cependant les demandes des habitans de Borgo éveillèrent quelque défiance entre le général de l'Église et celui de la République; ils se séparèrent : le patriarche, avec une moitié de l'armée, parcourut l'état de Rome pour y rétablir l'autorité du pape ; Neri Capponi avec l'autre, entra dans le Casentin, reprit les châteaux révoltés, et chassa de ses fiefs le comte de Poppi. Celui-ci fut le dernier des descendans du comte Guido qui possédât une souveraineté en Toscane. Il eut la permission de se retirer du Casentin avec sa femme, ses enfans, et trente mulets chargés ; mais sa petite principauté, qui comprenoit de riches vallées et plusieurs forteresses près des sources de l'Arno, et qui avoit obéi cinq cents ans à sa famille, dès les temps d'Othon-le-Grand, passa sans retour sous la domination de la république florentine (1). Renaud des Albizzi, de son côté, abandonna pour jamais la Toscane. Il alla s'établir à Ancône, d'où il fit un pélerinage en Terre-Sainte. A son retour, comme il célébroit les noces d'une de ses filles, il mourut subitement à table ; heureux, dit Mac-

(1) *Commentari di N. di G. Capponi*, p. 1196. — *Cacciata del Conte di Poppi dell' istesso*, p. 1217. — *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 414. — *Annal. Bonincontrii*. T. XXI, p. 150.

chiavel, d'avoir quitté la vie dans le moins malheureux des jours de son exil (1) ! CHAP. LXIX. 1440.

Pendant que ces choses se passoient en Toscane, Sforza préparoit son armée pour porter des secours à Brescia, aussitôt que les chemins de la montagne seroient praticables; il ne négligeoit point cependant les moyens de s'ouvrir aussi la route de la plaine, ou celle du lac. Les Vénitiens, d'accord avec lui, avoient fait transporter de nouvelles galères sur le lac de Garda, sous les ordres du provéditeur Contarini, et Sforza avoit envoyé sur cette petite flotte Pierre Brunoro, un de ses meilleurs lieutenans. Contarini battit, le 10 avril, la flotte milanoise qui lui étoit opposée, et que commandoit Taliano Furlano; il prit trois de ses galères et plusieurs barques, et il força le reste à s'enfermer à Salò; il assiégea ensuite les châteaux de Riva et de Garda, qui se rendirent le 29 mai, et qu'il traita avec une extrême cruauté; il rétablit les communications entre les deux rives du lac; il fit parvenir d'abondantes munitions à Brescia, et il força les partis milanois, dispersés entre cette ville et Salò, à se retirer (2). Ces victoires et

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. V, p. 173.

(2) *Cristoforo da Soldo Istor. Bresciana.* p. 820, 821. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 177. — *Joann. Simonetæ.* L. V, p. 289. — *Platina Hist. Mantuanæ.* L. VI, p. 834.

CHAP. LXIX. 1440. l'absence de Piccinino ayant découragé l'armée qui, sous les ordres de Jean-François de Gonzague, défendoit le passage du Mincio, et qui pouvoit craindre d'être prise par derrière, Sforza tenta d'ouvrir, pour se rendre à Brescia, la voie directe qui lui avoit été fermée jusqu'alors. Le 3 juin, il jeta un pont de bateaux sur le Mincio, et il le passa avec toute son armée, forte d'environ vingt mille hommes, sans rencontrer aucune résistance de la part de Gonzague qui se tint renfermé dans Mantoue. Taliano Furlano, et Louis del Verme, les deux généraux de Visconti, évacuoient pendant ce temps le territoire de Brescia ; à mesure que Sforza avançoit, ils se retiroient devant lui ; ils s'établirent enfin sur l'Oglio, entre Soncino et Orci, pour rester maîtres du pont qui sert de communication à ces deux châteaux. Taliano Furlano le couvroit avec une partie de sa cavalerie : Sforza résolut de l'en chasser pour se rendre maître d'Orci, seule forteresse qui restât aux Milanois à la gauche de l'Oglio. Il n'entra donc point à Brescia, où l'on n'avoit plus besoin de son assistance ; mais, arrivé le 14 juin près de l'Oglio, il donna ordre à Sarpellione, un de ses lieutenans, d'attaquer Taliano Furlano, et de s'enfuir après les premiers coups, pour écarter les ennemis du fleuve. Les Milanois, en effet, le poursuivirent, et s'engageant imprudemment au milieu de forces supé-

rieures, ils furent si vivement ramenés, qu'ils ne purent défendre ni le pont, ni le château d'Orci. Sforza passa l'Oglio avec toute son armée; il tomba sur les Milanois, qui s'étoient ralliés devant Soncino, les mit dans une complète déroute, et leur enleva tous leurs bagages, avec près de quinze cents chevaux. Le fils naturel du marquis de Ferrare, Borso d'Este, ce protecteur zélé des arts et des lettres, qui porta le premier le titre de duc de Ferrare, fit ses premières armes à cette bataille, où il perdit presque toute sa cavalerie. Tandis que Nicolas d'Este, son père, étoit attaché au parti des deux républiques, Borso avoit conduit mille chevaux à l'armée du duc de Milan; soit qu'avide de gloire il ambitionnât un commandement indépendant, soit que la politique de son père l'engageât à se ménager avec les deux partis, pour ne point demeurer victime de la défaite de l'un ou de l'autre (1).

La victoire de Soncino, moins brillante que celle d'Anghiari, fut mise à profit avec plus d'activité; tout le territoire de Bergame fut évacué par l'armée milanoise, comme tout celui de Brescia l'avoit été peu auparavant. Tous les châteaux qu'y possédoit Visconti furent repris de

(1) *Jo. Simonetæ.* L. V, p. 290. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 178. — *Annales Estenses Joann. Ferrariensis.* T. XX, p. 459. — *Crist. da Soldo Ist. Bresciana*, p. 822.

CHAP. LXIX. 1440. force ou par capitulation, et les Vénitiens, au lieu d'avoir la guerre chez eux, purent la porter chez leurs ennemis. Sforza fit des incursions dans les territoires de Crémone et de Crème, et Philippe-Marie, obligé de défendre ses propres états, rappela Piccinino, donna le commandement de Crème à Louis de San-Severino, et celui de Crémone à Borso d'Este (1).

Piccinino avoit recueilli en Romagne à peu près tous ses prisonniers d'Anghiari, que leurs vainqueurs avoient remis en liberté après les avoir dépouillés, en sorte que sa défaite n'avoit causé à son maître qu'une perte d'argent. Déjà il s'acheminoit vers la Lombardie, et son approche fit renoncer Sforza au projet de porter la guerre sur la rive droite de l'Adda. Sforza revint donc en arrière pour attaquer le marquis de Mantoue, et le punir de l'assistance qu'il avoit donnée au duc de Milan. Il lui prit, après un siége de trente jours, Peschiera, forteresse qui avoit déjà appartenu aux Vénitiens, et qui étoit pour eux de la dernière importance, puisqu'elle ouvroit ou fermoit la communication entre Vérone et Brescia. Tandis qu'il étoit occupé dans l'état de Mantoue, le marquis Nicolas d'Este vint auprès de lui, de la part du duc de Milan, pour lui porter des propositions de paix. Le marquis d'Este étoit devenu suspect aux Vénitiens depuis

(1) *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 291.

la défection de son fils; il sentoit le danger de sa position, et il désiroit ardemment une pacification qu'il avoit déjà négociée avec succès dans d'autres occasions. Il représenta au comte qu'il devoit s'abstenir, pour son propre intérêt, de ruiner sans retour le duc de Milan, puisqu'un condottière avoit autant besoin de ses ennemis que de ses amis pour maintenir son importance. Il lui rendit l'espérance de conclure bientôt son mariage avec Blanche Visconti; et pour lui persuader que, cette fois du moins, l'offre de cette brillante alliance étoit faite de bonne foi, il lui apprit que Blanche étoit déjà arrivée à Ferrare, et il lui garantit qu'elle seroit remise entre ses mains dès que le traité seroit conclu (1). CHAP. LXIX. 1440.

François Sforza eut soin de communiquer toutes ces propositions à Pasqual Malipiero, provéditeur vénitien, qui étoit chargé de veiller sur son armée. Il répondit ensuite que les Vénitiens et les Florentins demandoient eux-mêmes la paix, qu'ils étoient prêts à la signer à des conditions honorables; mais que pour lui il n'abandonneroit point le commandement de leur armée jusqu'à sa conclusion, et que ce ne seroit qu'après que les états qu'il servoit seroient satisfaits, qu'il prendroit conseil de ses amis sur l'alliance qu'on lui proposoit. Les bruits publics annonçoient dans ce temps même des négocia-

(1) *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 293.

CHAP. LXIX. 1440. tions d'une tout autre nature, entre le duc et le marquis d'Este; on disoit que Blanche Visconti n'avoit été envoyée à Ferrare que parce qu'elle étoit destinée en mariage à Lionnel, fils et héritier du marquis. Les protestations de celui-ci n'inspiroient aucune confiance à Sforza; la plus insigne mauvaise foi régnoit dans toutes les négociations, et les sermens, n'obtenant plus aucune croyance, n'étoient plus même un moyen de tromper. La soupçonneuse république de Venise observoit tous les pas de son général avec la plus inquiète défiance; l'exemple de Carmagnole avertissoit de ce qu'on avoit à craindre d'elle, et Sforza pouvoit s'attendre à être trahi par son gouvernement, par son ennemi, et par le médiateur qui négocioit entre eux. Il voulut cependant laisser à ces négociations le temps de mûrir; et, au lieu d'entreprendre aucune expédition importante, il se contenta d'assiéger les divers châteaux que le marquis de Mantoue avoit pris dans le Véronois : après les avoir soumis aux Vénitiens, il ramena ses troupes en quartiers d'hiver (1).

Les soldats de François Sforza se reposoient à Vérone de leurs fatigues; ceux du duc de Milan à Crémone; ceux des Florentins en Toscane, et ceux du pape en Romagne. Le cardinal d'Aquilée avoit essayé, après la victoire d'Anghiari, de

(1) *Joann. Simonetæ Hist.* L. V, p. 296.—*M. A. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 179.

reprendre Forli et Bologne, mais il avoit été repoussé par François Piccinino, qui commandoit pour son père dans ces deux villes. Il s'étoit proposé de ramener ensuite à la dépendance de l'Église Ostasio III de Polenta, qui, trois ans auparavant, s'étoit vu forcé à recevoir garnison milanoise dans sa capitale. Mais la Seigneurie de Venise, quoique alliée du pape, étoit bien résolue à ne point laisser retourner sous la domination du Saint-Siége la ville de Ravenne, qui étoit située à sa convenance, et sur laquelle elle avoit précédemment exercé des droits de protection. Elle invita Ostasio à venir renouveler son ancienne alliance avec la république. Le prince de Ravenne se rendit à Venise, et, malgré les avertissemens du marquis d'Este, il conduisit avec lui sa femme et son fils. L'ambitieux et perfide conseil des dix ne résista point à la tentation de dépouiller une famille qu'il tenoit tout entière entre ses mains. Il excita quelques séditieux à Ravenne, qui prirent les armes le 24 février 1441, et qui ouvrirent la ville aux Vénitiens, en leur demandant justice de la tyrannie de leur prince. Ostasio III avoit en effet donné lieu au juste ressentiment de ses sujets, et le conseil s'arrogea le droit de juger entre eux et lui. Il fit passer à Candie ce seigneur et sa famille, et il les y retint en exil jusqu'à leur mort. La branche aînée de la maison de Polenta finit avec eux. Elle avoit

CHAP. LXIX. 1440.

1441.

CHAP. LXIX. 1441.

conservé cent soixante-six ans la souveraineté à Ravenne, dont elle s'étoit emparée en 1275. Cette ville fut dès lors réunie à la Seigneurie de Venise (1).

La république montra plus de générosité dans sa conduite envers François Sforza, et envers François Barbaro, provéditeur de Brescia, qu'elle accueillit à Venise avec des honneurs infinis. Elle invita le dernier, avec cent des gentilshommes qui avoient le plus contribué à la défense de Brescia, à venir recevoir des remercîmens publics. Ils furent présentés à la Seigneurie; le doge les embrassa les larmes aux yeux. Il exhorta les sujets de l'état à imiter leur fidélité, et il demanda aux Vénitiens d'en conserver une éternelle mémoire. Ces cent gentilshommes bressans et leur postérité furent déclarés exempts à jamais de toute taxe, tandis qu'un revenu de vingt mille ducats, que le fisc tiroit des moulins de Brescia, fut abandonné à la commune, pour la récompenser aussi (2).

Pendant qu'on ne s'occupoit à Venise que de fêtes et de réjouissances en l'honneur de Sforza et de Barbaro, on y apprit avec étonnement que

(1) *Diario Ferrarese.* T. XXIV, p. 191. — *Macchiavelli Stor. Fior.* Lib. V, p. 182. — *Navagiero Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1107. — *Hier. Rubæi Histor. Ravennat.* L. VII, p. 633. *In Burmanni Thesauro.* T. VII, P. I.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 180.

Piccinino avoit passé l'Adda et ensuite l'Oglio, le 13 février 1441, avec huit mille chevaux et trois mille fantassins, et qu'il avoit surpris et mis en déroute, à Chiari, dans l'état de Brescia, deux mille chevaux des troupes de Sforza (1). En même temps les soldats de Piccinino racontoient que le sénat de Venise, ayant conçu contre Sforza les mêmes soupçons qui avoient perdu Carmagnole dix ans auparavant, l'avoit attiré de même à Venise, et lui avoit fait subir le même sort. L'armée entière de Sforza étoit sur le point de se débander à cette nouvelle, et ce général dut se presser de se montrer à ses soldats et à ses amis pour les rassurer (2); mais il n'arriva pas à temps pour empêcher la défection de Sarpellione, un de ses meilleurs officiers, qu'il avoit tiré de la condition la plus humble, et qui, séduit par Piccinino, passa au service de Philippe-Marie avec trois cents chevaux (3).

Piccinino se retira à l'approche de Sforza, et, comme celui-ci ne vouloit point entreprendre une campagne d'hiver, il rentra de son côté dans ses cantonnemens. Il rendit des armes et des chevaux aux gendarmes qui avoient tout perdu

(1) *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 416.

(2) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 180. — *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 416.

(3) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ.* L. V, p. 299.

CHAP. LXIX. 1441.

à Chiari; il rappela les soldats qu'il avoit laissés en Toscane; il engagea la Seigneurie à remplacer Gattamelata, en prenant à sa solde Michel Attendolo, parent des Sforze; mais les subsides qui lui étoient promis ne lui étant point payés avec exactitude, il ne put entrer en campagne que le premier de juin, après Piccinino, qui avoit de nouveau envahi l'état de Brescia.

Les deux armées se rencontrèrent le 25 juin près de Cignano; Sforza attaqua son ennemi, mais sans remporter aucun avantage; il se retira sans que d'autre part sa retraite fût troublée (1). Trompant ensuite Piccinino, il passa l'Oglio à Pontoglio, et vint mettre le siége devant le château de Martinengo, qui coupoit la communication entre Brescia et Bergame. Son ennemi, qui n'avoit pas su lui fermer le passage de la rivière, s'applaudit bientôt de l'avoir laissé s'avancer autant; car, tandis qu'il avoit fait entrer dans le château Jacques Gaivano, avec mille gendarmes, qui suffisoient pour rendre vaines toutes les attaques de Sforza, il vint se placer lui-même à un mille de distance du camp de l'assiégeant, dans une position telle qu'il rendoit sa retraite presque impossible, qu'il arrêtoit ses vivres, qu'il tomboit sur ses fourrageurs, et qu'il ne lui laissoit pas même la possibilité de tenter un assaut sur

(1) *J. Simonetæ*. L. V, p. 302. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 181. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 33.

Martinengo ; car, pendant la bataille, il auroit CHAP. LXIX.
pris les assaillans par derrière (1). La situation 1441.
de Sforza devenoit tous les jours plus critique ; il y avoit plus d'un mois que son armée étoit devant Martinengo. Il comptoit dans son camp trente mille personnes ; sa nombreuse cavalerie avoit consumé tout le fourrage du voisinage ; il étoit obligé d'en faire chercher à plus de dix milles de distance, et encore qu'il donnât de très fortes escortes à ses fourrageurs, il perdoit toujours la moitié de ses convois. Ses vivres alloient en diminuant, tandis qu'ils étoient abondans et à vil prix dans le camp de Piccinino. Jamais ses soldats ne passoient un jour, jamais ils ne passoient une nuit sans être troublés par une fausse alarme, ou éveillés en sursaut par une attaque nocturne. Tel étoit le désavantage infini de ces armées de cavalerie pesante auxquelles on attachoit alors le sort des guerres, qu'on ne pouvoit presque jamais forcer son ennemi à livrer bataille, parce que le moindre retranchement suffisoit pour arrêter des cuirassiers. Sforza, pour se tirer du piége où il étoit tombé, auroit eu besoin d'attaquer Piccinino dans son camp ; mais la situation du dernier étoit si forte, comparativement aux

(1) *Joann. Simonetæ*. L. V, p. 304 — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1198. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 838.

CHAP. LXIX. moyens d'attaque de la cavalerie, qu'il eût été
1441. insensé de le tenter (1).

D'assiégeant devenu assiégé, Sforza se livroit aux plus funestes réflexions; en perdant la nombreuse armée qu'il ne savoit plus comment arracher à la destruction, il voyoit s'évanouir toutes ses espérances de grandeur et de souveraineté; lorsqu'au milieu de la nuit on introduisit auprès de lui Antoine Guidoboni de Tortone, l'un des plus fidèles serviteurs du duc de Milan, qui avoit aussi avec le comte Sforza des relations d'amitié.

« Philippe qui m'envoie à toi, lui dit-il, con-
« noît assez ta prudence et ton expérience mili-
« taire, pour s'assurer que tu n'ignores aucun
« des dangers de ta situation, de celle des Véni-
« tiens et des Florentins. Le manque de vivres
« ne peut pas te permettre d'assiéger plus long-
« temps Martinengo, et le voisinage de son armée
« ne te laisse aucune chance de te retirer sans
« désastre. Il tient donc dans sa main une victoire
« prochaine et assurée : cependant il n'en veut
« point; car, lui qui a toujours été maître, il
« ne connoît point d'indignité qui passe celle
« d'être soumis comme un captif aux demandes
« et aux conditions de ses serviteurs. Or, ses

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 35.—*Joann. Simonetæ*. L. V, p. 305. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. V, f. 181.

« affaires en sont réduites au point, qu'au milieu CHAP. LXIX.
« de la guerre, ce même Piccinino qu'il a élevé 1441.
« si haut, lui demande la souveraineté de Plaisance; Louis de San-Severino lui demande « Novarre; Louis del Verme, Tortone; Taliano « Furlano, Bosco et Figaruolo dans l'Alexandrin, « et tous ses autres condottieri d'autres états ou « d'autres fiefs. Comme ils le voient sans enfans « et sans successeur apparent, ils osent ainsi partager de son vivant son héritage. Mais, plutôt « que de s'y soumettre, Visconti a résolu de « chercher ton avancement, ton honneur, celui « des Vénitiens, celui des Florentins, pourvu « que tu saches le saisir. Il veut mettre fin à la « guerre, et c'est toi qu'il fait arbitre des conditions de la paix. Il remettra entre tes mains, « en nantissement, tout ce qui a été pris par « Piccinino dans l'état de Bergame, à commencer « par Martinengo que tu assiéges. Il te donnera en mariage sa fille Blanche, et pour dot « Crémone et tout son territoire, à la réserve « de deux châteaux. Je dois donc seulement te « demander un sauf-conduit pour Eusèbe Caymo « son secrétaire, et ce dernier viendra aussitôt « dans ton camp, mettre la dernière main à ce « traité (1). »

Sforza, comblé de joie, déclara qu'il acceptoit le rôle de médiateur, et donna les sauf-conduits

(1) *Joannis Simonetæ.* L. V, p. 306.

CHAP. LXIX. 1441. qui lui étoient demandés. La nuit suivante, les préliminaires furent signés avec Eusèbe Caymo, sans que personne le soupçonnât dans le camp. Lorsqu'à l'aube du jour le procurateur de Saint-Marc, Malipiero, vint au conseil de guerre, chez le comte Sforza, avec les principaux officiers de l'armée, celui-ci leur annonça en souriant que la paix étoit faite, et il interdit dès l'instant toute hostilité. Il communiqua ensuite à Malipiero les conditions arrêtées, et il lui fit sentir combien il seroit imprudent d'attendre pour conclure, l'approbation du sénat de Venise (1).

Caymo, de son côté, donna ordre à Piccinino de suspendre les hostilités. Ce vieux général, qui tenoit déjà la victoire entre ses mains, refusa quelque temps d'obéir à un ordre qui lui paroissoit si absurde, et de renoncer à des succès assurés. Le secrétaire de Philippe, pour le forcer à la soumission, fut obligé de menacer d'appeler à la révolte tous les soldats milanois qui servoient dans l'armée de Piccinino, et de les joindre à ceux de Sforza contre leur général. Piccinino fut alors obligé de céder, mais en déplorant son sort. Déjà, disoit-il, il se sentoit atteint par la vieillesse; il étoit devenu boiteux à la guerre; il avoit consumé pour Philippe sa santé et sa vie, et celui-ci ne le jugeoit pas même digne d'être appelé aux conseils où l'on traitoit

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 182.

la paix. Son maître, plutôt que de lui accorder une récompense pour laquelle il avoit si long-temps et si péniblement servi, se livroit lui-même avec sa fille entre les mains de son ennemi. Les mêmes domaines milanois que Piccinino avoit défendus tant de fois, qu'il avoit tant de fois arrachés à de puissantes armées, étoient destinés en héritage à son plus ancien rival, à celui même qui avoit voulu les ravir. L'ambition légitime d'un vieux serviteur étoit considérée comme un crime, tandis que Philippe assouvissoit les vœux les plus avides de celui qui avoit ébranlé son trône, et dont il pouvoit se venger (1).

Cependant les deux généraux qui s'étoient si long-temps combattus, se rencontrèrent et s'embrassèrent avec toutes les démonstrations d'une estime mutuelle (2). Les deux camps se fondirent en un seul, et ne parurent plus occupés que de banquets et de festins. Les peuples, plus heureux encore, crurent que ce traité, sanctionné par une étroite alliance, auroit plus de durée que les pacifications précédentes, et qu'il assureroit pour long-temps le repos de l'Italie. Les noces de François Sforza et de Blanche Vis-

(1) *M. A. Sabellico.* Deca III, L. V, f. 182. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 838. — *Macchiavelli Ist. Fior.* L. VI, p. 186.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. VIII, p. 418.

CHAP. LXIX. 1441. conti, alors âgée de seize ans, et non moins distinguée par sa beauté et son caractère que par sa naissance, furent célébrées le 24 octobre. En même temps, son époux fut mis en possession de Crémone et de Pontremoli. Il avoit été reconnu pour arbitre par les puissances alliées aussi bien que par Visconti. Les ambassadeurs des uns et des autres se rassemblèrent auprès de lui à Capriana, et, après quelques négociations, il leur dicta, le 20 novembre 1441, les conditions de la paix, en vertu de son autorité arbitrale. Par ce traité, le duc de Milan, la république de Venise, celle de Florence, celle de Gênes, le pape et le marquis de Mantoue furent rétablis dans leurs anciens droits et leurs anciennes limites. Le dernier seulement fut obligé de renoncer à toutes prétentions sur Peschiera, Lunato, Asola et Valeggio, qu'il avoit conquis dans le territoire véronois, et ensuite reperdus; il dut aussi restituer Porto Legnago, Nogarola, et tout ce qu'il possédoit encore de ses précédentes conquêtes; aussi se plaignit-il seul d'une pacification qui causoit une joie universelle (1).

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ*. L. V, p. 310. — *M. Ant. Sabellico Hist. Veneta*. Deca III, L. V, f. 183. — *Scipione Ammirato*. L. XXI, p. 38. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 1198. — *Poggio Bracciolini*. L. VIII, p. 419. — *Naugerio Storia Veneziana*. T. XXIII, p. 1108.

CHAPITRE LXX.

Caractère d'Eugène IV. Conciles de Bâle, de Ferrare et de Florence. René d'Anjou dispute à Alfonse d'Aragon la conquête du royaume de Naples. Il perd sa capitale et abandonne l'Italie.

1436-1442.

Il arrive quelquefois qu'un homme élevé en dignité exerce sur son pays, sur son siècle, sur toute l'Europe, une influence proportionnée non point à ses talens, à ses vertus, ou à sa capacité, mais à la seule inquiétude de son caractère. On le voit engagé dans toutes les révolutions; on retrouve les conséquences de ses menées dans les pays les plus éloignés, dans les événemens qui semblent avoir le moins de connexion avec tous les autres. Après l'avoir rencontré partout, on fixe enfin les yeux sur lui, et on s'étonne de le trouver si petit, comparé aux effets dont il est la cause, jusqu'à ce qu'on se soit bien convaincu que de grandes catastrophes n'indiquent souvent aucune grandeur dans celui qui les a produites. Tel fut surtout le pape Eugène IV, qui, au milieu CHAP. LXX.

CHAP. LXX. du quinzième siècle, ébranla sans interruption, par ses passions et ses intrigues, l'Italie, l'Église et toute la chrétienté; qui fut engagé dans toutes les controverses religieuses, dans toutes les guerres politiques de son temps; qui fit sentir long-temps encore après sa mort l'influence presque toujours funeste de son règne, et qui cependant, lorsque nous arrêtons sur lui nos regards, ne semble point assez fort pour exciter le mouvement que nous voyons partir continuellement de son trône.

On vit à la fin du quinzième siècle s'asseoir sur la chaire de saint Pierre quelques papes dont la réputation est tellement décriée, que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes n'ont point essayé de les défendre; mais Eugène IV n'est pas rangé dans cette catégorie. Quelque fatale qu'ait été l'influence de son règne sur l'autorité de l'Église, quelques fautes qu'il ait commises pendant son pontificat, les annalistes de la cour de Rome ont entrepris l'apologie de son caractère; ils accablent tous ses ennemis de leurs anathèmes, et, dans chaque différend, ils considèrent un parti, comme juste ou comme impie, selon qu'il fut embrassé ou abandonné par lui. Ænéas Sylvius, qui, pendant le pontificat d'Eugène, étoit ambassadeur de Sigismond auprès du Saint-Siége, et qui monta plus tard sur le trône pontifical, a tracé le portrait de ce pape en homme d'état qui

connoissoit bien les hommes, et cependant il ne lui reproche guère d'autre défaut que son inconséquence. « Il avoit de l'élévation dans l'âme, « dit-il ; mais son plus grand vice fut de n'avoir « de mesure en aucune chose, et d'entreprendre « toujours ce qu'il vouloit, non ce qu'il pou-« voit (1). » Vespasiani, qui vivoit du temps du même pape dont il a écrit la vie, l'a représenté comme un saint (2). En effet, Eugène, très régulier dans toutes les observances monacales, très austère dans ses habitudes domestiques, se refusoit à peu près tout ce que le vulgaire regarde comme des plaisirs ; mais jamais il n'imposa aucune borne aux passions dont il étoit agité ; jamais sa cupidité ne fut arrêtée par la crainte de fausser ses sermens.

A la distance d'où nous le considérons aujourd'hui, depuis que les haines de parti se sont éteintes, que les préjugés ont perdu leur empire, et que les papes, comme les autres souverains, sont jugés surtout sur leurs actions publiques, peu de pontifes paroissent avoir moins mérité qu'Eugène IV de tenir le premier rang parmi les chrétiens. Dans les révolutions violentes où on le voit sans cesse engagé, en guerre avec son

(1) *Oratio Æneæ Sylvii de morte Eugenii papæ IV. Vitæ Roman. Pontif.* T. III, P. II, p. 891.

(2) *Vespasiani. Vita Eugenii IV.* T. XXV. *Rer. Ital.* p. 255.

CHAP. LXX. clergé, avec ses sujets, avec ses bienfaiteurs, il manque presque toujours en même temps et de bonne foi et de politique. Il y a peu de tyrans à qui l'on put reprocher plus d'actes de perfidie et de cruauté; il y a peu de monarques imbécilles qui aient donné plus de preuves d'incapacité et d'inconséquence. Aussi lorsqu'on le voit, dès le commencement de son règne, ébranlé sur son trône par les attaques qu'il avoit provoquées, de la part des peuples, des souverains et des prélats eux-mêmes, on a peine à concevoir comment il réussit à se soutenir pendant seize ans, et à triompher presque toujours d'adversaires doués de plus de vertus et de plus de talens que lui.

Les croyances religieuses qui faisoient son appui, avoient alors conservé sur les esprits une influence dont la nature et les bornes semblent inexplicables. Elles s'étoient complètement dégagées, du moins chez la plupart des hommes, de toute dévotion, de toute chaleur de sentimens, de tout enthousiasme; elles n'étoient appuyées sur aucune idée morale, elles n'étoient plus préférées à aucun calcul d'intérêt privé; mais elles inspiroient encore un éloignement invincible pour tout ce qui portoit le nom d'hérétique ou de schismatique. Les esprits qui avoient rejeté toute législation morale, tout frein à leurs passions, tout principe indépendant de leurs intérêts, avoient cependant horreur de l'examen en

matière religieuse; ils se soulevoient contre la liberté de penser, et non contre de nouveaux dogmes. On voyoit sans se scandaliser, accuser le pape ou ses prélats de crimes atroces; on voyoit avec une égale indifférence, leurs ennemis recourir contre eux à une insigne perfidie. L'indigne conduite de Vitelleschi, patriarche d'Alexandrie, n'avoit point paru plus odieuse en raison de la haute dignité ecclésiastique dont il étoit revêtu; tout comme l'on ne s'étoit pas scandalisé davantage de la trahison par laquelle le pape s'étoit défait de son ancien ami et de son ministre. On regardoit comme un jeu très légitime de la politique régnante l'artifice de Piccinino, qui s'étoit fait avancer par le pape l'argent avec lequel il lui avoit enlevé ses états; c'étoit également un calcul tout simple, que celui par lequel Eugène vouloit reprendre à Sforza la Marche qu'il lui avoit donnée, et qu'il lui avoit garantie par mille sermens; il n'étoit plus lié envers son défenseur, puisqu'il n'avoit plus besoin de ses services. On auroit même excusé sans difficulté le prince ou le prélat qui se seroit allié avec les Turcs ou les hérétiques, pourvu que ce fût pour son propre avantage et non par indifférence. Mais ceux mêmes qui mettoient si peu de frein à l'ambition et aux passions politiques, frémissoient au seul nom des Hussites. Ils n'examinoient pas si leur doctrine étoit condamnable,

CHAP. LXX. si elle contredisoit les dogmes primitifs sur lesquels est fondée la société humaine, tout comme ses rapports avec le Créateur; il leur suffisoit qu'elle fût condamnée, pour désirer ardemment de la voir détruite par le fer et le feu. Le but des croisades prêchées sous Eugène IV, dans la Saxe, le Brandebourg, l'Autriche, la Hongrie, n'étoit point, comme au douzième siècle, de porter du secours à des frères opprimés, mais d'exterminer des transfuges. On ne vouloit pas convertir les Bohémiens, on vouloit les traîner sur le bûcher. Ce désir étoit demeuré national chez des peuples sur qui la religion exerçoit fort peu d'influence. La chrétienté entière ne comptoit pas alors un seul homme, même parmi les plus vrais philosophes, qui crût permis à des chrétiens de vivre en paix avec les mécréans, et qui ne repoussât avec horreur l'idée de la tolérance.

C'est par le pouvoir de l'éducation, de l'exemple, d'habitudes enracinées pendant plusieurs siècles, et dont l'examen n'étoit jamais permis, qu'il faut expliquer les contradictions grossières dans lesquelles on voit tomber l'esprit humain. Il ne faut point attribuer notre manière de raisonner à des siècles qui s'étoient fait une autre logique, ni refuser de croire à l'empire des opinions qui régnoient alors, parce qu'elles nous paroissent inconciliables. L'histoire ne prouve que trop qu'il n'y a point de bornes à la déraison

humaine, lorsqu'elle trouve son appui dans une autorité qu'elle croit sacrée. Ce fut à ce mélange de perfidie et de fanatisme, d'indifférence pour la morale et de zèle pour la foi, que les croisés d'Eugène IV dûrent leurs succès contre les Hussites. Ils réussirent à les diviser pour les détruire, à en tromper une partie par de fausses promesses, à les enrôler sous leurs étendards et à les armer les uns contre les autres. Ils n'épargnèrent aucun des artifices les plus décriés de la politique la plus mondaine; et lorsqu'ils furent parvenus à leur but, ils crurent devoir à la gloire de Dieu de briser les instrumens dont ils s'étoient servis. « A la « fin de la guerre, dit leur historien Coclæus, il « restoit entre les mains des vainqueurs plusieurs « milliers de captifs, que Maynard de Maison-« Neuve vouloit détruire, pour se délivrer de « cette race coupable. Mais comme il craignoit « de confondre avec les hérétiques des campa-« gnards innocens qu'on avoit pu enrôler par « force, il fit publier parmi les prisonniers, que « la guerre n'étoit point terminée, que Czapchon « s'étoit enfui, et qu'il vouloit le poursuivre; « qu'il avoit besoin pour cela de ces vaillans sol-« dats qui avoient servi sous les deux Procope; « qu'il se confioit en leur courage et en leur pra-« tique de la guerre; en conséquence il leur avoit, « disoit-il, fait assurer une paye par le trésor pu-« blic, jusqu'à ce que le royaume fût entière-

CHAP. LXX.

1434.

CHAP. LXX. 1434.

« ment pacifié; et il faisoit inviter tous ceux qui « voudroient servir, à passer dans les granges « voisines qu'il leur faisoit ouvrir; mais il leur « recommandoit de se bien garder d'admettre « parmi eux des campagnards étrangers aux ar- « mes; eux-mêmes devoient au contraire les ren- « voyer à leur charrue. Sur cette invitation, « plusieurs milliers de Thaborites et d'Orphelins « entrèrent dans les granges, qui, suivant l'usage « de Bohème, étoient toutes couvertes de chaume. « Aussitôt on en ferma les portes, et on y mit le « feu, et cette lie, ce rebut de la race humaine, « après avoir commis tant de crimes, porta enfin « dans les flammes la peine de son mépris pour « la religion (1). » Tel étoit au quinzième siècle le sentiment qu'excitoit le récit d'une perfidie, lorsque des hérétiques en étoient victimes : tel il étoit encore en Italie, au milieu du dix-septième siècle. Raynaldi, l'annaliste de l'Église, en adoptant la narration de Coclæus, y ajoute seulement « que ces flammes vengeresses firent passer les « Hussites, d'un incendie terrestre, aux incen- « dies éternels (2). »

Ce fut à cause de cette horreur pour tout examen de la foi, que la réforme prêchée en Bohème avec tant de ferveur, et souvent accompagnée de

(1) *Coclæus, Historia Hussitarum.* L. VIII.

(2) *Raynaldus, Annal. Ecclesiast.* 1434, §. 23. T. XVIII, p. 135.

tant de férocité, ne gagna pas un seul partisan en CHAP. LXX.
Italie, et ne fit pas même naître un doute sur les 1434.
droits sacrés d'un pape ou d'une Église dont on voyoit de si près la corruption. Par la même raison, une autre réforme beaucoup plus restreinte, beaucoup plus mesurée, que le concile de Bâle entreprenoit en même temps dans le sein de l'orthodoxie, fut également désavouée; Félix V, qui étoit, sous tous les rapports, supérieur à Eugène IV, fut décrié comme antipape, et la prodigieuse secousse que reçut l'Église, pendant ce pontificat si constamment agité, ne rendit aucune liberté aux esprits.

Une plus grande indépendance d'opinions, et en même temps un zèle plus vrai pour les sentimens religieux, paroissent avoir dominé à cette époque en Allemagne. Le concile de Bâle, quoiqu'il eût invité à ses délibérations les députés de toutes les nations chrétiennes, avoit cependant reçu son caractère des princes et des prélats allemands qui s'y trouvoient en nombre fort supérieur. Il ressentoit aussi l'influence de l'esprit populaire de la nation au milieu de laquelle il étoit assemblé. Mais toutes ses délibérations, tous ses décrets, malgré l'amour du bien, de la liberté, de la religion, qu'on peut y remarquer, annoncent un manque de précision dans les idées, qui devoit empêcher d'arriver jamais, par cette assemblée, à une réforme utile. Le concile avoit approuvé

CHAP. LXX. en 1436 les *compactata* des Bohémiens avec le roi Sigismond. Pour le bien de la paix, et pour que Sigismond pût monter sur le trône de ses pères, on étoit en quelque sorte convenu de se tromper mutuellement, d'admettre réciproquement une confession de foi nouvelle, dont les termes étoient si obscurs et si vagues, que chacun pouvoit les entendre à sa manière, et que les Bohémiens paroissant désormais orthodoxes, les catholiques ne seroient plus obligés en conscience de leur faire la guerre. Il y auroit eu de la sagesse à reconnoître pour chrétiennes toutes les sectes qui se seroient accordées sur les dogmes fondamentaux du christianisme, malgré leur opposition sur plusieurs points; mais envelopper de paroles ambiguës ces questions mêmes qui étoient en débat, donner une expression commune à des opinions diamétralement opposées, exiger qu'on s'accordât par une profession de foi inintelligible, sur ce que ni l'un ni l'autre parti ne vouloit abandonner, c'étoit consentir à s'en imposer réciproquement, et manquer de bonne foi en même temps avec les hommes et avec le ciel (1).

Cette négociation étoit bien défectueuse; ce fut cependant l'acte le plus sage du concile : tous ses autres décrets n'étoient, dans le vrai, que de

(1) *Voyez* ces *Compactata* dans *Lenfant*, *Hist. du Concile de Bâle*. L. XVIII, p. 43; et dans *Raynaldus*, *Annal. Eccles.* 1436, §. 16, p. 158.

vaines déclamations contre l'incontinence, contre la simonie, contre les erreurs de quelques hérétiques obscurs. Il n'y avoit pas moyen d'appliquer au gouvernement de l'Église des idées aussi vagues, de prévoir un résultat probable ou possible d'aucun de ces décrets. Les prélats désiroient sincèrement la réforme des abus, mais ils ne vouloient, à leur retour dans leur diocèse, se trouver gênés ni dans leur autorité ni dans leur liberté; aussi ne songeoient-ils pas même à établir une organisation un peu ferme, qui pût réprimer les vices qu'ils condamnoient dans leurs déclamations.

Le concile montroit une connoissance plus juste des affaires dans ses plans d'attaque que dans ses établissemens permanens. Pour substituer leur autorité à celle du pape, les prélats attaquoient successivement les annates, les distributions de bénéfices, les tributs nouveaux, et toutes les autres sources du revenu pontifical. Ils dénonçoient l'une après l'autre, dans leurs grandes assemblées, toutes les usurpations de la cour de Rome, dont ils avoient souffert individuellement (1). Le concile étoit partagé en quatre

(1) *Concilia Generalia*. T. XII, Sessio VIII, p. 499, 500. Sessio XII, p. 509. Sessio XXXI, p. 601, etc. *Voyez* une énumération rapide de leurs attaques dans une bulle d'Eugène IV, *Raynaldus, Annal. Ecclesiast.* 1435, §. 7, p. 141; et de nouveau, 1436, §. 2, p. 147.

CHAP. LXX. députations ou quatre chambres, dans lesquelles les suffrages du bas-clergé paroissent avoir été comptés comme égaux à ceux des prélats, et le mélange des ordres inférieurs de la hiérarchie faisoit dominer dans chaque chambre les sentimens démocratiques (1). L'esprit de corps qui se développoit dans ces assemblées, se fortifioit par la persuasion où étoient leurs membres, que leurs suffrages réunis exprimoient la volonté même du Saint-Esprit. Aussi ne mettoient-ils aucune borne à leurs prétentions ; ils s'efforçoient de rapporter tout au concile, et ils vouloient soumettre l'Église à l'autorité populaire de leur assemblée, qui, à leurs yeux mêmes, étoit l'autorité de Dieu. Chaque jour ils enlevoient quelque prérogative au Saint-Siége pour se l'attribuer ; ils disputoient en même temps sur le fond et sur la forme de toutes les questions ; chaque concession du pape les enhardissoit à exprimer quelque prétention nouvelle ; leur tactique étoit la même que celle de ces grandes assemblées législatives, qu'on a vu lutter avec des rois dans les monarchies qui changoient de constitution. Ils auroient en effet changé aussi la contitution de l'Église, s'ils n'avoient pas poussé trop loin leur ambition. Mais les pères du concile crurent avoir une mission du Saint-Esprit pour gouverner les puissances temporelles aussi bien que

(1) *Annal. Eccles.* 1436, §. 8, p. 152.

l'Église de Dieu ; ils s'érigèrent en arbitres des princes d'Allemagne et des rois, et leurs prétentions orgueilleuses finirent par aliéner l'empereur Sigismond et leurs plus zélés protecteurs.

Cet empereur, qui avoit rallumé la guerre de Bohème, en n'observant point envers les Hussites les conventions qu'il avoit jurées avant son couronnement, mourut le 8 décembre 1437. Par son testament, il appela, autant qu'il dépendoit de lui, son gendre Albert II d'Autriche à l'héritage de ses couronnes. C'étoit le moment où la querelle entre Eugène et le concile étoit le plus animée. Eugène, qui se défioit de l'esprit indépendant des Allemands, qui avoit déjà essayé à plusieurs reprises de transférer le concile, pour fatiguer les pères par des voyages, les rebuter par des dépenses excessives, et les forcer ainsi à retourner d'eux-mêmes chez eux, avoit acquis un auxiliaire sur lequel il n'avoit pas pu compter d'avance. C'étoit l'empereur de Constantinople, Jean VI Paléologue, qui, resserré dans sa capitale par les armes des Turcs, et menacé du prochain anéantissement de sa monarchie, venoit demander aux occidentaux une protection que la fierté grecque avoit long-temps rejetée. Il se résignoit à rentrer avec son clergé dans le sein de l'Église romaine, à abjurer des croyances et des rites pour lesquels ses ancêtres avoient versé tant de sang, et il espéroit, à ce

CHAP. LXX. prix, obtenir plus de secours des Latins qu'il invoquoit comme frères.

Paléogue jugeoit de leur reconnoissance par la grandeur du sacrifice qu'il leur faisoit. Aucun ne pouvoit lui coûter davantage que l'union des deux Églises, qu'il avoit toujours jugée impie et sacrilége. Il vouloit alors y faire consentir ses sujets, pour obtenir à ce prix une puissante croisade ; s'il avoit su combien peu de bras l'Occident armeroit pour sa querelle, jamais il ne se seroit soumis à une démarche qui lui paroissoit blesser et son honneur et sa conscience. Même en la faisant, néanmoins, il vouloit conserver quelque dignité, et il se rendoit difficile sur les conditions. Il ne vouloit point se transporter dans les contrées éloignées et inconnues de l'Allemagne et de la France, et ses prélats s'y seroient refusés plus encore que lui. Quoique ébranlé par les offres du concile de Bâle, et hésitant entre le pape et cette assemblée, il protesta qu'ils n'iroit point à Bâle : il refusa également Avignon, aussi bien que toutes les villes de la Savoie, où les prélats du concile avoient offert de se transporter pour le rencontrer (1). Il désiroit surtout plaire au pape et lui faire sa cour, parce que le pape lui paroissoit encore le dominateur de la chrétienté, et que ses richesses, l'étendue de ses états, et

(1) *Labbe Concil. Gener.* T. XII, p. 578, 580. Sessio 25. — *Ann. Eccles.* 1434, §. 15, p. 132.

leur proximité de la Grèce, rehaussoient le prix de son alliance. Eugène, de son côté, qui sentoit tout ce que l'union des Grecs donneroit de crédit à sa cause, prenoit à tâche de complaire à l'Empereur. Il alla même jusqu'à proposer d'assembler à Constantinople le concile œcuménique projeté, sous la présidence d'un légat (1), avec l'espérance sans doute de rebuter ainsi les évêques latins, et de dissoudre le concile de Bâle. Dans ce dernier on attachoit aussi une grande importance à l'union des deux Églises, et les ambassadeurs grecs y étoient traités avec des égards que l'on n'accordoit plus à Eugène IV (2).

Mais la crainte d'empêcher la réunion des Grecs à l'Église romaine, céda enfin à la colère toujours croissante du concile. Le pape avoit été depuis long-temps sommé de se rendre à cette assemblée, et comme il n'avoit point obéi, il fut déclaré par elle contumace dans sa vingt-huitième session, le 1er octobre 1437 (3). Eugène, dans cette occasion, dut son salut à la précipitation et à l'inconvenance des démarches de ses adversaires. Les ambassadeurs de presque tous les princes réclamèrent contre une résolution qui alloit entraîner la chrétienté dans un nouveau schisme.

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1435, §. 8, p. 142.

(2) Sessio 24. *Concilia Generalia Labbe.* T. XII, p. 567.

(3) *Ann. Eccles.* 1437, §. 18, p. 177. — *Labbe.* T. XII. Sessio XXVIII, p. 590.

CHAP. LXX. Le pape, encouragé par ce retour des souverains vers lui, transféra de sa propre autorité le concile à Ferrare; il se trouva parmi les pères de Bâle une foible minorité qui se joignit à lui; elle accepta la translation par un décret qu'elle rendit au nom de toute l'assemblée, et elle vint aussitôt s'établir dans la ville qui lui avoit été assignée. L'ouverture de ce nouveau concile se
1438. fit le 8 janvier 1438. Il ne s'y trouvoit encore que cinq archevêques, dix-huit évêques et dix abbés, presque tous sujets du pape (1). Cependant l'empereur de Constantinople s'y rendit bientôt après, avec le despote de la Morée son frère, le patriarche de Constantinople, vingt évêques ou archevêques grecs, et les députés vrais ou supposés des autres patriarches de l'Orient. Eugène IV vint y présider, et la première session de l'assemblée des deux Églises eut lieu le 8 octobre 1438 (2).

Dans ce concile italien on ne retrouva plus rien de l'esprit d'indépendance qui animoit toujours l'autre. Les prélats de Ferrare ne parurent pas moins zélés pour la monarchie de l'Église, que ceux de Bâle l'étoient pour son gouvernement républicain. Ils condamnèrent le concile de leurs adversaires, qu'ils nommèrent un conciliabule;

(1) *Labbe Concilia Gener.* T. XIII, p. 876.

(2) *Labbe.* T. XIII. *Concilii Florentini Histor.* Sessio I, p. 34. — *Histoire du Concile de Bâle.* L. XIX, p. 78.

ils prononcèrent une sentence d'excommunication contre les ecclésiastiques qui lui demeureroient attachés, contre ceux qui auroient avec lui aucune correspondance, contre les marchands qui lui porteroient des vivres, ou aucun des objets nécessaires à la vie; et ils invitèrent les fidèles à se partager les biens de ces marchands, d'après cette autorité prise dans l'Évangile, *justi tulerunt spolia impiorum* (1). D'ailleurs tout soin de réformer l'Église, ou de tracer une limite entre l'autorité du siége de Rome et celle des évêques, fut abandonné à Ferrare, pour la grande affaire de l'union des deux Églises. Les quatre questions de l'usage du pain sans levain, de l'autorité du pape, du purgatoire, et de la procession du Saint-Esprit, furent traitées avec toute la subtilité qu'on peut déployer sur des sujets hors de la portée de la raison humaine (2). Le concile fut

CHAP. LXX.
1438.

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1438, §. 5, p. 187.

(2) Le concile de Chalcédoine, pour éviter des questions insolubles qui faisoient naître de nouvelles hérésies, avoit interdit d'ajouter rien au symbole de Nicée; les Latins y avoient cependant ajouté les mots *filioque*, qui, en déclarant la double procession du Saint-Esprit, avoient fait naître le schisme. Les Grecs paroissoient donc fondés sur une décision de l'Église universelle, reconnue même à Rome; mais on leur répondit que le concile, en interdisant d'ajouter rien au symbole, avoit sous-entendu, *rien de contraire au sens ou à la foi de l'Église.* Or, puisque la double procession du Saint-Esprit faisoit partie de la foi catholique, ce qui étoit en question, on avoit pu en ajouter la déclaration au symbole. *Annal. Eccles. Raynaldi,*

CHAP. LXX. comme un champ de bataille pour les théologiens
1438. scolastiques; les hommes les plus spirituels de la Grèce et de l'Italie y vinrent disputer d'érudition et l'éloquence. L'amour des lettres s'étoit ranimé avec une ardeur presque égale en Orient et en Occident; la philosophie platonicienne étoit cultivée par le clergé grec; l'antiquité lui étoit connue, et la dialectique de l'ancienne académie, tout comme son éloquence, servoient de modèle à ses tardifs imitateurs. Bessarion, archevêque de Nicée, qui fut ensuite cardinal, communiqua aux Latins, avec cette philosophie subtile, un goût plus pur, une raison plus sévère, à laquelle ses compatriotes étoient arrivés les premiers, par l'étude d'une littérature bien plus étendue. Mais, tandis qu'il fut jugé dans l'Occident comme ayant bien mérité des lettres, il fut noté de la tache de transfuge auprès de ses frères du clergé d'Orient; car il se laissa séduire par les dignités et les richesses de la cour de Rome; il abandonna le parti national, et sa défection décida la soumission de l'Église grecque. Le patriarche de Constantinople
1439. étoit mort le 10 juin 1439 (1); tous les évêques qui l'avoient suivi, avoient été privés de la petite pension qu'on leur avoit promise; on vouloit les

1438, §. 18, p. 196. On peut juger, par cet exemple, de la dialectique en usage dans cette assemblée

(1) *Acta Concilii Florentini. Labbe Concil. Gener.* Sessio XXV. T. XIII, p. 494 et 1131.

dompter par la captivté et par la misère, et c'est ainsi qu'on les contraignit enfin à donner à leur tour leur consentement. La peste, ayant éclaté à Ferrare, avoit obligé à transférer le concile à Florence; c'est dans la cathédrale de cette ville que l'union des Grecs et des Latins, opérée par la 25e session de l'assemblée, fut proclamée le 6 juillet 1439(1). Quoique la plus grande partie de l'Église grecque l'ait rejetée ensuite, cette réconciliation est encore reconnue aujourd'hui par la petite congrégation qui porte le nom de Grecs unis.

CHAP. LXX. 1439.

En conséquence de cette union, le pape promit aux Grecs, au nom des Latins, une flotte, une armée, et des subsides pour défendre Constantinople, lorsque les Turcs viendroient l'attaquer (2). A compte sur ce subside futur, Eugène IV fit payer par les Médicis, banquiers du Saint-Siége, douze mille florins à la garde de l'empereur. Le voyage de Paléologue et de ses prélats avoit été défrayé en grande partie par les présens des villes et des princes qui leur avoient donné l'hospitalité. Cependant la condescendance des Grecs, et leur longue absence de leur

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi* 1439, §. 1, p. 201. — *Concil. Gener.* T. XIII. p. 510. Toute l'histoire de cette union est exposée avec détail, et d'après les historiens grecs, dans *Gibbon, Decline and fall of the Roman Empire* Chap. LXVI, p. 330-346.

(2) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1439, §. 10, p. 205.

CHAP. LXX. 1439. patrie, n'eurent en général, pour eux, que les résultats les plus mesquins. Eugène IV en retira seul tout l'avantage. Il fut dès lors bien plus considéré qu'il ne l'avoit jamais été; on le représenta comme occupé sans cesse à pacifier l'Église, tandis que le concile de Bâle ne travailloit qu'à la diviser. Le pape ne négligea rien pour accroître encore cette gloire nouvelle : après que les Grecs, aussi bien que la plupart de prélats latins, eurent abandonné l'assemblée de Florence, Eugène en transféra les foibles restes à Rome, et, dans cette ombre d'un concile œcuménique, il introduisit des députations prétendues des Éthiopiens, des Syriens, des Chaldéens et des Maronites; il conclut, avec quelques transfuges de ces diverses sectes, de nouveaux traités d'union dont leurs Églises n'eurent pas même connoissance, et il accomplit ainsi en apparence la pacification de l'Orient (1).

D'autre part, le concile de Bâle, abandonné par une partie de ses partisans, mais toujours fréquenté par des évêques de toutes les contrées de la chrétienté, et toujours reconnu par l'Allemagne, la France, l'Espagne et la Haute-Italie, élut enfin pour pape, le 5 novembre 1439, Amédée VIII de Savoie, qui n'étoit plus alors que

(1) *Annal. Ecclesiast.* 1442, §. 1, p. 264. — *Labbe Concil.* T. XIII. *Acta Concilii Florentini.* Pars III, p. 1197 et suiv. — *Hist. du Concile de Bâle.* L. XXI, p. 160.

doyen des chevaliers de Saint-Maurice de Ripaille, et qui prit le nom de Félix V (1). Ce souverain, dont on avoit jusqu'alors vanté la prudence, et qui, fatigué des soucis du gouvernement, avoit, en 1434, résigné l'administration de ses états en faveur de Louis prince de Piémont, son fils aîné, accepta la nomination du concile qui l'appeloit, dans ses vieux jours, à des soucis plus cuisans que ceux du trône qu'il avoit abdiqué. Il fixa tour à tour sa résidence à Bâle, à Lausanne et à Genève, avec une image de la cour de Rome, qu'il composa, en quatre promotions, de vingt-trois cardinaux (2). Les deux conciles et les deux papes continuèrent, pendant plusieurs années, à s'accabler d'excommunications, et les deux moitiés de l'Église s'efforcèrent mutuellement de se diffamer par les imputations les plus outrageantes et les plus calomnieuses; ce scandale a été transmis aux siècles à venir, non dans des libelles, mais dans les déclarations infaillibles des conciles et des papes (3).

CHAP. LXX. 1439.

(1) *Rayn. Ann. Eccles.* 1439, §. 35, p. 224. — 1440, §. 1, p. 231.

(2) *Labbe Concil. Gener.* T. XII, p. 636, 638. *Acta Concilii Basiliensis.* Sessio 39, 40. — *Guichenon, Hist. génér. de la maison de Savoie.* T. II, p. 65.

(3) Dans la *Collection générale des Conciles de Labbe*, le tome XII est consacré au Concile de Bâle, et le XIII à celui de Ferrare. Presque toutes les pièces de cette querelle scandaleuse

CHAP. LXX.
1439.

Eugène IV n'avoit pas seulement à défendre sa puissance spirituelle par des négociations avec les Grecs, et des combats contre le concile ; ses domaines temporels étoient également menacés dans les guerres qui troubloient alors l'Italie, guerres auxquelles son inquiétude ne lui permettoit point de demeurer étranger. Nous avons vu que, dans la guerre de Lombardie, il étoit devenu l'allié actif des républiques de Venise et de Florence : il prit part aussi à la guerre de Naples, mais d'une manière moins efficace ; il y avoit embrassé le parti d'Anjou, et il se trouva compromis par les revers de ce parti qu'il avoit mal secondé.

Alfonse d'Aragon, qui disputoit la couronne à René d'Anjou, n'avoit eu long-temps à combattre que la femme de son rival. Isabelle de Lorraine étoit venue à Naples dès l'année 1435, avec Louis, son second fils ; sa sagesse et ses vertus la rendirent chère aux anciens partisans de la maison d'Anjou, et, de concert avec eux, elle soutint trois ans un combat inégal, jusqu'à ce que son époux vînt la joindre. René débarqua

s'y trouvent textuellement. On peut lire dans *Monstrelet*, vol. II des *Chroniques*, p. 157, une bulle d'Eugène IV, adressée au roi de France et aux autres souverains de la chrétienté, le 10 avril 1439, où il accuse Amédée et les pères du Concile de Bâle, d'être *diables, sous figures et espèces d'hommes mussés* (*déguisés*).

dans le port de Naples le 19 mai 1438 (1) ; mais CHAP. LXX.
sa liberté lui avoit coûté une rançon énorme, 1439.
ses trésors étoient épuisés, et il n'apportoit aucun subside ; il n'amenoit point d'armée dans un royaume ruiné, dont les revenus étoient partagés par des factieux. Ses partisans, non moins charmés de la douceur, de la débonnaireté qui faisoient l'essence de son caractère, que de son courage, avoient d'abord montré le zèle le plus vif pour lui ; mais quand ils reconnurent qu'ils devoient seuls conquérir à leurs frais son royaume, leur zèle se refroidit, et ses affaires ne cessèrent de décliner. Dans la Calabre, Co- 1440.
senza lui avoit été enlevée par trahison ; toute la province suivit le sort de la capitale, et se soumit à Alfonse. Dans la Pouille, Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, rangea sous l'obéissance de l'Aragonois presque toutes les villes, à la réserve de Manfredonia, et de quelques châteaux où François Sforza tenoit garnison : dans l'Abruzze, la seule ville d'Aquila restoit fidèle à René, avec les places frontières de la Marche d'Ancône que Sforza possédoit aussi.

Jacques Caldora ou Caudola, duc de Bari, étoit mort le 18 novembre 1439. Il avoit été le plus ferme appui du parti d'Anjou (2). Son fils

(1) *Barth. Facii de reb gestis Alphonsi Regis.* L. VI, p. 76.

(2) *Barthol. Facii Rer. Gestar. Alphonsi Regis.* L. VI, p. 89.

CHAP. LXX. 1440.

Antoine, qui lui succéda dans le commandement des armées et du duché de Bari, étoit moins attaché que lui aux Angevins, ou moins disposé à obéir à un roi qui ne pouvoit le payer ; il excita la défiance de René. Ce prince voulut lui ôter son armée ; il la perdit avec son général, qui, dans l'été de 1440, passa au service des Aragonois. Dans la Campanie, il ne restoit plus au prince français que la ville de Naples ; encore étoit-elle assiégée et manquoit-elle de vivres. Au dedans comme au dehors du royaume, on ne voyoit nulle part un prince ou une armée qui pussent lui porter du secours (1).

Alfonse crut le moment favorable pour fermer sans retour l'entrée du royaume au seul allié qu'il connût à René. Il essaya d'enlever par surprise à François Sforza tout ce que ce condottière possédoit dans la monarchie sicilienne. Sforza, occupé dans ce moment de la guerre de Lombardie, avoit laissé peu de troupes dans les différens fiefs qu'il avoit hérités de son père. Il étoit attaché de cœur au roi René ; il étoit ennemi d'Alfonse, que son père et lui avoient longtemps combattu ; mais il avoit fait une trève de dix ans avec ce monarque ; les places fortes qu'il occupoit avoient été déclarées neutres, et leurs

(1) *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. VI, p. 311. — *Uberti Folietæ Genuens. Historia.* L. X, p. 595. — *Barth. Facii Rer. Gest. Alphonsi Regis.* L. IV, p. 92.

marchés demeuroient ouverts également aux deux partis. Les Napolitains, déjà resserrés par Alfonse, profitoient de cette neutralité pour tirer des vivres de Bénévent; ce fut le prétexte dont se servit le roi d'Aragon pour enfreindre son traité, et surprendre cette place à la fin de l'année 1440. Poursuivant alors ce premier succès, il prit en peu de jours, ou de gré ou de force, tous les châteaux du voisinage, et tout ce que François Sforza possédoit dans la Campanie. Au commencement de l'année suivante, il fit attaquer par ses lieutenans les fiefs de Sforza dans les Abruzzes, tandis qu'il vint lui-même mettre le siége devant Troie.

1440.

1441.

François Sforza, alors au service des Vénitiens, avoit assez à faire à tenir tête à Piccinino. Il envoya cependant, par la mer Adriatique, deux de ses lieutenans, César Martinengo et Victor Rangone, à la défense de son héritage. Le corps de cavalerie que ceux-ci conduisoient, débarqua à Manfredonia : les partisans de René, dans la Pouille, vinrent les joindre; ils s'avancèrent vers Troie pour forcer Alfonse à en lever le siége; mais Alfonse livra bataille à ces deux capitaines, les défit, et dissipa entièrement leur petite armée. Alexandre Sforza, frère du comte François, et son lieutenant dans la Marche d'Ancône, eut plus de succès contre Raimond de Caldora, qui commandoit les Aragonois dans les

CHAP. LXX. 1441. Abruzzes ; il le battit et le fit prisonnier avec environ cinq cents chevaux ; il chassa de la province le reste de sa troupe, mais il n'essaya point de la poursuivre, et de tirer parti de sa victoire (1).

Le cardinal de Tarente, envoyé par Eugène IV, entra aussi avec une armée de dix mille hommes dans le comté d'Albi de l'Abruzze ultérieure, pour soutenir le parti de René ; mais, après une courte campagne, qui ne fut signalée par aucun exploit, il conclut une trève avec Alfonse, et rentra sur le territoire de l'Église. Le roi d'Aragon voyant combien tous les efforts de ses ennemis étoient impuissans, ramena ses soldats devant Naples, et resserra tellement cette ville, que les vivres s'y élevèrent bientôt aux prix les plus exorbitans. Le roi René faisoit distribuer six onces de pain aux soldats et aux bourgeois, le jour qu'ils étoient de garde ; tous les autres étoient réduits à se nourrir d'herbages ou d'animaux immondes et rebutans (2). Cependant René avoit si bien gagné le cœur des Napolitains, il partageoit si franchement leurs privations et leurs dangers, que le peuple ne murmuroit point, et

(1) *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ* L. VI, p. 312.— *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1122.—*Barth. Facii Rer. Gest. Alph I.* L. VII, p. 95.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1122.—*Barth. Facii. Rer. Gest. Alphonsi.* L. VII, p. 99.

se soumettoit, pour l'amour de lui, aux plus ex- CHAP. LXX.
trêmes souffrances. C'étoit sur le comte Sforza 1441.
que reposoit toute l'espérance des assiégés ; ils savoient qu'après la paix de Lombardie ce général étoit demeuré à la tête d'une florissante armée, qu'il étoit enrichi par les trésors de son beau-père, et que rien ne le retenoit plus. René le sollicitoit de sauver un ami de sa dernière ruine, de se venger d'un ennemi qui l'avoit attaqué sans provocation. Sforza, en effet, plein d'un juste ressentiment pour l'injure qu'il avoit reçue, se mit en route au commencement de
janvier 1442, pour affermir son autorité dans sa 1442.
principauté de la Marche, et défendre ou reconquérir les fiefs qu'il avoit hérités dans le royaume de Naples (1).

Un si redoutable adversaire pouvoit changer encore une fois le sort des combats. Alfonse, averti de son approche, supplia le duc de Milan de venir à son aide avant qu'il eût reperdu une conquête qu'il croyoit déjà tenir entre ses mains. C'étoit Visconti, disoit-il, qui lui avoit mis la couronne sur la tête; c'étoit à lui d'achever cet ouvrage, pour lequel il ne manquoit plus que de retenir Sforza hors des frontières du royaume, jusqu'à ce que Naples se fût soumise, et dès lors

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 313. — *Sabellico Hist. Venetæ.* Deca III, L. VI, f. 185.

CHAP. LXX. 1442. la reconnoissance d'Alfonse pour un si grand bienfait ne seroit plus impuissante (1).

Il est probable qu'au moment où Philippe-Marie venoit de se réconcilier avec Sforza, et de lui donner sa fille, s'il avoit voulu faire usage de son crédit sur lui, il auroit pu l'engager à rester dans l'inaction, surtout s'il lui avoit garanti ou fait restituer les fiefs qu'Alfonse lui avoit enlevés. Mais le duc de Milan ne vouloit jamais arriver à son but autrement que par une intrigue; il avoit pour la tromperie un goût désintéressé, et il préféra ruiner son gendre et sa fille, plutôt que d'essayer d'engager le premier à suivre ses vues. Peut-être la mort de Nicolas, marquis d'Este, survenue le 26 décembre 1441, contribua-t-elle à refroidir Visconti sur une alliance que ce prince avoit négociée. Nicolas, un des souverains les plus habiles qu'ait produits l'illustre maison d'Este, après avoir gagné la confiance de Visconsti, avoit consenti, sur sa demande, à s'établir à Milan, le 5 avril 1441; il y étoit dès lors toujours demeuré comme le confident, l'ami, le conseil unique du duc, et on annonçoit publiquement qu'il alloit être nommé son successeur. La mort de Nicolas, qui ouvrit la succession de Ferrare et Modène à son fils naturel Lionnel, un des grands protecteurs des

(1) *Nic. Macchiavelli Istor.* L. VI, p. 187.

lettres et des arts (1), fut attribuée à un poison qu'on supposa lui avoir été donné par ses rivaux à la cour de Milan. Philippe, en perdant ce conseiller, se rapprocha de ceux qui avoient eu auparavant le plus de part à sa faveur, et surtout de Nicolas Piccinino; il ordonna à ce général de prendre à sa solde une grande partie de la gendarmerie que les Vénitiens avoient licenciée à la paix, et de s'acheminer vers Bologne. En même temps il écrivit à Eugène IV, que le moment étoit enfin venu pour lui de recouvrer cette Marche d'Ancône, qu'il regrettoit si fort d'avoir inféodée à Sforza, et il lui offrit, pour la reconquérir, les troupes de Piccinino, payées pendant toute la durée de la guerre (2). CHAP. LXX. 1442.

Il y avoit peu de mois que Sforza avoit commandé les troupes de la ligue dont le pape faisoit partie; il y avoit moins de temps encore qu'il avoit été reconnu par ce pape pour arbitre dans la dernière pacification; enfin, à cette époque même, il marchoit au secours d'un allié de la cour de Rome, déjà réduit aux dernières extrémités; mais aucune reconnoissance ou aucun serment ne pouvoient arrêter l'ambition d'Eugène. Il accepta les propositions que lui faisoit le duc de Milan; il sacrifia sans hésiter René, à la dé-

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV. *Rer. Ital.* p. 192.

(2) *Joannis Simonetæ Hist. Francisci Sfortiæ*. L. VI, p. 314.

CHAP. LXX. 1442.

fense duquel il avoit cru auparavant qu'étoit attachée l'indépendance du Saint-Siége; il nomma Piccinino gonfalonier de l'Église, et sans déclaration de guerre, au milieu même des protestations les plus pacifiques, il l'autorisa à surprendre Todi, et à mettre le siége devant Assise (1).

Sforza, retenu dans la Marche par cette attaque inattendue, abandonna le projet de secourir la maison d'Anjou, pour faire tête à Piccinino. Pendant ce temps le hasard favorisa Alfonse. Un maçon, que la famine avoit fait sortir de Naples, indiqua au roi d'Aragon les détours et l'issue d'un aquéduc abandonné, par lequel Bélisaire étoit autrefois entré dans cette ville. On le croyoit suffisamment fermé par des palissades, et on avoit négligé d'établir une garde dans ces lieux humides et obscurs. Le maçon conduisit, le 2 juin 1442, deux cents soldats aragonois au travers de cet aquéduc, jusqu'à une tour où il venoit aboutir. En même temps, Alfonse fit donner l'assaut aux murailles, pour distraire les assiégés; malgré la vaillante résistance de René, les Aragonois pénétrèrent dans la ville par deux endroits différens. Il est cependant probable qu'ils auroient été repoussés, si l'un d'eux n'avoit paru dans les rues, monté sur le cheval d'un gendarme napolitain qu'il venoit de tuer. A cette

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 315.

vue on ne douta pas qu'une porte de la ville ne fût entre les mains des ennemis, puisque la cavalerie elle-même y avoit pénétré, et dès lors il fut impossible de retenir les fuyards. René, entraîné par eux, s'enferma dans le Château-Neuf. La ville fut pillée pendant quelques heures; mais dès qu'Alfonse y fut entré, il y rétablit l'ordre, et il accueillit tous les habitans avec humanité. Les forteresses de Capuana et de Capo di Monte se rendirent au bout de peu de jours, celles de Château-Neuf et de Sant-Elmo demeurèrent quelque temps encore au pouvoir de René. Ce prince ne s'y enferma point pour les défendre; il s'embarqua pour se rendre d'abord à Florence, puis à Marseille, et à la fin de cette même année, lorsqu'il perdit l'espérance de conquérir le royaume de Naples, il fit rendre à Alfonse les forteresses qu'on gardoit encore pour lui, afin de ne pas prolonger inutilement les souffrances d'un peuple qui lui avoit montré tant de dévouement et de fidélité (1).

CHAP. LXX. 1442.

Cependant la guerre se continuoit dans la Marche d'Ancône; ce n'est pas que les Floren-

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1125-1128. — *Jacobi Bracelli Genuens. Hispani Belli*. L. V, f. M. — *Joann. Simonetæ*. L. VI, p. 316. — *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 151. — *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. X, p. 597. — *Barthol. Facii Rerum Gestar. Alphonsi Regis*. L. VII, p. 102. — *Jo. Mariana*. L. XXI, c. 17, p. 27.

CHAP. LXX. 1442.

tins, qui regardoient la conservation de Sforza comme nécessaire à leur propre indépendance, ne cherchassent, de concert avec les Vénitiens, à rétablir la paix. Bernard de Médicis s'étoit rendu de leur part aux deux armées, pour s'en faire le médiateur; et deux fois il avoit fait consentir le pontife et Piccinino à un traité équitable. Mais dès que Sforza, se reposant sur leurs sermens, prenoit la route du Tronto, pour entrer dans le royaume de Naples, le pape ou ses légats délioient Piccinino de l'observation de sa parole, se fondant sur le principe *qu'aucun traité désavantageux à l'Église n'est jamais valide;* et ce général recommençoit les hostilités (1). La première fois il profita de la sécurité de Sforza pour surprendre Tolentino; la seconde fois, pour mettre le siége devant Assise. Le souverain de la Marche, arrêté dans tous ses projets, perdoit ses troupes en détail; tous les détachemens que commandoient ou ses capitaines, ou ses deux frères, Jean et Alexandre, étoient battus successivement (2). Assise fut prise, et l'ennemi y entra par un aquéduc, comme il étoit entré peu de mois auparavant à Naples. Trois des officiers généraux de Sforza, Manno Barile, César Mar-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 322 — *Bulla Eugenii IV*, 3tio Augusti 1442. *Florentiæ.* — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1442, §. 12, p. 270.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 320.

tinengo et Victor Rangone, croyant ses affaires désespérées, passèrent au service du roi Alfonse. Celui-ci soumit en peu de temps tout ce qui, dans l'Abruzze, et ensuite dans la Pouille, demeuroit encore fidèle à René et à Sforza. L'Aquila lui ouvrit ses portes, Manfredonia et Troia capitulèrent dès qu'elles le virent approcher; et, avant la fin de l'année, François Sforza ne conserva plus un seul des fiefs que son père avoit acquis dans le royaume de Naples, par tant de travaux et tant de victoires (1).

Il pouvoit rester à René d'Anjou quelque espérance de remonter sur le trône de Naples, tant que le vaillant condottière, qui avoit embrassé son parti, gardoit pour lui l'entrée des Abruzzes et de la Pouille; mais la ruine de François Sforza complétoit celle des Angevins, et René dut en effet ajourner, jusqu'après la mort de son rival, toute tentative pour rentrer dans le royaume auquel il prétendoit. Il s'étoit cru assuré aussi de l'alliance du pape; leurs traités étoient sanctionnés par tous les témoignages d'amitié que des souverains peuvent se donner, et par la garantie plus grande encore de leur intérêt mutuel; et cependant Eugène IV étoit le vrai artisan de la ruine du prince Angevin. Lorsqu'il avoit pris Piccinino à sa solde, et qu'il avoit attaqué Sforza

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 323.—*Barth. Facii.* L. VII, p. 107.

CHAP. LXX. 1442.

au mépris de la paix jurée, il avoit arraché à René sa seule espérance de salut, et il avoit fait tomber la couronne de sa tête. Le prince fugitif, avant de quitter l'Italie, avoit voulu du moins reprocher ce manque de foi à son imprudent allié. Il vint pour se plaindre à Florence, où se trouvoit alors la cour pontificale; il n'eut pas de peine à prouver que la diversion opérée contre son défenseur avoit aggravé la misère de ses fidèles partisans qui soutenoient avec lui le siége de Naples. Mais René étoit alors sans états et sans armées : il n'osa point élever trop haut la voix pour se plaindre; il parut satisfait de la bonne volonté que la cour pontificale lui montroit encore, et il accepta du pape, avec reconnoissance, l'investiture des états qu'il avoit perdus; car Eugène IV, comme pour réparer sa faute, imposa sur la tête de René, en grande cérémonie, et au nom de l'Église, la couronne d'un royaume que ce prince étoit contraint d'abandonner (1).

(1) *Annal. Eccles. Raynaldi.* 1442, §. 13, p. 271.

CHAPITRE LXXI.

Alfonse de Naples, Eugène IV et le duc de Milan se réunissent contre François Sforza pour lui enlever la Marche d'Ancône. Les républiques de Florence et de Venise prennent sa défense. — Révolutions de Bologne. Mort d'Eugène IV et de Philippe-Marie Visconti.

1443-1447.

Les deux guerres longues et sanglantes qui avoient déchiré le nord et le midi de l'Italie, étoient terminées : la paix de Capriana, qui avoit rétabli des rapports de bon voisinage entre le duc de Milan et les deux républiques de Venise et de Florence, n'avoit encore reçu aucune atteinte. La retraite de René d'Anjou laissoit Alfonse V paisible possesseur du royaume de Naples, qu'il joignoit à ceux d'Aragon, de Sicile et de Sardaigne. La Lombardie, les Deux-Siciles et l'état de l'Église, épuisés par tant de combats, soupiroient après le repos. Mais, au milieu des princes qui gouvernoient ces états, le fils d'un paysan, François Sforza avoit fondé une monarchie militaire, qui inspiroit de la défiance à tous

CHAP. LXXI. ses voisins. Il n'avoit lui-même aucun intérêt à troubler l'Italie; bien au contraire, son avantage évident étoit d'entretenir la paix, pour consolider sa souveraineté dans la Marche; et, comme condottière, c'étoit à la solde des autres puissances, et pour le compte d'autrui, jamais pour le sien, qu'il aimoit à faire la guerre. Ceux qui le qualifioient d'usurpateur, et qui prétendoient que le repos de l'Italie ne pouvoit se concilier avec le maintien de son autorité, n'avoient pas des droits beaucoup plus légitimes que les siens. Alfonse ne régnoit à Naples que par droit de conquête; Philippe-Marie avoit étendu son pouvoir en Lombardie par de continuelles déloyautés; Eugène IV étoit un prêtre décoré de la tiare malgré le vœu de ses électeurs eux-mêmes; mais tous paroissoient sentir qu'une usurpation bien plus dangereuse pour eux seroit celle que sanctionneroient le talent et le caractère; qu'un soldat monté sur le trône, en enseigneroit le chemin à tous les braves, et que la comparaison avec un tel homme, compromettoit la sûreté de tous ceux qui tenoient leur rang du hasard de la naissance.

L'acharnement contre François Sforza sembloit s'accroître en raison de la défiance que chaque souverain auroit dû concevoir de son propre mérite. Alfonse V, qui avoit trouvé dans le comte Sforza, et auparavant dans son père,

ses plus constans et ses plus redoutables adversaires, étoit cependant le plus disposé à se réconcilier avec ce capitaine; il sentoit assez sa propre valeur pour oser se dépouiller des pompes de la royauté, et se comparer, homme à homme, avec un héros. Visconti, qui étoit beau-père de Sforza, et qui retrouvoit quelquefois dans son cœur son affection paternelle pour sa fille et ses petits-fils, étoit au contraire dévoré de jalousie, et il voyoit dans le parvenu qui avoit réussi à unir le sang des Visconti au sang du paysan de Cotignola, un successeur qui l'humilieroit, et peut-être un rival redoutable prêt à le dépouiller. Le plus acharné contre Sforza étoit cependant Eugène IV. C'étoit aux portes de Rome, c'étoit dans ses provinces mêmes, qu'un soldat enseignoit à des hommes efféminés, quelles récompenses peut obtenir le courage, et qu'il ouvroit, à côté de la carrière suivie par les prêtres, une autre carrière, qui, par plus de dangers et de gloire, menoit aux mêmes honneurs et au même pouvoir. Sforza devoit à Eugène IV lui-même l'investiture de la Marche; c'étoit la juste récompense de ses services, et le prix du sang qu'il avoit versé pour le Saint-Siége. Mais Eugène étoit résolu à lui reprendre cette province à tout prix. Il avoit sacrifié son allié René d'Anjou à ce désir passionné; il se rapprocha, pour le satisfaire, d'Alfonse d'Aragon, qu'il avoit toujours

CHAP. LXXI. considéré comme son ennemi. Il lui envoya, pour négocier une alliance, le patriarche d'Aquilée, son nouveau favori ; et très-peu de mois après l'investiture qu'il avoit accordée si hors de saison à René, il signa un traité avec Alfonse, par lequel il le reconnoissoit pour roi de Naples ; il s'engageoit à lui conserver la couronne, et il en assuroit l'héritage à son fils naturel don Ferdinand. Mais le prix de cette alliance fut l'engagement que prit Alfonse de porter la guerre dans la Marche d'Ancône, et de la continuer jusqu'à ce qu'il en eût chassé Sforza, et qu'il eût rétabli le pape dans la souveraineté de tout ce que ce capitaine y possédoit (1).

1443. Nicolas Piccinino, général du duc de Milan, recevoit alors la solde du pape, et commandoit l'armée destinée à la conquête de la Marche. En même temps Alfonse faisoit avancer ses troupes vers cette province. Sforza, affoibli par la défection de plusieurs de ses lieutenans, se voyoit attaqué par vingt-quatre mille hommes de cavalerie pesante, et n'en avoit guère que huit mille à leur opposer. Il ne pouvoit se hasarder à livrer bataille avec des forces si disproportionnées ; il prit donc le parti de destiner la moitié environ de ses soldats à former la garnison des

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 324. — *Raynaldi Annal. Eccles.* 1443, §. 1, p. 273. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1108. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 111.

principales villes de la Marche. Il y plaça en même CHAP. LXXI.
temps des gouverneurs, qui presque tous lui te- 1443.
noient par des mariages, ou par les liens du sang. Pendant qu'il leur donnoit la commission de lasser la patience des ennemis, en se défendant jusqu'à l'extrémité s'ils étoient assiégés, il jugea convenable de se tenir en dehors de toute attaque, avec quatre mille hommes environ, qui formeroient le noyau d'une nouvelle armée, à la tête de laquelle il pourroit marcher à la délivrance de ses cités, lorsque le moment lui paroîtroit favorable (1). Il choisit pour sa résidence la ville de Fano, dans les états de Sigismond Malatesti son gendre, et il la fortifia de manière à pouvoir y soutenir au besoin un long siége. En même temps il ne cessoit de solliciter les secours des républiques de Florence et de Venise, et sa retraite en Romagne le mettoit à portée de les recevoir plus tôt. Les deux républiques sentoient bien que, pour leur sûreté, elles devoient sauver le général, seul capable à son tour de les sauver dans un moment de danger; mais leurs préparatifs ne se faisoient point avec assez de diligence. Heureusement pour Sforza, Philippe, qui avoit bien voulu l'affoiblir, ne vouloit pas le ruiner de fond en comble. A la fin de cette même année, il envoya solliciter Alfonse de se désister de la pour-

(1) *Fr. Adami Fragm. de Reb. Gest. in Civ. Firman.* L. II, cap. 85, p. 61.

CHAP. LXXI. suite de son gendre ; et à sa prière, ce roi victorieux abandonna une entreprise où il étoit assuré du succès (1).

1443.

Des révolutions beaucoup plus rapprochées de leurs états avoient causé de l'inquiétude à Florence et à Venise, et retardé les secours que ces républiques destinoient à Sforza. Depuis que Nicolas Piccinino avoit enlevé Bologne à l'Église, cette ville avoit rappelé ses exilés, et rendu à son gouvernement à peu près son ancienne forme républicaine, mais sous la surveillance de François Piccinino fils de Nicolas, qui en commandoit la garnison. Bientôt celui-ci conçut quelque défiance contre Annibal Bentivoglio, que lui-même avoit contribué à faire rappeler dans sa patrie, mais auquel il voyoit recouvrer rapidement le crédit qu'avoit exercé sa famille autrefois souveraine. Il trouvoit encore que les Bolonois se mettoient trop pleinement en possession de la liberté qu'il leur avoit promise ; ceux-ci se plaignoient, au contraire, qu'il vouloit trop réduire les priviléges qu'il s'étoit engagé à leur conserver. Sur ces entrefaites, François Piccinino alla prendre les bains de Castel San-Giovanni, et il s'y fit accompagner par Annibal Bentivoglio, Gaspard, et Achille Malvezzi, avec plusieurs autres

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 331. — *Annales Foroliviens.* T. XXII, p. 222. — *Barthol. Facii Rer. Gestarum Alphonsi.* L. VIII, p. 117.

gentilshommes bolonois. Au sortir du premier repas qu'il fit avec eux, il fit arrêter les trois premiers, qui furent immédiatement transportés dans trois forteresses éloignées. Les Bolonois s'adressèrent au duc Philippe et à Nicolas Piccinino, pour faire relâcher leurs trois illustres concitoyens; mais toutes leurs instances furent inutiles. Galeazzo Marescotti aima mieux recourir à lui-même qu'à un maître injuste, pour remettre en liberté Annibal Bentivoglio son ami. Il se rendit à Varano, dans l'état de Parme, où il savoit qu'Annibal étoit enfermé; il séduisit un maréchal ferrant, employé dans le château, qui lui en fit connoître tous les passages, et les lieux où l'on plaçoit des sentinelles. Marescotti s'associa ensuite cinq gentilshommes bolonois; il entra avec eux par escalade dans Varano; il tua la sentinelle qu'il trouva sur son passage; il surprit dans leur sommeil le commandant du fort, et les cinq ou six soldats qui étoient sous ses ordres, et se faisant livrer Annibal Bentivoglio, il repartit à l'instant même avec lui pour Bologne. Leurs amis qui les attendoient, leur procurèrent l'entrée de la ville, dans la nuit suivante, celle du 5 juin 1443, avec des échelles de cordes qu'ils leur jetèrent par-dessus les murs. Un parti nombreux s'étoit rassemblé en silence dans leurs maisons. Tout à coup ils en sortirent, appelant à grands cris le peuple aux armes et à la liberté.

CHAP. LXXI. 1443.

CHAP. LXXI. 1443.

En même temps on sonna le tocsin à l'église de Saint-Jacques; une foule de citoyens vint se joindre à eux, et François Piccinino, surpris dans le palais public, y fut fait prisonnier avec les soldats qui devoient le défendre (1).

Bologne ayant recouvré sa liberté, et ayant mis Annibal Bentivoglio à la tête de son gouvernement, fit aussitôt demander aux Florentins et aux Vénitiens de l'admettre dans leur ligue, qui sembloit destinée à accueillir tous les peuples libres. Malgré le danger d'exciter la colère du duc de Milan, et de renouveler la guerre, les deux républiques n'hésitèrent pas. Les Florentins firent passer à Bologne Simoneta du camp Saint-Pierre, avec quatre cents chevaux, et les Vénitiens Tiberto Brandolini avec cinq cents. Ces deux généraux, joints aux Bolonois, remportèrent le 14 août, sur Louis del Verme, officier de Piccinino, une victoire qui affermit l'indépendance de Bologne. Le premier usage que fit Annibal Bentivoglio de ses avantages, fut de racheter la liberté des deux Malvezzi qui avoient été arrêtés avec lui, aussi bien que des deux Canedoli, chefs d'une faction contraire, qu'il

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 325. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1200. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 840. — *Marin Sanuto, Vite de' D.* p. 1108. — *Hier. de Bursellis Annal. Bononiens.* T. XXIII, p. 879. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 667 670.

espéroit gagner par des bienfaits. Tous quatre CHAP. LXXI.
furent relâchés en échange de François Piccinino 1443.
qu'il rendit à son père (1).

Les Florentins eux-mêmes ne furent pas absolument exempts de troubles dans leur intérieur. Cosme de Médicis ne cherchoit point, il est vrai, à gouverner la ville en prince; mais, comme chef de parti, il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Néri, fils de Gino Capponi, l'égaloit en réputation et presque en pouvoir; seul dans Florence, il s'étoit maintenu éminent en dignité sous les deux gouvernemens. Il ne s'étoit point lié avec les Albizzi, et n'avoit point été entraîné dans leur chute; mais il ne se regardoit point non plus comme obligé de faire la cour aux Médicis. Considéré par ses concitoyens, il ne l'étoit pas moins par les soldats. A plusieurs reprises il avoit commandé les armées florentines, et seul parmi les magistrats, il avoit fait briller à leurs yeux des vertus militaires. On devoit à son père la conquête de Pise; à lui la victoire d'Anghiari sur Piccinino, et la conquête du Casentin. Autant la ville entière considéroit Capponi, autant Cosme de Médicis ressentoit de jalousie contre lui. Déjà, au mois de septembre 1441, il avoit cherché à l'humilier par l'affront le plus sanglant. Parmi les amis de Néri Capponi, un des plus zélés étoit

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 327.

CHAP. LXXI. 1443. Baldaccio d'Anghiari, condottière affidé à la république, qui avoit toujours commandé l'infanterie, et qui s'étoit acquis une grande réputation dans cette arme, dont on commençoit enfin à sentir l'importance. Baldaccio pouvoit, dans un tumulte populaire, donner des secours essentiels à Capponi, et faire recueillir à lui seul les fruits d'une victoire que Médicis ne vouloit partager avec personne. Des soupçons aussi vagues suffirent aux chefs du parti régnant pour les décider à se défaire d'un homme éminemment distingué. A leur odieuse politique se joignit le ressentiment du gonfalonier de justice, Barthélemy Orlandini, le même qui avoit abandonné si lâchement Marradi en 1440. Celui-ci savoit que Baldaccio avoit parlé avec mépris de sa conduite, qu'il l'avoit accusé de lâcheté devant la magistrature et devant l'armée, et il se flattoit de réhabiliter sa réputation, en faisant périr son accusateur. Un jour il fit appeler Baldaccio au palais : ce capitaine s'y rendit sans aucune défiance. Le gonfalonier l'entretint quelque temps d'affaires relatives à la solde des troupes, en se promenant le long des corridors qui dominent la place publique. Tout à coup des soldats, apostés par Orlandini, s'élancèrent sur Baldaccio, le poignardèrent, et jetèrent son corps, par les fenêtres du palais, sur la place près de la douane, où il resta exposé tout le jour aux regards du peuple.

Un acte aussi violent de tyrannie, exercé dans une république, ne fut suivi d'aucune enquête, d'aucun jugement; car, par une étrange imprudence, les Florentins si jaloux de leur liberté, n'avoient rien fait pour se mettre à l'abri des abus du pouvoir judiciaire. Baldaccio d'Anghiari fut regardé par la foule comme coupable de quelque trahison inconnue, puisqu'il étoit puni; les amis de Cosme s'enorgueillirent de ce qu'on n'osoit point disputer leur autorité; ceux de Néri Capponi tremblèrent, et pendant quelque temps on ne remarqua plus d'opposition dans les conseils (1). CHAP. LXXI. 1443.

Lorsqu'au bout de trois ans de paix, les rivaux de Médicis commencèrent à reprendre quelque assurance, Cosme les frappa d'une nouvelle terreur, par un moyen plus conforme, il est vrai, aux usages de la république, mais non moins subversif de la liberté. La Seigneurie qui siégeoit au mois de mai 1444, se fit attribuer par les conseils le pouvoir dictatorial de la balie, en commun avec environ deux cent cinquante citoyens qui furent choisis à cet effet (2). Cette magistrature arbitraire, que les lois mêmes mettoient au-dessus des lois, restreignit le nombre de ceux qui pouvoient entrer dans la Seigneurie; 1444.

(1) *Nic. Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 190. — *Scipione Ammirato.* L. XXI, p. 37.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 44.

CHAP. LXXI. 1444. elle ôta l'emploi de secrétaire d'état, ou de chancelier des réformations, à Philippe Peruzzi, et elle l'exila; elle éloigna l'époque du rappel de tous ceux qui étoient déjà exilés; elle en condamna de nouveaux, sans information et sans procès; elle priva de toute part aux magistratures toutes les familles qui pouvoient être suspectes au parti dominant, et elle affermit ainsi le gouvernement dans les mains de l'étroite oligarchie qui s'en étoit emparée (1).

Ce fut après avoir assuré ainsi leur pouvoir au dedans, et l'avoir confirmé au dehors par le renouvellement de leur alliance avec le duc de Milan (2), que les chefs de la république florentine songèrent à donner des secours plus efficaces à leur allié François Sforza. Déjà, ils avoient négocié avec Philippe-Marie Visconti un traité publié à Venise le 18 octobre 1443, par lequel le duc s'engageoit à envoyer à son gendre un secours de trois mille chevaux et mille fantassins (3); et bientôt ils ordonnèrent à ce même Simoneta, qui avoit défendu les Bolonois, de s'avancer au travers de la Romagne, pour faire sa jonction avec Sforza.

1443.

Le comte François Sforza avoit encore éprouvé

(1) *Nic. Macchiavelli, Istor. Fior.* L. VI, p. 193.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 43.

(3) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 1111.

de nouveaux désastres ; il avoit été abandonné CHAP. LXXI.
par Troïle de Rossano et par Pierre Brunoro ; 1443.
et cependant le premier, vieil officier formé par son père, et déjà parvenu à sa soixantième année, sembloit devoir être au-dessus des séductions de la cupidité ou de l'inconstance. Un grand nombre d'autres officiers avoient quitté en même temps les drapeaux de Sforza pour passer sous ceux d'Alfonse ; ils avoient entraîné avec eux presque tous leurs soldats, et le peuple inconstant de la Marche d'Ancône s'étoit révolté de toutes parts, sans avoir d'autre but ou d'autre espoir que celui de changer de maîtres.

François Sforza, ulcéré de l'indignité qu'il éprouvoit, en tira à son tour une indigne vengeance. Comme le roi Alfonse s'approchoit de Fermo avec Troïle, Brunoro, et les transfuges qui faisoient la plus grande partie de son armée, Sforza écrivit aux premiers pour les avertir que le moment étoit enfin venu de faire ce qu'ils lui avoient promis. Il confia cette lettre à un messager qu'il savoit devoir être pris en se rendant au camp ennemi, et il fit en même temps répandre dans le sien des bruits vagues d'une grande révolution qui ne pouvoit plus tarder, et qui feroit nager tous ses soldats dans la joie et dans l'opulence. Le messager de Sforza fut en effet arrêté, et la lettre adressée aux deux capitaines fut portée à Alfonse. Elle remplit d'une

CHAP. LXXI. 1443.

extrême terreur le roi aragonois, qui se crut trahi par les deux transfuges; le rapport des espions qu'il entretenoit dans l'armée de Sforza, le confirma encore dans sa défiance. Il fit armer en hâte tout ce qu'il avoit de soldats les plus fidèles; il fit saisir, dépouiller et charger de fers Troïle et Brunoro, qui s'étoient rendus dans son pavillon; et tandis qu'il abandonnoit leurs soldats à l'avarice et à la vengeance des siens, il fit traîner les deux capitaines, d'abord à Naples, ensuite dans une forteresse du royaume de Valence, où ils languirent plus de dix ans dans un cachot (1).

Pierre Brunoro avoit enlevé dans la Valteline une jeune fille nommée Bonna, qui le suivoit en habit de soldat, et qui combattoit toujours à ses côtés. Cette femme, attachée par la plus tendre affection à son maître et à son amant, entreprit de procurer sa liberté. Elle alla de ville en ville chercher tous les capitaines, tous les magistrats, tous les princes pour lesquels Brunoro avoit combattu; elle leur demanda des attestations de fidélité, et des recommandations auprès d'Alfonse; elle passa même en France, pour obtenir de la pitié ou de la galanterie des princes français une assistance qu'ils ne voulurent point re-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 328. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1128. — *Barthol. Facii.* L. VIII, p. 123. L'auteur arriva au camp ce jour-là même.

fuser à une femme. Avec toutes ces recommandations elle revint auprès d'Alfonse; elle le toucha par le zèle et la constance qu'elle avoit mis à rassembler tant de sollicitations, et elle obtint de lui la liberté de Brunoro. Ils passèrent ensemble au service des Vénitiens, avec un appointement de vingt mille ducats. Devenue la femme de celui qu'elle avoit sauvé, elle continua à combattre à ses côtés; elle le suivit en Grèce, où Pierre Brunoro périt à Négrepont en 1466, et elle ne put lui survivre; elle mourut la même année (1). CHAP. LXXI. 1443.

Le roi Alfonse, après avoir dispersé lui-même les transfuges qu'il avoit rassemblés, se retira dans son royaume, d'après les instances du duc de Milan. Sforza se trouva dès lors à peu près égal en forces à Nicolas Piccinino; d'ailleurs dans le même temps une armée auxiliaire, d'en-

(1) *Muratori, Annali d'Italia. Ad ann.* 1443. Sur l'autorité de *Cristoforo da Costà, Elogi delle Donne illustri.* — Porcelli vit, en 1453, Pietro Brunoro, qui servoit alors dans l'armée de Jacques Piccinino, après avoir recouvré sa liberté. Il dit que ce capitaine parmesan étoit, à cette époque, vieux, louche, et affoibli d'un côté par une paralysie; que Bonna, qui l'accompagnoit, portoit un carquois sur ses épaules, un arc à la main, et des bottines de soldat, avec un casque sur la tête. « C'est, « dit-il, une femme petite, vieille, jaune, et d'une extrême « maigreur; mais elle est sincère, fidèle à son ami, et elle a « traversé l'océan à plusieurs reprises, pour le voir et lui rendre « la liberté. » *De Gestis Scipionis Piccinini.* T. XXV. *Rer. Ital.* p. 43.

CHAP. LXXI. 1443. viron quatre mille chevaux, soldée par les Vénitiens et les Florentins, se formoit pour lui dans la Romagne. Les pluies de l'automne avoient commencé, et les ennemis qui avoient vu pendant tout l'été Sforza condamné à l'inaction, ne croyoient pas devoir le craindre au retour de la mauvaise saison. Alfonse avoit mis ses troupes en quartier d'hiver; et Nicolas Piccinino, fortifié à Monte-Lauro, près de Pesaro, n'avoit pas besoin de sortir de son camp, pour couper la communication entre l'armée des deux républiques, qui, sous les ordres de Taddée d'Este, s'étoit avancée jusqu'à Rimini, et celle qui s'étoit enfermée dans Fano. Mais François Sforza étoit impatient de rétablir sa réputation compromise par tant de revers; il rappela secrètement les corps qui, sous les ordres d'Alexandre son frère et de Sarpellion, avoient défendu la Marche d'Ancône; il réunit sous ses drapeaux plusieurs compagnies d'infanterie qu'Alfonse avoit licenciées en entrant en quartiers d'hiver; il fit avertir Taddée d'Este de s'avancer de son côté vers Monte-Lauro, et, le 8 novembre 1443, il se mit en mouvement pour s'approcher de Piccinino. Comme il avançoit, il rencontra un héraut d'armes que celui-ci lui envoyoit sous quelque prétexte pour reconnoître ses mouvemens. « Va dire à ton maître, lui dit Sforza, que nous allons boire à sa rivière. » En effet, pour arriver à Piccinino, il falloit passer le

Foglia, l'ancien Pisaurus, qui couvroit le camp placé entre Monte-Lauro et Monte-all'Abbate. Sforza n'avoit point cependant l'intention d'engager le combat le soir même de son arrivée; une petite pluie, qui rendoit plus glissante l'éminence sur laquelle l'ennemi étoit placé, ajoutoit aux désavantages de l'attaque; il vouloit seulement camper en présence de Piccinino, et y attendre Taddée d'Este. Mais une affaire générale fut engagée par des escarmouches au passage de la rivière. Les soldats de Sforza, déja occupés à tracer leur camp sur l'autre bord, furent repoussés par un nombre supérieur. Ils revenoient sans cesse à lui, pour demander des renforts et de nouveaux chevaux; Sforza les ramena à l'ennemi, et leur reprocha leur manque de constance; en même temps il avoit détaché Sarpellion avec un corps considérable, qui, tournant l'armée de Piccinino par la gauche, parut tout à coup au-dessus d'elle sur le haut de la colline. A cette vue, Piccinino ne put retenir ses soldats, il fut entraîné lui-même dans leur fuite vers le camp. Il espéroit encore s'y défendre; plusieurs de ses braves soutinrent quelque temps le combat sur les portes, enfin ses retranchemens furent forcés par l'impétuosité du vainqueur. Un butin immense tomba entre les mains des soldats de Sforza, qui, tandis qu'ils s'approprioient les armes et les chevaux, faisoient évader les captifs. Ceux-ci profitèrent

CHAP. LXXI. 1443.

CHAP. LXXI. 1443. des ténèbres pour se réfugier dans les villes et les châteaux du voisinnage, et Piccinino lui-même, errant toute la nuit dans des montagnes incultes, n'arriva qu'avec peine le lendemain à Monte-Sicardo, où il se mit en sûreté. Sforza, pour profiter de sa victoire, vouloit conduire à l'instant même son armée dans la Marche d'Ancône, qu'il auroit punie de sa rébellion, et soumise toute entière en peu de jours; mais Sigismond Malatesti, son gendre, l'arrêta par son importunité, et se fit payer l'hospitalité qu'il lui avoit accordée, en employant ses troupes à reconquérir Pesaro (1).

1444. Piccinino, aidé par les trésors de l'Église, trouva moyen, pendant l'hiver, de rassembler ses soldats; tandis que Sforza, dont les finances étoient épuisées, pouvoit difficilement empêcher de nouvelles défections. Les subsides que lui payoit la république de Venise furent retenus en entier par Sigismond Malatesti, qui prétendoit avoir de gros arrérages à réclamer. Ceux de Florence furent transmis à son lieutenant Sarpellion, qui soutenoit la guerre avec beaucoup de valeur, dans les territoires d'Osimo et de Recanati; et

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VI, p. 338-343. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1112. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 126. — *Francisci Adami Fragm. de Rebus gestis in civit. Firmana.* L. II, cap. 97, p. 66.

le gros de l'armée qui demeuroit sous les ordres CHAP. LXXI.
immédiats de François Sforza, ne touchoit point 1444.
sa solde, en sorte qu'il ne pouvoit refaire les équipages qu'il avoit perdus. Cette guerre manifestoit la foiblesse de la petite monarchie militaire que Sforza avoit fondée; son pays étoit dévoré par les soldats, et les mêmes contributions qui poussoient les peuples à la révolte, ne suffisoient pas pour entretenir le quart de ses troupes. Lui qui s'étoit montré si redoutable au duc de Milan, lorsqu'il faisoit la guerre pour les autres, il ne pouvoit, dans ses propres états et pour sa propre cause, ni tirer parti de ses victoires, ni se relever d'une défaite (1).

Mais Philippe-Marie Visconti, dont on ne pouvoit jamais prévoir les résolutions, tour à tour produites par son inconstance, ou par une politique subtile, vint encore une fois au secours de son gendre. D'après les sollicitations de Venise et de Florence, il envoya François Landriani, un de ses conseillers, aux deux généraux qui combattoient dans la Marche, pour les inviter tous deux à une trève. En même temps il fit dire à Nicolas Piccinino qu'il avoit à lui parler de choses de la plus haute importance, et il le pressa de se rendre sans retard à Milan. Piccinino et Sforza paroissoient également disposés à signer un ar-

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. VII, p. 349.

CHAP. LXXI. mistice; le seul légat du pape ne voulut point y
1444. consentir (1). Cependant Piccinino, soit qu'il fût désireux de connoître les nouveaux projets du duc, soit qu'il s'empressât de lui obéir, confia son armée à son fils François, et se rendit à Milan. Sforza, réduit aux dernières extrémités, résolut de faire dépendre son sort des chances d'une bataille pendant l'absence de son rival; il employa le peu d'argent qui lui restoit à pourvoir son armée de vivres pour huit jours; il retira ses soldats de toutes ses garnisons, et il se mit à la recherche de l'ennemi. François Piccinino étoit alors dans une position inattaquable près de Macereta; il eut l'imprudence de ne s'y pas tenir, et de s'avancer jusqu'à Mont-Olmo, lieu fort cependant, mais qui l'étoit bien moins que celui qu'il venoit de quitter. C'est là qu'il fut attaqué par Sforza le 19 août 1444.

Le légat du pape, qui suivoit l'armée de Piccinino, exhorta les soldats au combat; il promit la vie éternelle à ceux qui mourroient pour la sainte Église romaine, et il menaça leurs adversaires d'une éternelle damnation. « Mais ces dis« cours du légat, dit Simoneta, historien présent « à la bataille, n'étoient point écoutés, ou étoient « méprisés, comme il arrive toujours entre des « hommes accoutumés aux armes et à la guerre,

(1) *Joannis Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ.* L. VII, p. 353.

« qui s'occupent peu de la religion et du salut de « leurs âmes (1). » Le tableau de la misère passée, de l'opulence qui suivroit la victoire, que Sforza présenta à ses soldats, fit bien plus d'impression sur eux. Tandis qu'ils avoient à vaincre en même temps et la supériorité du nombre, et le désavantage du lieu, leur capitaine fit paroître sur les hauteurs, tous les valets de son armée, avec une lance à la main, pour faire croire qu'il avoit en réserve un corps de troupes fraîches, prêt à entrer dans le combat. Cette vue seule décida la déroute de l'armée de l'Église. Jacques Piccinino, le plus jeune des fils de Nicolas, réussit à s'enfuir jusqu'à Recanati; mais François son aîné fut fait prisonnier dans un marais, où il cherchoit à se cacher, et où l'écuyer qui l'accompagnoit le fit connoître. Le légat du pape, Capranica, qui s'étoit dépouillé de ses habits pontificaux, fut, avant d'être reconnu, long-temps maltraité par les soldats qui le firent prisonnier. On compta parmi les captifs la plupart des capitaines et des centurions, avec les trois quarts des soldats. Le château de Mont-Olmo, où tous les bagages de l'armée étoient déposés, se rendit au vainqueur dès le lendemain (2).

CHAP. LXXI. 1444.

En peu de jours François Sforza soumit les villes

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VII, p. 355.

(2) *Jo. Simonetæ.* L. VII, p. 357. — *Annales Foroliv.* T. XXII, p. 222. — *Marin Sanuto.* p. 1115.

CHAP. LXXI. 1444. de Macerata, San-Severino, Cingoli, Iesi, et beaucoup d'autres qui se hâtèrent de lui envoyer leurs députés, et de lui ouvrir leurs portes. Mais il étoit bien plus empressé de faire sa paix avec le pape, que de tenter de nouvelles conquêtes. Il fit dire à Eugène que, loin de vouloir profiter de ses avantages pour dépouiller l'Église, il ne désiroit rien tant que de lui prouver sa soumission; il demanda avec instance l'ouverture d'un congrès, pour y traiter de sa réconciliation. Le pape, qui n'était pas sans crainte à Pérouse, où il résidoit, consentit à ouvrir des conférences. Les ambassadeurs de Venise et de Florence secondèrent Sforza par leurs sollicitations, et la paix fut enfin signée le 10 octobre. Cependant les hostilités ne devoient cesser que le 18. Huit jours étoient donnés à Sforza pour recouvrer, s'il le pouvoit, les villes qu'il avoit perdues. Ce qu'il posséderoit après ce terme lui devoit demeurer en fief, avec le titre de marquisat, et le reste de la Marche devoit retourner au domaine immédiat de l'Église romaine. Les villes d'Ancône, Osimo, Fabbriano et Recanati, furent les seules qui, dans ces huit jours, ne rentrèrent pas sous l'autorité de François Sforza, encore furent-elles obligées de lui payer à l'avenir les tributs qu'elles payoient auparavant à la chambre apostolique (1).

(1) *Jo. Simonetæ.* L. VII, p. 361. — *Annal. Eccles. Ray-*

Nicolas Piccinino qui, sur la demande de Visconti, s'étoit rendu à Milan, fut reçu dans cette capitale avec les plus grands honneurs. On ne sut point quels avoient été les motifs du duc pour l'appeler auprès de lui. Macchiavel suppose qu'il n'en eut point d'autre que de tirer son gendre Sforza d'embarras; et il assure que la douleur que ressentit Piccinino d'avoir été la dupe d'un aussi grossier artifice, fut la cause première d'une maladie dont il fut bientôt atteint (1). Si le chagrin l'occasionnoit, ce chagrin fut encore redoublé sans doute par la nouvelle, qu'il ne tarda pas de recevoir, de la défaite de son armée à Mont-Olmo, et de la captivité de son fils aîné. Piccinino, déjà avancé en âge, ne pouvoit se consoler de n'avoir pas acquis par tant combats, par tant de victoires, un lieu où reposer sa tête. Tous les grands généraux de son siècle s'étoient successivement élevés au pouvoir souverain; il sembloit y avoir plus de droits qu'un autre, puisque la principauté de Braccio lui auroit dû appartenir par héritage aussi bien que son armée; et seul cependant il n'étoit pas plus riche ou plus puissant à la fin de sa carrière qu'il ne l'avoit été en la commençant. Il avoit perdu Bologne, dont il avoit compté faire sa capitale; deux défaites éprouvées coup sur coup

CHAP. LXXI. 1444.

naldi. 1444, §. 22, p. 197. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1115.

(1) *Macchiavelli, Istorie.* L. VII, p. 194.

CHAP. LXXI. 1444. avoient dissipé ses richesses et dispersé ses soldats; l'un de ses fils étoit prisonnier, l'autre fugitif; et il n'avoit de ressources que dans la générosité d'un prince accusé par l'Italie entière d'inconstance, et souvent de perfidie. Ce prince venoit, en le trompant, de causer sa ruine. D'ailleurs Visconti étoit déjà vieux, et il sembloit avoir désigné pour son successeur le plus mortel ennemi de Piccinino. La santé dès long-temps délabrée de ce vieux capitaine ne s'étoit soutenue jusqu'alors que par la force de son âme. Elle succomba aux noires réflexions que lui suggéroit sa situation. Il mourut de chagrin autant que de maladie, le 15 octobre 1444. Nicolas Piccinino doit être compté parmi les plus grands généraux qu'ait produits l'Italie. C'étoit le plus rapide dans ses expéditions, le plus audacieux, le plus fertile en expédiens, le plus prompt à réparer ses revers; le seul qui, après une défaite, fût encore en état de faire trembler ses ennemis (1). Philippe-Marie, qui ne l'avoit jamais dignement récompensé, pleura amèrement sa perte. Il avoit besoin d'un homme toujours obéissant à ses bizarres caprices, et toujours entreprenant; d'un homme à qui il pût confier sans partage l'administration militaire de ses projets sans avoir be-

(1) *Cristoforo da Soldo. Istor. Bresciana.* p. 831. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1128. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1115.

soin de l'initier dans sa politique. Au moment CHAP. LXXI.
cependant où son général le plus affidé lui étoit 1444.
ravi, il venoit d'en perdre un autre, qui auroit été digne de recueillir sa confiance; Jean-François de Gonzague, marquis de Mantoue, celui qui l'avoit si vaillamment servi dans la guerre de Brescia, étoit mort le 8 septembre 1444; et son fils Louis qui lui succéda, chercha bientôt à s'attacher à la république de Venise (1).

François Sforza, gendre de Visconti, ne paroissoit pas disposé à obéir à son beau-père avec un dévouement aussi aveugle que l'avoit fait Piccinino. Il avoit lui-même ses projets et son ambition personnelle qu'il n'oublioit jamais. Ses alliances avec Florence et Venise, dont il ne vouloit pas se détacher, causoient à Philippe-Marie une constante défiance. Le duc de Milan, à qui sa fille, femme de Sforza, venoit de donner un petit-fils (2), profita de ce lien nouveau, et du souvenir des derniers services qu'il avoit rendus à son gendre, pour obtenir de lui que François Piccinino fût remis en liberté. Il l'appela à Milan, ainsi que son frère Jacob; il les mit à la tête des troupes de Braccio; il leur fournit de l'argent, des armes et des chevaux pour

(1) *Marin Sanuto, Vite.* p. 1116.

(2) Galeaz Marie, fils de Sforza et de Blanche Visconti, naquit le 14 janvier 1444. Son aïeul parut alors se réjouir de se voir revivre dans un petit-fils. *Jo. Simonetæ Hist.* L. VI, 348.

CHAP. LXXI. 1444. remonter cette grande compagnie de soldats aventuriers, qu'il vouloit pouvoir opposer toujours à celle de Sforza ; et il s'efforça de s'acquitter envers eux de ce qu'il devoit à leur père (1). Cependant, comme il n'avoit point encore en eux une parfaite confiance, il désira attacher aussi à son service un capitaine dont la réputation fût déjà établie, et dont il pût tirer un plus grand parti. Il jeta pour cela les yeux sur Sarpellion, le meilleur des lieutenans de Sforza ; il lui fit des propositions secrètes ; et Sarpellion, après une négociation qui n'échappa point à la vigilance de son chef, demanda un congé pour aller à Milan. Sforza savoit que s'il fournissoit un général à son beau-père, ce général seroit bientôt employé contre lui-même ; il connoissoit Sarpellion pour un homme avide et cruel, mais il avoit éprouvé ses talens militaires et sa fidélité, à une époque où presque tous ses autres lieutenans l'avoient abandonné. Sarpellion avoit défendu la Marche d'Ancône, avec autant d'habileté que de constance, contre Alfonse et contre Piccinino. Il étoit difficile peut-être de mettre à couvert les intérêts de Sforza, en respectant les droits de son lieutenant ; mais le parti auquel s'arrêta ce général, qu'on célébroit pour sa générosité, fait bien voir à quel degré de dépravation la morale

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VII, p. 362.

publique étoit tombée, et quels exemples Machiavel avoit sous les yeux lorsqu'il écrivit son Traité du Prince. Sforza fit saisir Sarpellion dans la forteresse de Fermo; il l'effraya par les apprêts d'un procès criminel, avec l'épreuve, ou du moins la menace de la torture, et il arracha, ou prétendit avoir arraché de lui l'aveu de trames coupables; ensuite de quoi il le fit pendre le 29 novembre 1444 (1). CHAP. LXXI. 1444.

Cependant François Sforza eut bientôt lieu de se repentir de cette action impolitique autant que cruelle. Philippe-Marie Visconti en fut indigné; il proclama l'innocence de Sarpellion, qui n'avoit perdu la vie que pour avoir voulu passer, en temps de paix, du service d'un gendre à celui de son beau-père; il jura de s'en venger, et il commença dès lors à tout disposer pour une guerre nouvelle.

Quelques intrigues en Romagne préparoient déjà la vengeance de Visconti et de Sarpellion. Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, qui, pendant la guerre de la Marche, avoit donné un asile à Sforza son beau-père, ne possédoit qu'une partie des états de sa famille. Tandis que son frère Dominique régnoit à Césène, Galeazzo Malatesti, son cousin, étoit seigneur de Pesaro et

(1) *J. Simonetæ*. L. VII, p. 362. — *Franc. Adami Fragmentor*. L. II, cap. 98, p. 67.

CHAP. LXXI. de Fossombrone; et comme il n'avoit point d'enfans, Sigismond espéroit en hériter. Mais Galeazzo avoit pour conseiller et pour unique ministre, Frédéric, second fils du comte Guido de Montefeltro, qui n'étoit point favorable à Sigismond. Ce Frédéric, qui fut ensuite l'honneur de la maison de Montefeltro, passoit pour être un enfant adultérin. On le croyoit fils de Berardino de la Carda des Ubaldini, un des meilleurs condottieri du commencement du siècle. Cependant, son père légitime, Guido, étoit mort le 20 février 1442. Oddo Antonio, fils aîné de Guido, lui succéda, et obtint du pape, au mois d'avril de la même année, le titre de duc d'Urbin. Mais son gouvernement devint bientôt insupportable au peuple; il fut tué dans un soulèvement, le 22 juillet 1444; Frédéric fut rappelé de Pesaro, et succéda à la souveraineté de Montefeltro et d'Urbin (1). Peu de temps après, il s'attacha à François Sforza, pour apprendre l'art de la guerre sous ce grand capitaine. Il entra au mois d'août 1444, à son service, avec quatre cent une lances et quatre cent un fantassins (2). Il épousa ensuite une fille de Sforza; et négociant en son nom avec Galeazzo Malatesti, il acheta du dernier ses deux

1444.

(1) *Guernieri Bernio, Istoria d'Agobbio*. T. XXI, p. 981, 982. — *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 222.

(2) *Guernieri Bernio, Ist. d'Agobbio*. p. 983.

seigneuries, pour le prix de vingt mille florins (1). François Sforza, qui avoit fourni l'argent, réserva Pesaro pour en faire une petite principauté en faveur de son frère Alexandre Sforza, et il laissa Fossombrone à Frédéric de Montefeltro, comme récompense de son habileté dans cette négociation. Sigismond Malatesti vit avec un extrême regret ces petits états sortir de sa famille. Visconti eut soin d'aigrir son ressentiment; il fit entrer Sigismond à la solde d'Eugène IV, et il l'engagea à se tenir prêt pour le moment où Sforza pourroit être dépouillé de cette Marche d'Ancône qu'on lui envioit toujours (2).

CHAP. LXXI. 1444.

1445. Visconti s'engageoit en même temps, au mépris des traités qu'il avoit signés, dans une autre intrigue qui devoit rallumer la guerre. Il regrettoit la souveraineté de Bologne, récemment enlevée à Nicolas Piccinino, et il se flattoit de la recouvrer à l'aide des factions qu'il entretenoit dans cette république. Son alliance avec Eugène IV lui avoit permis de réunir le parti de l'Église à celui des anciens fauteurs de la maison Visconti; tous deux étoient également opposés au parti de l'indépendance qui dominoit alors. Annibal Bentivoglio, chef de ce dernier, étoit

(1) *Guernieri Bernio, Istoria d'Agobbio*. p. 983. — *Annales Foroliv*. p. 222.

(2) *Jo. Simonetæ*. L. VII, p. 364.

CHAP. LXXI. en même temps le chef de la république bolo-
1445. noise. Ce citoyen vertueux, pour conserver la paix dans sa patrie, avoit cherché à s'attacher, par des bienfaits, ceux qui dirigeoient la faction opposée. Il avoit racheté des prisons de Piccinino deux gentilshommes de la maison des Canedoli, et il les avoit ensuite unis à sa famille par des mariages (1). Ce fut à cette même famille des Canedoli, que des agens du duc de Milan et du pape s'adressèrent, pour faire assassiner Annibal Bentivoglio. On leur promit l'appui de la sainte ligue, récemment renouvelée entre les deux souverains. Taliano Furlano, avec quinze cents chevaux du duc de Milan; Charles de Gonzague, et Louis de San-Severino avec des troupes de l'Église, devoient s'approcher de Bologne pour les seconder, dès que le complot auroit éclaté; et l'on conduisit la conspiration, selon l'esprit qui dominoit alors chez les prêtres, sous le manteau sacré de la religion.

François des Ghisilieri, l'un des conjurés, pria Annibal Bentivoglio de présenter au baptême un enfant qui lui étoit né deux mois auparavant. Bentivoglio, qui saisissoit toutes les occasions de rapprocher les deux factions, accepta avec empressement une offre qui établissoit une sorte de

(1) *Nicolo Macchiavelli* L. VI, p. 196. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 47. — *Hieron. de Bursellis, Annal. Bononiens.* T. XXIII, p. 881.

parenté religieuse entre lui et ses anciens adversaires. Le jour fut fixé au 24 juin 1445, et l'église de Saint-Pierre fut choisie pour la cérémonie. Après le sacrement, Annibal Bentivoglio sortit de l'église avec Ghisilieri, pour se rendre au festin préparé chez le dernier. Les Canedoli, et plusieurs de leurs créatures, formoient le cortége. Quand ils arrivèrent devant la maison de Ghisilieri, Balthasar Canedolo, avec les assassins, entourèrent Bentivoglio, et tirèrent leurs couteaux. Bentivoglio mit la main sur la garde de son épée pour se défendre; mais François Ghisilieri lui saisit les deux bras par derrière et lui dit, « Compère, compère! il faut que tu prennes patience. » et, pendant qu'il le tenoit ainsi, on le poignarda (1). Les Canedoli et les Ghisilieri coururent aussitôt les rues de Bologne, en criant *vive le Peuple et la sainte Ligue!* et ils massacrèrent tous les Bentivoglio qui tombèrent sous leurs mains. Mais Annibal, qui venoit de périr, étoit aimé de ses concitoyens; on se félicitoit d'avoir vu renaître sous son administration l'ancienne république de Bologne; personne ne désiroit retourner sous le joug ou du duc de Milan ou de l'Église. D'ailleurs, les ambassadeurs de Florence et de Venise, qui étoient à Bologne, s'étoient rendus, au moment du tumulte, auprès des magistrats, tous partisans

CHAP. LXXI. 1445.

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 676.

CHAP. LXXI. 1445. des Bentivoglio, et leur avoient offert l'assistance de Tiberto Brandolini, et de Guido Rangoni, généraux des troupes de leurs républiques, qu'ils firent ausitôt avancer. Dans la ville même, les amis des Bentivoglio, échappés au premier massacre, s'étoient rassemblés sur la place. Ils allèrent attaquer les Canedoli dans le quartier où ces derniers s'étoient fortifiés; ils les accablèrent par leur nombre, ils pillèrent et brûlèrent plus de cinquante de leurs maisons, ils ne pardonnèrent pas même à Baptiste Canedolo, chef de la famille, qui étoit demeuré étranger au complot; l'ayant trouvé dans un souterrain où il se cachoit, ils le mirent en pièces. Les secours promis aux conjurés par le duc et le pape, n'arrivèrent point à temps pour les sauver; Taliano Furlano ne parut sur le territoire bolonois que le surlendemain, 26 juin, et Charles Gonzague, avec San-Severino, le 2 juillet. Reconnoissant que leurs partisans étoient déjà sans vie, ils se retirèrent, après avoir ravagé les campagnes autour de la ville (1).

La victoire que les vengeurs du dernier chef de l'État venoient de remporter sur les Canedoli, ne mettoit en sûreté ni leur parti, ni la république, parce qu'il ne restoit point d'homme dans

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 678. — *Joann. Simonetæ*. L. VII, p. 365. — *Platina Hist. Mantuanæ*. L. VI, p. 841. — *Cristoforo da Soldo*, *Istoria Bresciana*. T. XXI, p. 833.

la maison de Bentivoglio qui pût se mettre à la tête du gouvernement. Annibal n'avoit laissé qu'un fils âgé de six ans ; personne ne se présentoit pour diriger l'administration, et l'on craignoit quelque division dans la faction régnante, qui occasionneroit sa ruine et celle de l'État. Mais, pendant qu'on étoit dans cette incertitude, l'ancien comte de Poppi, François de Battifolle, qui se trouvoit alors à Bologne, annonça aux magistrats que s'ils vouloient mettre à leur tête un proche parent d'Annibal, il pouvoit le leur indiquer. Il y avoit plus de vingt ans, ajouta-t-il, qu'Hercule, cousin d'Annibal Bentivoglio, se trouvant à Poppi, s'attacha à une jeune femme du pays, mariée à Ange Cascèse, dont il eut un fils nommé Santi. Ce fils ressembloit tellement à Hercule, qu'on ne pouvoit révoquer en doute son origine, et plusieurs fois, en effet, Hercule avoit affirmé au comte de Poppi, que cet enfant étoit à lui. Les magistrats de Bologne envoyèrent à Florence demander à Cosme de Médicis et à Neri Capponi, de leur faire connoître ce jeune homme. Santi, qui avoit perdu son père putatif, s'y étoit retiré, sous la surveillance d'un oncle nommé Antonio Cascèse, homme riche et ami de Neri Capponi. Personne dans sa famille ne paroissoit élever des soupçons sur la naissance légitime de Santi Cascèse ; lui-même n'en avoit non plus jamais conçu aucun. Cependant Capponi

CHAP. LXXI.

1445.

CHAP. LXXI. et Médicis firent rencontrer Santi avec les dé-
1445. putés de Bologne. Ceux-ci lui montrèrent tout le zèle et tout l'attachement que l'esprit de parti pouvoit faire naître; ils le sollicitèrent de venir dans leur ville jouir des honneurs, de la richesse et du crédit qui étoient réservés au chef d'une puissante république, et au sang des Bentivoglio. Santi repoussa d'abord, en rougissant, ces offres, qui supposoient le déshonneur de sa mère, et sa propre bâtardise. On eut beaucoup de peine à l'engager à prendre du temps pour réfléchir. Les dangers du rang auquel on l'appeloit, d'un siége encore trempé du sang de tous ses prédécesseurs, faisoient aussi sur lui une vive impression. Cosme de Médicis, qui voyoit son trouble et son indécision, lui dit enfin dans une dernière conférence : « Personne ne peut ici te donner « conseil que toi-même; c'est d'après ce que ton « cœur t'inspirera que tu dois te conduire. Si tu es « fils d'Hercule Bentivoglio, tu te sentiras en- « traîné vers des entreprises dignes de ton père « et de ta maison; si tu es fils d'Ange Cascèse, « tu demeureras à Florence, consacrant ta vie à « tes manufactures de laine, et à un vil repos. » Ces paroles, qui montroient la gloire, là où Santi avoit jusqu'alors placé le déshonneur, le décidèrent tout à coup. Il accepta les offres des Bolonois et le nom de Bentivoglio. On le fournit d'armes, de chevaux, d'habits et de nombreux

domestiques ; les premiers citoyens de Florence l'accompagnèrent à Bologne, où, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, on lui confia en même temps la tutelle du fils d'Annibal, et l'administration de la ville. Il s'y conduisit avec tant de prudence, que tandis que tous ses ancêtres avoient péri par le poignard de leurs ennemis, il vécut seize ans honoré de la considération publique, et il mourut en paix (1). Ce fut le 13 de novembre qu'il fit son entrée à Bologne. Les chefs de l'état qui l'attendoient au palais, lui conférèrent le même jour l'ordre de chevalerie (2).

Cependant le duc de Milan avoit pris occasion des troubles de Bologne pour recommencer la guerre. Taliano Furlano, qui avoit envahi le Bolonois au moment de la conjuration des Canedoli, s'étoit contenté de le traverser hostilement ; il avoit continué sa route vers la Romagne pour combiner ses opérations avec Sigismond Malatesti, et attaquer la Marche. Louis San-Severino et Charles Gonzague étoient entrés ensuite sur le Bolonois avec cinq mille chevaux. Les Florentins leur opposèrent Simoneta du camp Saint-

(1) Néri, fils de Gino Capponi, l'un des principaux acteurs dans cette singulière aventure, l'a racontée avec de grands détails. *Commentari*. T. XVIII, p. 1207-1211. *Voyez* aussi *Macchiavelli, Istor*. L. VI, p. 199.

(2) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 682. — *Hieronymi de Bursellis Annales Bononienses*. p. 883.

CHAP. LXXI. 1445. Pierre, qui arrêta leurs incursions (1). Mais le fort de la guerre devoit se porter sur la Marche d'Ancône. Philippe-Marie Visconti et Sigismond Malatesti avoient associé leurs ressentimens pour perdre François Sforza. Celui-ci, par une étrange infortune, se trouvoit poursuivi avec un égal acharnement par son gendre et par son beau-père. Une ligue redoutable s'étoit formée contre lui : Eugène IV et Alfonse de Naples s'étoient empressés de seconder la colère du duc de Milan. L'un et l'autre avoient fait la paix avec Sforza, moins d'une année auparavant, et dès lors aucune offense, aucune prétention nouvelle n'avoient donné lieu à recommencer les hostilités; mais Eugène IV croyoit fermement que sa puissance spirituelle lui donnoit le droit de se délier lui-même de tous les traités et de tous les sermens, aussitôt qu'il y voyoit son avantage.

Comme Sigismond Malatesti paroissoit à François Sforza le plus actif entre ses ennemis, c'est lui qu'il résolut d'attaquer le premier, espérant peut-être le forcer à la paix avant qu'il fût secouru par les autres. Sforza vint mettre le siége devant la Pergola; il prit cette riche bourgade le 22 juillet, et la pilla cruellement (2).

Mais bientôt Ascoli, dans la Marche, se ré-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 48.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VII, p. 364.

volta contre lui; Rinaldo Fogliano, son frère utérin, qui y commandoit, fut mis en pièces le 10 août par les habitans. En même temps, Taliano Furlano, général du duc de Milan; Louis, patriarche d'Aquilée, légat et général du pape, et Jean de Vintimille, général du roi Alphonse de Naples, s'avancèrent par des chemins différens, dans une petite principauté trop foible pour lutter avec chacun, même séparément. CHAP. LXXI. 1445.

François Sforza, qui avoit obtenu des sommes considérables de la république de Florence et de la bourse privée de Cosme de Médicis, ne se trouvoit cependant point en état de résister à un orage aussi violent. Il avoit établi son frère Alexandre à Fermo, avec une forte garnison, pour retenir dans le devoir cette forteresse, qu'il regardoit dans sa position comme la plus importante de toutes. Lui-même il avoit placé son camp devant Fano, pour empêcher la jonction de Taliano Furlano avec les troupes du pape et du roi (1). Pendant assez long-temps il sut empêcher cette réunion par des marches habiles; mais la rébellion de Rocca-Contrata, forteresse qui assuroit sa communication avec la Toscane, détruisit tous ses plans de campagne. Obligé de se rapprocher du pays d'où il attendoit des sub-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 369. — *Barthol. Facii*. L. VIII, p. 134.

CHAP. LXXI. 1445. sides, il prit enfin le parti d'abandonner la Marche à l'inconstance naturelle de ses peuples; de porter jusqu'à quinze cents cuirassiers la garnison que son frère commandoit dans Fermo; d'en laisser une non moins forte dans Iesi, et de se retirer ensuite avec son armée sur le territoire de son allié, le comte d'Urbin et de Monte-Feltro. A peine avoit-il pris cette résolution, que ses propres états se révoltèrent de toutes parts, et que toutes les villes ouvrirent leurs portes au pape; tandis que Sforza, pour se venger d'elles, attaquoit et incendioit les châteaux de Sigismond Malatesti (1). L'hiver survint enfin pour arrêter ces déprédations et ces barbaries réciproques. Alors Sforza se renferma dans Pesaro avec sa femme et ses enfans, tandis qu'il distribua sa cavalerie en Toscane, et dans les parties les moins montueuses du comté d'Urbin et de l'état d'Agobbio (2).

Mais Sforza éprouvoit le sort qui sembloit attaché aux souverainetés fondées par des soldats, à la pointe de l'épée. Leurs peuples, toujours sacrifiés aux gens de guerre, languissoient de secouer le joug militaire; ils ne regardoient point comme légitime l'autorité à laquelle ils étoient

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 373. — *Franc. Adami Firman.* L. II, c. 102, p. 70.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 374. — *Franc. Adami.* L. II, cap. 103, p. 70.

forcés de se soumettre, et ils croyoient s'acquit- CHAP. LXXI.
ter de leur devoir, en conjurant contre elle en 1445.
faveur de leurs anciens maîtres. Les habitans de Fermo, en qui Sforza avait cru pouvoir reposer une entière confiance, surprirent, le 26 novembre, les cavaliers qui étoient logés chez eux, les dépouillèrent de leurs armes, saisirent leurs chevaux, et élevèrent sur leurs murs les étendards du pape. Ce fut avec peine qu'Alexandre Sforza se réfugia dans la citadelle; et bientôt il reconnut qu'il n'avoit pas dans ses magasins assez de vivres pour attendre le printemps. Alors il capitula, moyennant dix mille florins que les habitans de Fermo lui donnèrent, et il reconduisit à son frère une partie des cavaliers qui lui avoient été confiés. Après cette dernière perte, il ne resta plus à François Sforza, dans toute la province qui lui avoit été long-temps soumise, que la seule ville de Iesi (1).

Les Florentins et les Vénitiens ne manquèrent 1446.
point à leur allié dans cette détresse. Chacune de ces républiques lui fit passer, pendant l'hiver, soixante mille florins. En même temps, Cosme de Médicis lui conseilla de changer sa défense en attaque, de pénétrer de bonne heure dans l'Ombrie, de s'approcher de Rome, de s'unir au comte

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 374. — *Barth. Facii Rer. Gest. Alphonsi.* L. VIII, p. 135.

CHAP. LXXI. 1446. Averso de l'Anguillara, ennemi secret du pape (1); de profiter du mécontentement qu'avoit excité le patriarche d'Aquilée, dans tous les états d'Eugène, pour les faire révolter; de frapper enfin un coup hardi qui relevât les espérances de ses partisans. En effet, tous les feudataires romains étoient opprimés, tous soupiroient pour un libérateur, tous avoient donné à connoître leur mécontentement aux Vénitiens et aux Florentins, dont ils avoient imploré l'assistance. Les villes de Todi, d'Orvieto et de Narni avoient même promis d'ouvrir leurs portes à l'approche d'une armée. Mais Sforza ne sut point faire ses préparatifs avec assez de diligence (2). Pour ne pas mécontenter ses soldats, seul élément de sa puissance qui lui fût demeuré, il étoit obligé de se mettre presque dans leur dépendance; il n'osoit rien leur refuser; et il étoit contraint d'employer, pour payer des dettes arriérées, tous les subsides qu'il recevoit. Il ne fut pas prêt à entrer en campagne et à passer l'Apennin avant le commencement de juin. A cette époque, sa situation étoit déjà désespérée; ceux à qui il offroit son secours voyoient clairement que, puisqu'il n'avoit pu défendre ses propres états, il défendroit moins encore des villes éloignées de ses frontières, s'il les engageoit à la révolte. Ainsi

(1) *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio*. p. 985.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1201.

ce fut en vain qu'il se présenta devant Todi, Or- CHAP. LXXI.
vieto, Viterbe; aucune de ces cités ne voulut lui 1446.
ouvrir ses portes, ou même lui fournir des vivres;
et Sforza étoit si mal pourvu de machines de siége,
qu'il ne put pas même faire assez de peur aux ci-
tadins pour lever sur eux des contributions. On
vit alors, ce qui probablement ne s'étoit jamais
vu et ne se reverra jamais, une armée de cava-
lerie pesante se nourrir, pendant trois jours, de
fraises qu'elle cueilloit dans les montagnes (1).
Après avoir cruellement souffert de la faim, et
avoir été rebuté devant toutes les villes, Sforza
ramena son armée au travers de l'état siennois,
dans le pays d'Urbin, et ensuite à Fano.

Cependant l'entrée de Sforza dans l'Ombrie et le patrimoine de Saint-Pierre, avoit d'abord vivement alarmé le pape. Il avoit aussitôt rassemblé tous ses capitaines, Taliano Furlano, les frères Malatesti, et le reste de ses meilleurs soldats; il avoit demandé des secours au roi d'Aragon; et l'armée considérable qu'il mit sur pied pour sa défense, vint poursuivre Sforza dans le comté d'Urbin et la Romagne, lorsqu'il s'y fut retiré. Elle fit une tentative inutile sur Iesi, mais la Pergola se rendit en peu de jours à l'armée pontificale; Ancône fit aussi sa paix avec Eugène; et Alexandre Sforza lui-même, qui devoit à son

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 376. — *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio.* p. 985.

CHAP. LXXI. frère la souveraineté de Pesaro, croyant toute
1446. chance de salut impossible pour le chef de sa famille, voulut se sauver dans son désastre. Il fit un traité particulier avec l'Église; il arbora dans Pesaro les étendards du pape; il fournit à son armée des munitions et des vivres; il refusa tout secours à son frère; et celui-ci dut encore se trouver fort heureux qu'Alexandre ne gardât point sa femme et ses enfans en otage, comme il y étoit exhorté par le patriarche d'Aquilée (1). Le seul Frédéric de Monte-Feltro, comte d'Urbin, demeura inébranlable dans sa fidélité à Sforza; il repoussa toutes les propositions de paix séparée que lui faisoit l'Église; il se résigna à laisser transporter la guerre dans ses états; bien plus, à lasser l'armée pontificale par le siége de ses forteresses, pour qu'elle consumât vainement la belle saison (2).

Les ennemis de Sforza sembloient déterminés à ne pas lui laisser un lieu où reposer sa tête. Tous ses fiefs du royaume de Naples avoient été conquis par Alfonse; ceux qu'il avoit dans l'état de l'Église lui étoient enlevés par le pape; enfin ceux qui lui avoient été abandonnés en Lombardie, comme dot de sa femme, étoient en

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 377. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 835.

(2) *Jo. Simonetæ.* L. VIII, p. 379. — *Guernieri Bernio, Stor. d'Agobbio.* p. 984.

même temps attaqués par son beau-père. Le duc CHAP. LXXI.
de Milan prétendoit alors ne s'être engagé à 1446.
donner à sa fille autre chose qu'une dot de cent mille florins, et lui avoir consigné seulement comme gage les états de Crémone et de Pontremoli. Il offroit de payer cette dot à Venise, et en même temps il faisoit mettre le siége devant les deux villes dotales qu'il avoit livrées à son gendre (1). Avant la fin de la campagne, on pouvoit s'attendre à voir l'entière destruction de cette puissance de Sforza, qui, depuis l'étroite alliance du duc de Milan avec le roi de Naples, paroissoit nécessaire à l'équilibre de l'Italie. Ce général sollicitoit les deux républiques, ses alliées, de venir à son secours, dans un si pressant danger. Cosme de Médicis, qui lui étoit attaché par une affection personnelle, appuyoit vivement ses instances, et les Florentins embrassèrent sa cause avec chaleur. Ils envoyèrent Néri Capponi et Bernardo Giugni à Venise, pour obtenir qu'on lui donnât des secours plus efficaces (2). Ceux-ci conclurent entre les deux républiques un nouveau traité, fondé sur l'infraction apportée par Visconti à celui de Capriana. En effet, c'étoit sous leur garantie que les villes de Crémone et de Pontremoli avoient été cédées au comte Sforza:

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*. p. 1121. — *Cristof. da Soldo, Istoria Bresciana*. p. 834.

(2) *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1201.

CHAP. LXXI. 1446. attaquer ces villes, c'étoit violer la paix avec les deux républiques. Pour faire respecter leur autorité, elles s'engagèrent à augmenter leur armée de Lombardie de quatre mille chevaux, qu'elles leveroient à frais communs, et à contraindre par les armes le duc de Milan à observer ses précédens engagemens.

Les premières négociations des Florentins mirent le désordre dans l'armée même de leurs adversaires; ils entrèrent en traité avec Taliano Furlano et Jacques de Caivano, deux condottieri qui parurent disposés à quitter les étendards du patriarche d'Aquilée pour les leurs. Mais celui-ci, en ayant eu quelque soupçon, les fit arrêter à Rocca-Contrata, et leur fit trancher la tête (1). Une négociation du même genre étoit poursuivie en même temps auprès de deux capitaines du duc de Milan, qui ravageoient le territoire de Bologne. Guillaume, frère du marquis de Montferrat, et Charles de Gonzague, frère du marquis de Mantoue, étoient mal d'accord entre eux. Les Florentins profitèrent de leurs dissensions pour séduire Guillaume et surprendre Gonzague. Tiberto Brandolino attaqua le dernier le 6 juillet, à Castel San-Giovanni, fit la plupart de ses soldats pri-

(1) *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 842. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1202. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 681. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 50. — *Barth. Facii.* L. VIII, p. 136.

sonniers, et le contraignit à s'enfuir presque seul à Modène (1). Cet événement décida du sort de la campagne; Bologne se trouva délivrée; une partie de l'armée florentine put alors passer dans la Marche, sous les ordres de Guid' Antonio Manfredi et de Simoneta; tandis que Guillaume de Montferrat, s'engageant à la solde des Vénitiens, s'unit dans l'état de Brescia à Michel Attendolo de Cotignola, le même qui avoit si fort contribué à gagner la bataille d'Anghiari, et qui, depuis 1441, étoit général des Vénitiens. Cet habile capitaine, ainsi renforcé, se vit en état de faire une puissante diversion en Lombardie. CHAP. LXXI. 1446.

Cependant, avant d'étendre plus loin les hostilités, les Florentins cherchèrent de nouveau à terminer cette longue guerre par une paix générale. Ils envoyèrent des ambassadeurs au roi de Naples, qui avoit été uni à eux par un traité, mais que le pape avoit délié de ses sermens, par sa bulle du 23 avril 1446, et qu'il avoit engagé à renouveler ses attaques (2); ils en envoyèrent d'autres au pape et au duc de Milan, et nulle part ils ne furent accueillis. Puccio Pucci, qui

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 50. — *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 382. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 681. — *Crist. da Soldo, Istor. Bresciana*. p. 835. — *Benvenuto da San Giorgio Istor. di Monferrato*. T. XXIII, p. 710.

(2) La bulle est rapportée dans *Raynaldi, Annales Eccles.* 1446, §. 12, p. 326.

CHAP. LXXI. 1446.

avoit passé de Venise à Milan pour porter leurs propositions, fut renvoyé de jour en jour, avant de pouvoir obtenir audience, parce que le duc attendoit le moment que ses astrologues lui désigneroient comme favorable. Lorsqu'on vint enfin le chercher pour l'audience, Pucci, impatienté de ce manque d'égards pour sa république, répondit qu'à son tour il n'étoit pas prêt, et que si l'heure étoit bonne pour le duc de Milan, elle ne l'étoit pas pour la seigneurie de Florence (1).

Le duc de Milan avoit chargé François Piccinino d'attaquer Crémone, et en même temps il s'étoit ménagé des intelligences dans la ville, au moyen d'Orlando Palavicino, qui s'y trouvoit à la tête du parti Gibelin. Cependant Giacomazzo de Salerne, lieutenant de Sforza, déjoua toutes les intrigues formées contre lui; et, avec l'aide de quelques escadrons envoyés de Venise, il repoussa également la force ouverte. Pontremoli, d'autre part, avoit été attaqué par Louis de San-Severino, et défendu par les Florentins (2). Sur ces entrefaites, Michel Attendolo, généralissime des Vénitiens, réunit toutes ses troupes, passa l'Oglio à Ponte-Vico, reprit les châteaux des Crémonois qui s'étoient révoltés, et vint chercher François Piccinino. Ce dernier établit son camp

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 51.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 380. — *Cristof. da Soldo, Istoria Bresciana*. p. 834.

dans une île du Pô, au-dessus de Casal Maggiore, CHAP. LXXI.
entre les états de Crémone et de Parme. Un pont 1446.
sur chaque bras du fleuve, le faisoit communiquer avec les deux rives. Michel Attendolo, arrivé le 29 septembre 1446 en présence de l'ennemi, essaya d'engager la bataille par quelques escarmouches sur le pont, tandis qu'une partie de sa cavalerie faisoit mine de vouloir passer le fleuve à gué, dans l'endroit le plus large. A une assez grande distance de ce lieu, quelques cavaliers avoient découvert un autre gué qui n'étoit point gardé. Attendolo le fit traverser en silence par un corps nombreux de gendarmes, qui portoient chacun un fantassin en croupe. Tout à coup, ceux qui gardoient le pont et la rive du fleuve furent attaqués à dos par une troupe vénitienne; étonnés de voir des ennemis dans l'île, ils abandonnèrent leur poste en grande confusion. L'armée entière de François Piccinino se mit en déroute sans avoir presque combattu; et son général, donnant aux troupes l'exemple de la pusillanimité, passa le second pont qui communiquoit à l'état de Parme, puis il le fit aussitôt couper derrière lui, et il laissa sur l'autre rive quatre mille de ses soldats qui furent faits prisonniers (1).

Tout le pays entre l'Adda et l'Oglio fut con-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 383. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 51. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana*. p. 836. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 1121.

CHAP. LXXI. 1446. quis rapidement ensuite de cette victoire; toutes les forteresses se soumirent, à la réserve de Crême, où Philippe avoit placé une forte garnison pour défendre le passage de l'Adda. Cette rivière elle-même n'arrêta point Attendolo; il s'en approcha au travers des marais, sur un point qu'on croyoit suffisamment fortifié par la nature, et il y jeta un pont le 6 novembre; par là, il transporta ses troupes dans la Martesana et la campagne de Milan, et il ravagea ces riches plaines qui depuis long-temps n'avoient été visitées par aucun ennemi (1).

Les déprédations de l'armée vénitienne s'étendirent autour de Monza, et jusqu'aux portes de Milan; des troupeaux de captifs enlevés dans les villages, pour tirer d'eux une riche rançon, suivoient les troupeaux de bœufs arrachés aux étables des agriculteurs. Michel de Cotignola ne s'en tint pas à cette incursion passagère, il s'empara de Cassano, il y fortifia une tête de pont, et il y laissa deux mille chevaux avec un corps d'infanterie, pour s'assurer l'entrée du Milanès, au moment où il lui plairoit d'y revenir. Il fit ensuite reposer sa cavalerie à Caravaggio; mais son inaction ne rendoit point de tranquillité à l'ennemi, puisque d'un moment à l'autre on pouvoit s'at-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 384. — *Christ. da Soldo, Istoria Bresciana,* p. 837. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 52.

tendre à le voir paroître de nouveau, et porter plus loin ses dévastations (1). CHAP. LXXI. 1446.

François Sforza avoit mis à profit cette diversion pour relever ses affaires dans la Romagne et le comté d'Urbin. Il y avoit été joint, au commencement d'octobre, par Guid' Antonio Manfredi, et Simoneta du camp Saint-Pierre, condottière à la solde des Florentins. Recouvrant alors la supériorité de forces, il avoit offert la bataille au patriarche d'Aquilée, qui n'avoit pas osé l'accepter; il s'étoit réconcilié avec son frère Alexandre, par l'entremise de Frédéric de Monte-Feltro, et il avoit ensuite recouvré par les armes plusieurs châteaux du comté d'Urbin ou de l'état de Rimini. Cependant l'hiver survint avant qu'il eût obtenu aucun avantage décisif, et les mauvais temps le forcèrent à l'inaction, tandis qu'ils rendirent quelque repos aux sujets du duc de Milan en Lombardie (2).

Les peuples de cette dernière province n'étoient attachés à leur souverain par aucune affection; et comme ils ne lui voyoient point de successeur, ils songeoient moins à le défendre qu'à se con-

(1) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 385. — *Crist. da Soldo, Istoria Bresciana*. p. 838. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*. p. 1123.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. VIII, p. 382. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 52. — *Guernieri Bernio, Cronica d'Agobbio*. p. 986. — *Barth. Facii*. L. VIII, p. 137.

CHAP. LXXI. 1446. cilier les nouveaux maîtres que le sort des armes pourroit leur donner. Philippe n'étoit donc assuré dans la possession d'aucun de ses états; aussi, pendant l'hiver, s'adressa-t-il avec instance à tous ses alliés, à tous ses voisins, pour en obtenir du secours. Il rappeloit à Alfonse, roi de Naples, le bienfait par lequel il lui avoit mis la couronne sur la tête, et il le supplioit de venir soutenir la sienne. Il le pressoit de faire passer en Lombardie Raimond Boïle, qui jusqu'alors avoit fait, au nom du roi, la guerre dans la Marche, et d'envahir d'un autre côté la Toscane, pour obliger les Florentins à se défendre eux-mêmes, au lieu de mettre toutes leurs forces à la disposition des Vénitiens. Il lui représentoit que le sénat de Venise, plus constant qu'aucun monarque dans son ambition, poursuivoit depuis plus d'un siècle le projet de conquérir toute la Lombardie; qu'il étoit plus près d'arriver à son but qu'il ne l'eût jamais été, et que s'il dominoit une fois des Alpes aux Apennins, ce corps dont aucune passion personnelle n'égaroit les conseils, dont aucun luxe ne dissipoit les trésors, asserviroit aisément ensuite le reste de l'Italie. Ces craintes, qu'il faisoit valoir victorieusement auprès d'Alphonse, n'étoient pas sans quelque influence sur Cosme de Médicis et sur François Sforza eux-mêmes.

Le maintien de l'équilibre de l'Italie n'auroit point été une considération puissante auprès de Charles VII, roi de France, dont le duc de Milan vouloit aussi obtenir les secours. Le monarque de cette contrée, engagé dans de longs démêlés avec l'Angleterre, ne regardoit l'Italie qu'avec des yeux distraits, et il auroit vu avec indifférence les conquêtes de la république de Venise, ou l'abaissement de tous ses rivaux. Si même la France tenoit par d'anciennes affections à aucun parti, c'étoit à celui des Guelfes, des deux républiques, et de François Sforza. Visconti ne désespéra point cependant de l'intéresser à sa défense; il envoya à Charles VII, Thomas Thebaldi de Bologne, son secrétaire; et pour prix des corps de troupes qu'il lui demandoit, il lui offrit la restitution de la ville d'Asti, qui avoit précédemment été donnée à la maison d'Orléans, comme dot de Valentine Visconti. Une dernière ambassade enfin fut envoyée à François Sforza lui-même; le duc de Milan demandoit à son gendre de prendre sa défense contre les Vénitiens, qui vouloient le dépouiller de tous ses états. Il lui représentoit qu'accablé déjà par la vieillesse, et par une infirmité nouvelle qui le privoit presque de la vue, il n'avoit d'appui naturel que dans le mari de sa fille unique; que c'étoit à lui qu'il avoit destiné son héritage, que lui du moins ne

CHAP. LXXI.

1446.

CHAP. LXXI. pouvoit désirer la ruine des états auxquels il de-
1446. voit succéder un jour (1).

Sforza était alors occupé au siége du château de Gradaria, qu'il fut enfin obligé de lever au bout de quarante jours, faute d'argent et de poudre à canon, pour le poursuivre. Il nourrissoit un juste ressentiment contre Philippe, l'instigateur d'une guerre qui sembloit avoir eu pour but son entière ruine, et qui lui avoit déjà enlevé tous ses états. Il savoit combien peu il pouvoit se fier aux paroles de son beau-père; il avoit tout à craindre de sa perfidie, si jamais il devoit se trouver à sa discrétion, après avoir abandonné l'alliance des Florentins et des Vénitiens. D'autre part il sentoit combien il lui seroit avantageux de se réconcilier avec le duc de Milan; cette réconciliation seule pouvoit lui ouvrir l'espérance de recueillir la succession des Visconti, à laquelle il étoit loin de renoncer. Il savoit bien que si les Vénitiens conquéroient une fois la Lombardie, jamais il ne la retireroit de leurs mains; et leur victoire à Casal-Maggiore, qui l'avoit d'abord comblé de joie, étoit devenue ensuite pour lui la source des plus vives inquiétudes. En attendant de pouvoir se décider, il cherchoit à gagner du

(1) *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 386. — *Macchiavelli, Istor. Fior*. L. VII, p. 202.

temps par des négociations équivoques; il expo- CHAP. LXXI.
soit à ses alliés, par ses ambassadeurs, son dé- 1446.
nûment, et les besoins sans cesse renaissans de la guerre. Les Florentins, qui ne redoutoient plus la puissance du duc de Milan, ralentissoient leurs subsides, et les Vénitiens comparoient avec aigreur les désastres continuels éprouvés dans la Marche, avec leurs rapides succès en Lombardie. Lorsque le comte Sforza demandoit de nouveaux secours, ils répondoient que leur général Michel Attendolo emploieroit bien plus utilement que lui, leur argent et leurs munitions, pour la cause commune. Le siége de Gradaria où Sforza avoit échoué, leur avoient coûté, disoient-ils, plus de trésors qu'il ne leur en auroit fallu pour conquérir la moitié de la Lombardie (1). Une défiance universelle refroidissoit les alliés; et Sforza, qui la ressentoit, et qui y donnoit lieu, ne cessoit cependant de solliciter des subsides, non-seulement pour en obtenir, mais encore pour que le refus de ses alliés fût un grief qu'il pût faire valoir contre eux, s'il venoit à les abandonner (2).

Le conseiller le plus intime de Sforza, son 1447.
secrétaire Jean Simoneta, auquel nous devons l'excellente histoire qui nous sert de guide pour

(1) *Scipione Ammirato, Storia Fior.* L. XXII, p. 53.
(2) *Joannis Simonetæ.* L. VIII, p. 388.

CHAP. LXXI. toute cette période, assure que Cosme de Médicis, consulté par son maître sur la conduite
1447. qu'il devoit tenir, exhorta secrètement ce capitaine à ne suivre d'autre règle que son propre intérêt, et à ne point se croire lié envers les deux républiques, qui l'avoient aidé pour leur propre avantage, non pour le sien (1). Ainsi commençoit à se manifester le plan de politique que nous verrons bientôt développer à Médicis, et cette jalousie contre Venise, d'après laquelle il changea toutes les alliances de l'Italie. Au reste, cette exhortation fut reçue avec joie par Sforza, comme une garantie des dispositions secrètes des Florentins; elle l'encouragea dans les projets qu'il avoit déjà adoptés; car des conseils d'égoïsme et de mauvaise foi ne sont guère demandés que par ceux qui sont déjà déterminés à les suivre. Cependant ces négociations contradictoires tenoient tous les esprits en suspens; l'Italie entière étoit dans l'attente de quelque grand événement, lorsque des accidens imprévus changèrent encore les calculs et les sentimens des puissances en guerre.

Le pape Eugène IV, dont l'activité inquiète avoit excité de si violentes secousses dans l'état et dans l'Église, mourut à Rome le 23 février 1447. Les austérités monacales auxquelles il se soumettoit, ont fait oublier aux écrivains ecclé-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. VIII, p. 388.

siastiques son mépris scandaleux pour les ser- CHAP. LXXI.
mens les plus sacrés, sa confiance aveugle dans 1447.
ses favoris, et sa participation à d'odieuses perfidies. Ils le représentent presque comme un saint (1). L'histoire ne le considérera que comme un mauvais souverain. Lorsque l'archevêque de Florence s'approcha de lui pour lui donner l'extrême onction, le pape le repoussa avec vivacité en disant, « qu'il se sentoit toujours des forces, « que le moment n'étoit point venu encore, et « qu'il l'avertiroit quand il en seroit temps. » Alfonse auquel on rapporta cette anecdote s'écria : « Est-il étrange qu'il ait voulu combattre contre « François Sforza, contre les Colonna, contre « moi, contre toute l'Italie, lui qui a bien osé « combattre la mort même, et qui à peine a été « vaincu (2) ? » Cette mort cependant pouvoit changer toutes les combinaisons de la politique dans l'Italie méridionale, et Alfonse, dès-lors moins occupé de la guerre de Sforza, se hâta de se rendre à Tivoli, sous prétexte de veiller à la sûreté de Rome, mais plutôt pour exercer plus d'influence sur le conclave, et s'assurer des dispositions du pape futur (3).

(1) *Vespasiani, Vita Eugenii IV*. T. XXV. *Rer. Ital.* p. 255. — *Raynaldi Annales Eccles.* 1447, §. 13, p. 334.

(2) *Oratio Æneæ Sylvii de morte Eugenii IV. coram Federico III habita.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 889.

(3) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 53. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 139.

CHAP. LXXI. 1447. D'autre part les Vénitiens ne doutant plus que le comte Sforza n'eût entamé des négociations secrètes avec le duc de Milan, voulurent prévenir le moment où il se déclareroit contre eux. Ils avoient défendu sa ville de Crémone contre Visconti, comptant qu'elle serviroit de boulevard à leurs états de terre ferme; et déjà ils avoient lieu de craindre que cette même ville ne servît de place d'armes pour les attaquer. Ils donnèrent commission à leur général Michel Attendolo de l'occuper. Gérard Dandolo, qu'ils y avoient établi pour commissaire, devoit lui livrer une porte, avec l'aide des Guelfes Crémonois. Mais le lieutenant de Sforza, également vigilant sur les projets de ses alliés et sur ceux de ses ennemis, déjoua cette menée; il retint tout le monde dans le devoir, et lorsqu'Attendolo parut le 4 mars devant Crémone, il le força à se retirer, avec la honte d'une trahison qu'il n'avoit point pu accomplir (1).

François Sforza, qui paroissoit hésiter encore entre les deux partis, fut décidé par cette tentative des Vénitiens; il accepta les propositions de son beau-père : celui-ci lui promit deux cent quatre mille florins d'or par an, pour l'entretien de ses troupes : c'étoit la somme que les Flo-

(1) *Jo. Simonetæ.* L. VIII, p. 389. — *Crist. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 839.

rentins et les Vénitiens lui avoient payée jus- CHAP. LXXI.
qu'alors. En même temps, Visconti lui assura la 1447.
suprême autorité militaire dans toutes les places de guerre, et surtout les soldats des états milanois; il lui envoya de l'argent, il lui en fit aussi payer par Alfonse en son nom, et Sforza sacrifiant ses anciens alliés à son ennemi, commença ses préparatifs pour entrer de bonne heure en campagne (1).

Mais jamais encore on n'avoit vu Philippe demeurer long-temps attaché à un même projet. Il n'eut pas plus tôt conclu son traité avec son gendre, qu'il fut troublé de la crainte de s'être livré à discrétion entre les mains de ce général ambitieux. Il étoit entouré de conseillers et de généraux formés à l'école de Braccio, et attachés à ce qu'on appeloit la faction militaire des *Bracceschi*. Tous voyoient avec une extrême douleur l'agrandissement de Sforza et de son parti, qu'ils regardoient comme le signal de leur propre ruine. Les deux frères Piccinini, Nicolas Guerriero de Parme, Antoine de Pesaro et Jacques d'Imola, conseillers habituels de Philippe, dès qu'ils entrevirent en lui quelque défiance, s'empressèrent de l'augmenter. Ils prétendirent que Sforza se préparoit à entrer en maître dans le Milanès,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 391. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 682. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 140.

CHAP. LXXI. qu'il promettoit d'avance des récompenses à ses 1447. soldats, des terres à ses officiers, comme s'il étoit souverain des états de son beau-père; et ils aigrirent si bien l'âme jalouse de Visconti, que celui-ci fit suspendre les subsides promis à Sforza, et qu'en même temps il lui donna ordre de marcher immédiatement sur Padoue ou sur Vérone, sans s'approcher de Milan, et sans toucher aux frontières de ses états. Comme il apprit aussi que François Sforza avoit envoyé son fils et sa fille à Crémone, pour les présenter à leur aïeul, loin de témoigner aucun désir de les voir, il leur fit défendre de passer les frontières du Milanès (1).

François Sforza, étonné de ce changement, craignit d'avoir perdu ses anciens alliés, sans en avoir acquis un nouveau. Le plan de campagne qu'on lui proposoit, étoit contraire à toutes les règles de l'art militaire. Ce grand capitaine, trop pauvre pour équiper son armée, trop ballotté par des avis contraires pour prendre un parti, s'arrêtoit sur les frontières de l'état d'Urbin, sans pouvoir se décider. Son beau-père perdoit, aussi bien que lui, le moment d'agir; mais les Vénitiens savoient en profiter. Dès le commencement du printemps, leur armée ravagea le Crémonois, et le soumit tout entier, à la réserve de la capitale. Elle passa ensuite le pont de Cas-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 592.

sano, et Michel Attendolo vint établir son camp à trois milles de Milan. Tandis qu'il ravageoit les campagnes, jusqu'aux portes de la ville, devant lesquelles il se présenta souvent (1), il suivoit des négociations secrètes avec ceux à qui l'on croyoit le plus d'influence sur le peuple. Les Vénitiens annonçoient la mort prochaine de Philippe, avec lequel s'éteignoit la maison Visconti, et ils offroient aux Milanois, ou de les recevoir sous leur dénomination, en leur conservant tous leurs priviléges, ou même de rétablir leur république, s'ils vouloient prendre les armes, sans tarder davantage, et se remettre en liberté (2).

Philippe, pour délivrer sa capitale, n'osoit point hasarder un combat; il donna, au contraire, à ses généraux les ordres les plus précis de contenir leurs soldats dans l'enceinte des villes. D'autre part, le danger et la ruine de ses états lui firent sentir la nécessité de recourir à son gendre. Cette fois il parut mettre de côté sa défiance et ses soupçons; il ne lui imposa plus aucune condition en lui demandant de marcher; il lui fit avancer de l'argent par Alfonse, car lui-même étoit hors d'état de fournir celui qu'il avoit promis. Le roi de Naples, qui désiroit se débarrasser du voisinage dangereux d'un con-

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 841.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1125. — *M. A. Sabellico Hist. Veneta.* Deca III, L. VI, f. 187, v.

CHAP. LXXI. dottière, et en délivrer le pape, déclara qu'il
1447. ne payeroit l'argent que demandoit Visconti, qu'autant que Sforza rendroit au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, la ville d'Iesi qu'il possédoit encore dans la Marche, et qu'il renonceroit à une souveraineté pour laquelle tant de sang avoit déjà été versé. Le comte, qui voyoit son armée lui devenir inutile faute d'argent, et qui couroit risque de perdre, par son inaction, sa réputation militaire et ses soldats, aussi bien que ses états, consentit enfin à abandonner une ville fidèle qui, durant un siége de deux ans, s'étoit soumise pour lui à de dures extrémités. Il rendit Iesi au pape, et reçut en récompense, des mains d'Alfonse, trente-cinq mille florins, avec lesquels il remonta son armée (1).

Dès le 11 mars, le comte Sforza avoit signé, par l'entremise du comte d'Urbin, une trève avec Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, et il avoit ainsi assuré à son frère Alexandre la possession pacifique de Pesaro. Il abandonnoit la Marche, en sorte qu'aucun intérêt ne le retenoit plus dans les états de l'Église. Le 9 août, il se mit en mouvement, prenant la route de Lombardie; mais, arrivé à Cotignola, village d'où il tiroit son origine, et où il vouloit donner à

(1) *Joannis Simonetæ.* L. IX, p. 394.

ses troupes quelque repos, il y reçut, le 15 août, un messager secret de Lionnel, marquis d'Este, qui lui annonçoit la mort de son beau-pere. Le duc de Milan, toujours invisible pour ses sujets, accessible à peine à un petit nombre de conseillers et de familiers silencieux, avoit été atteint, le 7 août, d'une dysenterie; son mal avoit été soigneusement caché à tout le monde, et il étoit mort, le 13 du même mois, à son château de Porta-Zobbia de Milan, avant que personne soupçonnât le danger dont il étoit menacé (1). CHAP. LXXI. 1447.

Philippe-Marie, le dernier des Visconti, ducs de Milan, étoit d'une très grande taille; il avoit été fort maigre dans sa jeunesse; il prit au contraire un extrême embonpoint dans un âge avancé. Son visage étoit d'une laideur presque effrayante, ses yeux fort grands, mais son regard toujours incertain. Il négligeoit sur sa personne tout ce qui pouvoit servir à plaire; l'élégance et même la propreté lui sembloient odieuses, et il ne permettoit jamais l'accès auprès de lui, à ceux qui étoient habillés avec luxe; ses seuls divertissemens étoient la chasse et les chevaux; d'ailleurs il étoit sombre, timide, il craignoit les éclairs, les tonnerres, les propos même qui pouvoient le faire penser à la mort; son caractère et sa con-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 395. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 54. — *Crònica di Bologna.* T. XVIII, p. 684. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1126.

CHAP. LXXI. duite semblent s'expliquer surtout par sa défiance
1447. continuelle de lui-même et des autres (1). Il redoutoit le jugement que porteroient sur lui tous ceux qui pourroient l'approcher. Plutôt que de vaincre cette timidité, pour voir l'empereur Sigismond à son passage, il s'exposa à se faire, de ce monarque, un ennemi irréconciliable. Il ne surmonta cette défiance, que lorsque le sort des princes introduits devant lui, se trouva remis entre ses mains. C'est ainsi qu'il vit Charles Malatesti, et ensuite Alfonse d'Aragon, tous les deux ses prisonniers, et qu'il les combla de bienfaits, comme pour les réconcilier à son effrayante figure. Il se déroboit également aux regards des étrangers, et à ceux de ses sujets de tout ordre; ce n'étoit qu'avec une extrême difficulté qu'on parvenoit jusqu'à lui; mais s'il consentoit enfin à recevoir quelqu'un dans l'audience, il se montroit toujours doux et affable, et tous ceux qui avoient une fois pénétré dans son intérieur, acquéroient aisément une grande influence sur lui. Soupçonneux à l'excès envers ceux avec lesquels il ne vivoit pas familièrement, il cherchoit sans cesse, même au milieu de la paix, à les affoiblir, à les ruiner secrètement par la plus odieuse politique; mais il étoit susceptible d'une

(1) *Æneas Sylvius in gestis imperat. Federici III.* — *Benvenuto da San-Giorgio, Istoria del Monferrato.* T. XXIII, p. 711.

confiance durable pour ceux qu'il avoit admis à son intimité : aussi le vit-on faux dans ses promesses, perfide dans ses alliances, et fidèle cependant en amitié. Il craignoit, il méprisoit, et il haïssoit les hommes en masse; mais il savoit assez bien choisir ceux qu'il tenoit immédiatement sous ses ordres; il n'employa presque que d'habiles gens comme généraux, comme conseillers d'état et comme ambassadeurs; dans les missions qu'il leur donnoit, il ne limitoit point leurs attributions avec une défiance jalouse; et dans un siècle où l'honneur et la bonne foi n'avoient plus de pouvoir, où lui-même donnoit sans cesse l'exemple de la perfidie, il ne fut jamais trahi par ses ministres ou ses généraux. Souverain sans respect pour l'humanité, sans amour pour ses peuples, fléau de ses propres états et de ceux de ses voisins, il ne fut pas si mauvais homme qu'il étoit mauvais prince, et l'on trouvoit en lui quelque mélange de talens, de vertus et de générosité.

CHAPITRE LXXII.

Efforts des Milanois pour recouvrer leur liberté; François Sforza s'engage au service de leur nouvelle république; ses victoires sur les Vénitiens à Plaisance, à Casal Maggiore et à Caravaggio.

1447—1448.

CHAP. LXXII. DEPUIS plus de quinze ans l'Italie étoit troublée par des révolutions d'une nature nouvelle; on y voyoit des guerres entreprises sans motifs, poursuivies sans vigueur, abandonnées sans que la paix assurât aucun avantage; des alliances contractées, rompues, renouvelées, et mille fois violées; la perfidie dans tous les rapports politiques étoit devenue la morale du jour; un crédit dangereux étoit accordé aux commandans des armées, en même temps que l'art militaire n'étoit plus ennobli par le but de défendre la patrie; chaque jour enfin de nouveaux capitaines s'élevoient à une puissance indépendante, traitoient avec les princes en petits souverains, et périssoient ensuite sur l'échafaud presque toujours sans jugement. Mais cet état de l'Italie, si ex-

traordinaire, si différent de tout ce qui l'avoit précédé, de tout ce qui l'a suivi, préparoit la grande révolution qui s'accomplit au milieu du quinzième siècle. On vit alors, et par toutes ces causes, le plus fortuné des chefs d'aventuriers, s'élever sur le premier trône de l'Italie septentrionale; les Sforza succéder aux Visconti, un nouveau système d'équilibre réunir le pouvoir militaire au pouvoir souverain, et le condottière qui obtint la plus magnifique récompense, faire disparoître tous les autres. CHAP. LXXII.

Ce fut par une insigne perfidie que François Sforza parvint à succéder à son beau-père; mais le siècle avoit été tellement corrompu par le manque de foi habituel de la maison Visconti, de tous les petits princes d'Italie et des papes, que ce manque de foi n'étoit plus une souillure aux yeux de la plupart des hommes. Lorsque Macchiavel disoit de ce même Sforza, qu'il n'étoit point retenu par la crainte ou la honte de manquer à son serment, parce que les grands hommes voient de la honte à perdre, non à gagner, par la tromperie (1); il exprimoit le sentiment de tous ses contemporains plus encore que le sien; et Sforza, qu'il excusoit ainsi, passoit alors pour l'un des plus loyaux, des plus généreux, des plus fidèles en amitié, parmi les princes de son siècle.

(1) *Nicolo Macchiavelli delle Istor.* L. VI, p. 212.

 Son intime liaison avec Cosme de Médicis, que les Florentins nommèrent le père de la patrie, et que les amis des lettres considèrent comme le restaurateur de la philosophie platonicienne, étoit également honorable pour l'un et pour l'autre. L'amitié de Sforza étoit recherchée en même temps par Frédéric de Monte-Feltro, ensuite duc d'Urbin; par Lionnel et Borso d'Este, marquis et ducs de Ferrare; et par Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, l'élève de Victorin de Feltre. Le nom de ces princes a été illustré par la protection bienveillante qu'ils accordèrent aux lettres, à la fin du quinzième siècle; c'est à eux qu'on peut attribuer la découverte de la belle antiquité, la renaissance des arts et de la poésie. François Sforza étoit digne de leur être associé, et nous n'aurons que trop lieu de le remarquer, ces grands princes n'étoient pas, sur l'article de l'honneur et de la moralité, plus exempts de reproches que lui. Il faut plaindre le siècle où le sentiment du juste et du vrai étoit si oblitéré, qu'un homme né avec une âme élevée ne rougissoit plus de la fausseté et de la trahison; mais, en conservant toute notre horreur pour le vice et pour la bassesse, il faut éviter de faire porter sur un seul homme le blâme et la honte qui appartiennent à toute sa génération.

Ce n'étoient point les prétentions de François Sforza à l'héritage de Philippe-Marie qui étoient

injustes : ses droits étoient aussi fondés que ceux d'aucun autre prétendant, ou plutôt, pas un de ceux qui se présentèrent n'avoit aucun droit, excepté la république milanoise. Les Visconti n'étoient que des chefs de parti acceptés par le peuple, et élevés au pouvoir souverain, tantôt par le consentement tacite de la nation, tantôt par l'intrigue ou la force des armes. Jamais ils n'avoient fondé une monarchie régulière et constitutionnelle, où les droits de l'hérédité fussent reconnus. Depuis Othon Visconti, qui commença en 1277 la grandeur de sa maison, jusqu'à Philippe en qui elle finissoit, on n'avoit pas vu, en cent soixante-dix ans, une seule succession régulière. Tantôt tous les frères avoient régné ensemble, tantôt ils s'étoient partagé les états, tantôt ils s'étoient succédé les uns aux autres, au préjudice des enfans; toujours le commencement d'un nouveau règne avoit été marqué par une révolution. La force seule décidoit du droit, la crainte tenoit lieu d'amour, et le souverain de la Lombardie auroit été aussi surpris que son peuple, si on lui avoit parlé des divers degrés d'hérédité qui ouvroient la succession au trône.

Dans les familles des seigneurs d'Italie, les bâtards étoient mis presque sur le même niveau que les enfans légitimes, et si l'on admettoit que la succession des Visconti pût passer aux femmes, la naissance de Blanche n'étoit point une cause

CHAP. LXXII. d'exclusion pour elle. Dans la division des états de Jean Galeas, père du dernier duc, son bâtard Gabriel avoit eu une part à peu près égale à celle des enfans légitimes; Lionnel d'Este, qui régnoit alors, et ensuite Borso, tous deux bâtards de Nicolas III, furent appelés à la Seigneurie de Ferrare et de Modène, au préjudice de leurs frères puînés, issus d'un légitime mariage; la succession de la maison de la Scala s'étoit transmise jusqu'à sa fin, de bâtards en bâtards. Santi Cascèse venoit d'être appelé à gouverner Bologne, comme fils adultérin d'un Bentivoglio, tandis que Frédéric de Monte-Feltro, qu'on savoit n'être point fils du comte Guido, dont il portoit le nom, étoit reconnu pour seigneur d'Urbin. Dans le fait, les peuples ne considéroient nullement les droits de succession, tels qu'ils sont réglés par les lois, pour les propriétés privées, mais seulement la garantie que le nouveau chef pouvoit donner, par son âge et par ses talens, au parti que sa famille avoit toujours dirigé.

Les droits que la maison d'Orléans prétendit tenir de Valentine Visconti, sœur du dernier duc, étoient fondés sur la supposition que la Lombardie étoit un fief féminin; mais la Lombardie n'étoit ni un fief, ni une succession ouverte aux femmes. Les droits que les empereurs firent valoir ensuite sur le duché de Milan, comme retombé à la directe de l'Empire, par l'extinction

de la maison Visconti, n'étoient pas plus légitimes, parce que Milan, avant la fondation du duché, avant même la grandeur de la maison Visconti, étoit un état libre, quoique membre de l'Empire, et que cet état n'avoit jamais appartenu à l'empereur. La couronne ducale pouvoit retourner à celui qui l'avoit accordée, mais la souveraineté ne devoit pas sortir des mains des Lombards, dont ces ducs n'étoient que les mandataires. Les droits d'Alfonse V, roi d'Aragon et de Naples, appuyés sur un testament vrai ou supposé de Philippe-Marie, en sa faveur, étoient aussi invalides, car jamais on n'avoit accordé au duc de Milan le droit de disposer, par testament, du gouvernement de ses peuples. Les droits enfin de François Sforza, comme époux de la fille unique du dernier souverain, dans un pays où les filles n'avoient jamais succédé, dépendoient en entier de l'assentiment du peuple. Si les amis des Visconti, si les nobles Gibelins qui avoient voulu donner et conserver un chef à leur parti, croyoient que l'éducation de Blanche au milieu d'eux, que sa succession aux biens patrimoniaux, que l'affection réciproque entre elle et les serviteurs de son père, leur répondoient de sa persistance et de celle de son époux, dans les maximes du gouvernement dont ils avoient cherché la garantie, ils étoient bien maîtres de considérer François Sforza, depuis son mariage avec Blanche,

CHAP. LXXII. comme le représentant d'une famille à laquelle ils avoient consacré leurs épées et leurs fortunes. C'étoit ensuite de ce même droit qu'ils avoient rendu à Philippe-Marie l'obéissance qu'ils avoient retirée à Jean-Marie son frère; que précédemment ils avoient substitué Jean Galeas à Bernabos et à ses enfans; que plus anciennement ils avoient choisi tour à tour Azzo, Luchino, et Jean Visconti, sans jamais s'en tenir à la ligne directe de succession. Mais si Blanche n'avoit point apporté à Sforza l'affection d'un parti, et le dévouement de la majorité dans la nation, elle n'avoit aucun droit judiciaire qu'elle pût faire valoir. La république milanoise étoit seule fondée à réclamer sa souveraineté. Non seulement lorsqu'elle s'étoit donné de son propre choix les Visconti pour seigneurs, elle n'avoit point consenti à ce que la souveraineté passât à d'autres familles, elle n'avoit pas même reconnu d'autre hérédité dans la maison Visconti, que celle qu'elle sanctionnoit par ses suffrages, à chaque mutation de règne. Une délibération des conseils avoit toujours déféré à chacun des Visconti, l'un après l'autre, le titre et les droits de *seigneur perpétuel de Milan*; lors même que cette délibération auroit souvent été arrachée par la force, encore donnoit-elle seule, au titre des seigneurs, quelque apparence de légitimité.

1447. Mais, à la mort de Philippe-Marie, les Mila-

nois étoient bien éloignés de chercher un nouveau chef de parti, et de se soumettre à de nouveaux seigneurs. Ils avoient éprouvé tous les malheurs que la tyrannie de maîtres ambitieux peut attirer sur un peuple, et ils accusoient avec douleur la mémoire de leurs ancêtres, qui, trompés par les intrigues de l'archevêque Othon, avoient permis à sa famille de réduire leur patrie en servitude (1). La maladie de Philippe-Marie étoit demeurée un secret pour eux. Ce prince, qui s'étoit toujours rendu invisible à son peuple, et qui n'avoit jamais accordé aux ambassadeurs étrangers que des audiences rares et difficiles, avoit langui huit jours d'une dysenterie à laquelle il avoit enfin succombé, sans que personne, hors de ses familiers les plus intimes, eût seulement conjecturé qu'il fût indisposé. Le conseil de Milan auroit volontiers caché longtemps encore cet événement, pour ne pas augmenter le courage, ou des ennemis qui étoient déjà aux portes de la ville, ou des diverses factions prêtes à éclater. Mais l'ambition et un ancien esprit de parti avoient fait embrasser des déterminations opposées à ces conseillers trop égoïstes pour songer aux droits de leur patrie. L'antique rivalité des écoles militaires de Sforza

CHAP. LXXII. 1447.

(1) *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani, apud Græevium, Thesaurus Histor. et Antiquit. Italiæ.*T. II, L.V, p. 609.

CHAP. LXXII. et de Braccio partageoit le conseil. François Landriano, et Broccardo Persico, attachés à la milice de Braccio, vouloient déférer au roi de Naples la souveraineté de la Lombardie. Alfonse, disoient-ils, étoit le plus riche et le plus puissant des princes de l'Italie; il avoit été attaché par une longue alliance à Philippe-Marie, et il en avoit reçu des bienfaits qu'il n'avoit point oubliés; la reconnoissance qu'il en conservoit il la transporteroit aux conseillers du duc. D'autre part, André Birago, avec les amis de Sforza et ceux qui avoient servi dans sa milice, faisoient valoir les liens du sang, qui attachoient le comte François à Philippe, les promesses du dernier duc, et la succession naturelle d'une fille à son père (1).

1447.

Les partisans d'Alfonse l'emportèrent; ils prétendirent exécuter ainsi la volonté que Philippe avoit manifestée dans ses derniers momens, et ils livrèrent la citadelle et le château à Raimon Boïle, lieutenant du roi, qui étoit arrivé depuis peu de la Pouille, avec une petite armée auxiliaire. Les drapeaux aragonois qu'on vit flotter sur la demeure du duc de Milan, indiquèrent aux Milanois la mort de leur souverain, en même temps que la révolution qu'un conseil de ministres prétendoit opérer; ils avertirent aussi les chefs du

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 397.

parti populaire de songer à la liberté de leur pays. CHAP. LXXII. 1447.

Quatre citoyens également distingués par leur naissance, leur richesse, leurs talens et leur zèle pour le bien public, Antoine Trivulzio, Théodore Bossi, George Lampugnano et Innocent Cotta, se réunirent pour assurer la liberté de leur patrie, et s'engagèrent par serment à ne jamais permettre qu'elle retombât sous le joug. Au point du jour la ville entière fut remplie de la nouvelle de la mort de Visconti; toutes les boutiques demeurèrent fermées, des chaînes furent tendues dans toutes les rues, et les passages qui aboutissoient au château furent coupés par des fossés profonds. Trivulzio, Bossi, Lampugnano et Cotta, se partageant les quartiers de la ville, firent assembler le peuple aux six portes, et nommer par chaque porte quatre députés. Un conseil suprême, formé de ces députations, devoit représenter la république, et être renouvelé tous les deux mois, comme la Seigneurie de Florence. Les quatre instigateurs de la révolution furent nommés les premiers à cette nouvelle magistrature. Pendant ce temps Raimond Boïle, avec les anciens conseillers du duc, avoit mandé au château tous les condottiéri qui se trouvoient alors dans la ville; savoir, Guid'Antonio Manfredi de Faenza, Charles Gonzague, Louis del Verme, Guido Torello et les frères San-Severino : il les avoit tous en-

CHAP. LXXII. 1447. gagés à prêter serment à Alfonse; mais à peine furent-ils ressortis de la citadelle, qu'entraînés par le mouvement populaire, ils reconnurent le nouveau gouvernement, et se mirent à la solde de la république qu'on venoit de constituer (1).

Cette magistrature nouvelle avoit permis que le dernier duc fût porté à la sépulture avec les rites accoutumés; aucun mouvement séditieux ne troubla la marche du cortége; mais de si grands intérêts étoient alors compromis, des craintes si vives, des espérances si variées, des nouvelles si contradictoires se succédoient avec tant de rapidité, que les citoyens, après s'être joints à la pompe funèbre, l'abandonnèrent successivement, que les prêtres eux-mêmes s'en écartèrent, et qu'on eut peine à transporter le corps de Philippe jusqu'au tombeau qui lui étoit destiné, derrière le grand autel de la cathédrale (2).

La première affaire du nouveau gouvernement devoit être de recouvrer les citadelles; car les soldats étrangers, qui les occupoient, pouvoient être tentés de les vendre aux Vénitiens, et de livrer avec elles l'entrée de la ville. Les bagages de Raimond Boïle furent abandonnés au pillage du peuple, en punition de ce qu'il s'étoit emparé de la forteresse. Les soldats, effrayés de cette

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 398.

(2) *Josephi Ripamontii* L. V, p. 610. — *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 398.

exécution, séparés, par plusieurs centaines de lieues, des armées du roi de Naples, et n'ayant fait aucun préparatif pour soutenir un siége, ouvrirent leurs portes presque immédiatement après. Ceux du château de Porta-Zobbia parurent vouloir faire plus de résistance; cependant, comme ils ne formoient en tout que trois compagnies, ils prêtèrent l'oreille à des propositions d'accommodement. On leur permit de se partager dix-sept mille florins demeurés dans la cassette du prince, et à cette condition ils livrèrent le château. Aussitôt ces deux redoutables citadelles furent démolies par le peuple, et la masse des citoyens n'abandonna point l'ouvrage, jusqu'à ce qu'elles fussent rasées jusqu'au sol.

Pendant les mois précédens, des négociations avoient été entreprises à la sollicitation du nouveau pontife Nicolas V, pour pacifier l'Italie. Un congrès avoit été ouvert à Ferrare, sous la présidence du marquis Lionnel et d'un légat du pape; des ambassadeurs des Vénitiens, des Florentins et du duc de Milan, qui traitoient en même temps pour Alfonse, s'y étoient rencontrés. Les propositions diverses, ou d'une trêve fondée sur l'état actuel de possession, ou d'une paix avec restitution mutuelle, avoient été discutées, et ensuite abandonnées au choix de Philippe-Marie, et l'ouvrage du congrès étoit en quelque sorte

CHAP. LXXII. achevé (1). Les magistrats de la nouvelle répu-
1447. blique de Milan, qui désiroient vivre en paix avec tout le monde, déclarèrent qu'ils vouloient suivre la négociation, et qu'ils accepteroient les conditions déjà arrêtées avec leur duc : mais les Vénitiens, qui voyoient de nouvelles conquêtes se présenter à leur cupidité, rejetèrent cette offre, presque avec dérision. Avant de rendre aux Milanois les états qui avoient appartenu à Philippe, ils demandèrent la restitution de tous les frais de la guerre et de tous les dommages occasionnés par elle (2). Ils rompirent ainsi toute négociation, ils se retirèrent du congrès, et ne songèrent plus qu'à se partager les dépouilles du dernier Visconti (3).

Le doge François Foscari, homme ambitieux, qui aimoit la guerre, et qui se flattoit de signaler son règne par des conquêtes, étoit alors à la tête des conseils de Venise. Il détermina la république à poursuivre des projets d'agrandissement que les circonstances sembloient favoriser. Cependant ce fut à une politique bien fausse qu'elle sacrifia ses anciennes maximes de justice et de

(1) *Nic. Macchiavelli delle Istor.* L. VI, p. 206. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 141.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 188. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*, p. 1126.

(3) *Platina*, *Hist. Mantuan.* T. XX, L. VI, p. 843.

liberté. Les Vénitiens ne devoient pas supposer CHAP. LXXII.
que les autres états d'Italie, ni leurs alliés eux- 1447.
mêmes, leur permissent jamais de subjuguer la Lombardie. En s'obstinant à combattre sans provocation la république de Milan, ils la poussèrent sous le joug de Sforza, ils se donnèrent ainsi un voisin plus dangereux encore que ne l'avoient été les Visconti, et, par un enchaînement nécessaire, ils furent la cause première des guerres des Français et des Allemands à la fin du siècle, pour la possession de ce même Milanès ; tandis que, si trois républiques puissantes, à Milan, à Venise et à Florence, s'étoient partagé l'Italie supérieure, et en avoient maintenu l'équilibre, cette contrée bien plus forte et bien plus riche, sous une administration paternelle, ne seroit jamais devenue la proie des étrangers.

Le gouvernement de Milan, en guerre avec Venise, inquiet de ses rapports avec Florence, et de la conduite que tiendroit le comte Sforza, n'avoit pas même succédé à toute la puissance que le dernier Visconti avoit exercée. Dans tout le duché, une oppression égale avoit donné un désir égal de liberté; dans toutes les villes, le nom de république avoit été proclamé; mais, dans presque toutes, l'amour de l'indépendance nationale égaloit tout au moins l'amour de la liberté politique. Le joug des Milanois étoit détesté autant que celui des Visconti, et chaque cité qui avoit été

CHAP. LXXII. république vouloit le devenir de nouveau. Pavie
1447. avoit long-temps disputé à Milan le premier rang en Lombardie; cette ville avoit été la résidence favorite de Jean Galeaz, le plus grand des Visconti; l'orgueil des Pavesans fortifioit leur amour pour l'indépendance, et ils étoient déterminés à tout souffrir, plutôt que d'obéir aux Milanois. Le peuple de Pavie nomma des magistrats, se constitua en république, et entreprit aussitôt le siége de la citadelle qui dominoit la ville. Une partie du trésor du duc et de ses munitions de guerre étoit déposée dans cette forteresse; mais Mattéo Bolognini qui y commandoit, repoussa avec obstination tous les efforts des assaillans. Les villes de Como, Alexandrie et Novarre, qui étoient attachées aux Milanois par affection plus que par obéissance, déclarèrent qu'elles suivroient le sort de la nouvelle république; mais Lodi, que des rapports de commerce et la supériorité de la faction Guelfe unissoient aux Vénitiens, repoussa les deux Piccinini, et les força de se réfugier à Pizzighettone; cette ville envoya ensuite demander à Michel Attendolo une garnison vénitienne, qui y entra le 16 août, cinq jours après la mort du duc (1). Le château de Saint-Colomban, entre Lodi et Pavie, fut de même remis volontairement aux Vénitiens. Plaisance

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 843.

se trouvoit partagée entre quatre factions, diri- CHAP. LXXII.
gées par autant de puissantes familles. Celle des 1447.
Anguisoli étoit seule attachée aux Gibelins; les trois autres, réunies par une même affection pour le parti Guelfe, se décidèrent enfin, pour terminer leur lutte, à se soumettre aux Vénitiens. Taddéo d'Este, un des généraux de Venise, prit possession de Plaisance le 20 août, avec quinze cents chevaux; et en peu de jours il soumit également tout son territoire (1). Parme et Tortone s'érigèrent en républiques; Asti ouvrit ses portes à Renaud du Dresnay, qui en vint prendre possession au nom de Charles, duc d'Orléans, d'après la négociation entamée peu de mois auparavant entre Philippe et Charles VII, et comme dot de Valentine Visconti. Dans toutes les villes on vit rentrer les exilés et les proscrits; partout ils reprirent possession de leurs biens que le fisc s'étoit appropriés, ou qu'il avoit aliénés, et ils en chassèrent l'épée à la main les nouveaux propriétaires (2).

Les chefs de la république milanoise, attaqués par les Vénitiens, abandonnés par la moitié des

(1) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 843. — *Platina Hist. Mantuan.* T. XX, p. 843. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 892.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 399. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 188.

CHAP. LXXII. peuples que gouvernoit auparavant le duc, mal
1447. obéis par l'autre moitié, toutes les fois qu'ils leur demandoient de maintenir l'ordre, de lever des soldats et de payer régulièrement les impôts; menacés par le roi Alfonse, par les Savoyards, par les Français, qui tous annonçoient des prétentions diverses sur l'héritage des Visconti, crurent devoir demander l'assistance de François Sforza, pour n'avoir pas à compter encore ce général parmi leurs ennemis. Sforza avoit déjà conduit son armée sur leurs frontières, pour secourir le prince dont ils étoient demeurés les représentans, et cette armée étoit leur seule espérance. Scaramuccio Balbo offrit à ce grand capitaine, au nom de la république milanoise, de maintenir le traité que Visconti avoit signé avec lui. La même paye et les mêmes conditions lui étoient offertes, pour combattre les mêmes ennemis et défendre le même pays. Bientôt Antoine Trivulzio se rendit aussi auprès du général; il ajouta à ces offres la cession des droits des Milanois sur Brescia ou sur Vérone, si Sforza enlevoit aux Vénitiens l'une ou l'autre de ces villes. Celui-ci, qui s'étoit avancé jusqu'à Crémone, pour voir quel parti il pourroit tirer des troubles de la Lombardie, accepta sans difficulté les conditions qui lui étoient offertes, quoiqu'il trouvât dur d'obéir à ceux à qui il avoit compté commander. Il se prépara donc

à la guerre, mais sans déposer l'espérance de for- CHAP. LXXII.
cer un jour les Milanois à reconnoître une auto- 1447.
rité qu'il abaissoit devant la leur (1).

Le premier service qu'il rendit à la république dont il recevoit la solde, fut de faire rentrer dans son alliance les Parmesans qu'il intimida, en s'avançant sous leurs murs. Ceux-ci, pour éviter des hostilités, s'engagèrent à suivre sans exception le sort de Milan, et à reconnoître toujours les mêmes amis et les mêmes ennemis (2). Sforza confirma ensuite son alliance avec Roland Palavicini, qui lui assura un libre commerce dans ses fiefs. A Crémone il trouva quinze cents cavaliers de Guid' Antonio Manfredi, qui avoient été chassés du Lodésan par les Vénitiens, et qu'il réunit sous ses drapeaux. Se rendant ensuite, avec une petite escorte, à Pizzighettone, auprès des deux Piccinini, il gagna leur bienveillance par cette preuve de confiance; il les trouva éperdus dans la révolution universelle, et prêts à traiter avec les Vénitiens, qui, les appelant déjà à partager leurs conquêtes futures, leur offroient pour récompense de leur défection, de céder Crémone en souveraineté à l'aîné, et Crême au second. Sforza sut si bien manier leurs esprits, que, mal-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 401. — *Nic. Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 205. — *Jos. Ripamontii Histor. urbis Mediolani*. L. V, p. 611.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. IX, p. 401.

CHAP. LXXII. 1447. gré l'antique rivalité entre leurs deux écoles militaires, et malgré leurs offenses mutuelles, il les engagea à rester attachés comme lui à la république milanoise, et à renouveler avec lui Bossi et Pierre Cotta, députés de cette république, le traité qu'ils avoient fait avec le duc (1). Sforza passa ensuite l'Adda, le 3 septembre, avec François Piccinino, et entra sur le territoire de Lodi. Le général vénitien Michel Attendolo, son parent, qui s'étoit affoibli par le grand nombre de garnison qu'il avoit été obligé de détacher de son armée, et l'étendue de pays qu'il occupoit, ne se sentit pas en état de lui tenir tête, et lui laissa former le siége du château de Saint-Colomban, qui fut pris le 15 du même mois (2).

Les Vénitiens avoient perdu, en dispersant leurs forces, cette supériorité qu'ils avoient toujours conservée sur Philippe, depuis la bataille de Casal : l'étendue de leurs succès avoit presque pour eux les conséquences d'une défaite. Pour rétablir leur armée, ils rassemblèrent avec activité toutes les nouvelles levées qu'ils purent tirer de Bergame et de Brescia; les Milanois d'autre part étoient abandonnés par plusieurs de leurs condotierri, entre autres par Albert Pie, seigneur de Carpi, qui pilla les palais du duc, et les châ-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. IX, p. 403. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*. T. XXII, p. 1126.

(2) *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*. T. XXI, p. 843.

teaux dont il se trouvoit le plus proche, et qui CHAP. LXXII.
reprit ensuite, tout chargé de butin, le chemin 1447.
de ses foyers (1). Sforza fit cependant une recrue importante; ce fut celle de Barthélemy Coléoni de Bergame, qui, après avoir acquis déjà quelque réputation, avoit été arrêté l'année précédente par ordre de Philippe-Marie, et enfermé dans les cachots de Monza. Coléoni trouva moyen de s'en échapper, lorsque la mort du duc rendit son geôlier moins sévère; et ses anciens soldats cantonnés à Landriano, l'ayant reconnu dans sa fuite, se rangèrent de nouveau sous ses drapeaux. Sforza le rappela de Pavie, où il s'étoit réfugié, pour le faire entrer dans l'armée milanoise (2).

Tous les princes qui avoient quelque prétention sur l'héritage des Visconti, ou seulement le désir de profiter de la révolution survenue dans leurs états, s'étoient efforcés de gagner à prix d'argent des partisans dans les diverses villes de Lombardie. Celle de Pavie, bien plus occupée de se soustraire à la domination des Milanois, que de conserver sa liberté, étoit alors partagée entre plusieurs factions. On y comptoit les partis de Charles VII, roi de France; du

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 403.

(2) *M. Ant. Sabellico. Istor. Veneta.* Deca III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1127. — *Anton. Cornazzani, de Vita et Gestis Barth. Colei.* L. IV, p. 18, *apud Burmannum. Thesaurus.* T. IX, P. VI.

CHAP. LXXII. Dauphin, son fils, alors brouillé avec ce monarque; de Louis, duc de Savoie; de Jean, marquis de Montferrat, et de Lionnel, marquis d'Este. Tous convenoient que, pour ne pas retomber sous le joug des Milanois, il falloit se donner un maître étranger. Mais si l'intérêt, la corruption et l'égoïsme rendoient les conseils unanimes dans cette absurde détermination, ces mêmes motifs divisoient les suffrages sur le choix du prince. Au milieu de ces intrigues, François Sforza ne s'étoit pas oublié : un de ses agens, nommé Sceva Curti, s'efforçoit de lui concilier les vœux des Pavesans. Dans le même temps, Agnès de Maino, mère de sa femme Blanche Visconti, qui s'étoit réfugiée dans la forteresse de Pavie, entreprit d'amener au même parti Matthieu Bolognini qui y commandoit. Cet officier avoit servi autrefois sous les drapeaux de Braccio, ce qui suffisoit pour lui donner une prévention contre tous les Sforza. Mais Agnès flatta sa vanité, en lui promettant de le faire adopter dans la famille de son gendre, et de lui assurer le titre de comte de Sant-Angelo, avec la souveraineté sur ce château, où Bolognini étoit né. Ensuite de cette double négociation, huit députés du sénat de Pavie arrivèrent dans le camp de Sforza, au moment où il repoussoit avec vigueur une attaque de Michel Attendolo, pour délivrer Saint-Colomban; ils lui offrirent

1447.

la souveraineté de leur état, pour lui et pour ses descendans, avec le titre de comte de Pavie, et ils lui demandèrent la confirmation de priviléges que le nouveau prince se garda bien de contester. Sforza accueillit avec joie cette proposition; la citadelle lui fut livrée en même temps que la ville, et il se rendit en pompe à l'église de San-Syro, cathédrale de Pavie, pour rendre grâces à Dieu de sa nomination (1). CHAP. LXXII. 1447.

Les Milanois avoient été avertis de cette négociation, et ils avoient vainement cherché à l'arrêter, en représentant à Sforza que son traité avec eux l'obligeoit à conserver à la ville de Milan tous les états qui appartenoient au précédent duc. Le général répondit que, s'il avoit hésité à accepter les propositions qu'on lui faisoit à Pavie, cette ville auroit passé au pouvoir de quelqu'un des puissans souverains qui s'en disputoient la possession. Il n'avoit, ajoutoit-il, aucun moyen de la réduire par la force, et il valoit mieux pour les Milanois qu'elle se fût de bon gré soumise à un ami et à un allié, que de faire cause commune avec leurs adversaires. En même temps, il leur livra, pour les apaiser, le château de Saint-Colomban qu'il venoit de soumettre. Ses projets ambitieux se montroient dès

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 407. — *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 212.

CHAP. LXXII. 1447. lors presque à découvert; mais les Milanois, qui avoient cru devoir l'employer, quoiqu'ils se défiassent de lui, ne voulurent point l'aliéner, encore que leur défiance fût augmentée, puisqu'ils avoient toujours le même besoin de son assistance. De son côté, Sforza, en garnissant de troupes les châteaux du territoire de Pavie, donna ordre de ne point molester ceux dont les Milanois, ou dont le duc de Savoie s'étoient déjà emparés dans la Lomelline, et de maintenir, autant qu'il seroit possible, la paix avec ce dernier voisin. Il fit aussi armer à ses frais, à Pavie, quatre galions qu'il fit descendre le Pô, pour attaquer Plaisance, afin de gagner ainsi la bienveillance de la seigneurie de Milan (1).

Sur la nouvelle de l'occupation de Pavie, le gouvernement milanois envoya de nouveau demander la paix aux Vénitiens, en offrant les conditions les plus avantageuses; de nouveau ses propositions furent repoussées avec une arrogance imprudente. L'état des ducs de Milan sembloit alors abandonné au pillage : tous ses voisins vouloient s'enrichir des dépouilles d'un prince qui les avoit si long-temps fait trembler. Lionnel, marquis d'Este, s'étoit emparé de Castel-Novo et de Cupriaco, et les San-Vitali

(1) *Joann. Simonetæ.* L. IX, p. 408. — *Jos. Ripamontii, Hist. Mediol.* L. V, p. 611.

qui lui étoient dévoués, intriguoient à Parme CHAP. LXXII.
pour lui faire ouvrir les portes de cette ville. Les 1447.
Correggi s'étoient emparés de Bresello; les Génois, long-temps déchirés par des factions qui leur avoient fait perdre toute influence sur le reste de l'Italie, s'étoient réunis à temps sous leur nouveau doge, Janus de Campo Fregoso, pour occuper Voltaggio, Novi et plusieurs châteaux, et pour menacer Tortone. Le duc Louis de Savoie, fils de l'antipape Félix V, sollicitoit les bourgades des territoires d'Alexandrie, Novarre et Pavie, de lui ouvrir leurs portes, et leur offroit pour récompense la diminution des impôts, ou même une exemption absolue. Jean, marquis de Montferrat, mettoit en œuvre les mêmes séductions sur les frontières de ses états; mais une attaque plus redoutable que toutes les autres, étoit celle de Renaud du Dresnay, gouverneur d'Asti pour le duc d'Orléans, qui envahissoit les frontières milanoises au nom de son maître, avec une armée française.

Charles d'Orléans étoit fils de Valentine Visconti, sœur aînée du dernier duc. Si le duché de Milan avoit été héréditaire pour les femmes, si leur droit de succession avoit été reçu en Italie, dans les souverainetés fondées par les villes, Charles auroit été en effet l'héritier naturel de Philippe; mais sa prétention n'étoit d'accord ni

CHAP. LXXII. avec les lois de l'état ni avec l'opinion publique (1).
1447. Cependant il avoit pour lui l'ancienne alliance des Guelfes avec la maison de France, et la puissance du roi Charles VII. Asti, offert aux Français par Philippe-Marie, après le désastre de Casal-Maggiore, pour obtenir à ce prix des secours, avoit été livré à du Dresnay la veille même de la mort du duc, sur un ordre surpris peut-être à sa foiblesse, depuis qu'il étoit accablé par la maladie (2). Ce lieutenant du duc d'Orléans avoit profité de

(1) On ne trouve dans toute l'histoire d'Italie aucun exemple d'une *seigneurie* ou *principauté* (et par ce nom on désignoit une souveraineté non féodale, élevée dans le sein d'une république) qui ait passé à une femme. Le Montferrat avoit bien passé par les femmes, de la maison des anciens marquis, aux Paléologues; mais c'étoit de tout temps un fief impérial non pas une seigneurie; et comme son origine étoit différente, ses lois l'étoient aussi. Le royaume de Naples, également régi par des lois féodales, étoit héréditaire pour les femmes. La première charte, pour l'institution du duché de Milan, ne règle point l'ordre de succession, et paroît confirmer les lois déjà établies dans la famille Visconti; mais une seconde charte, donnée à Prague par Wenceslas, le 13 octobre 1296, limite la succession aux mâles, fils de mâles, nés d'un légitime mariage, et, à leur défaut, aux descendans naturels du sexe masculin de Jean Galeas, autant qu'ils auroient été solennellement légitimés par l'empereur. Aucune femme n'est appelée, dans aucun cas, à la succession. *Annales Mediolanenses*. T. XVI, cap. 158, p. 828.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 411. — *Enguerrand de Monstrelet Chron.* Vol. III, p. 5.

la situation d'Asti, à l'entrée de la Lombardie, pour y rassembler trois mille chevaux, tirés du Lyonnois et du Dauphiné, et pour attaquer ensuite le territoire d'Alexandrie. Plusieurs forteresses de cette province, et le faubourg même de Bergolio, au-delà du Tanaro, avoient été déjà livrés entre ses mains. Les Milanois avoient mis en garnison un millier de chevaux dans la ville, et ils attendoient que l'hiver décourageât les Français, avant de les attaquer (1).

1447.

Cependant François Sforza, qui venoit d'accepter secrètement l'hommage de Tortone, somma du Dresnay de respecter le territoire de cette cité et celui de Pavie, puisque ces deux villes étoient à lui. Il étoit résolu, déclara-t-il, de défendre ses nouveaux états contre toute attaque; mais il ne pouvoit s'attendre à ce que la cour de France eût l'intention de dépouiller un général qui avoit, ainsi que son père, combattu pendant trente ans pour la maison d'Anjou, et qui avoit perdu pour cette maison tous ses états, dans la Pouille et la Marche d'Ancône (2).

De cette manière, Sforza évita de se commettre lui-même avec les Français, et il les laissa s'épuiser au siége de Bosco, château près d'Alexandrie, qui leur avoit fermé ses portes, tandis que lui-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 413.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 414.

CHAP. LXXII. même poursuivoit le siége de Plaisance. Mais
1447. lorsque Bosco, après une longue résistance, se vit près d'être réduit à capituler, les Milanois envoyèrent Barthélemi Coléoni et Astorre Manfredi, fils de Guid' Antonio, au secours de cette forteresse, avec environ quinze cents chevaux. Un corps à peu près de même force étoit sorti d'Alexandrie, sous la conduite de Jean Trotti, et tous deux attaquèrent les Français, le 11 octobre, par des chemins différens, en même temps que la garnison de Bosco faisoit une sortie. Les Français, se partageant de leur côté pour combattre leurs ennemis, renversèrent le corps de Trotti, poursuivirent sans quartier ses soldats, et, au lieu de faire prisonniers ceux qui offroient de se rendre, ils les égorgèrent. On compta quatre cents morts sur le champ de bataille, ce qui, pour des corps si peu nombreux, et au milieu de guerres presque toujours terminées sans effusion de sang, parut une effroyable boucherie et une calamité sans exemple. Mais, pendant ce temps, Coléoni et Astorre Manfredi avoient attaqué l'autre aile, que du Dresnay commandoit en personne; ils l'avoient enfoncée, poursuivie jusque dans ses retranchemens, et obligée de poser les armes. Du Dresnay demeura prisonnier avec ses soldats. Lorsque ces captifs furent conduits à Alexandrie, ils trouvèrent la ville entière dans le deuil, pour la défaite du

bataillon de Trotti; on ne respiroit que vengeance contre des barbares qui, foulant aux pieds les lois de la guerre, n'avoient point voulu faire de prisonniers; on arracha ceux qui s'étoient rendus aux soldats de Coléoni et de Manfredi, et on les massacra presque tous (1).

CHAP. LXXII. 1447.

Sforza, qui s'étoit tenu éloigné des Français, se préparoit, pendant ce temps-là, à reconquérir Plaisance. Il avoit auparavant tenté vainement d'attirer à un combat Michel Attendolo, général des Vénitiens, et il crut peut-être l'y déterminer, en entreprenant lui-même un siége important. Plaisance étoit, après Milan, la plus grande ville de Lombardie; ses murailles étoient épaisses, flanquées de tours, entourées d'un double fossé, et fortifiées de place en place par des boulevards de nouvelle construction. La garnison étoit composée de deux mille hommes de cavalerie et de deux mille fantassins; dans la bourgeoisie, six mille hommes choisis avoient pris les armes, et leur haine pour les Milanois, leur crainte d'être sévèrement punis de leur défection, répondoient de leur fidélité. Sforza, comme gendre et représentant de Visconti, avoit, il est vrai, un grand parti dans le corps de la noblesse : les Anguisola,

(1) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 429. — *M. A. Sabellico, Ist. Veneta*. Deca III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1127. — *Ant. Cornazzani de vita et gestis. Barth. Colei*. L. IV, p. 20.

CHAP. LXXII. les Landi et les Arcelli, avec la faction Gibeline, 1447. lui étoient dévoués; mais presque tous s'étoient retirés dans leurs fiefs, à la campagne (1). L'armée avec laquelle ce général entreprenoit l'attaque d'une si grande ville, n'étoit pas beaucoup plus nombreuse que celle qui étoit renfermée dans ses murs. Les pluies de l'automne qui avoient commencé, rendoient les opérations du siége plus difficiles; d'ailleurs, on armoit à Venise des galions destinés à remonter le fleuve et à secourir Plaisance.

Assiéger une ville, c'étoit alors surtout couper la communication entre elle et les campagnes : comme Plaisance avoit quatre portes, Sforza partagea son armée en quatre corps, pour en placer un devant chacune de ses issues; il l'établit dans une redoute bien fortifiée, et il se contenta de combler les fossés, dans tout l'espace qui séparoit une redoute d'avec l'autre, et d'égaliser le terrain, pour que ces corps détachés pussent aisément communiquer entre eux. Au-dessous de la ville, il fit placer à l'ancre, au milieu du fleuve, les quatre galions qu'il avoit fait équiper à Pavie. C'étoit en remontant le Pô que Michel Attendolo avoit compté faire passer des renforts à Taddée d'Este, qui commandoit dans Plaisance; mais les

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 419. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 894.

galions de Sforza opposèrent une vigoureuse ré- CHAP. LXXII.
sistance à cette attaque, et rendirent vains tous 1447.
les efforts des Vénitiens.

L'emploi de l'artillerie n'étoit alors guère mieux entendu que l'art d'investir une place; le plus souvent elle étoit dirigée contre les rangs des ennemis, plutôt que contre les murs; cependant Sforza fit placer en batterie trois de ses plus grosses bombardes, contre la tour qui remplaçoit l'ancienne porte Cornelia, et contre la courtine qui communiquoit à la tour prochaine. Il battit en brèche ce mur et ces deux tours pendant plus de trente jours, et, ce qu'on regardoit alors comme une prodigieuse activité dans l'artillerie, chacune de ses bombardes tiroit jusqu'à soixante boulets dans une nuit (1).

Michel Attendolo n'avoit rien négligé pendant ce temps pour opérer une diversion puissante: il poussa ses ravages dans les territoires de Milan et de Pavie, espérant que les plaintes de ces deux villes rappelleroient le comte François à leur secours. Comme il ne put l'ébranler par-là, il vint mettre le siége devant le fort château de Saint-Colomban; Sforza fit alors jeter un pont de bateaux sur le Pô, au-dessus de Plaisance; par-là il se trouvoit maître de tomber à l'improviste sur

(1) *Ant. de Ripalta Ann. Placentini.* p. 895. — *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 432.

CHAP. LXXII. l'armée d'Attendolo; c'en fut assez pour engager
1447. celui-ci à se retirer. Sforza étoit très bien servi par ses espions, il étoit averti de tous les mouvemens, souvent de tous les desseins de son adversaire, et il se trouvoit toujours sur son chemin pour l'arrêter (1).

Les deux tours, aussi bien que la courtine qui les unissoit, avoient enfin été renversées par les coups répétés des bombardes; les débris des tours, en tombant dans le fossé, l'avoient comblé en partie, et ils avoient rendu la brèche praticable, lorsque Sforza résolut de livrer un assaut le 16 novembre. Il donna sa flotte à conduire à Charles de Gonzague; les pluies avoient gonflé les eaux du Pô et de la Trébia, et les galions purent venir raser les murs, vers la fontaine d'Auguste ou Forusta, qui sert de port à Plaisance. Manfredi et Louis del Verme furent chargés d'attaquer les murailles, entre la porte de Saint-Raimond et celle de Sublata; et Sforza, pour profiter de l'émulation entre sa troupe et celle de Braccio, unit ses soldats à ceux que conduisoient les frères Piccinino, et se chargea avec eux de monter à la brèche (2).

Sforza avoit réservé tous ses plus vieux cuirassiers, tous ceux qu'il croyoit les moins agiles,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 422, 425.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 433. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 844.

pour attendre à cheval, auprès de la brèche, le moment où ils pourroient donner, ou repousser une sortie. Les plus jeunes et les plus lestes avoient mis pied à terre, et marchoient à la tête des assaillans. Outre les deux fossés extérieurs qui couvroient le mur, et qui avoient presque été comblés par des décombres, Thaddée d'Este, commandant de la place, et Gérard Dandolo, provéditeur vénitien, en avoient fait creuser un troisième. Les assaillans, arrêtés par cet obstacle, reçurent l'ordre d'y porter chacun un fagot; mais une grêle de pierres et de balles les en écartoit, et bien peu d'entre eux purent arriver jusqu'au fossé avec leur charge.

CHAP. LXXII. 1447.

Cependant un avant-toit élevé la veille pour couvrir des travailleurs, et qu'on n'avoit pas abattu, apparemment parce que le travail qu'il couvroit n'étoit pas encore achevé, formoit comme une espèce de pont, sur lequel deux hommes auroient pu passer de front au-delà du fossé. Ce pont, il est vrai, étoit défendu par les plus vaillans parmi les assiégés, et un angle de mur couvroit des arquebusiers qui le balayoient de leurs balles. On combattit long-temps autour de ce pont : Sforza, qui en étoit fort près, eut son cheval tué sous lui d'une coulevrine; ses soldats, en le voyant tomber, le crurent mort, et commencèrent à lâcher le pied; mais Sforza reparut bientôt sur un autre cheval,

CHAP. LXXII. 1447. et leur rendit le courage. En même temps il fit pointer un canon contre l'angle de mur qui couvroit les arquebusiers; cet angle ayant été renversé d'un seul coup, et ayant écrasé plusieurs de ses défenseurs, les assaillans profitèrent de ce moment d'effroi pour se pécipiter au travers du pont, pour garnir le parapet, et s'étendre des deux côtés de la brèche, dans le chemin couvert qui lougeoit le mur. Bientôt ils arrivèrent à la porte de Saint-Lazare, qu'ils firent ouvrir. Sforza y entra à cheval, à la tête de ses gendarmes; Thaddée d'Este, Gérard Dandolo et Albert Scotto, voyant la ville perdue, se retirèrent avec la garnison dans la citadelle, qui ne résista pas long-temps. Les bourgeois, découragés par leur retraite, abandonnèrent la défense des murs; et deux heures avant le coucher du soleil, la ville fut de toutes parts ouverte aux vainqueurs (1).

Dans l'état où se trouvait alors l'art militaire, la prise d'assaut d'une aussi grande ville étoit un événement presque inouï. On n'avoit jamais cru que de fortes murailles pussent être ébranlées et renversées par le canon, que des fossés pussent être franchis en dépit de leurs défenseurs, qu'une armée enfin pût être forcée à combatre, non pas seulement dans une ville, mais dans les simples

(1) *Joann. Simonetæ Hist. Franc. Sfortiæ*. L. X, p. 436. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana*, T. XXI, p. 845.

retranchemens d'un camp. Lorsqu'on se souvient CHAP. LXXII.
de la détresse où le même Sforza s'étoit trouvé 1447.
dans l'Ombrie, l'année d'auparavant, parce qu'il ne s'étoit pas senti en état de forcer les portes du moindre petit château, on conçoit quel triomphe c'étoit pour lui d'être entré par la brèche dans une ville qui, pour l'étendue et la force des murailles, étoit réputée la seconde de Lombardie. Mais cet événement mémorable, et qui glaça l'Italie d'effroi, montre sous un point de vue bien odieux ces lois de la guerre dont les Italiens vantoient l'humanité. Tandis que le métier des soldats n'étoit plus qu'un jeu, où ils exposoient à peine leur vie, les citoyens demeuroient en butte, dans leurs défaites, aux plus effroyables calamités. Plaisance fut abandonnée au pillage; non seulement toutes les maisons furent dévastées, mais encore on permit aux soldats d'arracher aux propriétaires, par d'horribles tourmens, la découverte de leurs trésors cachés, de soumettre les femmes et les filles des vaincus aux derniers outrages, de réduire en esclavage dix mille citoyens, et de les vendre au plus offrant; enfin d'employer les quarante jours que l'armée demeura dans Plaisance, à dépouiller les maisons de leurs meubles, de leurs ferremens, de leurs bois de charpente, pour les charger sur le Pô, et les vendre dans les villes voisines. C'est ainsi que fut accomplie la ruine de cette grande cité;

CHAP. LXXII. jamais depuis cette affreuse calamité elle n'a pu
1447. se relever au rang que sa population et sa richesse lui avoient fait occuper autrefois (1).

1448. Après avoir dépouillé Plaisance de tout ce qui pouvoit être de quelque valeur, François Sforza mit son armée en quartiers d'hiver, et il vint lui-même à Crémone, au commencement de l'année suivante, avec deux cohortes seulement. L'armée vénitienne était cantonnée entre l'Oglio, le Mincio et l'Adige, et la flotte de trente-deux galions, que le sénat de Venise avait fait armer pour la délivrance de Plaisance, avoit jeté l'ancre près de Casal Maggiore (2). Un court repos suspendoit les opérations militaires; mais les négociations et les intrigues continuoient avec un redoublement d'activité. La même armée de Barthélemi Coléoni, qui avoit battu les Français à Bosco, s'étoit approchée de Tortone, et avoit forcé cette ville à renvoyer le commandant que lui avoit

(1) Antonio de Ripalta, l'auteur des Annales de Plaisance, après avoir perdu son bien, ses livres et ses propres écrits, fut aussi réduit en captivité; mais son maître, le général des galères, lui rendit sa liberté, à cause de sa réputation littéraire. Ses fils, après avoir été vendus, réussirent à s'échapper. *Annales Placentini*. T. XX, p. 896. — *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 438. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 688. On peut joindre l'exemple de Plaisance à tous ceux que présente l'histoire pour prouver que ce n'est point au christianisme qu'il faut attribuer l'abolition de l'esclavage; elle n'a été accomplie que par la philanthropie du dix-huitième siècle

(2) *Joann. Simonetæ*. L. X, p. 440.

donné François Sforza, pour en recevoir un du CHAP. LXXII.
sénat de Milan (1). François Sforza dissimula son 1448.
ressentiment; c'étoit contre la foi de son traité avec les Milanois qu'il avoit accepté pour lui-même le gouvernement de Tortone; c'étoit par une violence que ce commandement lui étoit ôté ensuite. Ces deux événemens étoient bien propres à confirmer la défiance mutuelle; mais il convenoit toujours à ce général d'employer l'argent et les ressources des Milanois, pour résister aux Vénitiens et aux Français qui vouloient occuper l'héritage de Philippe Visconti; il convenoit aussi toujours au sénat de Milan d'employer à sa défense les talens et l'armée du plus habile général de l'Italie, encore qu'il se défiât de lui.

La paix auroit été cependant bien préférable à une alliance si suspecte. Les Piccinini, toujours jaloux de Sforza, essayèrent de la négocier, par l'entremise du provéditeur vénitien, Gérard Dandolo, qu'ils avoient fait prisonnier à Plaisance, et qu'ils relâchèrent. Après ces premières ouvertures, la ville de Bergame fut choisie pour le lieu des conférences; le sénat de Milan y envoya Oldrade Lampugnani, Jean Melzi, Ambroise Alciati, et Franchi Castiglione, pour traiter avec les Vénitiens (2). La prise de Plaisance avoit dé-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. X, p. 431.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XI, p. 442. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 846.

CHAP. LXXII. couragé ces derniers, et ils consentirent à signer
1448. des préliminaires qui conservoient à chaque puissance ce qu'elle avoit conquis pendant la guerre. Mais ce traité, pour avoir force de loi, devoit passer dans le conseil des huit cents à Milan; et François Sforza, qui y voyoit la ruine de toutes ses espérances, profita de ce que la négociation commençoit à devenir publique pour la troubler.

Parmi les fondateurs de la liberté milanoise, on voyoit déjà se former deux partis : Trivulzio étoit attaché par ses alliances aux anciens Guelfes, Bossi et Lampugnani l'étoient aux Gibelins. Le premier désiroit avec vivacité un traité de paix qui protégeât la république, autant contre son général que contre ses ennemis; les autres, séduits par les insinuations de Sforza, et par les sourdes intrigues qu'il faisoit agir, redoutoient l'ancienne alliance des Guelfes avec Venise, et le crédit que la paix donneroit à leurs adversaires. Ils représentoient tout le danger d'un traité qui laisseroit aux Vénitiens Bergame d'une part, Lodi de l'autre, ainsi que la tête du pont de Cassano, et plusieurs forteresses sur la rive droite de l'Adda. Ils répétoient que Milan resteroit alors à la discrétion d'un sénat ambitieux et perfide, qui avoit souvent montré son peu d'estime pour la foi publique. De nombreux agens de François Sforza répétoient parmi le peuple qu'un semblable traité étoit honteux, après la victoire de Plaisance. Ils

disoient qu'une paix aussi peu sûre étoit pire que la guerre. Le jour où le conseil des huit cents fut assemblé pour prendre le traité en considération, toute la porte de Cosme, ou la sixième partie de la ville, fut mise en mouvement par Théodore Bossi et George Lampugnani; les insurgés protestèrent à grands cris contre la paix. Érasme Trivulzio, effrayé, fut obligé d'y renoncer lui-même, et le conseil des huit cents, qui pouvoit sauver la Lombardie par un acte de modération, perdit la république en votant la guerre (1). CHAP. LXXII. 1448.

Pour ne pas fournir des argumens nouveaux à ceux qui vouloient la paix, François Sforza s'abstint de demander les arrérages considérables qui étoient dus à son armée, d'autant plus que ses soldats s'étoient enrichis par le pillage de Plaisance, tandis que le trésor de Milan étoit presque épuisé; mais d'autres condottieri ne tardèrent pas à faire sentir aux Milanois toutes les difficultés de leur situation. Charles de Gonzague et Astorgio Manfredi prétendirent tous deux avoir fini le temps de leur engagement, et ne voulurent point le renouveler. Le premier se retira dans le Mantouan, et l'autre dans l'état de Faenza, avec tous leurs soldats.

Il importoit à François Sforza de confirmer, par de nouveaux succès, les Milanois dans leur

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XI, p. 443. — *Jos. Ripamontii*. L. V, p. 613.

CHAP. LXXII. décision en faveur de la guerre. Il rassembla donc
1448. son armée le premier mai, entre Crême et Pizzighettone; il donna à chacun de ses soldats un florin du Rhin, et des vivres pour dix jours, et il entreprit avec eux le siége des châteaux que les Vénitiens possédoient sur la rive droite de l'Adda. Trivilio, Cassano, Melzi et Ripalta Secca leur furent enlevés successivement, après quelques jours de siége (1). Il ne leur restoit plus guère, entre l'Adda et Milan, que Caravaggio et Lodi; aussi les Milanois désiroient-ils ardemment attaquer cette dernière ville. Sforza, au contraire, souhaitoit en secret qu'elle restât aux mains des ennemis, pour tenir le sénat et le peuple de Milan dans une inquiétude continuelle. Aux sollicitations qu'on lui adressoit pour qu'il entreprît le siége, il répondit qu'il devoit songer à se mettre en défense contre la flotte vénitienne. Cette flotte, armée dès l'année précédente, étoit composée de trente-deux galions. André Quérini, qui la commandoit, avoit remonté le Pô, de Casal Maggiore à Crémone. Il avoit attaqué le pont de bateaux qui couvroit cette ville et la flotte milanoise; ce pont avoit été défendu avec beaucoup de courage par Blanche Visconti, qui étoit demeurée à Crémone, et qui dans cette occasion,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XI, p. 444. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 847. — *Jos. Ripamontii Histor. urbis Mediolani.* L. V, p. 614.

s'étoit montrée la digne femme d'un héros. Mais on devoit s'attendre à ce que l'attaque de Quérini fût renouvelée ; et si le pont de bateaux étoit une fois rompu, le Pô restoit ouvert aux Vénitiens jusqu'à Pavie, la flotte milanoise étoit perdue, et toute la Lombardie méridionale demeuroit exposée au pillage. François Sforza fit valoir ces considérations dans un conseil de guerre qu'il avoit assemblé, et il proposa de conduire son armée à Crémone (1). Les frères Piccinini soutinrent l'avis contraire au sien ; ils démontrèrent qu'un simple détachement suffiroit pour mettre Crémone en sûreté ; qu'une armée de terre ne pourroit jamais forcer une flotte au combat, même sur un fleuve, en sorte que Quérini pourroit, s'il le vouloit, tenir Sforza en échec pendant toute la campagne ; tandis qu'il importoit aux Milanois de profiter de leur supériorité pour mettre en sûreté leur territoire. Le siége de Lodi fut donc résolu : cependant Robert de San-Severino et Manno Barile furent envoyés à Crémone avec un corps de cavalerie. On permit aussi à Sforza d'engager, au service des Milanois, Guillaume, frère du marquis de Montferrat, pour remplacer Barthélemi Coléoni, qui avoit déserté le 15 juin avec quinze cents gendarmes, et qui avoit passé au service des Vénitiens (2).

CHAP. LXXII. 1448.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XI, p. 446.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XI, p. 447. — *Jos. Ripamontii. Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615.

CHAP. LXXII. 1448.

La juste défiance que les conseils de Milan avoient conçue de Sforza, leur avoit fait exiger de ce général qu'il attendît leurs ordres pour toutes les opérations militaires un peu importantes; et Sforza, qui cherchoit à les endormir dans la sécurité, avoit montré pour eux beaucoup de déférence. Cependant les sénateurs milanois entendoient mal l'art de la guerre, et la lenteur de leurs ordres pouvoit compromettre le sort de l'armée. Aussi, lorsqu'au commencement de juillet, Michel Attendolo passa l'Oglio et ensuite l'Adda, Sforza le voyant approcher de lui, demanda avec instance, et obtint du sénat des pouvoirs illimités (1).

Son intention étoit de surprendre près de Crémone la flotte d'André Quérini; mais celui-ci, à son approche, se retira devant Casal Maggiore, dans ce même bras du Pô que l'armée vénitienne avoit franchi deux ans auparavant, et où celle de Philippe avoit éprouvé une si complète déroute. La flotte vénitienne paroissoit couverte dans ce lieu, d'un côté par la bourgade même de Casal Maggiore, qui contenoit une très nombreuse garnison, de l'autre par l'île. Quérini avoit de plus fortifié l'entrée supérieure du canal, par des palissades et des chaînes, en sorte que ce bassin étoit devenu, pour ses vaisseaux, comme un camp retranché. Mais les meilleurs

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XII, p. 449. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 615.

généraux ne faisoient point encore alors une idée précise de la portée de l'artillerie ; les bombardiers de Sforza reconnurent qu'aux deux extrémités de Casal Maggiore on pouvoit planter deux batteries qui porteroient en plein sur la flotte. Ils les y établirent en effet, et commencèrent bientôt à percer les flancs des vaisseaux par leurs pierres et leurs boulets. En même temps la flotte milanoise faisant le tour de l'île, s'étoit venue présenter à l'ouverture inférieure du canal, pour le fermer aux Vénitiens. Blaise d'Assereto, le même Génois qui avoit remporté la mémorable victoire de Ponza, commandoit cette flotte. Tout en exécutant la manœuvre qui lui étoit prescrite par Sforza, il lui représenta que ses vaisseaux étoient fort inférieurs, et en grandeur et en nombre, à ceux de l'ennemi, et qu'ils seroient bientôt écrasés si Quérini vouloit sortir. Mais Sforza fondoit tout son espoir dans cette attaque sur le danger apparent auquel lui-même s'exposoit, danger qui devoit engager ses adversaires à l'attendre, et sur un calcul exact du temps qu'il lui falloit pour venir à bout de son entreprise.

Michel Attendolo avoit été rappelé de son invasion dans le Milanois par la marche inattendue de Sforza; il se hâtoit de repasser l'Adda pour venir au secours de la flotte, et à la fin de sa journée il n'étoit plus qu'à sept milles de distance,

CHAP. LXXII. lorsqu'il envoya des messagers à André Quérini,
1448. pour l'exhorter à tenir bon, malgré le feu de l'artillerie, et à ne point abandonner son poste; car Sforza alloit se trouver pris entre l'armée vénitienne, égale en nombre à la sienne, le bourg de Casal Maggiore, où il y avoit huit mille combattans, et la flotte, en sorte qu'il ne pourroit éviter sa destruction. Lorsqu'on sut dans le camp de Sforza l'approche d'Attendolo, tous ses généraux, et surtout les Piccinini, dont la jalousie accroissoit encore la défiance, le sollicitèrent de se retirer à temps d'un danger si imminent. L'armée même paroissoit frappée de terreur; Sforza seul, osant préjuger la conduite de ses ennemis d'après ce qu'il connoissoit du caractère de Michel Attendolo, et de celui des provéditeurs vénitiens qui l'accompagnoient, assura son conseil de guerre qu'ils ne hasarderoient rien, et qu'ils ne l'attaqueroient point pendant la nuit, après s'être fatigués par une longue marche; en sorte que, contre l'avis de tous, il demeura en place.

Quelques heures plus tôt, André Quérini auroit pu sortir sans difficulté du canal; il y demeura sous le feu des batteries, pour retenir Sforza, et lorsqu'il sentit ensuite la nécessité de mettre sa flotte en sûreté, il ne put plus la faire manœuvrer; ses meilleurs vaisseaux étoient démâtés et criblés de boulets; beaucoup de matelots et de soldats

avoient été tués, beaucoup d'autres s'étoient ré- CHAP. LXXII.
fugiés sur le rivage, et l'exemple des premiers 1448.
excusant la lâcheté des autres, bientôt il ne resta presque plus personne à bord de ces bâtimens. Sforza, découvrant l'état de cette flotte, en fit enlever deux vaisseaux, qui se laissèrent conduire jusqu'aux siens, sans opposer aucune résistance. Cette première capture, faite aux yeux de toute l'armée, lui rendit du courage; les soldats de Sforza passèrent joyeusement la nuit sous les armes, attendant le jour pour piller cette riche flotte qu'ils voyoient déjà réduite en leur pouvoir. Quérini, de son côté, après avoir vainement appelé Michel Attendolo à son secours, donna ordre, dans la nuit du 16 au 17 juillet, à tout ce qui restoit sur sa flotte, de descendre à Casal Maggiore. Il ne voyoit plus aucune possibilité de sauver ses vaisseaux, et pour qu'ils ne tombassent pas aux mains de ses ennemis, il prit enfin le parti d'y mettre lui-même le feu. Il en fit ensuite couper les câbles, espérant qu'ils seroient entraînés par la rivière sur la flotte milanoise, qui s'avançoit à la petite pointe du jour pour le reconnoître, et que l'incendie se communiqueroit aux vaisseaux ennemis. Mais Blaise d'Assereto, après avoir pris à la remorque deux galions vénitiens, qui n'avoient point encore éprouvé de dommage, se tira à l'écart, pour laisser passer les vaisseaux incendiés. Quérini, de retour à Venise, fut poursuivi

CHAP. LXXII. 1448. par les avogadors du commun, et condamné à trois ans de prison, pour n'avoir pas mieux défendu la flotte qui lui étoit confiée (1).

Cependant ce succès même exposa bientôt l'armée de Sforza au plus extrême danger. Elle étoit rangée en bataille, se préparant à soutenir l'attaque de Michel Cotignola; tandis que les vaisseaux vénitiens abandonnés, et déjà en proie aux flammes, passoient lentement à la dérive, devant le rivage qu'elle bordoit. Les valets de l'armée, et les paysans rassemblés au camp, s'efforçoient de les atteindre à la nage, ou dans de petits bateaux, pour les piller. Trente-deux galions, deux grandes galères, deux plus petites, trente-quatre bâtimens de transport; en tout soixante-dix vaisseaux, chargés d'un immense appareil de machines de guerre, de vivres et de richesses de tout genre, étoient abandonnés au pillage. Les soldats voyoient revenir leurs valets, chargés des effets les plus précieux; presque aucun n'eut la constance de résister à un aussi dangereux appât; malgré les menaces et les instantes prières de Sforza, ils posoient leurs armes, et se jetoient à la nage, pour partager le butin. En vain Sforza fit publier au son de trompe, sur les vaisseaux mêmes, qu'il puniroit de mort quiconque ne re-

(1) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 189. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1128. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 848.

joindroit pas à l'instant ses drapeaux ; en vain il CHAP. LXXII.
fit répandre la nouvelle de l'arrivée de Michel en 1448.
vue du camp ; rien ne pouvoit arracher les pillards à leur proie. Enfin, il employa tout ce qu'il trouva d'hommes qui voulussent lui obéir, à mettre le feu aux vaisseaux qui ne brûloient pas encore, pour accroître partout l'incendie. Ses soldats, chassés par les flammes, se réunirent alors sous leurs drapeaux ; et lui-même, après avoir accompli la destruction de cette redoutable flotte, ne voulut pas compromettre sa victoire en attaquant Casal Maggiore, ou en attendant Michel ; il se retira en bon ordre jusqu'à Torre de Picci, à moitié chemin de Crémone (1).

Sforza comptoit, après ce brillant succès, tenter la conquête de l'état de Brescia, dont la propriété lui étoit assurée par son traité avec le Milanois ; mais le sénat qui démêloit facilement son intention de traîner la guerre en longueur, ou de la faire tourner uniquement à son profit, retira les pleins pouvoirs qu'il lui avoit accordés, et lui ordonna de venir mettre le siége devant Caravaggio (2). Cette bourgade, dans la Ghiara d'Adda, à moitié chemin entre l'Adda et l'Oglio, étoit

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XII, p. 449-456. — *Joseph. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 615. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 845. — *Anton. de Ripalta Annales Placentini.* p. 897.

(2) *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. V, p. 616.

CHAP. LXXII. 1448.

forte par ses murailles, et par la quantité de canaux dont elle étoit entourée. C'étoit, après Lodi, la possession des Vénitiens qui donnoit le plus d'inquiétude aux Milanois. S'ils pouvoient reprendre ces deux places, ils se proposoient de faire ensuite immédiatement la paix. Pour encourager les assiégeans, ils leur payèrent tout l'arriéré de leur solde, et ils s'engagèrent à faire parvenir au camp des vivres en grande abondance. Sforza se plaignit de ce qu'on prenoit occasion d'une victoire qui lui auroit mérité des récompenses, pour lui retirer l'autorité illimitée qu'un décret public lui avoit confiée. Il se soumit cependant aux ordres de la Seigneurie. C'étoient des griefs qu'il comptoit faire valoir ensuite, mais sur lesquels il n'étoit pas encore temps pour lui d'insister. Il avoit reçu plus de quatre mille chevaux de renfort, sous les ordres de trois frères San-Severino, de Jacob Orsini, d'Ange Labello et de Fioravanti (1). Mais quelque diligence qu'il eût faite, il n'avoit pas prévenu Mathieu Compano et Louis Malvezzi, qui, avec sept cents chevaux et huit cents fantassins, s'étoient jetés dans Caravaggio. Il traça cependant son camp, tout à l'entour de cette bourgade, et quoiqu'elle eût environ un mille de circuit, elle se trouva entourée de tout côté par les tentes des assiégeans.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 459. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1128.

Ce camp fut fortifié par une double ligne au dehors et au dedans, et les chemins par lesquels l'ennemi pouvoit arriver furent coupés. CHAP. LXXII. 1448.

Il y avoit à peine trois jours que Sforza étoit devant Caravaggio, lorsqu'il fut averti, le 1er août, que Michel Attendolo avoit passé l'Oglio, et paroissoit vouloir s'établir à Morengo, à quatre milles tout au plus de son camp. Sforza voulut profiter du désordre qui suivoit presque toujours alors le campement des troupes, et il les fit attaquer, lorsqu'elles étoient encore chargées de leur bagage, et mal disposées à combattre. Mais l'aîné des Piccinini, jaloux du général en chef, aima mieux compromettre sa réputation, et laisser son frère en danger, que de poursuivre l'avantage qu'il avoit déjà obtenu (1). Les Vénitiens profitèrent, pour leur défense, d'un canal qui coupe la plaine, à moitié chemin entre Caravaggio et Morengo, et ils établirent leur camp presque en vue de celui de Sforza. L'une et l'autre armée appela ensuite à son aide une quantité de fossoyeurs; on éleva retranchemens sur retranchemens, on coupa par des fossés et des boulevards tout l'espace qui séparoit les deux camps, et on leur donna l'apparence de deux villes dont les murs se menaçoient; tandis que, dans l'esplanade qui les séparoit, des combats journaliers coûtoient à

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 460.

CHAP. LXXII. 1448.

l'un et à l'autre général beaucoup de monde et de chevaux (1).

Ce ne fut qu'au bout de trente-cinq jours, employés à fortifier son camp, que Sforza commença à battre en brèche, avec quatre canons, les murs de Caravaggio, et à les attaquer en même temps sous terre par une mine. En peu de jours une assez grande étendue de murailles fut abattue, et le fossé fut assez comblé par les décombres, pour que la brèche fût praticable. Mais Sforza redoutoit de donner l'assaut en présence d'une armée ennemie, d'autant plus qu'il avoit tout lieu de craindre que les soldats qu'il laisseroit à la garde de ses retranchemens ne les abandonnassent, pour avoir leur part du pillage, encore qu'il se fût engagé à faire apporter tout le butin en commun, et à le diviser ensuite également (2).

Cependant Mathieu Campano, commandant de Caravaggio, parloit déjà de capituler; et les chefs de l'armée vénitienne, avertis du danger de cette place, mais craignant davantage encore celui auquel ils s'exposeroient s'ils livroient bataille pour la délivrer, ne pouvoient s'accorder sur le parti à prendre. Après des débats interminables dans le conseil de guerre, tous les chefs

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 465. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 849.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 469.

convinrent enfin d'envoyer, chacun de leur côté, CHAP. LXXII.
leur opinion et leurs motifs à Venise, et d'attendre la décision du sénat. Michel Attendolo, Louis de Gonzague, Barthélemi Coléoni et Nicolas Guerrieri, s'accordoient à vouloir s'éloigner, quoiqu'ils ne convinssent pas sur le lieu où il falloit porter leur camp. Ils étoient tous d'opinion que la défiance des Milanois, la discorde entre Sforza et les Piccinini, et le manque de vivres, dissiperoient bientôt l'armée ennemie. Ils ajoutoient que le pillage de Caravaggio, qu'ils ne se flattoient plus d'empêcher, augmenteroit encore le désordre et les causes de dissension entre les vainqueurs. Mais Tiberto Brandolini qui, déguisé en vendangeur, avoit pénétré jusque dans le camp de Sforza, et qui croyoit avoir reconnu une voie facile et sûre pour entrer dans Caravaggio, fit adopter son opinion par huit autres des officiers généraux (1). De concert ils représentèrent que la perte de Caravaggio entraîneroit infailliblement celle de Lodi; les habitans de cette dernière ville ne voudroient point s'exposer à soutenir un siége, une fois qu'ils auroient vu les Vénitiens déterminés à ne pas hasarder de bataille pour délivrer leurs alliés. Ils ajoutèrent qu'en s'avançant par le chemin qu'avoit découvert Brandolino, non-seulement on sauve-

1448.

(1) *M. A. Sabellico*, Deca III, L. IV, f. 189, v.

CHAP. LXXII. 1448. roit les assiégés, mais encore on auroit une grande chance de mettre en déroute l'armée de Sforza. Les deux provéditeurs vénitiens qui avoient assisté au conseil de guerre, Hermolao Donato et Gérard Dandolo, ayant fait passer ces avis divers au sénat, celui-ci se décida, contre son usage, pour le parti le plus hardi, et donna à Michel Attendolo l'ordre d'attaquer (1).

Le camp de Sforza étoit appuyé, du côté du midi, à un bois marécageux, dont le passage avoit été jugé impraticable; ce bois bordoit, par son extrémité, une esplanade qui s'étendoit entre les retranchemens et le château. Au milieu du bois inondé, Tiberto Brandolini avoit reconnu un passage; c'étoit par-là qu'il comptoit prendre le camp de Sforza à revers, et pénétrer jusqu'à ses pavillons, sans avoir à franchir les remparts. Mais il n'avoit point remarqué un fossé couvert par beaucoup de broussailles, qui coupoit cette esplanade, et qui, en défendant le camp, arrêteroit les assaillans dans un espace étroit, et de toutes parts entouré d'ennemis. Ce fossé étoit traversé, au milieu de l'esplanade, par un pont fermé d'un râteau, au coin par un pont-levis. Brandolino ayant communiqué son plan d'attaque à Michel Attendolo, ce dernier fit demeurer à la garde de son camp Barthélemi Coléoni,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIII, p. 471. — *Nicolò Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 215. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 617.

avec quinze cents chevaux et la plus grande partie de l'infanterie, et il lui ordonna d'occuper l'ennemi par des escarmouches comme les jours précédens. Ensuite, le 15 septembre à midi, comme il pouvoit croire les soldats de Sforza occupés à dîner, il fit sortir du camp tout le reste de l'armée, c'est-à-dire plus de onze mille chevaux, et il prit en silence la route de Mozzanica. Sforza en fut cependant averti; et sans savoir où l'ennemi pourroit se porter, il fit donner à ses soldats l'ordre de se tenir prêts au combat. Il s'acheminoit lui-même à cheval du côté vers lequel se dirigeoit l'armée vénitienne, pour deviner ses desseins, lorsqu'on vint lui dire que l'ennemi tournant court à gauche, avoit traversé le bois et pénétré dans son camp. Il envoya en toute hâte tout ce qu'il avoit d'hommes sous les armes, à la défense du fossé garni de broussailles et du pont, qui faisoient la seule sûreté de son armée; et comme les troupes pesantes qu'on employoit à cette époque, étoient fort lentes à rassembler et à armer, tout le camp fut en grand danger, jusqu'à ce qu'il eût assez de monde pour faire tête à l'ennemi. Charles Gonzague, blessé d'un coup d'épée au visage, s'enfuit sans retourner la tête jusqu'à Milan, où il répandit l'alarme (1). Manno Barile, renversé

CHAP. LXXII. 1448.

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 472.

CHAP. LXXII. de son cheval et foulé aux pieds, fut fait prison-
1448. nier. Michel Attendolo et Louis de Gonzague, quand on le leur amena, lui dirent : « Pour le « coup, Barile, vous ne pouvez plus nier que « vous ne soyez battus et mis en déroute. — C'est « vous bien plutôt, leur répondit-il, qui êtes « entrés dans un piége d'où vous ne pourrez pas « ressortir. » En effet, la cavalerie, resserrée dans une moitié de l'esplanade, commençoit déjà à être gênée dans ses mouvemens, lorsque Sforza faisant abaisser le pont-levis, envoya sur les Vénitiens deux cohortes de cavalerie qui les prirent par derrière. Il vit alors les lances des ennemis qui se croisoient comme un bois agité par le vent; il reconnut à ce mouvement leur irrésolution, et s'écria aussitôt : « La victoire « est à nous. » Faisant ouvrir le râteau du grand pont, il se précipita sur l'armée vénitienne, qui étoit en même temps attaquée en queue. La terreur se répandit de rang en rang, les cuirassiers jetoient des armes qui ne leur servoient plus à combattre, et qui retardoient leur fuite. Ils se précipitoient vers le petit bois par lequel ils étoient entrés dans cette enceinte malheureuse; mais la plupart ne retrouvant plus le seul passage étroit où le terrain étoit ferme, s'enfonçoient dans le marais, et y demeuroient embourbés. A peine, dans toute cette foule, quelques-uns

furent-ils tués (1). A peine aussi, parmi les chefs ou les soldats, quelques-uns purent-ils s'enfuir; tout le reste fut pris par milliers. Sforza conduisit alors le reste de son armée contre Barthélemi Coléoni, qui gardoit ses retranchemens; et encourageant ses soldats à se montrer dignes de leurs camarades de l'autre extrémité du camp, il força les lignes de Coléoni, qui se sauva presque seul à Bergame (2).

CHAP. LXXII.
1448.

On comptoit douze mille gendarmes et trois mille fantassins dans l'armée de Sforza; douze mille cinq cents gendarmes et cinq mille fantassins dans celle d'Attendolo. De cette dernière, il ne s'échappa qu'à peine quinze cents chevaux, et pas un fantassin. D'immenses richesses devinrent la proie des vainqueurs; les deux procurateurs de Saint-Marc furent faits prisonniers, avec la plupart des officiers généraux. Quant aux soldats, Sforza préféra les renvoyer, après leur avoir pris leurs armes et leurs habits, plutôt que de garder une multitude de captifs dont le nombre égaloit presque celui de ses propres guerriers (3).

(1) Marin Sanuto prétend qu'il n'y en eut qu'un seul. *Vite de' Duchi*. p. 1129.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 476. — *Cristoforo da Soldo, Istor. Bresciana*. p. 851. — *M. A. Sabellico*, Deca III, L. VI, f. 190. — *Platinæ Hist. Mantuana*, L. VI, p. 846.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. XIII, p. 478. — *Nicol. Macchiavelli*. L. VI, p. 216. — *Jos. Ripamontii*. L. V, p. 617.

CHAPITRE LXXIII.

François Sforza abandonne les Milanois, et passe avec son armée au service des Vénitiens. Fureur du parti populaire à Milan, blocus et détresse de cette ville; les Vénitiens lui accordent la paix, mais François Sforza poursuit ses attaques, et force enfin les Milanois à le reconnoître pour duc.

1448-1450.

CHAP. LXXIII. LA victoire de Caravaggio sembloit devoir amener bientôt la paix après laquelle soupiroit la Lombardie; elle devoit détromper les Vénitiens, et leur faire abandonner leurs ambitieux projets de conquête, puisque les forces qu'ils avoient crues irrésistibles étoient anéanties par d'aussi prompts revers. Plaisance, la plus forte de leurs ville, avait été prise d'assaut; la plus belle flotte qui eût jamais remonté le Pô sous l'étendard de Saint-Marc, avoit été brûlée, et la plus belle armée qui eût tenté la conquête du Milanois avoit été faite en entière prisonnière. Après tant d'échecs, on devoit croire enfin les Vénitiens animés du désir de la paix, et les Milanois ne l'étoient pas

moins qu'eux. Leur république étoit épuisée par les efforts inouïs qu'elle faisoit pour entretenir d'aussi nombreuses armées : elle avoit besoin de jouir de son existence, de se reconnoître, de s'organiser, elle craignoit une troisième campagne, et le sénat, au lieu de poursuivre ses victoires dans l'état vénitien, auroit voulu seulement se délivrer des postes ennemis les plus rapprochés de ses murs, et ouvrir en même temps des négociations. Il sollicitoit François Sforza de partager ses forces, pour attaquer en même temps Bergame et Lodi. Celui-ci, au contraire, insistoit pour conduire son armée victorieuse devant Brescia, afin de conquérir aux frais des Milanois, une ville qui devoit lui rester à lui-même en souveraineté. Il sentoit déjà qu'il approchoit du terme de ses vœux, mais il appréhendoit la conséquence de ses propres succès; il ne vouloit pas si bien seconder les Milanois, que de les mettre en état de se passer de lui; il redoutoit cette paix, objet des désirs ardens du peuple, que ses victoires sembloient faciliter, et il se reprochoit déjà d'avoir trop abattu les Vénitiens, dont l'opposition étoit nécessaire à ses vues. Ce changement dans ses projets fut la cause principale de la générosité avec laquelle il traita les prisonniers de Caravaggio, qu'il remit tous en liberté. Les Piccinini, jaloux de son autorité et de sa gloire, éclairoient ses démarches, et excitoient la défiance du sénat

CHAP. LXXIII. 1448.

CHAP. LXXIII. 1448. de Milan. François Sforza jugea convenable de se séparer d'eux; il les détacha, avec les trois San-Severino, Vintimille, et tous les soldats de l'école de Braccio, et il les envoya devant Lodi; tandis que lui-même, trois jours après sa victoire, il s'achemina vers Brescia, et traça son camp dans la plaine au pied des murs (1).

Les Vénitiens ne démentirent point la réputation de constance dans les revers, que leur république s'étoit acquise. Ils s'empressèrent de rétablir leur armée; mais, avant tout, ils en ôtèrent le commandement à Michel Attendolo de Cotignola. Ce vieux guerrier, compagnon et parent du premier Sforza, fut soumis à une enquête sur sa conduite à la bataille de Caravaggio. Si on ne le soupçonna pas d'un accord criminel avec son adversaire, parce qu'il étoit de la même famille, on le rendit du moins responsable de sa mauvaise fortune. Une délibération du sénat, du 19 novembre, le relégua à Conegliano, qui lui avoit été donné en fief auparavant, et le réduisit à un traitement annuel de mille ducats (2). Pasqual Malipieri et Jacques Antoine Marcello furent envoyés dans le Véronois, pour y recueillir tous

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 481. — *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 852.

(2) *Navagiero Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1113. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1131. — *Marc Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 190.

les fuyards du camp de Caravaggio, et leur rendre des armes et des chevaux. En même temps, les Vénitiens appelèrent de partout, de nouveaux condottieri à leur service, et ils obtinrent de la république de Florence, en vertu de leur ancienne alliance, un secours de deux mille chevaux, et mille fantassins, sous les ordres de Sigismond Malatesti et de Grégoire d'Anghiari (1). CHAP. LXXIII. 1448.

Mais Pasqual Malipieri cherchoit en même temps à donner un appui bien autrement puissant à sa république. Un de ses secrétaires, demeuré prisonnier dans le camp du vainqueur, avoit entamé une négociation secrète avec Ange Simoneta, secrétaire de Sforza, et oncle de l'historien. Tandis que les Milanois offroient la paix aux Vénitiens, et qu'ils s'engageoient à leur garantir la possession de Brescia, Malipieri offroit à Sforza de lui assurer la souveraineté même de Milan, s'il vouloit passer au service des Vénitiens. L'ami et le secrétaire de Sforza, qui nous a laissé sur son temps une des meilleures histoires que possède l'Italie, lorsqu'il arrive à cette grande trahison, s'efforce de faire croire que son héros y fut conduit par les circonstances, et qu'il fut provoqué par l'ingratitude des Milanois. Mais toute la conduite de Sforza fut si habile, si constamment dirigée par un même but, qu'il est bien dif-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 483. — *Nic. Macchiavelli.* L. VI, p. 218. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 190.

CHAP. LXXIII. 1448. ficile de croire qu'elle ne fût pas toute prévue et méditée d'avance, dès le moment où il entra au service milanois. Pour s'élever à la souveraineté, qu'il ne perdit jamais de vue, il ne pouvoit se passer de l'appui et des subsides d'un autre peuple. Il avoit également à craindre les Milanois et les Vénitiens; il lui convenoit de les affoiblir les uns par les autres, de combattre alternativement pour tous deux, de ménager ses soldats, d'exposer les leurs, de les entraîner de dépenses en dépenses, et de ne jeter enfin le masque, pour combattre en son propre nom, que lorsqu'il se trouveroit posséder seul et leurs soldats et leurs richesses (1).

Le traité entre Venise et François Sforza, qui fut signé le 18 octobre 1448, trente-trois jours après la bataille de Caravaggio, portoit que Sforza remettroit en liberté tous ses captifs; qu'il évacueroit tout ce qu'il avoit conquis dans les états de Bergame et de Brescia; qu'il renonceroit aux droits des Visconti et des Milanois sur le Crémasque et sur la Ghiara d'Adda, et qu'il céderoit ces deux provinces aux Vénitiens : ceux-ci, de leur côté, s'engageoient à aider François Sforza à conquérir les états qu'avoit possédés Philippe-Marie. Ils lui promettoient pour cela quatre mille

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 484. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediol.* L. V, p. 619. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 846. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1130.

chevaux et deux mille fantassins, et ils s'enga- CHAP. LXXIII.
geoient de plus à lui payer treize mille florins par 1448.
mois, jusqu'à ce que Milan fût réduit en son pouvoir. Lorsqu'il s'en seroit rendu maître, Venise et le nouveau duc devoient demeurer alliés, et s'assister réciproquement dans toutes leurs guerres, sur le pied de l'égalité (1).

Après avoir signé ce traité, François Sforza fit assembler son armée, pour lui en donner connoissance. Dans son discours, il déclara à ses soldats que les Milanois, oubliant ce qu'ils lui devoient, avoient voulu le trahir; qu'ils ne se contentoient pas d'offrir la paix aux Vénitiens, ce qui étoit déjà pour son armée une criante injustice; que leurs négociations n'alloient à rien moins qu'à son entière ruine; que le sénat de Milan avoit proposé à celui de Venise une alliance, pour lui enlever Pavie et Crémone, et que le seul désir de se défendre avec ses enfans et ses compagnons d'armes, le forçoit à changer de parti (2). Des raisonnemens bien convaincans n'étoient pas nécessaires pour persuader des soldats qui, faisant de la guerre un métier mercenaire, n'avoient jamais considéré sa justice ou son iniquité, et

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 485. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 190, v. — *Nic. Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 219.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIV, p. 486. — *Jos. Ripamontii Hist.* L. V, p. 619.

CHAP. LXXIII. 1448. qui embrassoient avec joie une nouvelle expédition, dont le prix devoit être le pillage des riches campagnes du Milanès. Ils répondirent donc à leur général, avec de bruyantes acclamations, qu'ils étoient prêts à le suivre partout. Cependant celui-ci apprit bientôt avec douleur que Lodi, qui devoit lui être consigné par la garnison vénitienne, s'étoit rendu aux Milanois, le même jour 18 octobre (1), et que Charles de Gonzague avoit quitté son camp, pendant la nuit, avec douze cents chevaux et cinq cents fantassins, pour demeurer fidèle aux Milanois (2).

Tous les souvenirs de liberté n'étoient point éteints en Lombardie; au moment où l'ancien joug avoit été brisé, on y avoit voulu partout rétablir le gouvernement républicain, comme le seul heureux et le seul légitime. Cependant les âmes avoient été affoiblies par une longue servitude, et la race efféminée des sujets de Visconti sentoit qu'on ne peut se proposer d'avoir soi-même une volonté, des projets, une conduite dont on se fait l'arbitre, sans se soumettre à une grande fatigue. Dès qu'un homme de génie eut la prétention de commander aux Lombards, il se présenta une foule d'esclaves qui ne démandèrent qu'à obéir. Les villes et les bourgades,

(1) *Cristoforo da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 856.
(2) *Joannis Simonetæ.* L. XIV, p. 490.

jalouses de la grandeur de Milan, se montrèrent promptes à embrasser le parti de Sforza. Celle de Plaisance, que lui-même avoit traitée si cruellement l'année précédente, se déclara pour lui, soit qu'elle ne voulût pas s'exposer une seconde fois à sa vengeance, où qu'il y eût fait entrer un grand nombre de ses partisans, ou qu'enfin la haine contre les Milanois l'emportât sur le souvenir des plus sanglans outrages. Elle ferma ses portes à Jacob Piccinino, et le comte Sforza eut le courage d'y entrer sans gardes, pour en prendre possession. Il se mit sans défense entre les mains de ceux dont il avoit pillé les biens et déshonoré les filles, et il n'eut pas lieu de s'en repentir (1). Les trois frères San-Severino quittèrent aussi les drapeaux des Milanois pour se ranger autour de Sforza. Fils naturels d'un des princes de la maison illustre de Naples, qui possède le fief de San-Severino, ils avoient été enrichis par Philippe-Marie Visconti, et ils se croyoient obligés, par une sorte de loyauté, à s'attacher à son gendre, encore qu'ils laissassent à Milan leurs femmes et leurs enfans. Ils lui amenèrent environ huit cents chevaux (2). Le condottière Louis del Verme

CHAP. LXXIII. 1448.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 491. — *Anton. de Ripalta. Annal. Placent.* p. 898.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 493. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 620.

CHAP. LXXIII. 1448. s'engagea de son côté sous les ordres de Sforza, et confirma cette nouvelle alliance par le mariage de sa fille unique avec un fils naturel du comte François. Guillaume de Montferrat traita aussi avec lui, en demandant, pour prix des services qu'il lui rendroit, la cession de la ville d'Alexandrie. Sforza, après avoir acquis de nouveaux alliés par ces diverses négociations, conduisit, au commencement de novembre, son armée dans la partie du Milanès qui confine avec le Pavesan; il s'empara des châteaux de Rosate et de Binasco qui ne lui opposèrent aucune résistance, et il mit ses soldats en quartier d'hiver dans les campagnes les plus riches et les plus abondantes de la Lombardie.

Par deux fois, des députés milanois s'étoient rendu auprès du comte, pour le solliciter de renoncer à des hostilités aussi inattendues, pour lui témoigner, en conservant toujours un mélange d'égards, la douleur que sa trahison causoit à la république, et pour lui offrir de lui rendre toute justice, s'il vouloit exposer ses griefs. Mais ce même Sforza, qui jusqu'alors avoit tenu au sénat de Milan le langage d'un serviteur obéissant, prit tout à coup envers ses anciens supérieurs, le ton d'un maître avec des sujets rebelles. C'étoit son bien, dit-il, qu'il redemandoit aux Milanois, c'étoit une souveraineté qui lui appartenoit, et il

leur promettoit seulement de l'indulgence pour les fautes passées, et une amnistie pour ceux qui rentreroient promptement dans le devoir (1). CHAP. LXXIII. 1448.

Non content de répondre sur ce ton aux députés milanois, Sforza envoya Benedetto Riguardati à Milan, pour tenir au peuple assemblé le même langage. Mais à peine cet envoyé étoit-il descendu de la tribune aux harangues, que Georges Lampugnani s'y précipita. Il exhorta les Milanois à s'exposer à tout, à tout souffrir, plutôt que de perdre la liberté commune, plutôt que de se courber sous le joug d'un homme qui les avoit trompés avec une si odieuse perfidie, d'une femme qui se faisoit un titre de sa naissance illégitime, parce qu'elle la rattachoit au sang de leurs tyrans. Dans cette famille de Sforza, qui sembloit méconnoître les nœuds sacrés du mariage, on voyoit, leur dit-il, un nombre infini de frères, de demi-frères, d'enfans legitimes, bâtards, adultérins. Si le comte atteignoit le but de son ambition, il n'y avoit pas un de ses parens qui ne se regardât comme maître des Milanois, pas un dont il ne fallût satisfaire, aux dépens des citoyens, la soif de commander, l'avarice, le luxe et les honteuses débauches. Qu'ils écoutassent le comte Sforza, ceux qui pouvoient se résoudre à abandonner leurs épouses et leurs filles à la séduction et à l'adultère,

(1) *Joannis Simonetæ.* L. XV, p. 496. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. V, p. 620.

CHAP. LXXIII. leurs maisons, leurs champs et leurs bourses
1448. aux extorsions fiscales et aux confiscations, leurs fils aux caprices d'un chef de soldats; ceux qui ne craindroient pas de cimenter de nouveau de leurs sueurs et de leur sang cette citadelle, ce boulevard de la tyrannie, qu'ils avoient abattu. Pour lui et pour les siens, ils vivroient libres, ou ils mourroient pour la liberté (1).

Le peuple, entraîné par ce discours, ne contint plus son irritation contre Sforza; les titres de traître et de transfuge étoient associés à son nom par chaque bouche : personne ne se refusoit plus aux sacrifices d'argent, qui pouvoient assurer la liberté. François Piccinino fut nommé généralissime; Charles de Gonzague fut fait commandant de la place : la milice de la ville fournit des troupes nombreuses de fusiliers. On ne voyoit encore que rarement cette arme nouvelle dans les armées; mais la richesse des Milanois leur avoit permis de la multiplier. Des garnisons furent envoyées à Monza, à Abbiate, à Bosto Arsiccio, à Canturio; des corps de milice se rendirent même à Como et à Novarre, tandis que les magistrats appelèrent à leur solde toutes les lances brisées (2), qui erroient alors en Italie. Ils écri-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XV, p. 497.

(2) On appeloit lances brisées, *lancie spezzate*, les gendarmes qui traitoient individuellement pour leur solde, et qui ne faisoient pas partie de la compagnie de quelque *condottiere*.

virent aussi à Frédéric III, roi des Romains, au roi Alfonse, au duc Louis de Savoie, au roi Charles VII de France, au dauphin, au duc de Bourgogne, pour leur dénoncer la trahison de Sforza, et leur demander des secours (1). CHAP. LXXIII. 1448.

Mais la grande révolution de l'art militaire, qui s'est achevée de nos jours, avoit déjà commencé; les moyens de défense des places n'étoient plus en proportion avec les moyens d'attaque. On avoit autrefois regardé comme pouvant soutenir un siége, toute bourgade fermée de bonnes murailles, encore qu'elles ne fussent point soutenues par des terre-plains. Ces murailles, cependant, ne pouvoient plus résister au canon; les prétendues forteresses des Milanois ne pouvoient plus arrêter une armée pourvue d'artillerie; une brèche praticable fut faite en trois jours, aux murs d'Abbiate Grasso. Sforza désiroit épargner les derniers malheurs à cette bourgade, pour complaire à Blanche Visconti, qui y avoit passé son enfance. Mais les habitans, quoique perdus sans ressource, ne vouloient pas reconnoître leur danger; ils ne consentirent qu'avec peine à capituler, pour éviter l'assaut et le pillage (2). Une autre partie de l'armée de Sforza détourna le canal, ou *navilio*, qui du Tésin

(1) *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 621.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 499. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 622.

CHAP. LXXIII. conduit à Milan, pour arrêter les bateaux qui
1448. portoient des vivres à la ville, et ôter aux bourgeois l'usage de leurs moulins; néanmoins, il y avoit encore dans Milan des provisions de blé suffisantes, et des moulins à bras remplacèrent ceux qu'un cours d'eau ne mettoit plus en mouvement.

Le renfort de quatre mille chevaux, promis par le sénat de Venise, fut amené dans le Milanès par Jacob Antoine Marcelli, Pasqual Malipieri, et Louis Lorédano. Après que Sforza l'eut reçu, il conduisit son armée du côté des lacs, il y soumit les châteaux de Bosto Arsiccio, et Varese. Ce pays étoit encore habité par plusieurs membres de la famille Visconti, parens des anciens ducs, mais dont l'agnation remontoit à un temps antérieur à la grandeur de cette maison. Tous se déclarèrent en faveur de François Sforza. Toutes les rives du lac Majeur, de ceux de Lecco et de Lugano, suivirent cet exemple; les villes d'Arone, de Como et de Bellinzona demeurèrent seules fidèles aux Milanois (1). Sforza, redescendu des montagnes dans la plaine, causa tant de terreur aux Novarrois, qu'il se fit ouvrir leurs portes, le 20 décembre. Louis del
1449. Verme s'empara en son nom de Romagnano, qui étoit occupé par trois mille Savoyards; Sforza

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XV, p. 501.

envoya cinq cents chevaux à Tortone, et cette ville lui fut livrée par la faction qui lui étoit favorable, tandis qu'Alexandrie ouvrit, à sa sollicitation, ses portes à Guillaume de Montferrat (1). Pour compenser tant de désastres, les Milanois n'avoient remporté que deux avantages insignifians. François Piccinino avoit pillé les campagnes de Pavie, mais sans oser y séjourner long-temps, et son frère Jacob avoit été introduit dans Parme, parce que cette république, alors alliée de Milan, avoit découvert dans ses murs un complot de quelques citoyens, qui vouloient la livrer à Alexandre Sforza.

Charles de Gonzague, frère du marquis de Mantoue, et l'un des élèves de Victorin de Feltre, avoit été nommé au commandement de Milan. Ce prince ambitieux cherchoit à se rendre le maître absolu de la cité qui se confioit à lui. Il devoit, il est vrai, se sentir trop foible pour espérer d'en demeurer souverain; mais peut-être au desir de commander joignoit-il quelque pensée secrète de vendre ensuite avec avantage, aux Vénitiens ou à Sforza, un pouvoir qu'il auroit acquis par des menées perfides. Il choisit ses partisans parmi les membres de la faction Guelfe, il se fit reconnoître par eux pour leur chef, et il chercha à les faire entrer dans le gouvernement. Les nobles Gibelins,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XV, p. 503. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana.* p. 857.

CHAP. LXXIII. qui jusqu'alors y avoient eu la principale part, surtout le comte Vitalien Borromei, Théodore Bossi, et George Lampugnani, obligés de se défendre contre ces nouveaux adversaires, commencèrent à tourner leurs regards vers Sforza, dans l'espérance de l'engager à donner des bases à la constitution de leur patrie, et de concilier leur liberté avec son ambition, au cas qu'ils fussent obligés de le reconnoître pour duc (1).

1449.

Le comte François Sforza, arrivé à Landriano, y reçut les députés secrets des chefs Gibelins de la république, mais il trouva leurs propositions inacceptables; il prétendit que vouloir le soumettre aux lois, c'étoit le traiter en vaincu, plutôt qu'en vainqueur. Cependant, comme la négociation n'étoit pas rompue, un secrétaire de ces magistrats resta auprès de lui. Bientôt après une dépêche qu'il écrivoit en chiffres, fut surprise par Charles Gonzague; elle fut dénoncée au parti Guelfe, comme manifestant une trahison des nobles et des Gibelins. Gonzague, au lieu d'attaquer ces magistrats dans les conseils, fit nommer ceux dont il se défioit le plus, ambassadeurs auprès de Frédéric III. Il leur donna une escorte pour les accompagner jusqu'à Come; mais lorsqu'ils furent hors des portes, cette escorte les arrêta, et les conduisit dans les prisons de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 506. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 622.

Monza. Là, George Lampugnano perdit la tête sur un échafaud; Théodore Bossi, soumis à la torture, nomma plusieurs de ses associés dans les négociations avec Sforza, qui furent bientôt arrêtés. Le reste des nobles Gibelins chercha son salut dans la fuite. La plupart trouvèrent un asile dans le camp du comte François, et Gonzague, de concert avec Ambroise Trivulzio et Innocent Cotta, donna une nouvelle forme au gouvernement de Milan. La supériorité y fut assurée aux Guelfes et à la faction démocratique; des plébéiens de la dernière classe, tels qu'un Jean d'Ossa, et un Jean d'Applano, furent élevés aux premières magistratures; la confiscation des biens des nobles fugitifs remplit le trésor public, et le gouvernement prit un caractère révolutionnaire. Dans ses édits il déclara que plutôt que de livrer Milan au comte Sforza, il étoit prêt à se donner au grand turc, ou au grand diable d'enfer (1).

Pendant ce temps de nouvelles défections détruisoient l'armée milanoise; le comte Vintimille qui commandoit à Monza passa dans le camp de Sforza, avec cinq cents chevaux et quatre cents fantassins; François Piccinino, qui étoit campé près de Landriano, et qui commençoit à manquer de vivres, entama de son côté une négociation pour être reçu dans l'armée ennemie,

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 510. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 623.

CHAP. LXXIII. 1449. et quand il se fut assuré des conditions favorables, il déserta à son tour. Peut-être, comme l'en accusèrent les partisans de Sforza, avoit il dès-lors l'intention de reprendre au printemps, le service des Milanois, après s'être nourri pendant l'hiver sur les greniers de son ennemi (1). Son frère Jacob, qui étoit alors à Parme, changea également de parti, et sortit de la ville pour passer dans le camp d'Alexandre Sforza, qui l'assiégeoit. Parme ne se rendit point cependant avant le mois de février. Cette ville avoit résisté aux menées du comte Rossi qui, dans ses murs, secondoit les assaillans, aux attaques d'Alexandre, et à la défection de Piccinino. L'approche de Barthélemi Colçoni avec deux mille gendarmes et quinze cents fantassins, la réduisit à l'extrémité; alors elle voulut se donner au marquis Lionnel d'Este; mais la république de Venise empêcha Lionnel d'accepter cette offre. Les Parmesans cédèrent enfin à leur mauvaise fortune (2). Sforza leur accorda des conditions avantageuses, et il trouva moyen de se réconcilier avec les familles même qui jusqu'alors lui avoient témoigné le plus d'inimitié (3).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVI, p. 507. — *Anton. di Ripalta, Annales Placent.* p. 899.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 514. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 692.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 518.

Pendant l'hiver, les affaires des Milanois continuèrent à décliner. Sforza avoit établi ses quartiers presque aux portes de leur ville; de ces portes il en tenoit cinq tellement bloquées, qu'il étoit comme impossible de recevoir par elles aucun secours de la campagne; mais au printemps quelques événemens plus heureux semblèrent remonter les espérances des assiégés. Louis del Verme, Vintimille et Dolce, qui avoient été envoyés par Sforza pour former le siége de Monza, et qui avoient déjà fait aux murs de cette forteresse une brèche praticable, furent surpris par Charles Gonzague, et éprouvèrent une déroute complète. Ils l'attribuèrent plus tard à la trahison de François Piccinino, qui leur étoit associé. Leur artillerie et presque tous leurs chevaux leur furent enlevés. Dolce mourut de ses blessures, et celles de Louis del Verme le mirent pour plusieurs mois hors de combat (1). CHAP. LXXIII. 1449.

D'autre part, la veuve de Philippe Visconti, Marie de Savoie, qui demeuroit toujours à Milan, où elle étoit respectée par les magistrats et chérie par le peuple (2), négocia une alliance entre son frère Louis, duc de Savoie, et la république milanoise. Le duc de Savoie fit envahir le Novarrois par Jean de Compeys, seigneur

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 520. — *Annales Placentini.* T. XX, p. 899.

(2) *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 625.

CHAP. LXXIII. de Torrens (1), avec une armée de six mille
1449. chevaux. Le nom de barbares, que les Grecs donnoient autrefois à tous les peuples qui ne parloient pas leur langue, étoit aussi prodigué par les Italiens du quinzième siècle à tous les ultramontains ; c'est par ce nom qu'ils désignèrent les Savoyards (2) que conduisoit Compeys ; et en effet, ces montagnards demi-sauvages traitèrent avec une cruauté excessive tous les villages et les châteaux dont ils purent s'emparer, mais ils échouèrent devant Novarre qu'ils avoient compté surprendre (3).

Un troisième événement, plus important encore, fut sur le point d'entraîner la ruine de l'armée de Sforza ; ce fut la défection des deux Piccinini qui, chargés de recommencer le siége de Monza, abandonnèrent Guillaume de Montferrat auquel ils étoient associés, et se jetèrent dans la ville avec trois mille chevaux. Jacob, le plus jeune des deux, vouloit en ressortir à l'instant par une autre porte, pour attaquer Guillaume, profiter de sa surprise, et le mettre dans une entière déroute. Il croyoit justifier cette

(1) *Guichenon, Hist. généalogique de la maison de Savoie.* T. II, p. 85.

(2) *Ed erano da sei mila Barbari*, dit Marin Sanuto ; et les autres historiens du temps emploient tous la même expression. *Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1131.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XVII, p. 526.

double perfidie par le caractère de l'homme contre qui il l'exerçoit. N'étoit-ce pas, disoit-il, par une trahison, que Sforza se trouvoit diriger contre Milan une armée payée par les Milanois ? ses projets pour asservir l'Italie n'étoient-ils pas connus ? et se croyoit-il lié dans leur exécution par les lois de la bonne foi ? François Piccinino, auquel appartenoit le commandement, ne se laissa point égarer par ces sophismes que suggéroit la haine. « Dans le noble métier de soldat, répon- « dit-il, le sentiment de l'honneur ne doit point « être soumis aux subtilités de la dialectique. Si « dans chaque guerre il me falloit juger les po- « tentats pour ou contre lesquels je sers, peut- « être n'en trouverois-je jamais un seul de juste, « un seul contre lequel je ne pusse, par le même « raisonnement, autoriser une perfidie. Au mi- « lieu des ressentimens et des haines qu'il excite, « le soldat ne dort tranquille que parce qu'il ne « croit pas même possibles les actions infâmes. Je « ne pousse sans doute pas jusqu'à l'exagération, « le scrupule sur les lois de la guerre, et ma « défection suffit pour le prouver ; mais si, sur « le même champ de bataille où j'ai été rangé « par Sforza entre ses escadrons, et dans un même « jour, je tournois contre lui les armes que lui- « même m'a données ; si j'abusois de sa con- « fiance pour égorger ses soldats qui se croyoient « mes frères, quand encore je serois applaudi à

CHAP. LXXIII.

1449.

CHAP. LXXIII. 1449. « Milan pour avoir trahi un traître, la postérité « plus impartiale me jugeroit, et le nom de Pic- « cinino ne se laveroit pas de cette tache. » Cette discussion sauva le lieutenant de Sforza. Il se retira pendant que le plus jeune frère disputoit encore avec son aîné (1). Les Piccinini, après s'être montrés à Milan, où ils furent reçus avec des transports de joie, marchèrent contre une armée vénitienne qui, dans le même temps, avoit formé le siége de Crème, et ils la forcèrent à se retirer. A leur retour de cette expédition, ils surprirent, au château de Melzi, l'artillerie que Sforza avoit préparée pour le siége de Monza, et ils s'en emparèrent (2).

Le peuple de Milan sentant son courage relevé par ces succès, forma des compagnies de milice plus nombreuses que toutes celles qu'on avoit vues depuis long-temps dans les guerres d'Italie. Sforza avoit assiégé Marignan, et la forteresse de cette bourgade devoit lui être livrée le 1er mai, si elle n'étoit secourue auparavant. Pour faire lever ce siége, les Piccinini et Gonzague sortirent de Milan avec six mille chevaux et presque toute la milice. On assuroit qu'ils n'avoient pas moins de vingt mille hommes armés de fusils. Cette

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 532. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 625.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 534. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana.* p. 859.

arme, encore peu usitée, inspiroit une grande terreur même aux plus vieux gendarmes, tandis que les généraux des deux armées savoient également qu'ils ne pouvoient en tirer que peu de parti. En effet, les fusils étoient alors faits de manière qu'il falloit près d'un quart d'heure pour les charger, et pendant tout ce temps-là, les fusiliers étoient hors d'état d'agir ou de se défendre après une décharge. On n'avoit point encore inventé les baïonnettes qui devoient transformer ces bouches à feu en redoutables armes blanches; on n'avoit pas inventé non plus le feu roulant de la colonne, et l'évolution qui, faisant passer le premier rang à la queue après qu'il a tiré, oppose des fusiliers toujours nouveaux à l'ennemi. Les généraux milanois, embarrassés de conduire une si grande foule, auroient voulu faire lever le siége, par la terreur seule qu'elle inspiroit. Ils faisoient circuler des rapports exagérés sur le nombre de leurs soldats et la portée de leurs balles, contre lesquelles, disoient-ils, aucune cuirasse ne présentoit de résistance. Les gendarmes de Sforza, accoutumés à des combats peu sanglans, étoient troublés de l'idée d'un danger que la valeur ni l'adresse ne diminuoient point. Leur général cherchoit vainement à leur faire comprendre qu'une seule charge de cavalerie renverseroit cette troupe peu belliqueuse, avant qu'elle eût pu faire feu. Il eut beaucoup

CHAP. LXXIII. 1449. de peine à inspirer à son armée assez de résolution pour qu'elle restât à son poste ; c'étoit tout ce qu'il lui demandoit : en effet, les Milanois n'osèrent point s'avancer, et Marignan se rendit (1).

L'entrée des Savoyards en Lombardie n'avoit pas produit des événemens bien importans. Barthélemi Coléoni avoit été chargé de les observer, et comme il étoit à la solde de la république de Venise, alors en paix avec le duc Savoie, il ne vouloit point passer la rivière Sésia, qui séparoit le Piémont de la Lombardie. Les Savoyards, de leur côté, ne faisoient que des incursions rapides au-delà des frontières, et ne s'en éloignoient jamais. Leurs fréquentes escarmouches n'amenoient rien de décisif. Dans l'une d'elles, il est vrai, Jean de Compeys, général des Savoyards, fut fait prisonnier ; dans plusieurs autres, Coléoni, inférieur en nombre, eut des désavantages ; enfin les deux armées en vinrent à une bataille, le 20 avril, auprès de Borgo Mainero. Les Savoyards firent plusieurs charges brillantes et toujours accompagnées de succès ; mais comme ils étoient persuadés que quelque embuscade étoit cachée dans un bois voisin, ils ne dépassoient pas le champ de bataille, et ne poursuivoient point leur

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XVIII, p. 537. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1132. — *Jos. Ripamontii Hist. urbis Mediol*. L. V, p. 626.

avantage. Cette conduite timide enhardit des ennemis furieux de ce que les barbares, comme on les nommoit, ne faisoient point de quartier. Coléoni, déjà illustré par une précédente victoire sur les Ultramontains, ramena ses gendarmes à une dernière charge qui réussit pleinement. Les Savoyards furent enfoncés avec une grande perte, et mis dans une complète déroute. Ceux qui échappèrent se retirèrent en Piémont, et cessèrent dès-lors d'inquiéter la Lombardie. Le champ de bataille, couvert de morts, fit cependant sur l'esprit des soldats italiens une impression profonde. Les Savoyards, beaucoup plus accoutumés aux guerres de France qu'à celles d'Italie, combattoient avec un acharnement inconnu dans ce dernier pays. Ils ne s'attachoient point à faire des prisonniers, ils tuoient ceux qu'ils renversoient de leurs chevaux; et les soldats des condottieri, qui dans les guerres ordinaires croyoient à peine hasarder leurs vies, frémissoient encore après la bataille, d'avoir eu affaire à de tels ennemis. Ce n'étoit ni l'art militaire, ni même la valeur des Français qu'ils redoutoient, c'étoit leur férocité; et ils conservoient une terreur de ces guerres françaises qui, transmise de générations en générations, au milieu de ces races efféminées, prépara les victoires des Ultramontains, à la fin du siècle, et les conquêtes du roi Charles VIII (1).

CHAP. LXXIII. 1449.

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XVIII, p. 541. — *Annales Pla-*

CHAP. LXXIII. 1449. Une autre diversion apporta plus de soulagement aux Milanois; ce fut la révolte de Vigevano, forte bourgade de la Lomelline, qui chassa le commandant que Sforza lui avoit envoyé, et arbora les étendards de la république. Les habitans, après avoir obtenu de la métropole quelques escadrons de cavalerie, commencèrent à ravager les campagnes de Pavie, et contraignirent Sforza à repasser le Tésin pour venir les assiéger. Ce général reçut en même temps une dénonciation secrète contre Guillaume de Montferrat, un de ses lieutenans, qu'on prétendit être sur le point de passer aux ennemis. Sans pouvoir éclaircir cette accusation, Sforza le fit arrêter le 13 mai, et enfermer dans la citadelle de Pavie; mais il conserva pour lui des égards qui annonçoient son intention de se réconcilier ensuite avec la maison de Montferrat (1).

Le siége de Vigevano fut un des faits d'armes où les Italiens développèrent le plus de valeur et le plus de constance. Les Milanois désiroient fort qu'il occupât Sforza assez long-temps pour leur donner le loisir de faire les moissons qui commençoient à fleurir. Sforza, qui n'espéroit prendre Milan que par la famine, ne désiroit pas moins re-

centini Antonii de Ripalta. p. 899. — *M. Ant. Sabellico*, Deca III, L. VI, f. 191.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 544. — *Ann. Placentini Ant. de Ripalta.* p. 900.

venir à temps pour ravager la campagne. La garnison milanoise et les habitans de Vigevano rivalisoient de zèle et de dévouement. En peu de jours leur poudre à canon fut épuisée, mais ils employèrent avec autant de bravoure que de succès, les anciennes armes pour résister aux nouvelles. Lorsque l'artillerie de Sforza eut fait au mur une brèche praticable, il vit s'élever derrière un nouveau retranchement formé de terre et de fumier, qu'on avoit entremêlés avec de grosses solives. Il employa de nouveau son artillerie pour le renverser; mais tout à coup le mur et le rempart furent couverts de balles de laine, pour amortir les coups des pierres lancées par les bombardes. Enfin ce nouveau retranchement fut à son tour entr'ouvert, et Sforza résolut de donner un assaut le 3 de juin. CHAP. LXXIII. 1449.

Connoissant l'obstination et le courage de ses ennemis, Sforza comprit qu'il ne pourroit les vaincre que par la fatigue et l'épuisement. Il fit huit corps de son armée : le premier commença le combat avec l'aube du jour, et lorsqu'il fut rebuté par la résistance des assiégés, un autre, puis un autre encore lui succédèrent; et l'attaque, toujours renouvelée par des troupes fraîches, n'éprouva aucune interruption. De leur côté, Jacob de Rieti, Henri de Carreto, et Roger Galli, qui commandoient dans la place, avoient tout prévu. Les bourgeois étoient distribués le long

CHAP. LXXIII. des murs, la brave garnison sur le rempart, objet
1449. de l'attaque principale; les femmes de la ville, rangées derrière les soldats, leur distribuoient des rafraîchissemens, ou leur transmettoient des pierres pour lancer sur les assaillans; tandis que dans l'église principale les prêtres, avec toute les jeunes filles, étoient à genoux en prières pour leurs frères qui combattoient. La garnison toute entière avoit cependant été obligée de faire face à l'ennemi, dès la première attaque. Tandis qu'elle voyoit se succéder des corps toujours nouveaux pour la combattre, elle ne pouvoit ni attendre des secours étrangers, ni goûter un moment de repos. Malgré l'avantage de sa position, elle faisoit aussi des pertes, et ses rangs devoient s'éclaircir; mais lorsqu'un soldat étoit renversé, une femme se revêtoit à l'instant de ses armes sanglantes, et montoit sur le rempart à sa place. Les assaillans voyant reparaître des guerriers tombés morts à leurs yeux, tandis que le son des cloches et les processions d'images mêloient la religion au combat, croyoient éprouver quelque chose de surnaturel dans cette résistance, et se laissoient frapper d'une terreur religieuse.

Enfin, après un assaut qui avoit duré pendant toute une des longues journées du mois de juin, les soldats de Sforza, à l'approche de la nuit, s'établirent sur le rempart. Les bourgeois effrayés abandonnoient le mur, la ville étoit prise, lorsque

trois ou quatre des assaillans glissent et tombent sur ce terrain en pente et baigné de sang ; ceux qui les suivent reculent ; la colonne entière se renverse avec effroi ; les soldats se précipitent pêle-mêle dans le fossé, entraînant avec eux des masses de décombres qui les écrasent. Ils sont glacés de terreur devant ces murailles qu'ils croient enchantées ; et Sforza, pour ne pas compromettre davantage la gloire de son armée, fait sonner la retraite.

CHAP. LXXIII. 1449.

Mais Vigevano ne pouvoit plus se défendre. Pendant la nuit les assiégés proposèrent, et obtinrent avec peine du vainqueur, une capitulation. Il fut plus difficile encore de la faire respecter par les soldats : ceux-ci considérant le pillage comme leur droit, donnèrent encore un assaut aux murailles, depuis que le traité fut signé, et ils n'en furent ramenés qu'avec peine par François Sforza, qui leur reprocha d'avoir reculé devant la brèche pendant le combat, et d'y vouloir monter ensuite contre la foi donnée. La ville fut sauvée cependant, et elle s'engagea seulement à rétablir à ses frais le château qui avoit été rasé au nom de la liberté (1).

Après la soumission de Vigevano, Sforza commença, selon son projet, à faire faucher les blés encore verts sur tout le territoire de Milan. En même temps il ramena à l'obéissance les habi-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XVIII, p. 544-548.

CHAP. LXXIII. 1449. tans des rives des lacs, et ceux des différentes bourgades qui s'étoient révoltées contre lui. D'autre part, les Milanois, qui renouveloient tous les deux mois leur Seigneurie, secouèrent, pour un peu de temps, le joug de la populace qui accabloit leur république, et qui devoit causer sa ruine. Jean d'Ossa et Jean d'Applano, ces deux plébéiens, qui avoient abusé si cruellement de leur pouvoir comme capitaines du peuple, furent mis en prison le 1er juillet, à leur sortie de charge; et des hommes qui leur étoient fort supérieurs pour le rang et pour l'éducation, Guarniere Castiglione, Pierre Posterla, et Galeotto Toscani, leur furent substitués. Ceux-ci, dans leur courte magistrature, recherchèrent la seule ressource qui pût rester encore à la république. Ils chargèrent Henri Panigarola, marchand milanois établi à Venise, d'entrer en traité avec les Vénitiens; et ils trouvèrent le doge François Foscari et le conseil des dix mieux disposés pour la paix qu'ils ne l'avoient espéré (1).

Les Vénitiens commençoient enfin à sentir quelle grande erreur politique ils avoient commise lorsqu'ils avoient tenté de livrer le duché de Milan à un prince belliqueux et ambitieux, plutôt que de le laisser se constituer en république. Marcello, le procurateur de Saint-Marc, qui suivoit les ar-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 552. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 627.

mées, avoit, depuis long-temps, cherché à faire sentir à ses commettans le danger de ce système. La négociation, que ce retour à la modération facilitoit, fut continuée entre Milan et Venise avec un profond secret, pour la dérober au comte Sforza. Elle n'étoit point encore terminée le 1er septembre, lorsqu'une nouvelle Seigneurie entra en charge à Milan, et ôta le pouvoir au parti modéré, pour le rendre à de farouches démagogues. Le sénat de Venise attendoit, pour se déclarer, le résultat d'une intrigue dont Sforza tenoit le fil; elle éclata le 11 septembre. Les villes de Crême et de Lodi lui furent livrées par trahison. La première arbora les drapeaux de Saint-Marc, et l'autre ceux du comte. Ce fut le terme que les Vénitiens résolurent de mettre à ses conquêtes. Comme il conduisoit son armée sous les murs de Milan, le conseil des dix lui fit signifier qu'un armistice avoit été signé avec les Milanois; et il rappela en même temps Barthélemi Coléoni et son armée (1).

CHAP. LXXIII. 1449.

Les députés de Venise, en annonçant au comte Sforza que leur sénat acceptoit la paix et qu'il l'invitoit à y accéder, étoient chargés de lui faire sentir combien l'issue de la guerre étoit encore incertaine, et combien il pouvoit se croire encore éloigné d'un plein succès; en sorte qu'il devoit se

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. VI, p. 226.

CHAP. LXXIII. trouver heureux d'accepter les conditions avantageuses que les Vénitiens avoient ménagées pour lui. Le comte savoit bien, au contraire, que c'étoient ses rapides conquêtes qui avoient excité la jalousie du sénat, et qu'on ne lui proposoit la paix que parce qu'on craignoit de le voir bientôt maître de Milan. Ses espérances étoient même confirmées par l'arrivée dans son camp d'une foule d'émigrés, que le gouvernement révolutionnaire avoit chassés de la ville, et par celle de Charles de Gonzague, jusqu'alors commandant de la place, qui s'étoit, comme eux, venu joindre aux assiégeans (1). Cependant Sforza avoit fait, de son côté, des pertes douloureuses, et surtout parmi ses officiers généraux. Le comte Louis del Verme, dont il avoit fait épouser la fille à un de ses bâtards, avoit été tué devant Monza. Robert de Monte Albotto, Christophe de Tolentino, Jacob Catalani, et le comte Dolce de l'Anguillara, lui avoient été enlevés par une fièvre pestilentielle, qui avoit ravagé son camp et celui des Vénitiens, et qui lui avoit ravi en même temps une foule de soldats. Il avoit plus regretté encore Manno Barile, vieux capitaine, âgé de soixante-dix ans, qui avoit été long-temps attaché à son père, qui l'avoit toujours servi lui-même avec une fidélité inébranlable, et qui s'étoit noyé au passage du

1449.

(1) *Platina, Hist. Mantuan.* L. VI, p. 847.

Lambro (1). D'autre part, Alfonse d'Aragon paroissoit prendre la défense des Milanois, il avoit envoyé, à deux reprises, de petits corps d'armée qui avoient pénétré dans l'état de Parme, et qui avoient ensuite été détruits par Alexandre Sforza. Ces échecs mêmes pouvoient être, aux yeux d'Alfonse, une raison pour envoyer en Lombardie des forces plus imposantes. CHAP. LXXIII. 1449.

La paix entre les deux républiques avoit été signée le 27 septembre à Brescia, et ce fut le 30 que Pasqual Malipieri vint en communiquer au comte Sforza les conditions. Cette paix le mettoit au rang des premiers souverains de l'Italie, en sorte qu'il ne pouvoit pas se plaindre d'avoir été sacrifié par la république son alliée. Le territoire de la nouvelle république de Milan devoit s'étendre seulement entre les trois rivières, l'Adda, le Tésin et le Pô, sans comprendre même la partie de cette presqu'île, qui avoit appartenu de tout temps aux Pavesans. Sforza étoit tenu à restituer Lodi, et à renoncer à ses prétentions sur Milan, Come et leur territoire; du reste on le reconnoissoit pour souverain de Novarre, Tortone, Alexandrie, Pavie, Plaisance, Parme et Crémone, avec leurs fertiles provinces. Pasqual Malipiero ajouta seulement qu'il ne donnoit que

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 553. — *Ant. de Ripalta Ann. Placent.* p. 900.

CHAP. LXXIII. 1449.

vingt jours au comte Sforza pour accéder à un traité qui lui assuroit tant d'avantages (1).

Mais l'ambition de Sforza s'étoit accrue avec ses conquêtes; elle ne pouvoit être satisfaite avec rien moins que l'état qu'avoit possédé son beau-père; seulement il sentit la nécessité d'opposer la ruse à ce changement de politique. Il accorda aux Milanois la trève de vingt jours qui lui étoit demandée; elle ne leur donnoit aucun moyen d'approvisionner leur ville; et comme elle s'étendoit justement sur le temps des semailles, il comptoit bien que, dans l'espérance d'une paix presque certaine, les assiégés confieroient à la terre presque tout le blé qui leur restoit. Il envoya en même temps à Venise trois ambassadeurs, dont l'un étoit son propre frère Alexandre, pour y porter son accession au traité de paix; mais il les chargea secrètement de traîner en longueur les négociations, et d'éviter, s'il étoit possible, de munir ce traité de leur signature. Ensuite il éloigna ses troupes de Milan, mais en se réservant tous les passages qui pouvoient l'y ramener le plus rapidement (2).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 565. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 860. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 192. — *Marin Sanuto.* p. 1135.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XIX, p. 552-572. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* p. 861. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VI, f. 192. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 228. — *Platina Hist. Mantuan.* L. VI, p. 848.

Pendant que cette trève trompeuse duroit encore, François Piccinino mourut à Milan d'hydropisie, le 16 octobre 1449. Ce général des Milanois leur avoit causé plus de maux que de biens. Inférieur à son père et à son frère pour les talens, le courage et même la force de corps, il perdoit encore souvent par l'ivrognerie l'usage de ses facultés. Ses fautes avoient attiré, sur la milice de Braccio, les fréquentes déroutes qui l'avoient humiliée et découragée. Le commandement en chef de cette milice passa, par sa mort, à son frère Jacob, capitaine bien plus rapide dans tous ses mouvemens, bien plus vaillant dans le combat. Jacob fut reconnu pour généralissime par les Milanois, et proclamé par les troupes. Celles-ci cependant, en avouant la supériorité du dernier, ne laissoient pas de regretter François. L'aîné des frères s'attachoit le soldat par sa prodigalité comme par sa franchise, le second étoit taxé d'avarice (1).

A peine les vingt jours de la trève étoient-ils écoulés, et les semailles des Milanois étoient-elles achevées, lorsque François Sforza déclara qu'il ne ratifioit point la paix que ses députés avoient signée en son nom. Cependant, pour mettre sa conscience et son honneur en repos malgré sa mauvaise foi, il fit ce qu'on fait encore généralement en Italie lorsqu'on veut réconcilier

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XX, p. 571.

CHAP. LXXIII. l'opinion publique à une action immorale ; il 1449. engagea des théologiens, qui en font métier, à écrire des dissertations qu'il répandit partout, pour prouver qu'il n'étoit point tenu à observer un traité que la force seule des circonstances lui avoit fait conclure. Il ne retira pas cependant ses troupes de leurs quartiers d'hiver ; ceux-ci étoient si habilement disposés, que sans les abandonner, il pouvoit continuer le blocus de Milan. Mais il en fit sortir des partis nombreux de cavalerie, qui ravageoient les campagnes, et qui coupoient toute communication entre l'armée vénitienne et les assiégés.

Le sénat de Venise, en recevant cette nouvelle, résolut de contraindre par les armes ce condottière ambitieux à s'en tenir aux conditions que ses ambassadeurs avoient acceptées. La Seigneurie donna ordre à Sigismond Malatesti, général en chef de son armée, de rouvrir de force la communication avec Milan, et de ravitailler cette ville. Sigismond passa l'Adda près de Lecco, et entra au milieu de ces riantes collines qui séparent les lacs de Come et de Lecco, et qu'on nomme les monts de Brianze. Il y avoit donné rendez-vous à Jacob Piccinino, qui partit de son côté de Milan pour l'y joindre. Mais Sforza prévint leur réunion par sa rapidité ; il battit Piccinino le 28 décembre, et le repoussa dans Milan ; il revint ensuite sur Sigismond qu'il contraignit

à repasser l'Adda, après lui avoir fait beaucoup
de prisonniers, et il termina ainsi l'année par une 1449.
victoire importante (1).

Il commença la suivante par une négociation 1450
non moins avantageuse. Ses ambassadeurs, dont l'un étoit Barthélemi Visconti, évêque de Novarre, signèrent pour lui le 20 janvier, avec Louis duc de Savoie, un traité de paix par lequel les deux souverains se garantissoient leurs conquêtes mutuelles. Sforza renonçoit par ce traité à plusieurs districts et à plusieurs châteaux que les Piémontois lui avoient pris dans les territoires de Pavie, de Novarre et d'Alexandrie; mais il étoit trop heureux de se délivrer à ce prix d'un ennemi redoutable, qui auroit pu le détourner de la guerre où il étoit engagé, par une diversion inquiétante (2).

La situation des Milanois et celle de Sforza étoient également critiques; tous deux manquoient de vivres; on ne trouvoit plus de blé dans ces campagnes épuisées, et celui que Sforza faisoit venir de Lodi, suffisoit à peine pour nourrir le tiers de son armée. Les Milanois mettoient leur espoir dans les paysans qui, séduits

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XX, p. 576-579. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 630.

(2) *Jo. Simonetæ.* L. XX, p. 573. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 193. — *Annales Placentini.* T. XX, p. 901. — *Guichenon, Hist. généal. de la maison de Savoie.* T. II, p. 86.

CHAP. LXXIII. par un bénéfice immense, se hasardoient à leur
1450. porter des munitions au péril de leur vie, tandis qu'ils les déroboient avec soin aux soldats de Sforza, qui les auroient prises sans payer. Aucun combat à force ouverte ne faisoit marcher la guerre vers sa conclusion ; l'armée de Sigismond Malatesti, et celle de Sforza, ne tenoient point la campagne, et les Italiens élevés dans la mollesse, ne supposoient pas qu'au milieu des frimats les troupes pussent agir à découvert. Les deux généraux cependant continuoient, du milieu de leurs cantonnemens, une guerre d'escarmouches. Les troupes de Sforza, logées dans les bourgades du Milanès, battoient la campagne pour arrêter les convois de vivres ; de leur côté, Malatesti et Coléoni avoient rassemblé à Bergame des magasins considérables, d'où ils s'efforçoient de faire passer des munitions à Milan.

Barthélemi Coléoni, dans l'espérance de s'ouvrir une communication avec la ville assiégée, passa de nouveau l'Adda, et s'avança jusqu'à Come. Jacob Piccinino s'y rendit de son côté de Milan : il ne s'agissoit plus pour lui que de revenir par la même route, avec le convoi que Coléoni avoit conduit à Come. Tous les lieutenans de Sforza conseilloient à celui-ci de se retirer, et de ne pas s'obstiner à garder des cantonnemens aussi dangereux, entre une grande ville assiégée et une armée ennemie. Sforza persista

seul dans ses projets, et sans tirer toute sa cavalerie de ses quartiers, il sut couper à Piccinino le chemin du retour. Les riches bourgades du Milanès lui offroient des logemens commodes, et son armée n'y étoit guère moins concentrée que s'il l'eût tenue dans un camp (1).

CHAP. LXXIII. 1450.

Le danger étoit redoublé pour les deux partis, par la déloyauté de tous les capitaines qui, ne songeant qu'à s'enrichir, mettoient sans cesse leur honneur et leur fidélité à l'enchère. Au moment où ils suivoient les drapeaux d'un souverain, ils étoient presque toujours en négociation avec son adversaire. Vintimille étoit entré en traité avec les Vénitiens en même temps que Piccinino avec Sforza; mais le premier, dont l'intrigue fut découverte, fut arrêté par le comte, et envoyé prisonnier à Pavie; le second n'osant pas se livrer entre les mains de son ennemi, quoiqu'il en eût obtenu les plus brillantes promesses, rompit les négociations qu'il avoit commencées, et fit périr comme faussaire le député qui avoit traité avec lui (2).

Cependant la ville de Milan éprouvoit toutes les horreurs de la famine : déjà les plus riches avoient mangé les chevaux, les mulets, les chiens

(1) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 590. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana*. p. 862. — *M. Ant. Sabellico*. Deca III, L. VII, f. 193, verso.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XX, p. 592.

CHAP. LXXIII. qui se trouvoient dans l'enceinte des murs, tandis
1450. que le peuple arrachoit les racines et les herbes qui croissoient le long des remparts, et n'avoit pas même quelque substance onctueuse pour les assaisonner. Des milliers de pauvres étoient morts au milieu des rues, des milliers d'autres avoient cherché un refuge dans les campagnes; mais Sforza, qui n'espéroit réduire Milan que par la famine, les faisoit chasser de nouveau dans la ville. Les jeunes filles étoient seules soustraites à cet ordre rigoureux, non par la compassion, mais par l'incontinence des soldats (1).

L'armée de Sigismond Malatesti étoit supérieure en nombre à celle de Sforza; mais on croit que ce général, qui ne manquoit ni d'habileté ni de courage, n'osa jamais livrer une bataille nécessaire à la délivrance de Milan, par la crainte d'encourir la vengeance méritée de Sforza, s'il étoit vaincu. Il avoit autrefois épousé Polyxène, fille de ce général; depuis peu il l'avoit fait périr pour épouser une maîtresse, et sa conscience lui faisoit craindre qu'une bataille ne le livrât prisonnier entre les mains du beau-père qu'il avoit si mortellement offensé (2).

Les chefs du gouvernement de Milan, déter-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XX, p. 594. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana.* p. 863.

(2) *Joannis Simonetæ.* L. XX, p. 594. — *Nicolo Macchiavelli Istor. Fiorentine.* L. VI, p. 232.

minés à tout souffrir plutôt que de tomber sous la tyrannie de Sforza, s'assemblèrent dans le temple de Sainte-Marie de la Scala, et proposèrent de soumettre leur ville à la souveraineté de Venise, pour engager cette république à les défendre plus puissamment. C'étoit depuis longtemps l'objet de l'ambition secrète des Vénitiens, et de la mission de Venieri, leur ambassadeur à Milan. Mais, tandis que la Seigneurie délibéroit, un tumulte commença le soir du 25 février, au quartier de Porte-Neuve, parmi la multitude affamée. Le podestat Dominique de Pesaro, et Lampugnano Birago, l'un des magistrats, furent repoussés à coups de pierres. Gaspard de Vimercato et Pierre Cotta se mirent à la tête des insurgés, et vinrent attaquer le palais. Une aile de ce bâtiment étoit occupée par la Seigneurie, une autre par la duchesse Marie, veuve du dernier duc. Les insurgés, repoussés par la garde du premier corps de logis, entrèrent par le second, et se précipitèrent au travers de ses longs corridors, pour arriver aux salles du gouvernement. Léonard Venieri, l'ambassadeur des Vénitiens, s'y présenta à eux, et s'efforça de les arrêter : il fut massacré par ces furieux. Les magistrats s'échappèrent alors du palais, qui demeura au pouvoir de la populace; l'insurrection s'étendit dans les différentes parties de la ville. Ambroise Trivulzio, qui commandoit à la porte Romaine,

CHAP. LXXIII. chercha vainement à résister, et à sauver la patrie
1450. des mains de la populace. Il se soumit enfin le dernier, pour ne pas augmenter les malheurs de Milan par une guerre civile (1).

Le tumulte avoit commencé le soir, et il avoit duré pendant toute la nuit. Le matin du 26 février, les citoyens se rassemblèrent de nouveau dans le temple de Sainte-Marie de la Scala, pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire; car ces mêmes insurgés qui avoient renversé le gouvernement, et qui avoient manifesté tant de fureur contre ceux qui continuoient la guerre, n'avoient aucun plan arrêté, aucune espérance sur les moyens de la faire finir. A la haine contre François Sforza, qui étoit enracinée dans tous les cœurs, se joignoit encore celle contre les Vénitiens, dont les Milanois avoient été de tout temps jaloux, et qu'ils accusoient de tous les malheurs qu'ils éprouvoient. Plutôt que de tomber sous leur joug ou sous celui de Sforza, quelques-uns proposèrent, dans cette assemblée tumultueuse, de se donner au roi Alfonse, d'autres au roi de France, d'autres au Pape, d'autres au duc de Savoie; mais Gaspard de Vimercato, qui prit la parole après tous les autres, et qui ayant servi long-temps sous François Sforza, lui étoit se-

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXI, p. 597-599. — *Macchiavelli Stor. Fior.* L. VI, p. 234. — *Jos. Ripamontii.* L. V, p. 632.

crètement attaché, n'eut pas de peine à montrer que le roi de Naples, le roi de France, ou le Pape, étoient si éloignés, que le peuple entier de Milan périroit de misère avant d'avoir pu recevoir leurs secours. Il ajouta que le duc de Savoie étoit trop foible pour pouvoir les sauver, comme on avoit pu s'en assurer au commencement de la campagne précédente; enfin, il déclara que si l'on vouloit faire cesser en un jour la guerre et la famine, il n'y avoit qu'un seul expédient possible, c'étoit de se remettre entre les mains de Sforza, dont il vanta la clémence et la bonté, et de reconnoître le gendre et le fils adoptif de leur dernier duc, comme successeur légitime des Visconti. Cette espérance d'une paix si rapprochée, d'une cessation si subite de maux intolérables, produisit dans l'esprit de la multitude une étonnante révolution. Celui qu'un moment auparavant personne n'auroit nommé sans exécration, parut à tous le seul sauveur des Milanois, et Gaspard de Vimercato fut à l'instant chargé de porter au comte François Sforza les offres et les vœux de tout le peuple (1).

CHAP. LXXIII. 1450.

Sforza, averti de la révolution qui s'étoit opérée, s'étoit mis en marche de Vimercato où étoit son quartier, et s'approchoit de la ville, à la tête

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXI, p. 600. — *Crist. da Soldo, Ist. Bresciana.* p. 863. — *Nicolo Macchiavelli, Stor. Fior.* L. VI, p. 235.

CHAP. LXXIII. 1450. de sa cavalerie. Il avoit donné à ses gendarmes l'ordre de prendre chacun autant de pains qu'ils en pourroient porter. A six milles de la ville, il trouva la foule des Milanois qui se précipitoient au-devant de lui; et, pour contracter avec eux un lien d'hospitalité par un premier bienfait, sans suspendre sa marche, il fit distribuer par ses soldats les pains qu'ils portoient, à ces malheureux qui souffroient de la faim. Arrivé à la Porte-Neuve, il y trouva Ambroise Trivulzio avec un petit nombre de citoyens fidèles, qui voulurent, avant de lui accorder l'entrée de la ville, lui imposer quelques conditions, et lui faire jurer l'observation des lois et des libertés de leur patrie; mais il n'étoit plus temps de résister ni à la soldatesque insolente, ni à la populace elle-même, qui ne songeoit plus qu'aux vivres qu'elle attendoit, et à la paix dont elle vouloit jouir. Sforza, encouragé par Vimercato et par ceux qui le suivoient, passa outre, sans vouloir se lier par aucune promesse (1). Pressé, et presque porté avec son cheval entre les bras des citoyens, il vint d'abord dans le temple de la Sainte-Vierge rendre grâces à Dieu de cet heureux succès; ensuite sur la place publique, où il fut salué avec mille acclamations par les noms de Prince et de Duc. Il distribua des gardes dans la ville, il s'assura des portes et des murailles, puis il res-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXI, p. 601.

sortit immédiatement de Milan, afin de hâter l'arrivée de nouveaux convois de vivres. Il fit publier dans toutes les campagnes que tous les comestibles seroient reçus dans sa nouvelle capitale, sans payer de gabelle; en même temps il fit transporter à ses frais, de Crémone et de Pavie, de forts chargemens de blé et de pain, pour distribuer aux pauvres. Dans les deux jours qui suivirent, Monza, Come et Bellinzona, seules places fortes qui fussent demeurées au pouvoir des Milanois, lui ouvrirent aussi leurs portes. Sigismond Malatesti, averti de la révolution par les feux de joie qu'il vit s'élever de la ville, repassa l'Adda avec l'armée vénitienne; et François Sforza, en possession de tout le duché de Milan, mit, pour le reste de la mauvaise saison, ses troupes en quartiers d'hiver (1). CHAP. LXXIII. 1450.

Au moment où François Sforza atteignoit le but de son ambition, de ses combats et de sa politique, si, sur le trône où il venoit de s'asseoir, il avoit pu entrevoir l'avenir, sans doute il auroit été troublé, en comparant la valeur réelle de son acquisition, avec le prix qu'elle lui avoit coûté. « La couronne, » dit Ripamonti, historien de Milan au dix-septième siècle, « ne

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXI, p. 602, 603. — *Anton. di Ripalta, Annal. Placentini.* T. XX, p. 901. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia* T. XXII, p. 1137. — *Navagiero, Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1114.

CHAP. LXXIII. « devoit point parvenir jusqu'à un sixième héri-
1450. « tier; et les cinq successions par lesquelles elle « devoit se transmettre, devoient être accompagnées d'autant d'événemens tragiques dans « sa maison. Galeaz son fils fut, à cause de ses « crimes et de son impudicité, tué par ses gentilshommes conjurés contre lui, en présence « du peuple, devant les autels, au milieu des fêtes « sacrées, et la ville entière fut ensuite ensanglantée par le massacre des conspirateurs. Jean « Galeaz qui vint ensuite, mourut empoisonné « par Louis le Maure, et fut victime des forfaits « de son oncle. Celui-ci, à son tour, prisonnier « des Français, mourut de douleur dans sa captivité. Le sort de l'un de ses fils fut semblable « au sien; l'autre, après avoir éprouvé longtemps l'exil et la misère, rétabli sans enfans, « dans sa vieillesse, sur un trône ébranlé, vit « finir en même temps et sa maison et son empire. Telle étoit la récompense de la trahison « qui avoit subjugué Milan; c'étoit pour un tel « succès que François Sforza avoit passé sa vie « dans les tromperies, les privations et les dangers (1). »

(1) *Josephi Ripamontii Canonici Sanctæ-Mariæ ad scalam, Historia urbis Mediolani.* L. V, p. 620.

CHAPITRE LXXIV.

Politique de Cosme de Médicis. — Guerre de Piombino entre le roi de Naples et les Florentins. — Derniers efforts des Vénitiens et d'Alfonse contre Sforza, soutenu par les Florentins. Paix de Lodi.

1447—1454.

MILAN n'auroit jamais été conquis par François Sforza, et la Lombardie ne seroit point devenue la proie d'un chef ambitieux de soldats mercenaires, si la république qui avoit fait fleurir les arts, les lettres antiques, la plilosophie et la poésie, si Florence n'avoit pas la première changé de gouvernement. Pendant cinquante ans on avoit vu cette illustre cité dirigée par des hommes d'état patriotes, qui regardoient le maintien de la liberté italienne comme le noble office de leur république. Jamais ils n'avoient hésité à se placer au premier rang, pour combattre les usurpations de Bernabos et de Jean Galeaz Visconti, de Ladislas de Naples, et de Philippe-Marie. Maso des Albizzi, et Nicolas d'Uzzano, croyoient fermement que la liberté étoit le seul garant de la paix CHAP. LXXIV.

CHAP. LXXIV. et de la prospérité de l'Italie; qu'un tyran, en s'élevant, n'écrasoit pas seulement ses propres sujets, mais qu'il menaçoit tous ses voisins; que les vices et la bassesse d'une cour corrompoient, par leur fatal exemple, les citoyens d'un état libre, appelés à traiter avec elle. Ils se croyoient obligés par devoir, par conscience, à embrasser la défense d'un peuple qui prenoit les armes pour maintenir ou recouvrer sa liberté; ils calculoient moins l'intérêt de leur république, qu'ils ne se confioient à la noblesse de leurs propres sentimens; mais comme ils n'étoient pas moins éclairés que justes, ils avoient senti, ils avoient fait reconnoître à leurs concitoyens, que la plus haute prudence se trouve dans la plus haute vertu, et qu'une conduite noble et généreuse mène à la grandeur comme à la gloire.

Malheureusement cette mémorable aristocratie, l'une des plus brillantes par les talens, des plus recommandables par les vertus, des plus scrupuleuses à ménager les libertés des peuples, qui ait jamais gouverné une république, éprouva, comme tous les gouvernemens qui ont brillé sur la scène politique, l'influence fatale du temps. Renaud des Albizzi, moins habile et plus présomptueux que son père, abusa d'une autorité que de rares talens ne rendoient plus bienfaisante. Il fut exilé avec ces vieux amis de la liberté, qui, pendant leur administration, avoient donné un

caractère si noble à leur république. Cosme de Médicis hérita de leur gloire ainsi que de leur pouvoir; il recueillit les fruits de toutes les avances qu'eux seuls avoient faites pour les progrès de l'esprit humain, le développement de l'imagination et celui de la pensée; mais il étoit loin d'hériter aussi de leur patriotisme. Cosme de Médicis cependant est seul connu de la postérité, tandis que l'illustration des Albizzi est oubliée, parce que nous sommes plus frappés de l'éclat qui environne un grand homme, que de celui dont lui-même est cause, ou parce que nous pouvons lire encore les adulations de ceux qui encensèrent le premier Médicis, d'Ambroise Traversari, de Poggio Bracciolino, d'Argiropylo, de Lapo de Castiglionchio, de Benedetto Accolti, de Flavio Blondo, de Giannozzo Manetti, et de Léonard Arétin, qui tous vécurent dans sa société, qui furent soutenus de sa bourse, et qui lui dédièrent les écrits par lesquels ils contribuèrent le plus au renouvellement des lettres; mais le gouvernement vertueux qui fit naître et qui forma tous ces hommes distingués, et Cosme lui-même avec eux, n'a trouvé personne pour le célébrer, parce qu'il fut renversé au moment où ces écrivains, déjà parvenus à l'entier développement de leurs facultés, pouvoient distribuer de la gloire, en retour de la protection qu'ils avoient reçue; et parce que la reconnoissance, même chez les auteurs les

CHAP. LXXIV. plus célèbres, survit rarement au crédit de leurs bienfaiteurs.

Cosme de Médicis étoit cependant un grand homme, et n'a point usurpé la réputation avec laquelle il traversa les siècles à venir. Ce marchand de Florence, qui, au milieu de sa brillante carrière, n'abandonna jamais le négoce de ses pères, qui répandit autour de lui le bien-être, et anima l'industrie par son immense fortune; ce marchand étoit un des plus habiles hommes d'état de l'Europe; un homme d'un goût exquis dans les arts, d'une érudition vaste dans les lettres, d'un jugement aussi juste que profond dans la philosophie, dont il fut un des restaurateurs.

La fortune de Cosme de Médicis, cause première de sa puissance et de sa gloire, n'a paru sans bornes, que parce que ce grand homme eut la sagesse de demeurer toujours citoyen. Même en calculant, non point son revenu seulement, mais les bénéfices de son commerce au taux le plus élevé, il n'arriva jamais à disposer de plus de cinquante mille florins par année (environ 600,000 fr.); et son capital ne passa jamais deux cent quarante mille florins. Cette somme auroit été peu de chose pour son belliqueux ami François Sforza, qui, même avant d'être duc de Milan, dépensa plus d'une fois trois cent mille florins dans l'année. Mais les calculs des ambitieux les trompent sans cesse; l'argent qu'ils prodiguent

à leurs soldats pour élever leur puissance, les
rendroit bien autrement grands par les arts de la paix. Cosme de Médicis n'avoit de luxe ni dans sa vie publique, ni dans sa vie privée, et il avoit partout de la grandeur. Il ne prodigua point son patriotisme pour soudoyer des armées, pour fomenter des intrigues chez les étrangers; il ne chercha à éblouir ses concitoyens, ni par l'éclat de ses habits et de ses équipages, ni par la magnificence de sa table, ni par un domestique nombreux, ou somptueusement vêtu; mais il éleva aux arts, des monumens qu'aucun roi de l'Europe n'a égalés; il étendit ses bienfaits sur tout ce que son siècle a produit d'hommes illustres; et par les chefs-d'œuvre qu'il a fait créer, ou les monumens de l'antiquité qu'il a conservés, il fera sentir les effets bienfaisans de sa richesse jusqu'à la dernière postérité (1).

(1) La fortune de Cosme de Médicis nous est connue par deux inventaires, tous deux rapportés dans les *Ricordi di Lorenzo de' Medici. Apud Roscoë, Append. III*, p. 41, 44. Le premier fut dressé à la mort de Laurent de Médicis, frère de Cosme, plus jeune que lui de quatre ans. La fortune de chaque frère montoit alors à 235,137 florins d'or. Au bout de vingt-neuf ans il se fit, en 1469, un inventaire de l'héritage de Pierre, fils de Cosme, et sa fortune montoit alors à 237,989 florins; en sorte qu'elle n'avoit ni augmenté ni diminué. Les bénéfices du commerce, calculés à vingt pour cent sur ce capital, ne sont que de quarante-six mille florins. On se souvient que le florin a été constamment la huitième partie d'une once

Cosme de Médicis signala sa magnificence, en ouvrant au public de vastes recueils de manuscrits précieux, à une époque où chaque livre étoit considéré presque comme un trésor. A l'occasion de son exil à Venise, il laissa pour gage de sa reconnoissance, à l'état qui lui avoit donné asile, une bibliothéque publique au couvent de Saint-George, qui y a subsisté jusqu'en 1614 (1). Un de ses compatriotes, Nicolo Nicoli, citoyen peu riche, avoit rassemblé huit cents manuscrits latins, grecs et orientaux, dont plusieurs étoient copiés de sa main, et enrichis de ses commentaires. Il avoit, à sa mort, légué cette collection au public, sous la surveillance de seize curateurs. Mais ce fut Cosme qui fit jouir les Florentins de la libéralité de Nicoli; il paya toutes ses dettes, et il fit tous les frais nécessaires pour établir sa bibliothéque dans le couvent de Saint-Marc, qu'il avoit fait bâtir avec magnificence (2). En même temps, les livres que Cosme avoit rassemblés pour son propre usage, ont formé le fond primitif de

d'or, ou la soixante-quatrième du marc, tandis que le louis d'or neuf en étoit la trente-deuxième.

(1) *Life of Lorenzo de' Medici from W. Roscoë.* T. I, p. 19. — *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie.* Chap. XVIII, T. III, p. 255.

(2) *Poggii Oratio parentalis Nicolai Nicoli.* p. 276. — *Ginguené.* Chap. XVIII, p. 258.

la bibliothéque qui a pris de son petit-fils le nom de Laurentienne (1). CHAP. LXXIV.

Cosme de Médicis s'élevant des premiers contre la domination que la philosophie d'Aristote avoit obtenue dans les écoles, suivit les leçons de Gémisthius Plétho, l'un des théologiens grecs du concile de Florence; il prit de lui un goût très vif pour la philosophie platonicienne, et il destina un des élèves de Plétho, Marsilio Ficino, à être le restaurateur de l'Académie. Il lui fit donner une éducation entièrement dirigée vers ce but, et il fut, plus encore que l'élève qu'il avoit choisi, le père des nouveaux Platoniciens (2). Ses immenses richesses, et ses correspondances qui embrassoient tout l'univers connu, étoient constamment employées au service de l'érudition. Sur la demande de Poggio ou de Traversari, il chargeoit les commis de ses maisons de commerce, d'acheter ou de faire copier les manuscrits que d'autres savans avoient découverts en Allemagne, en Angleterre, en France, en Grèce et en Syrie. Des palais, des couvens, des églises, étoient élevés à ses frais dans la ville et dans son territoire, et il faisoit ainsi jouir du luxe des beaux-arts jusqu'aux plus pauvres citoyens d'un état libre, en même temps qu'il encourageoit le génie de Mi-

(1) *Life of Lorenzo de' Medici*. T. I, p. 41.

(2) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie*. Chap. XVIII, T. III, p. 262.

 chellozzi et de Philippe Brunelleschi. Il fut l'ami aussi bien que le protecteur de Donatello et de Masaccio, dont l'un fit faire à la sculpture, l'autre à la peinture, de rapides progrès. Dans la protection qu'il accordoit à tous les travaux élégans ou utiles, il ne négligea pas non plus l'agriculture; et ses deux domaines de Careggi et de Caffaggiuolo dont il chérissoit le séjour, furent enrichis par les soins et l'intelligence de ce laboureur consulaire.

Cependant c'est comme homme d'état que Cosme de Médicis a obtenu la plus haute réputation; et dans cette carrière où il a brillé du plus grand éclat, sa gloire n'est pas également à l'abri du reproche. Connoissant bien les hommes, et sachant les conduire, il se montra surtout ferme dans ses desseins, patient, courageux, inébranlable; mais sa politique, au lieu d'être mue par des considérations supérieures, se rapportoit toute à lui seul, et les vues de l'intérêt personnel sont plus courtes que celles de l'amour de la patrie ou de la liberté. Cosme, en voulant assurer au-dedans de l'état son pouvoir et celui de sa famille, fit perdre à Florence ce qui faisoit sa gloire et sa grandeur; en voulant se donner au-dehors un allié puissant qui lui fût personnellement dévoué, il rompit les alliances antiques de sa patrie, et la fit renoncer à des maximes qui n'avoient pas été moins sages que généreuses. Cosme de

Médicis conserva Florence libre, sans montrer aucun attachement pour la liberté. Sous prétexte d'empêcher les émeutes populaires, il resserra l'oligarchie entre les mains du moindre nombre possible d'individus; il fit attribuer en 1452 le droit de nommer la Seigneurie, à cinq citoyens seulement, non sans exciter ainsi la défiance et les regrets de tous les amis de la patrie (1). Il employa contre ses ennemis des mesures sévères et violentes, qui ébranlèrent la constitution dans ses bases, autant qu'elles blessèrent les individus; il substitua à l'esprit de corps qui animoit les Albizzi, un esprit de famille qui se rapportoit uniquement aux Médicis; il s'efforça de sortir de l'égalité républicaine, autant que ses compatriotes s'efforçoient de l'y maintenir. Il chercha dans l'amitié de François Sforza un appui dont il sentoit le besoin, bien plus pour lui-même que pour la république; il donna quelquefois à cet ami, s'il faut en croire Simoneta, des conseils qui indiquoient qu'aucun principe de loyauté n'arrêteroit sa politique (2). Il détermina enfin Florence à

(1) *Istorie di Giov. Cambi. Delizie degli erud. Toscani.* T. XX, p. 300.

(2) Il conseilla à François Sforza, dont les affaires, au printemps de 1447, sembloient désespérées, de rétablir son armée découragée, en livrant au pillage Pesaro, la seule ville qui lui fût demeurée fidèle, ville dans laquelle il étoit alors enfermé; il ajouta que Sforza devoit ne plus consulter que son seul intérêt, ne chercher ses ressources qu'en lui-même, et renoncer à

CHAP. LXXIV. seconder Sforza dans l'oppression des Milanois, tandis que les sentimens, comme l'intérêt des Florentins, devoient s'accorder pour élever en Lombardie un état libre, qui servît de contre-poids à l'ambitieuse oligarchie de Venise, et à la monarchie militaire de Naples.

Il est vrai que les Florentins n'étoient pas demeurés sans occupation pendant la guerre de Milan, ni en pleine liberté sur le parti qu'ils devoient prendre. Au commencement de l'été de
1447. 1447, tandis que Philippe-Marie vivoit encore, et que les Florentins unis aux Vénitiens cherchoient à terminer, au congrès de Ferrare, leur guerre avec ce prince, Alfonse, roi de Naples, fit révolter la petite forteresse de Cennina, dans le val d'Arno-Supérieur, et il y établit une garnison, pour s'ouvrir l'entrée de la Toscane lorsqu'il voudroit y conduire l'armée qu'il avoit alors rassemblée à Tivoli. Il ne se mit cependant point en mesure de défendre ce château, qu'il laissa reprendre par les Florentins au bout de quinze jours (1). Les révolutions de la Lombardie et la mort de Philippe le firent sans doute hésiter quel-

l'alliance des républiques, qui ne peuvent jamais aimer les hommes élevés dans la discipline militaire. Simoneta ajoute que Sforza rejeta ce conseil inique, et s'étonna d'avoir trouvé dans un tel homme une si exécrable barbarie. *Joannis Simonetæ*. L. VIII, p. 388.

(1) *Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XXII, p. 54. — *Macchiavelli Ist.* L. VI, p. 207.

que temps sur la conduite qu'il devoit suivre; cependant on sut, à la fin de septembre, qu'il avoit sous ses ordres sept mille chevaux, quatre mille fantassins et quatre mille fourrageurs; qu'il s'étoit avancé jusqu'à Monte-Pulciano, sur les confins de l'état de Sienne, et qu'il cherchoit à engager cette dernière république dans ses intérêts. Les ambassadeurs Giannozzo Pitti et Bernardo Medici qui lui furent envoyés, rapportèrent qu'il vouloit détacher les Florentins de l'alliance de Venise, et avec leur aide défendre la Lombardie, à la possession de laquelle il prétendoit que le testament de Philippe l'avoit appelé (1). Il entra en effet sur le territoire florentin par la province de Volterra; il y prit, aussi bien que dans la Maremme de Pise, quelques châteaux de peu d'importance, et il s'arrêta, au mois de décembre, devant celui de Campiglia, qui lui opposa une résistance obstinée. Les Florentins, de leur côté, avoient nommé des décemvirs de la guerre; ils avoient appelé à leur solde Frédéric, comte de Montefeltro, et ensuite Sigismond Malatesti; ils les avoient réconciliés l'un à l'autre, et ils n'avoient point perdu de temps pour lever une armée, et se mettre en état de défense (2).

CHAP. LXXIV. 1447.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 55. — *Barth. Facii*. L. IX, p. 144.

(2) *Macchiavelli Ist*. L. VI, p. 208. — *Commentari di Neri Capponi*. T. XVIII, p. 1204.

CHAP. LXXIV. La vigoureuse résistance de Campiglia força le
1447. roi à lever le siége, et à se mettre en quartiers d'hiver dans les Maremmes, près des ruines de
1448. l'ancienne Populonia. Il n'étoit alors éloigné que de trois milles de Piombino, et il se proposoit de s'assurer de cette place forte. La ville de Piombino, autrefois pauvre bourgade au milieu de campagnes à moitié désertes, étoit devenue, en 1399, une petite principauté, où la maison d'Appiano s'étoit retirée, après avoir trahi la république de Pise. Jacques Ier d'Appiano avoit fortifié le château; il avoit répandu quelque argent dans ces campagnes fertiles, mais insalubres, et attiré quelque commerce dans son petit port. Il mourut, et sa fille Catherine porta, comme dot, la principauté de Piombino à son mari Rinaldo Orsini. Celui-ci avoit eu précédemment quelques différens avec les Florentins; cependant il avoit appris, par l'exemple du comte de Poppi, combien il étoit dangereux d'embrasser, contre la république, le parti d'un monarque éloigné, qui ne manqueroit pas de l'abandonner ensuite et de le sacrifier. Il ferma donc son château à Alfonse et à ses soldats; il lui refusa des vivres, et par-là il excita si fort son courroux, qu'au mois de mai suivant, le roi de Naples, après avoir menacé de nouveau Campiglia, tourna tout à coup sur Piombino, et en entreprit le siége (1). Orsini s'étoit

(1) *Poema d'Antonio degli Agostini, sull' Assedio di*

mis sous la protection de la république de Sienne, et dans le langage du temps il se disoit son *recommandé;* mais Sienne n'étoit pas assez forte pour le protéger : il s'adressa donc à Florence, et Lucas Pitti, qui étoit alors gonfalonier de justice, et dont le crédit égaloit presque celui de Cosme de Médicis, lui promit que la république le défendroit avec autant de zèle que ses propres états. CHAP. LXXIV. 1448.

Les galères florentines amenèrent en effet le 8 juillet, à Piombino, trois cents fantassins, et un approvisionnement de poudre et de plomb (1). Ce convoi devoit être bientôt suivi par un autre plus considérable; mais Alfonse, qui mettoit beaucoup d'importance à s'emparer de ce château, qu'il regardoit comme pouvant, avec son port, lui assurer en tout temps l'entrée de la Toscane, fit arriver dans ces parages une flotte napolitaine pour l'assiéger aussi du côté de la mer. Cette flotte assuroit en même temps aux Napolitains d'abondans convois de provisions, tandis qu'une armée florentine, qui s'étoit avancée jusque sur les hauteurs de Campiglia, se voyoit

Piombino. T. XXV. *Rer. Ital.* p. 321-324. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 57. — *Nic. Macchiavelli.* L. VI, p. 209. — *Comment. di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1205. — *Barth. Facii Rer. Gest. Alphonsi.* L. IX, p. 146.

(1) *Ant. degli Agostini Poema dell' Assedio di Piombino.* P. III, c. 3, p. 339. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 148.

CHAP. LXXIV. barrer le chemin par l'armée d'Alfonse, et se
1448. trouvoit privée de munitions, de vivres, et surtout de vin, nécessaire au soldat dans un climat malsain, où les eaux sont mauvaises et l'air pestilentiel (1).

Les deux armées napolitaine et florentine, rangées sur les hauteurs en amphithéâtre, et les habitans de Piombino, du haut de leurs murs, considéroient avec inquiétude la vaste mer par où tous les convois devoient leur arriver. Dix galères napolitaines, commandées par Garcilaso de Requesens, gardoient le rivage : les Florentins n'en avoient que quatre ; mais soit confiance dans leur grandeur et la supériorité de leur manœuvre, soit détermination de tout tenter pour délivrer Piombino, elles n'hésitèrent pas à attaquer la flotte royale, le 15 juillet au soir. Le combat dura cinq heures, et se prolongea fort avant dans la nuit. La présence des deux armées, qu'on voyoit attentives à un engagement qui pouvoit devenir décisif pour elles, et les cris des soldats qui cherchoient à encourager leurs auxiliaires, ranimoient les combattans lorsqu'ils étoient prêts à céder à l'épuisement ; mais, après des prodiges de valeur, les Florentins succombèrent; deux de leurs galères furent prises : les deux autres, endommagées dans leur gréement,

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 57. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1205.

et ayant perdu beaucoup de monde, ne réussirent CHAP. LXXIV.
qu'avec peine à s'éloigner (1). 1448.

Après la perte de ces vaisseaux, Neri Capponi, qui commandoit l'armée florentine avec le titre de commissaire, prit le parti de se retirer. En s'éloignant de Piombino, il alla mettre le siége devant quelques châteaux de la Marémme, que le roi avoit soumis l'automne précédente, et il les reprit tous. Cependant il engagea ses compatriotes à repousser les propositions de paix que leur faisoit Alfonse, parce que l'abandon du seigneur de Piombino en étoit le premier article.

Celui-ci s'étoit déjà défendu plus de trois mois avec une grande vigueur; l'armée d'Alfonse étoit affoiblie par les maladies, et sur ce sol meurtrier, plus de mille soldats napolitains avoient déjà péri d'une fièvre maremmane; la plupart des autres étoient atteints du même mal. Cependant l'artillerie d'Alfonse ayant renversé une des tours qui soutenoient les murs au levant, le roi résolut, au milieu de septembre, de livrer à la place un dernier assaut. Il partagea son armée entre Pierre de Cardone et Inigo de Guevara; il fit en même temps approcher la flotte que commandoit Berlinghière Barili, et après avoir animé ses soldats par tout ce qui pouvoit éveiller leur

(1) *Comment. di Neri Capponi.* p. 1205. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 210. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 149.

CHAP. LXXIV. 1448. orgueil, leur cupidité ou leur désir de vengeance, il envoya ses troupes à un assaut dans lequel les Catalans rivalisèrent avec les Napolitains, et déployèrent aux yeux de leur roi tout ce qu'ils avoient de bravoure. D'autre part, Rinaldo Orsini ayant rassemblé autour de lui les habitans de Piombino et sa petite garnison, leur représenta que s'ils succomboient, ils ne tomberoient pas entre les mains d'Italiens, mais de soldats barbares qui n'entendoient point leur langue, et qui méconnoissoient toutes les lois de la guerre et de l'humanité. Il fit ranger les femmes derrière leurs maris et leur frères, pour leur distribuer des munitions et des rafraîchissemens; et donnant lui-même l'exemple de la bravoure, il fut admirablement secondé par ses paysans et ses soldats. Aux armes ordinaires les assiégés joignoient des flots d'huile bouillante et de chaux vive, qui, pénétrant sous l'armure des assaillans, leur causoient des douleurs insupportables. Les vaisseaux catalans s'avançoient en même temps du côté de la Rocchetta; des bateaux remplis d'hommes armés, et élevés par des poulies jusqu'au haut des mâts, devoient se trouver de niveau avec la muraille, s'y attacher par des harpons, et donner ainsi un passage facile aux assaillans. Mais un heureux coup de bombarde, parti de la Rocchetta, frappa au milieu d'un de ces bateaux, et le fracassa entièrement; les au-

tres, quoiqu'ils eussent lancé à plusieurs reprises leur harpon, ne purent jamais s'accrocher à la muraille. Le combat avoit déjà duré plusieurs heures avec un égal acharnement, lorsque les Napolitains virent paroître sur leurs derrières quelques escadrons de cavalerie florentine. Ils ne doutèrent pas que Capponi ne ramenât toute son armée, pour les attaquer au pied de ces mêmes murs, où ils se sentoient déjà accablés de fatigue : ils ne voulurent point courir la chance d'un nouveau combat, et ils se retirèrent à leur quartier (1). Alfonse, découragé par cette dernière tentative, leva le siége de Piombino. En même temps il abandonna la Maremme, où la fièvre lui avoit emporté bien plus de monde que le fer de ses ennemis. Il ramena son armée à Rome, et ensuite à Naples pour s'y rétablir pendant l'hiver; et quoiqu'il menaçât la république de se venger d'elle l'année suivante, il ne revint plus braver l'influence funeste d'un climat meurtrier, contre laquelle le soldat le plus vaillant se trouve souvent sans courage (2).

CHAP. LXXIV.

1448.

(1) *Poema dell' Assedio di Piombino.* Parte IV, Cap. V, p. 362. — *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 60. — *Comment. di Neri di Gino Capponi*, p. 1206. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 151.

(2) *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 211. — *Pandolfo Collenutio, Compendio delle Istorie del regno di Napoli.* L. VI, f. 197. Editio Veneta. 8°. 1557. — *Poema dell' Assedio di Piombino.* Parte IV, Capit. VI, p. 365. Antonio des Agostini

CHAP. LXXIV. 1449. Après que le roi se fut retiré, les Vénitiens sollicitèrent les Florentins de leur envoyer des secours, en vertu de l'alliance qui subsistoit toujours entre eux, et de les aider à se relever de leur défaite de Caravaggio. Les Florentins leur envoyèrent en effet Sigismond Malatesti avec deux mille chevaux et mille fantassins; ce fut la seule part qu'ils prirent ouvertement à la guerre du Milanois, dans laquelle jusqu'alors ils avoient voulu demeurer neutres. Mais lorsqu'à la fin de septembre 1449 les Vénitiens firent avec les Milanois une paix particulière, le comte François Sforza, demeuré seul en guerre avec ces deux peuples, envoya solliciter la république florentine de lui continuer cette protection à laquelle il avoit dû son salut dans les guerres de la Marche. En même temps il somma Cosme de Médicis d'être fidèle à leur amitié mutuelle; Cosme lui fit rendre vingt ou vingt-cinq mille écus que lui devoit la république, sur un règle-

de San-Miniato, auteur de ce poëme, étoit à la cour du prince de Piombino pendant ce siége. Il semble que c'étoit une sorte de troubadour, ou de poète courtisan, attaché à Rinaldo Orsini, dont il a chanté en rimes tierces, la vaillance et ensuite la mort. On trouve dans ses vers quelques détails curieux sur les mœurs du temps; mais les invocations des dieux, les discours, les comparaisons, toute la partie poétique enfin de ces chroniques rimées, auxquelles le talent n'a jamais de part, en rendent la lecture cruellement fatigante. Ce poëme est imprimé T. XXV, *Rer. Ital.* p. 319-370.

ment de compte au moins litigieux (1). Il lui prêta de plus, de son propre bien, des sommes beaucoup plus considérables. Il auroit bien voulu engager la république dans une alliance explicite avec Sforza; mais l'opposition de Neri Capponi l'arrêtoit. Neri, le meilleur négociateur et le meilleur homme de guerre qu'eussent les Florentins, devoit son pouvoir à la gloire de son père et à sa gloire personnelle; il avoit tour à tour été chargé d'ambassades importantes et du commandement des armées, avec le titre de commissaire. Sa réputation avoit été rehaussée par sa victoire sur Piccinino à Anghiari, par le succès qu'il avoit obtenu dans sa négociation de l'année précédente entre Sigismond Malatesti et Frédéric de Montefeltro, qu'il avoit réconciliés et armés tous deux en faveur de la république; enfin par le commandement de l'armée qui avoit forcé Alfonse à lever le siége de Piombino. Seul entre les hommes d'état de Florence, il avoit conservé le même rang et le même crédit pendant l'administration des Albizzi et pendant celle des Médicis. Il n'aimoit pas Cosme, et il n'en étoit pas aimé; il avoit lieu de croire que c'étoit en haine de lui, que les partisans de Cosme avoient fait périr Baldaccio d'Anghiari, capitaine de l'infanterie et

CHAP. LXXIV.
1449.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 62. —*Poggio Bracciolini Hist. Flor.* T. XX, L. VIII, p. 425.

CHAP. LXXIV. son ami ; de son côté, il redoutoit l'appui que 1449. pouvoit donner aux Médicis l'amitié d'un grand général. Mais, indépendamment de ces motifs personnels, il croyoit que le devoir de Florence, comme république, étoit de soutenir la république de Milan ; que pour la balance de l'Italie, il convenoit que deux états libres se partageassent la Lombardie ; qu'un soldat aventurier devenu souverain des états de Philippe, seroit mille fois plus redoutable que Philippe ne l'avoit été, ou que ce soldat ne l'étoit lui-même en restant condottière ; que, dans la lutte entre Sforza et les Vénitiens, si Sforza étoit vainqueur, il oublieroit bientôt sa reconnoissance, pour suivre les projets de ses prédécesseurs ; que si les Vénitiens réussissoient au contraire à engager les Milanois à se jeter dans leurs bras, ils seroient bientôt maîtres de toute la haute Italie, et qu'on savoit déjà ce qu'on devoit craindre de leur politique et de leur ambition. Dès long-temps Neri Capponi auroit voulu que Florence eût employé sa puissante médiation à ménager une paix qui affermît la république milanoise. Il croyoit cependant qu'il étoit temps encore de venir à son secours ; le salut de la patrie lui paroissoit attaché à l'indépendance de cette république ; il falloit empêcher à tout prix que des états, si puissans et si redoutables pour leurs voisins, passassent du gouvernement civil, qui respecte les

lois et les traités, au gouvernement militaire qui n'a de règles que le caprice d'un homme. CHAP. LXXIV. 1449.

D'autre part Cosme de Médicis soutenoit qu'une république ne pouvoit se constituer, ne pouvoit se maintenir que chez des peuples vertueux; qu'il étoit impossible de fonder ses espérances sur ceux qui étoient corrompus par le despotisme; que les Milanois et tous les Lombards s'étoient toujours montrés peu jaloux d'une liberté qu'ils avoient eux-mêmes sacrifiée tant de fois; que les factions dont la nouvelle république étoit déchirée, et le sang qu'elle avoit déjà versé, indiquoient sa chute prochaine, et que puisque les Florentins devoient avoir pour voisin en Lombardie un gouvernement absolu, il valoit mieux que ce fût celui du comte leur ami, que celui des Vénitiens leurs rivaux, ou celui d'un tyran qui s'éleveroit par ses propres forces, et qu'ils ne connoissoient point encore (1). Les conseils partagés entre deux hommes d'un aussi grand poids dans la république, ne savoient à quel parti s'arrêter; et Cosme prenoit à tâche de redoubler encore leur lenteur. Enfin, après avoir beaucoup tardé, ils envoyèrent des ambassadeurs au comte, avec ordre d'examiner l'état de ses forces et de celles des Milanois, et de ne signer d'alliance avec lui, qu'autant qu'ils verroient que Milan ne pouvoit plus se sauver.

(1) *Macchiavelli, Ist. Fior.* L. VI, p. 229.

CHAP. LXXIV. 1450. Ces ambassadeurs n'étoient encore arrivés qu'à Reggio, lorsqu'ils apprirent que le comte étoit monté sur le trône de Philippe-Marie (1).

Quelque indécision qu'il y eût dans les conseils de Florence, le peuple de cette ville témoigna, pour la victoire de François Sforza, la joie la plus sincère. Il voyoit succéder à cette maison Visconti, son ennemie acharnée depuis un siècle entier, une maison dont il avoit fait en quelque sorte la grandeur, et avec laquelle il avoit une ancienne alliance. Il se flattoit de trouver désormais des amis fidèles dans ces mêmes Milanois, dont toutes les richesses et toutes les forces avoient été constamment employées à lui nuire. Les Florentins voulurent en conséquence présenter leurs félicitations à François Sforza par l'ambassade la plus honorable : les chefs eux-mêmes de la république furent envoyés en députation auprès de lui. On fit choix de Pierre, fils de Cosme de Médicis, de Neri Capponi, de Luca Pitti et de Diotisalvi Negri. Ces quatre hommes étoient, après Cosme de Médicis, les plus considérés des citoyens de Florence. L'accueil que leur fit François Sforza fut proportionné à un choix aussi honorable. Il exprima avec vivacité son intention de vivre et de mourir dans l'amitié des Florentins, et de leur montrer une reconnoissance digne des secours

(1) *Macchiavelli.* L. VI, p. 231.

que pendant vingt ans il avoit reçus de leur république (1). CHAP. LXXIV. 1450.

François Sforza étoit alors occupé à célébrer son couronnement par des fêtes et des tournois, à éblouir le peuple par sa magnificence, à s'attacher la noblesse par les grâces qu'il distribuoit, à relever les citadelles, et surtout celle de Porta Zobbia, qui avoit été abattue pendant les temps de liberté; enfin à s'assurer par l'exil ou la prison, de ceux qui avoient montré le plus d'attachement au gouvernement qu'il venoit de renverser (2).

Le nouveau duc avoit été reconnu sans difficulté par tous les états d'Italie; les Ultramontains paroissoient plus disposés à contester ses droits. L'empereur Frédéric III réclamoit pour lui seul la prérogative de créer des ducs dans les terres de l'empire; à ses yeux le duché de Milan s'étoit éteint avec la ligne des Visconti; ses états devoient retomber à la directe impériale, et il ne considéroit Sforza que comme un usurpateur. De son côté, Charles VII, roi de France, ne reconnoissoit d'autre duc de Milan que son propre neveu, le duc d'Orléans, fils de Valentine Visconti (3). Cependant ni l'un ni l'autre de ces sou-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII. p. 63. — *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 608. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 235.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 607.

(3) *Joann. Simonetæ*. L. XXI, p. 607. — *Bernard. Corio*, *Istor. Milanesi*. P. V, p. 938. Edit. 1565, Venet. 4°.

CHAP. LXXIV. 1450. verains ne paroissoit vouloir soutenir ses prétentions par les armes. Sforza ne prévoyoit aucun mouvement militaire du côté de la France ou du côté de l'Allemagne. En Italie même il ne se trouvoit proprement ni en paix ni en guerre. L'armée vénitienne avoit repassé l'Adda, et elle fortifioit le pont qu'elle avoit conservé à Ripalta, sans commettre d'ailleurs aucune hostilité (1). Une lassitude, un épuisement général contraignoient au repos ces puissances qui avoient si long-temps combattu. D'ailleurs une calamité d'un autre genre suffisoit alors pour accabler les peuples et occuper les gouvernemens; la peste, conséquence de tant de souffrances et de tant de privations, avoit frappé la Lombardie. Elle se manifesta d'abord à Milan, où la famine avoit préparé sa naissance (2). Le jubilé accordé pour le demi-siècle par le pape Nicolas V, fut cause que les pélerins la répandirent de ville en ville. Elle fit perdre à Milan trente mille habitans: à Lodi elle fut arrêtée de bonne heure par la vigilance du gouvernement; mais Plaisance resta presque déserte; d'autres villes furent également dévastées, et Rome, où les pélerins apportoient son poison, ne fut pas épargnée. Le pape se retira tour à tour à Spolette, à Foligno, à Fabbriano; mais ses sujets, qui ne pouvoient point fuir comme lui, demeurèrent

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 610.

(2) *Bernard. Corio, Istor. Milanesi.* P. VI, p. 941.

victimes des conséquences de la dévotion qu'il avoit encouragée hors de saison (1). CHAP. LXXIV. 1450.

Avant de recommencer la guerre, les états d'Italie avoient aussi besoin de reconnoître quels étoient leurs nouveaux intérêts, de savoir quelles alliances leur convenoient, quel système de politique ils devoient suivre, depuis que leurs précédentes combinaisons étoient toutes changées. Pendant long-temps les deux républiques avoient tenu tête au roi de Naples et au duc de Milan; mais depuis que Florence, infidèle à son ancien système, s'allioit au duc, Venise devoit se rapprocher du roi de Naples. Cependant il y avoit eu dans les années précédentes quelques hostilités entre Alfonse et les Vénitiens, à l'occasion de vaisseaux marchands pris par des pirates napolitains. Louis Loredano, amiral de la république, chargé d'en tirer vengeance, avoit brûlé quarante-sept vaisseaux dans le port de Syracuse, à la fin de l'année 1449, et avoit ensuite ravagé les côtes de Sicile et de Naples (2). Mais une haine commune contre François Sforza opéra la réconciliation de ces deux puissances, tandis que les

(1) *Joannis Simonetæ.* L. XXII, p. 610. — *Anton. de Ripalta, Annal. Placentini.* T. XX, p. 901. — *Cristof. da Soldo, Istor. Bresciana.* T. XXI, p. 867. — *Annales Foroliviensis.* T. XXIII, p. 223.

(2) *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 192, v. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1130. — *Barth. Facii.* L. IX, p. 152.

Vénitiens ne pouvoient pardonner aux Florentins leur refus de les secourir dans la dernière guerre, ou les subsides secrets qu'ils les soupçonnoient d'avoir fait passer à François Sforza. Le même peuple qui avoit aidé Venise à conquérir Vérone, Brescia, Bergame et une grande partie de la Lombardie, se montroit désormais jaloux de la grandeur de cette république, et s'étoit réjoui ouvertement des succès de son ennemi. Le sénat de Venise, profondément blessé de cet abandon d'une ancienne alliance, montroit aux Florentins autant de défiance et de haine qu'il avoit eu autrefois de confiance en eux.

Les puissances qui occupoient en Italie le second ou le troisième rang, n'étoient pas mieux affermies dans leurs alliances. Le marquis de Mantoue, dont les états étoient presque enclavés dans ceux de la république de Venise, sembloit ébranlé dans sa politique. Louis III avoit succédé en 1444 à son père, Jean-François de Gonzague. Victorin de Feltre, professeur de belles lettres, alors célèbre, avoit élevé ce prince avec son frère et sa sœur, au milieu d'une école que son chef avoit nommée la *Maison joyeuse*, et qu'il avoit rendue assez nombreuse pour entretenir l'émulation parmi ses élèves (1). Louis III se montra digne de la réputation de son maître,

(1) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie*. T. III, Chap. XVIII, p. 251.

par les progrès qu'il fit dans les lettres antiques, et par la protection qu'il accorda aux savans. Mais ses vertus privées ou publiques n'égalèrent point ses connoissances et son discernement. Il dépouilla son frère Charles de sa part à l'héritage paternel. On vit les deux Gonzague, ennemis l'un de l'autre, embrasser des partis opposés dans toutes les guerres d'Italie. Charles, attaché tour à tour à Sforza et aux Milanois, avoit souvent donné à connoître son manque de foi. Il servoit de nouveau sous Sforza, au moment de la conquête de Milan; et il fut fait commandant de la place, par ce même prince contre lequel il avoit défendu cette ville peu de mois auparavant; il reçut aussi de lui, en récompense de ses services, le gouvernement de Tortone; mais vers ce temps, Louis de Gonzague, soit qu'il fût mécontent des Vénitiens, ou qu'il ne consultât que sa propre inconstance, commença de son côté à traiter avec François Sforza. Les deux frères ne voulurent pas demeurer sous les mêmes étendards. Il seroit difficile de démêler aujourd'hui, au travers de leurs accusations réciproques, de quel côté étoit le bon droit, si même il étoit quelque part. On sait seulement que Charles de Gonzague fut arrêté le 15 novembre 1450, par ordre du nouveau duc de Milan, et enfermé dans la forteresse de Binasco; qu'on lui ôta le gouvernement de Tortone, en même temps que le commandement de ses troupes;

CHAP. LXXIV. 1450. qu'on lui vendit ensuite sa liberté au prix de soixante mille florins d'or; qu'il fut, moyennant cette rançon, relégué dans la Lomelline; mais que, dès qu'il put s'enfuir, il quitta le lieu de son exil pour passer à Venise, où il prit du service contre son frère et contre le duc de Milan, tandis que Louis de Gonzague s'étoit allié avec Sforza contre les Vénitiens (1).

Les marquis de Ferrare étoient plus puissans que ceux de Mantoue, mais leur caractère étoit alors plus pacifique. Les fils de Nicolas III avoient été élevés par Guarino de Vérone; ce savant helléniste leur avoit communiqué le goût des lettres et de la poésie, la passion pour les monumens de l'antiquité, pour l'élégance et pour le luxe. Quoique Lionnel, l'aîné de ces princes, en sortant de l'école de Guarino, eût appris ensuite l'art de la guerre dans la milice de Braccio, il porta dans son gouvernement des goûts tout pacifiques, lorsqu'il régna de 1441 à 1450. Il fit fleurir les états de Ferrare et de Modène par le commerce et l'agriculture; il s'entoura, non de soldats, mais de savans et de poètes avec lesquels il rivalisoit lui-même dans le culte des muses; et il s'efforça d'engager ses voisins à jouir de la

(1) *Platinæ Histor. Mantuan.* L. VI, p. 849. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 700. — *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 609. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 194. — *Marin Sanuto.* p. 1140.

paix comme lui (1). Il avoit assemblé à Ferrare CHAP. LXXIV.
le congrès qui paroissoit sur le point de pacifier 1450.
l'Italie, lorsque Philippe mourut, et il y avoit rempli le rôle de médiateur, avec autant d'impartialité que d'adresse. L'ambition des Vénitiens, à laquelle un nouveau champ sembloit ouvert, rendit alors ses travaux inutiles; mais en 1450, il s'offrit encore pour médiateur entre les Vénitiens et le roi Alfonse, dont il avoit épousé la fille Marie. Les intérêts de ces deux puissances commençoient alors à se confondre; leurs offenses mutuelles furent aisément mises en oubli, et Lionnel eut la satisfaction de leur faire signer le 2 juillet un traité de pacification (2). Il ne survécut pas long-temps à cette négociation; il mourut à Belriguardo, le 1er octobre 1450, et il eut pour successeur son frère Borso, illégitime comme lui, de préférence à son fils Nicolas, encore jeune, ou à ses frères, Hercule et Sigismond, qui étaient nés d'un légitime mariage. Borso, non moins attaché aux sciences et aux arts de la paix que Lionnel, demeura fidèle à l'alliance des Vénitiens, sans prendre part à la guerre qui alloit commencer. Il accepta même la médiation des Florentins, ennemis de ses alliés, pour arrêter

(1) *Ginguené, Hist. Littéraire d'Italie*. T. III, Chap. XVIII, p. 250.

(2) *Annales Estenses fratris Joannis Ferrariensis*. T. XX, p. 457.

CHAP. LXXIV. 1450. quelques hostilités qui avoient éclaté entre ses sujets des montagnes de Modène, et les Lucquois (1).

Le duché de Milan confinoit, par sa frontière occidentale, avec le marquisat de Montferrat et avec le duché de Savoie. Sforza avoit offensé la maison de Montferrat, en faisant arrêter Guillaume, qui avoit servi long-temps sous ses drapeaux, et qui étoit frère du prince régnant. Il le relâcha le 26 mai, sous condition que ce général lui restitueroit la seigneurie d'Alexandrie. De même, il avoit arrêté Charles Gonzague, et il lui avoit rendu ensuite sa liberté, moyennant la restitution de Tortone. Cette conduite semblable envers deux capitaines, auxquels le nouveau duc avoit donné deux villes pour prix de leurs services, donne lieu de croire que leur seul crime étoit d'avoir exigé de trop riches récompenses. Mais dès que Guillaume fut rentré dans les états de son frère, il protesta contre une cession que la violence seule lui avoit arrachée, et il engagea le marquis de Montferrat, aussi bien que le duc de Savoie, à contracter une alliance nouvelle avec les Vénitiens, et à s'armer de concert avec eux, contre leur ambitieux voisin.

Tandis que les intrigues des ambassadeurs des principales puissances de l'Italie, secondées par

(1) *Annales Estenses.* T. XX, p. 462.

l'irritation des esprits, jetoient de toutes parts CHAP. LXXIV.
les semences d'une guerre nouvelle, quelques 1450.
négociations tendoient aussi à rétablir la paix. Il y en eut de directes entre Sforza et les Vénitiens; le premier demandoit seulement la restitution des deux châteaux de Bripio et de Ripalta, que la république vouloit garder, pour s'ouvrir l'entrée du Milanès au renouvellement de la guerre (1). D'autres furent conduites à la cour de Naples par deux ambassadeurs florentins, Franco Sacchetti, l'écrivain que ses nouvelles ont rendu célèbre, et Giannozzo Pandolfini. Elles parurent avoir une heureuse issue, car la paix entre le roi Alfonse et les Florentins fut signée le 29 juin 1450, sous condition que le seigneur de Piombino payeroit désormais au roi un tribut annuel de cinq cents florins d'or (2). Mais, pendant ce temps, d'autres négociations, d'une nature bien différente, se poursuivoient entre la république de Venise et le roi de Naples. Le désir de se venger de leurs précédens revers, les aveugloit l'un et l'autre sur l'avantage de leurs états et de leurs peuples. Les Vénitiens n'eurent pas plus tôt signé leur alliance nouvelle avec le roi, qu'ils commencèrent à montrer aux Florentins leur irritation, en établissant des droits

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXII, p. 610.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 64. — *Barthol. Facii*. L. IX, p. 154.

CHAP. LXXIV. 1451. onéreux sur les marchands étrangers qui trafiquoient dans leur ville, et sur les draperies qu'ils importaient (1). Matteo Vettori, ambassadeur vénitien, se rendit ensuite à Florence avec Antoine de Palerme, le célèbre secrétaire d'Alfonse; ils communiquèrent à la seigneurie, le 6 mars 1451, l'alliance nouvelle des deux états. Ils déclarèrent que leur but n'avoit point été de rallumer la guerre, mais de maintenir au contraire la paix de l'Italie. Cependant Vettori en prit occasion de reprocher aux Florentins le passage qu'ils avoient accordé à Alexandre Sforza, au travers de la Lunigiane, dans la précédente guerre, et les sommes d'argent qu'ils avoient données à son frère. Cosme de Médicis répondit à ces inculpations, et repoussa avec beaucoup de noblesse les menaces indirectes que Vettori avoit mêlées à son discours. Il rappela aux Vénitiens les secours que les Florentins leur avoient envoyés, après leur défaite à Caravaggio, à eux qui, peu de mois auparavant, avoient refusé de les secourir contre Alfonse; il leur reprocha d'avoir engagé les Florentins, sans les consulter, dans cette guerre avec Sforza; d'avoir ensuite, sans les consulter, fait la paix avec ce général. Cette paix cependant, les Florentins l'avoint acceptée; elle avoit rétabli entre eux et Sforza

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 65.

l'amitié qui avoit subsisté si long-temps, et que les besoins des Vénitiens avoient seuls pu leur faire oublier. C'étoit encore sans les consulter, sans même leur en donner avis, que Venise s'étoit brouillée ensuite avec ce général. Mais l'inconstance des conseils de Saint-Marc, ou les variations de leur politique, qui n'avoient pas même été notifiées à Florence, n'étoient point faites pour aliéner les Florentins de leur ancien capitaine, devenu duc de Milan (1). L'ambassadeur vénitien parut reconnoître la vérité de ces allégations, il se retira sans laisser percer son mécontentement. Cependant, le 20 juin suivant, tous les Florentins et tous leurs sujets reçurent l'ordre de sortir du territoire de Venise (2). Le même jour, une ordonnance semblable fut publiée à Naples. Les Vénitiens essayèrent aussi d'en faire rendre une pareille par Constantin Paléologue, le dernier des empereurs d'Orient; mais ce malheureux prince, déjà sur le point de se voir ravir et l'empire et la vie par les armes des Turcs, n'étoit guère disposé à se faire de nouveaux ennemis (3).

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 66. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 237.

(2) *Poggio Bracciolini*, *Hist. Flor*. L. VIII, p. 426. — *Platina*, *Hist. Mantuan*. L. VI, p. 849.

(3) *Macchiavelli*. L. VI, p. 240. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1140.

CHAP. LXXIV. 1451. Les Vénitiens essayèrent aussi de soulever contre Florence les deux républiques les plus voisines de cet état. Ils recherchèrent d'abord l'alliance des Siennois, pour s'ouvrir ainsi la porte de la Toscane; mais les Siennois, en acceptant une ligue avec eux, y mirent pour condition qu'ils n'accorderoient le passage à aucune armée destinée à troubler le repos de Florence. Pour détacher Bologne de la même alliance, les Vénitiens crurent nécessaire d'y ramener la faction des Canedoli, contraire à celles de Bentivogli. Ils engagèrent dans leurs intérêts les seigneurs de Correggio et de Carpi, qui s'approchèrent de Bologne le 7 juin, avec environ trois mille chevaux. Une grille destinée à fermer un canal, fut ouverte pendant la nuit aux Canedoli; ils entrèrent par-là dans la ville, et se rendirent maîtres de la grande place. Mais tandis que les magistrats eux-mêmes abandonnoient le palais public, Santi Bentivoglio se mit à la tête des partisans de sa maison; il chargea vigoureusement les rebelles, il les repoussa hors des murs, et il prouva, par ce premier exploit, qu'il étoit digne du nom qu'on lui avoit fait reprendre. Il envoya ensuite une ambassade à Florence, pour resserrer son alliance et celle de Bologne avec cette république (1).

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 697. — *Scipione*

Les Florentins reconnurent aisément à tant de marques d'animosité, qu'ils seroient attaqués à l'époque où devoit expirer leur alliance à terme avec Venise, c'est-à-dire, au commencement de l'année suivante. Ils se préparèrent, de leur côté, à de prochaines hostilités; ils nommèrent, le 12 juin, les décemvirs de la guerre, et parmi ces magistrats ils placèrent Cosme de Médicis, Neri Capponi, Ange Acciaiuoli, et Lucas des Albizzi. C'étoient les hommes d'état les plus renommés de l'Italie. Ils conclurent, avec le duc de Milan, une alliance par laquelle ils se garantissoient mutuellement leurs états; ils prirent à leur solde Simoneta du camp Saint-Pierre, qui avoit déjà été à leur service, et ils attendirent les événemens (1).

Le commencement des hostilités fut encore retardé par une circonstance qui, dans les siècles précédens, auroit pu devenir la cause de révolutions importantes. C'étoit le voyage en Italie de Frédéric III, qui venoit y chercher la couronne de l'Empire. Sigismond, le dernier des empereurs qui eût été couronné par le pape, avoit mal soutenu la dignité impériale, dans ses deux expéditions d'Italie; cependant il y avoit été attendu

Ammirato. L. XXII, p. 68. — *Macchiavelli*. L. VI, p. 238. — *Anton. de Ripalta, Annal. Placentini*. T. XX, p. 902. — *Annal. Bononienses Hieron. de Bursellis*. p. 886.

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 69.

CHAP. LXXIV. 1451. et redouté comme un puissant monarque, et ses deux voyages avoient été liés à de grands événemens. Sigismond avoit eu pour successeur, le 18 mars 1438, son gendre Albert II d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème (1), que les Allemands comptent parmi leurs meilleurs souverains, mais qui ne joue aucun rôle dans l'histoire d'Italie. Albert, occupé des démêlés du concile de Bâle avec le pape, engagea l'Allemagne à observer entre eux une exacte neutralité. Il chassa de Bohème, de Silésie et de Lusace, le prince Casimir, frère de Ladislas V, roi de Pologne, qui avoit été élu roi par les Hussites. Il n'eut pas les mêmes succès contre Amurath II, qui venoit de conquérir la Servie, et qui menaçoit la Hongrie. Ce fut au milieu de ces revers, dans une campagne contre les Turcs, qu'Albert II mourut à Langendorf, entre Gran et Vienne, le 27 octobre 1439 (2), laissant sa veuve Élisabeth grosse de ce Ladislas, depuis roi de Hongrie et de Bohème, qui fut connu sous le nom de Posthume (3). Les électeurs lui donnèrent pour successeur, le 2 février

(1) *Spiegel der Ehren.* Buch. IV, cap. VIII, p. 465. Edit. Nuremberg. 1668, in-fol — *Thomæ Ebendorffer de Haselbach Chron. Austriæ. Apud Pez. Script. Rer. Austriac.* T. II, p. 853, L. III.

(2) *Spiegel der Ehren des Erzhauses Oesterreich.* B. IV, cap. 13, p. 506. — *Thomæ Ebendorffer de Haselbach* p. 855, L. III.

(3) *Spiegel der Ehren.* B. V, cap. V, p. 516.

1440, son cousin Frédéric III, né le 23 décembre CHAP. LXXIV
1415, d'Ernest, duc d'Autriche et de Stirie. Ce 1451.
foible prince, auquel son secrétaire Æneas Sylvius, qui fut depuis Pie II, a vainement cherché à donner quelque célébrité, venoit, dans la douzième année de son règne, demander au pape la 1452.
couronne d'or conservée à Rome, pour joindre le titre d'empereur à celui de roi des Romains. Il étoit entré en Italie sans armée, quoiqu'il considérât François Sforza, le plus puissant des souverains de cette contrée, comme son ennemi. Pour ne pas le reconnoître comme duc de Milan, il ne voulut point aller prendre à Monza la couronne de fer de Lombardie. De Venise, il se rendit à Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs.

C'étoit en Toscane que Frédéric III avoit donné rendez-vous à la princesse Éléonore de Portugal, fille du roi Édouard, et sœur d'Alfonse V, qu'il avoit demandée en mariage. Cette union projetée entre les familles des souverains de l'Autriche et du Portugal, étoit un signe des progrès de la civilisation, et des relations que le commerce commençoit enfin à établir entre les différens membres de la république européenne. Cependant les pays étrangers à l'Italie étoient encore bien éloignés de la civilisation et de l'ordre social qui règnent aujourd'hui dans toute l'Europe. Nicolas Lanckman de Falkenstein, chapelain de l'empereur, étoit un des ambassadeurs qu'il avoit envoyés

CHAP. LXXIV. en Portugal pour épouser Éléonore, et le journal
1452. de son voyage nous est demeuré (1). On ne croiroit guère, en le lisant, qu'il appartienne au siècle des Médicis, car il représente l'Europe comme aussi peu sûre pour les voyageurs, que la Turquie et la Perse le parurent, peu d'années après, aux ambassadeurs que Venise envoyoit à Ussum Cassan. C'étoit déguisés en pèlerins que ces ambassadeurs se rendoient d'Allemagne par Genève, le Dauphiné et le Languedoc, dans la Catalogne, l'Aragon, la vieille Castille et la Galice. Le droit des gens, non plus que la police, ne les mettoient point à l'abri du danger d'être volés par les brigands, ou rançonnés par les commandans des villes. Seulement, après leur désastre, ils trouvoient partout des banquiers florentins auprès desquels ils pouvoient toucher quelque argent.

Cependant les pays habités par les Maures conservoient encore leur ancienne civilisation. Ceux-ci formoient la partie la plus industrieuse de la population de toutes les grandes villes d'Espagne, et ces villes étoient demeurées florissantes. Après le mariage d'Éléonore elle s'embarqua pour se rendre en Toscane; mais elle toucha à Ceuta en Afrique, et cette ville étoit

(1) *Historia Desponsationis et Coronationis Friderici III et conjugis ipsius Eleonoræ; authore Nicolao Lanckmanno de Valkenstein. Apud Pezium Script. Austriaci.* T. II, p. 569-602.

alors, au dire de Lankmann, deux fois plus grande et plus peuplée que Vienne en Autriche. CHAP. LXXIV. 1452.

Ce fut le 3 février 1452 qu'Éléonore arriva de Portugal à Livourne ; et par une singulière rencontre, son époux avoit fait quatre jours auparavant, le 30 janvier, son entrée à Florence. Ils se réunirent à Sienne seulement le 19 février. Les Toscans contemploient avec curiosité un autre hôte non moins illustre qui voyageoit avec l'empereur. C'étoit Ladislas le Posthume, fils d'Albert II, que Frédéric son oncle traînoit à sa suite, après l'avoir dépouillé injustement de son héritage. Les Hongrois, qui redemandoient leur roi, avoient pris leurs mesures pour le faire enlever à Florence. Les Florentins crurent qu'ils manqueroient à l'hospitalité, s'ils permettoient dans leurs murs une violence contre leur hôte, encore qu'elle fût destinée à réparer une injustice. Cependant ils sollicitèrent noblement l'empereur en faveur d'un roi opprimé et d'un pupille trahi par son tuteur. Leurs instances furent sans effet, mais elles n'en inspirèrent pas à Ladislas moins de reconnoissance.

Après avoir traversé la Lombardie et la Toscane, en voyageur, non en monarque, sans réclamer sur le gouvernement aucune prérogative de souveraineté impériale, et reconnoissant ainsi tacitement qu'elles étoient déjà tombées en désuétude, Frédéric III continua sa route vers

CHAP. LXXIV. 1452. Rome, où il fit son entrée avec son épouse le 8 mars : ils y furent mariés le 16, par Nicolas V, et couronnés le 18 (1). Le 25 mars, ils partirent pour Naples, où ils furent reçus par Alfonse, oncle de la nouvelle impératrice, avec le luxe le plus splendide. L'ancienne défiance qui veilloit autrefois sur tous les pas des empereurs en Italie, avoit fait place au désir d'étaler aux yeux d'un monarque qu'on ne craignoit plus, tous les prodiges de cette terre d'enchantemens. Parmi les fêtes célébrées à Naples, par la magnificence d'Alfonse, la plus surprenante fut une chasse aux flambeaux dans l'enceinte de la Solfatara, où la disposition des lumières, dans ce cirque formé par la nature, le nombre des animaux, la musique et les brillans costumes des chasseurs, sembloient réaliser les prodiges de la magie. Le 20 avril, Frédéric III quitta Naples pour rejoindre à Rome Ladislas le Posthume, dont il ne se séparoit pas sans inquiétude. Pendant ce temps, l'impératrice Éléonore s'embarqua à Manfredonia pour Venise, où elle fit son entrée le 18 mai. Ce ne fut que le 19 juin suivant qu'elle parvint avec

(1) La description de son entrée à Rome a été écrite en allemand, avec beaucoup de détails, par un auteur contemporain, et imprimée par Pez. *Script. Rer. Austr.* T. II, p. 561-569. — *Macchiavelli, Ist.* L. VI, p. 241. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 698. — *Comment. di Neri di Gino Capponi.* p. 1211. — *Spiegel der Ehren.* B. V, cap. VII, p. 476.

l'empereur à Newstadt, dans le diocèse de Saltzbourg, qui devoit être sa résidence. CHAP. LXXIV. 1452.

Comme Frédéric III retournoit de Rome à Venise, à son passage à Ferrare il conféra, en grande cérémonie, les titres de duc de Modène et de Reggio, de comte de Rovigo et de Comacchio au marquis Borso d'Este (1). Ces divers fiefs relevoient de l'empire; l'état de Ferrare, qui relevoit du Saint-Siége, ne fut érigé en duché, en faveur de la même maison, que dix-neuf ans plus tard (2).

Cette décoration donnée à la maison d'Este, qui devint pour elle l'époque d'une nouvelle grandeur, n'étoit point la récompense de quelque service rendu par elle à l'empire, mais la conséquence de la vénalité du monarque qui venoit de traverser l'Italie. Trouvant encore dans cette contrée un respect populaire pour le pouvoir qu'il avoit perdu, il mit à l'enchère les derniers restes

(1) Muratori rapporte cette investiture au 18 avril; mais il doit y avoir erreur dans cette date, puisque, d'après le journal de Lankmann, Frédéric ne partit de Naples que le 20 avril. Il paroît qu'il quitta Ferrare le 16 mai, et que l'investiture fut donnée la veille, au nouveau duc.

(2) *Annales Estenses Fratr. Joannis Ferrariensis*. T. XX, p. 464. — *Istoria di Brescia di Crist. da Soldo*. p. 870. Ni l'un ni l'autre ne parlent cependant du comté de Comacchio. C'est sur l'autorité de Muratori, qui a examiné ce point de droit avec beaucoup d'érudition, mais non sans partialité, que je crois le fief de Comacchio mouvant de l'empire, plutôt que du pape.

CHAP. LXXIV. 1452.

de sa dignité. Il vendit au plus offrant tous les titres, toutes les prérogatives impériales qu'on voulut acheter de lui. Les diplômes de noblesse et de notariat impérial furent multipliés avec profusion ; le droit de légitimer les bâtards et celui de pardonner les faussaires furent offerts à quiconque voulut les payer, et la basse vénalité de la chambre impériale acheva de détruire tout ce qui restoit encore, en Italie, de respect pour les empereurs.

Le 16 mai, jour même où l'empereur quittoit Ferrare, et entroit sur le territoire de Venise, cette république déclara la guerre au duc François Sforza, et le 11 juin, le roi Alfonse déclara la guerre aux Florentins (1). Ce dernier, qui destinoit son fils naturel Ferdinand à lui succéder dans le royaume de Naples, voulut lui procurer une occasion de s'illustrer. Il lui donna pour conseiller et pour guide Frédéric de Montefeltro, comte d'Urbin, un des guerriers les plus habiles, et des souverains les plus accomplis du siècle; il mit sous ses ordres une armée de huit mille gendarmes, et il l'envoya dans la Toscane, ne doutant pas que ce prince n'en soumît la plus grande partie. Mais soit que, par quelque accident, l'artillerie ne pût suivre l'armée, comme le rapporte l'historien d'Agobbio (2), soit que Ferdinand

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 72.
(2) *Guernieri Bernio, Cron. d'Agobbio.* T. XXI, p. 989.

manquât de talent pour la guerre, ou de docilité envers son gouverneur, cette expédition n'eut aucun succès. L'armée napolitaine mit d'abord le siége devant Foiano, petit château du val de Chiana, qui fermoit la communication entre l'état de Sienne et celui de Florence. Ses braves habitans, secondés par une garnison de deux cents hommes, arrêtèrent Ferdinand pendant trente-six jours, et donnèrent à la république le temps de rassembler son armée sous les ordres de Sigismond Malatesti. Deux maisons de campagne de la famille Ricasoli, Brolio et Cacchiano, qui, selon l'usage des anciens temps, étoient entourées de quelques fortifications, firent une défense plus extraordinaire encore, car Ferdinand ne réussit point à les prendre. Enfin, il vint mettre le siége devant la Castellina, petit château à dix milles de Sienne, à l'entrée de la vallée de Chianti; il l'attaqua pendant quarante-quatre jours, sans réussir à s'en rendre maître. Les pluies de l'automne le forcèrent enfin à lever ce siége le 5 novembre. Il sortit alors de l'état florentin, après avoir échoué, avec toute la puissance du roi de Naples, contre de petits châteaux qu'on croyoit à peine susceptibles de défense (1).

CHAP. LXXIV. 1452.

(1) *Nicolò Macchiavelli*. L. VI, p. 243. — *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 73. — *Commentari di Neri di Gino Capponi*. p. 1212. — *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. VIII, p. 428. — *Annal. Bonincontrii Miniatens*. T. XXI, p. 156. — *Pandolfo*

CHAP. LXXIV. 1452. La campagne de Lombardie ne fut guère plus mémorable; la première opération des Vénitiens fut dirigée contre Barthélemi Coleoni leur propre général, dont ils se défioient; ils voulurent l'arrêter et désarmer ses soldats. Coleoni, averti de cette attaque, par le tumulte de son camp, eut à peine le temps de s'enfuir, lui troisième, auprès de Sforza qui lui donna un commandement. Gentile de Lionessa lui fut substitué par les Vénitiens, et mis à la tête de l'armée qu'ils rassembloient entre Vérone et Brescia. D'autre part, la Seigneurie de Venise avoit promis à Louis, duc de Savoie, la ville de Novarre, et à Jean, marquis de Montferrat, celle d'Alexandrie, pour les engager à se réunir à elle contre Sforza; l'armée qui devoit l'attaquer de ce côté étoit commandée par Guillaume, frère du marquis de Montferrat (1).

Le duc de Milan opposa, sur les frontières de l'Alexandrin, son frère Conrad Sforza à Guillaume. La fidélité des peuples envers leur nouveau gouvernement étoit mal affermie; ils s'attendoient à être cédés par leur maître au roi de France ou au duc de Savoie, pour prix d'une

Collenutio, *Ist. di Napoli*. L. VI, f. 198. — *Barth. Facii*. L. X, p. 164.

(1) *Joannis Simonetæ*. L. XXII, p. 611. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi di Venezia*. p. 1140. — *M. A. Sabellico*. Deca III, L. VII, f. 194. — *Crist. da Soldo*, *Ist. Bresciana*. p. 868.

nouvelle alliance, et ils étoient tentés de se donner CHAP. LXXIV.
eux-mêmes, pour ne pas attendre d'être vendus. 1452.
Plusieurs châteaux furent livrés sans combat à Guillaume, et la situation de Conrad devenoit de plus en plus difficile, lorsque Sagramoro de Parme lui amena un renfort de deux mille chevaux, et le mit en état, le 26 juillet, de surprendre Guillaume dans son camp, sous les murs de Canina, tandis que ses soldats, accablés par la chaleur du jour, s'étoient dispersés et désarmés pour se reposer. Le prince de Montferrat, après avoir perdu tous ses bagages, se retira en désordre de l'Alexandrin, et abandonna ses conquêtes (1).

Le duc de Milan avoit confié la défense des frontières orientale et méridionale de ses états à son fils Tristan et à son frère Alexandre. Il leur avoit donné le commandement de deux corps d'observation, tandis qu'avec sa principale armée, forte de dix-huit mille chevaux et trois mille fantassins, il avoit passé l'Oglio et envahi l'état de Brescia. L'armée vénitienne de Gentile de Lionessa étoit composée de quinze mille chevaux et six mille fantassins. Elle passa l'Adda par la négligence de Tristan Sforza; elle prit Soncino et quelques autres châteaux du Milanès (2). Elle

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 619. — *Platina, Hist. Mantuanæ.* L. VI, p. 851. — *Cristoforo da Soldo, Ist. Bresciana.* T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1142.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 615. — *M. A. Sabellico.*

CHAP. LXXIV. tourna ensuite sur Crémone. Une autre armée
1452. vénitienne, commandée par Charles Fortebraccio, fils de Braccio de Montone, et par Matteo Campano, pénétra dans le Lodésan; elle y surprit Alexandre Sforza à la fin de juillet; elle lui tua ou lui prit environ huit cents soldats, et le contraignit à abandonner la campagne, pour s'enfermer dans les châteaux (1). Les deux principales armées s'étoient ensuite rapprochées l'une de l'autre, mais leurs deux généraux évitoient également le combat. Des préparatifs immenses, et une dépense excessive avoient fait attendre aux peuples des événemens décisifs, et une prompte conclusion de la guerre; mais l'un et l'autre capitaine étoit plus frappé encore du danger de tout perdre en une fois, que de la ruine des longs retards. Ils auroient désiré paroître braves et ne rien hasarder; ils crurent pouvoir y réussir par de pures rodomontades. François Sforza envoya défier les Vénitiens à une bataille générale, sur la plaine de Montechiaro. La proposition fut acceptée par Lionessa et par Jacob Piccinino. Dans un des premiers jours du mois de novembre, les deux armées se rangèrent en bataille sur cette

Deca III, L. VII, f. 195. — *Cristoforo da Soldo, Ist. Bresciana.* T. XXI, p. 872. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1142.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 622. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 194, v. — *Cristoforo da Soldo, Ist. Bresciana.* p. 873.

plaine; un brouillard épais les couvrait toutes deux et les empêchoit de se voir; dans cette obscurité elles se provoquèrent par des cris, des bravades et des insultes, sans que l'une ni l'autre prît enfin la résolution d'attaquer. Tour à tour les deux armées envoyoient leurs trompettes sonner des fanfares jusqu'aux avant-postes ennemis; aucune ne se soucioit de se battre, mais toutes deux aspiroient à l'honneur de n'avoir pas refusé le combat. Enfin une pluie glacée ayant succédé au brouillard, les soldats, après avoir passé plusieurs heures en présence, rentrèrent de part et d'autre dans leurs quartiers. Ainsi se termina cette campagne, où les meilleurs généraux de l'Italie étoient aux prises, et pour les préparatifs de laquelle les peuples avoient épuisé leurs ressources (1). Un littérateur napolitain, nommé Porcelli, a fait l'histoire de cette guerre insignifiante, avec une enflure et un excès d'adulation qui semblent presque dérisoires. Pour donner un air plus antique à son récit, écrit en latin élégant et facile, il nomme toujours Piccinino, Scipion, et le duc de Milan, Annibal. Tout en flattant le premier, auquel il dédie son ouvrage, il se croit obligé de flatter aussi son adversaire. Tous deux sont puissans, et en état de lui faire du bien et du mal; ni l'un ni l'autre cependant ne lui doit

CHAP. LXXIV.

1452.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 629. — *Cristof. da Soldo, Istoria Bresciana.* p. 876.

CHAP. LXXIV. de reconnoissance, car un bas flatteur fait soupçonner de mensonge, jusqu'aux éloges qu'il donne au vrai mérite (1).
1452.

1453. L'hiver fut employé de part et d'autre à négocier, non point pour rétablir la paix, mais pour gagner des transfuges dans les rangs ennemis. Evangelista Sabello, qui étoit dans l'armée vénitienne, passa au service de Sforza, avec cinq cents chevaux, et lui livra le poste qui lui étoit confié. Tiberto Brandolini, général de plus grande réputation, apporta plus d'égards à l'honneur militaire, dans une négociation du même genre. Son engagement avec les Vénitiens étoit terminé, et il vouloit les quitter; mais, avant de se ranger sous les drapeaux de Sforza, il alla passer l'hiver à la Mirandole, avec les deux mille cinq cents chevaux qui lui appartenoient, pour ne pas combattre immédiatement ceux qu'il venoit de servir (2).

S'il faut en croire Neri Capponi, la république de Venise s'étoit engagée en même temps dans des négociations bien plus honteuses. Le sénat tenta de faire assassiner François Sforza dans la forteresse de Crémone, et ensuite, de le faire empoisonner. Le poison qu'on lui destinoit avoit été apporté du levant; il devoit être jeté dans

(1) La première Décade de ces Commentaires est imprimée T. XX, *Rer. Ital.* p. 65-154; et la seconde, T. XXV, p. 1-66.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXII, p. 631.

le feu de la chambre où seroit le duc, et il devoit CHAP. LXXIV.
produire une fumée si dangereuse, qu'aucun de 1453.
ceux qui se seroient trouvés dans le même appartement, n'auroit pu survivre après l'avoir respirée. L'empoisonneur, auquel le conseil des Dix avoit promis dix mille florins de récompense, révéla son secret à François Sforza, et celui-ci réserva le poison pour en faire usage à son tour (1).

Le duc de Milan avoit plus de soldats que d'argent, et les Florentins, plus d'argent que de soldats. Les deux alliés convinrent de s'aider mutuellement par des échanges: Alexandre Sforza entra par la Lunigiane en Toscane, au printemps de 1453, avec deux mille chevaux, et alla joindre Sigismond Malatesti, qui assiégeoit Foiano; d'autre part, les Florentins s'engagèrent à payer à François Sforza un subside annuel de quatre-vingt mille florins (2). Ils prirent aussi à leur solde, Emanuel d'Appiano, nouveau seigneur de Piombino, avec quinze cents chevaux (3). Rinaldo Orsini étoit mort le 13 juillet 1450, et sa

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*. T. XVIII, p. 1212. — Neri Capponi, homme public, et qui fut plusieurs fois ambassadeur auprès des Vénitiens et auprès de Sforza, paroît digne de foi, sur un événement qu'il avoit tant de moyens de savoir. Cependant Simoneta, secrétaire du duc, qui ne le quittoit point, ne parle pas de ces complots.

(2) *Joann. Simonetæ*. L. XXIII, p. 634.

(3) *Scipione Ammirato*. L. XXII, p. 76.

CHAP. LXXIV. 1453. femme Catherine ne lui avoit survécu que jusqu'au mois de mars suivant. Emanuel, oncle de Catherine, s'étoit emparé de son héritage les armes à la main; et comme il avoit paru déterminé à persister dans les alliances de sa maison il avoit été reconnu comme souverain légitime par les états ses voisins (1). L'armée florentine étoit plus nombreuse que celle de Ferdinand; elle reprit Foiano, Rencine et Vado, tandis que les Napolitains, forcés de camper dans des lieux malsains, furent tourmentés de fièvres maremmanes, et furent affoiblis par des maladies plus dangereuses que le fer ennemi (2).

L'événement le plus remarquable de cette campagne, signalée par peu de faits militaires, fut la ruine de Gérard Gambacorti, comte de Bagno. Ce comte étoit fils de Jean, le dernier des chefs de parti de la république pisane. Jean avoit vendu sa patrie aux Florentins, en 1406, et avoit obtenu, pour récompense de sa trahison, la souveraineté féodale d'un petit état situé près des sources du Tibre, sur les frontières du Casentin et de l'état de l'Église. Gérard étoit beau-frère de Renaud des Albizzi, et l'esprit de parti lui fit prêter l'oreille aux propositions d'Alfonse.

(1) *Istorie di Giov. Cambi. Delizie degli Eruditi Toscani.* T. XX, p. 274.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 451. — *Barth. Facii.* L. X, p. 167.

Celui-ci lui offrit, en échange du fief qu'il tenoit CHAP. LXXIV.
de la république florentine, un fief beaucoup plus 1453.
considérable dans le royaume de Naples. Les Florentins ayant conçu quelque soupçon de cette négociation, Gérard Gambacorti n'hésita pas à livrer aux chef de la République, son propre fils en otage, pour les rassurer. Cet enfant, âgé de quatorze ans, fut conduit à Florence, et dès-lors, la Seigneurie refusa toute créance aux nouveaux avis qui lui furent donnés sur la trahison de Gambacorti. Cependant celui-ci n'avoit point renoncé à ses projets; le 12 août 1453, frère Puccio, chevalier de saint Jean de Jérusalem, lieutenant d'Alfonse, parut avec quatre cents chevaux et trois cents fantassins, aux portes de Corzano, principale forteresse du comté de Bagno. Gambacorti, prêt à la livrer aux ennemis de la République, fit abaisser le pont-levis, et s'avança lui-même vers le chevalier; mais un citoyen pisan, nommé Antoine Gualandi, qui étoit à côté de Gambacorti, remarquant sur le visage de tous les vassaux du comte, la consternation avec laquelle ils échangeoient la protection de la République contre la domination d'un maître étranger, poussa rapidement des deux mains Gambacorti hors du pont-levis, le fit relever, et abaisser la herse, et fit arborer de nouveau, aux cris de *vive la République!* l'étendard abattu des Florentins. Tous

CHAP. LXXIV. 1453. les vassaux du comté de Bagno suivirent l'exemple qui leur étoit donné par les habitans de la forteresse, et ils furent reconnus comme sujets immédiats de la Seigneurie de Florence. Le comte se retira honteusement avec l'armée napolitaine. La République eut la générosité de lui renvoyer, sans rançon, le fils qu'il avoit si barbarement livré en otage; mais elle accorda de magnifiques récompenses à Antonio Gualandi, et à deux jeunes Pisans qui l'avoient secondé (1).

Ce n'étoit point en Toscane, mais en Lombardie, que les Florentins désiroient qu'on poursuivît la guerre avec activité; dans ce but, ils avoient traité dès l'année précédente avec le roi de France, pour l'engager à envoyer en Italie René, comte d'Anjou, et roi titulaire de Naples; ils renouvelèrent leurs négociations avec lui au commencement de cette année : ils firent assurer au roi René cent vingt mille florins d'or payables annuellement, aussi long-temps qu'il continueroit la guerre pour eux en Lombardie ou en Toscane; et ils s'engagèrent, aussi bien que le duc de Milan, à assister René de toutes leurs forces, lorsque cette guerre seroit terminée, pour le replacer sur le trône de Naples. Ce traité fut négocié en leur nom, par Ange Acciaiuoli;

(1) *Scipione Ammirato.* L. XXII, p. 77. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 249. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 157. — *Istorie di Gio. Cambi.* T. XX, p. 313.

et au nom du duc, par Abram Ardiccio de Vigevano (1). CHAP. LXXIV. 1453.

Mais François Sforza, retenu par l'épuisement de tous les peuples, conséquence de guerres aussi longues, par la crainte de mécontenter ses sujets peu accoutumés à lui obéir, et par la crainte plus grande encore de faire dépendre sa couronne du sort d'une seule bataille, ne fit rien, non plus que ses adversaires, de digne ou des généraux qui commandoient les armées, ou des sacrifices que coûtoit la guerre.

Gentile de Lionessa, généralissime des Vénitiens, avoit été blessé d'un coup de feu devant Manerbio; il mourut le 15 avril, et le sénat lui donna pour successeur Jacob Piccinino (2). Ce général s'empara de Pontevico, et fit quelques courses dans le Crémonois, avant que Sforza pût mettre son armée en activité. D'autre part, Charles de Gonzague entra dans le Mantouan, et commença à piller les campagnes; mais lorsqu'il se fut enhardi par de premiers succès, son frère Louis, secondé par Tiberto Brandolini, le surprit le 15 juin dans le voisinage de Godio, le mit en déroute, et lui prit plus de mille che-

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 633. — *Bern. Corio Stor. Milanesi.* P. VI, p. 946.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 635. — *Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* T. XXV, L. I, p. 5. — *Istoria Bresciana.* p. 878. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 197. — *Barth. Facii.* L. X, p. 169.

CHAP. LXXIV. 1453. vaux (1). François Sforza ayant enfin rassemblé son armée, la conduisit dans l'état de Brescia, pour y ramener la guerre; en effet, Jacob Piccinino vint l'y chercher. Il y eut entre les deux armées de fréquentes escarmouches, et un combat général près de Gédo, dont Sforza s'étoit emparé; mais les deux généraux redoutant également une action décisive, retirèrent peu à peu leurs troupes, lorsque le soleil devint plus ardent, et tous deux évacuèrent enfin le champ de bataille, sans avantage de part ni d'autre (2). Ce n'étoit qu'à jeu sûr que les Italiens d'alors vouloient combattre; et ce fut en effet ainsi que Sagramoro Visconti de Parme, lieutenant de Sforza, surprit le 15 août, et battit à Castiglione près de Lodi, quatre mille chevaux de Piccinino; mais ces avantages partiels ne pouvoient jamais décider du sort de la guerre, et celle-ci, qui sembloit réduite à des marches, à des escarmouches, à des siéges insignifians, portoit au comble la désolation des sujets, sans exposer les soldats (3).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 638. — *Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* Deca II, L. II, p. 16. — *Platina, Hist. Mantuan.* L. VI, p. 853. — *Istor. Bresciana.* p. 880. — *Barth. Facii.* L. X, p. 172.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 643. — *Porcelli de Gestis Piccinini.* Deca II, L. III, p. 19. — *Platinæ Hist. Mantuan.* L. VI, p. 852-855.

(3) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 647.

Sforza attendoit avec impatience l'arrivée du roi René, pour agir, de concert avec lui, d'une manière plus vigoureuse; mais ce roi étoit arrêté dans les Alpes par le duc de Savoie et le marquis de Montferrat, qui ne vouloient point lui accorder le passage. René, impatienté, se rendit par mer à Vintimille, et le dauphin, qui fut depuis Louis XI, fit tant par ses négociations, que le duc de Savoie permit enfin à l'armée française d'entrer au mois de septembre en Lombardie (1). René, qui portoit, même à la guerre, sa bienveillance universelle et son esprit conciliant, s'arrêta quelque temps encore au pied des Alpes, pour rétablir la paix entre le marquis de Monferrat et le duc de Milan. Les deux parties s'en remirent à son arbitrage, et par son prononcé du 15 septembre, il mit un terme à leurs différens (2).

CHAP. LXXIV. 1453.

L'arrivée du roi René au camp de Sforza porta son armée à plus de quinze mille hommes de cavalerie pesante; et un mois après environ, Alexandre Sforza vint encore le joindre avec quatre ou cinq mille gendarmes qu'il ramenoit de Toscane. Mais le duc de Milan ne sut pas ou ne voulut pas profiter de cette grande supé-

(1) *Macchiavelli.* L. VI, p. 253.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 649. — *Ist. Bresciana di Crist. da Soldo.* p. 883. — *Benvenuto da San-Giorgio Hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 731.

CHAP. LXXIV. 1453. riorité de forces, pour contraindre l'ennemi à une bataille générale. Il se contenta de donner, le 19 octobre, un assaut à la forteresse de Pontevico; les vainqueurs y entrèrent par la brèche. Cependant les soldats de René n'avoient rien contracté de la douceur ou de la débonnaireté de leur chef; soit que dans leur guerre avec les Anglois ils se fussent accoutumés à la férocité, ou que la différence de mœurs et de langage leur inspirât pour les Italiens cette haine et ce mépris qui rendent souvent les armées plus féroces envers les peuples qu'elles connoissent le moins; en entrant dans Pontevicco, ils massacrèrent tout ce qui se présentoit devant eux. Ils n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfans, ni ceux mêmes qui s'étoient déjà rendus prisonniers aux soldats de l'armée de Sforza. Ceux-ci, révoltés de tant de barbarie, se regardèrent comme insultés dans leurs captifs : ils virent, dans l'acharnement des Français, l'effet d'une haine universelle contre toute la nation italienne, et ils ne supportèrent pas long-temps ces outrages; ils chargèrent les soldats de René dans les rues, ils mirent le feu aux maisons où les Français s'étoient retirés, et ils les poursuivirent avec tant de fureur, que François Sforza eut beaucoup de peine à séparer les combattans (1).

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 655. — *Bern. Corio Stor. Milanesi.* P. VI, p. 947. — *Cristof. da Soldo, Istor.*

Cette férocité des troupes françaises inspira
une telle terreur aux habitans de tous les châ-
teaux et de toutes les bourgades de l'état de Brescia, qu'ils s'empressèrent d'envoyer des députés au camp de Sforza, pour lui offrir leurs clefs, et lui demander des sauve-gardes. Des châteaux mêmes qui n'étoient pas à un mille de distance du camp de Piccinino, partagèrent cette terreur panique. L'armée vénitienne en fut atteinte à son tour; elle s'enfuit en désordre jusqu'aux portes de Brescia, où l'on ne voulut pas la laisser entrer (1). Sforza ne fut averti de cette fuite, que lorsqu'il n'étoit plus temps de profiter de la confusion de ses ennemis; ils s'étoient déjà fortifiés sous les murs de Brescia, mais tout le Bressan et tout le Bergamasque se soumirent au duc de Milan. Le château de Roado, dans la montagne de Brescia, et celui d'Orci dans la plaine, tous deux défendus par une forte garnison, furent les seuls qui soutinrent un siége régulier. Sforza, après s'être rendu maître de l'un et de l'autre, mit son armée en quartiers d'hiver (2).

Cependant les gendarmes français qui avoient

Bresciana. p. 884. — *Marin Sanuto Vite.* p. 117. — *Barth. Facii.* L. X, p. 173.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 657. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 703. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1214. — *Istor. Bresciana.* p. 884.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 660. — *M. A. Sabellico.*

CHAP. LXXIV. accompagné René en Italie, y avoient à peine
1453. passé trois mois, qu'ils demandoient déjà avec instance à être reconduits dans leurs foyers. Ils avoient été aliénés par leur querelle avec les gendarmes de Sforza à Pontevico; d'ailleurs ils se sentoient humiliés de leur infériorité; ils voyoient que dans les guerres d'Italie, l'habileté avoit toujours l'avantage sur la valeur, et la tactique italienne avoit alors une supériorité incontestable sur la française. René, de son côté, déjà vieux et désabusé depuis long-temps de l'espérance de conquérir Naples, supportoit mal volontiers les fatigues de la guerre, et partageoit l'impatience de ses soldats. François Sforza se rendit auprès de lui à Plaisance pour le retenir; mais René opposoit à toutes ses instances une résolution inébranlable; il accompagnoit cependant son refus de protestations d'attachement et de confiance; aussi il promit qu'au printemps suivant, son fils Jean, qui portoit le titre de duc de Calabre, et dont l'âge étoit plus propre à poursuivre des expéditions hasardeuses, viendroit en Italie à sa place. Le départ de ce vieux prétendant au trône de Naples, en affoiblissant Sforza, augmenta encore son désir de faire la paix, et d'entrer enfin en jouissance de ses nouveaux états (1).

Deca III, L. VII, f. 199. — *Platina, Hist. Mantuana.* L. VI, p. 856. — *Istor. Bresciana.* p. 885.

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 664. — *Macchiavelli,*

Un affreux événement qui venoit de frapper de terreur toute la chrétienté, rendoit ce désir de paix général, et exposoit aux reproches de toute l'Europe ceux qui y mettoient quelque obstacle. Constantinople avoit été prise par Mahomet II, le 29 mai 1453; le dernier empereur grec, Constantin Paléologue, avoit été massacré avec quarante mille chrétiens; un grand nombre de marchands italiens et surtout vénitiens, qui habitoient cette ancienne capitale de l'Orient, avoient perdu toutes leurs propriétés par le pillage, et avoient été réduits en captivité (1); et les Turcs, dont l'arrogance étoit redoublée, menaçoient de soumettre tout le reste de la chrétienté à l'empire du croissant. La ville impériale, regardée comme le boulevard des pays civilisés, sembloit en effet ouvrir, par sa chute, l'Occident aux Barbares. Lorsque cette nouvelle fut portée aux deux camps opposés de Sforza et de Piccinino, la désolation y fut égale; les chefs et les soldats se reprochèrent des guerres impies, qui consumoient vainement leurs forces, au moment où leurs armes auroient dû être uniquement

CHAP. LXXIV.

1453.

Istor. L. VI, p. 254. — *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. VI, p. 948.

(1) Quarante-sept, ou, selon d'autres, soixante-trois gentilshommes vénitiens, membres du grand conseil, étoient au nombre des esclaves des Turcs. *Cronic. di Bologna.* T. XVIII, p. 701. — *M. A. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 198, v. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi.* p. 1150.

CHAP. LXXIV. consacrées à la défense de leurs frères. Le cardi-
1453. nal de Saint-Ange, nonce du pape Nicolas V, leur rappela le secours si long-temps demandé par les Grecs, si cruellement refusé par les Latins, et rejeta sur leur obstination toute la honte de cette grande calamité. Un congrès fut assemblé à Rome, sous la présidence du Pape, et tous les états protestèrent également de leur désir de faire la paix, pour tourner toutes leurs forces contre les Turcs (1).

1454. Mais ce sentiment si vif de repentir, et cet oubli des intérêts plus proches, n'eurent pas une longue durée; chacun sentit que la croisade qu'on se reprochoit de n'avoir pas entreprise, n'étoit plus de saison. De foibles secours auroient défendu Constantinople, tandis qu'il auroit fallu des forces immenses pour la reconquérir. Chacun donc, en portant au congrès des paroles de paix, y manifesta des prétentions si exagérées, qu'elles rendoient la paix impossible. Alfonse vouloit que les Florentins lui remboursassent les frais de la guerre; ceux-ci, loin de consentir à lui rien payer, exigeoient au contraire qu'il leur rendît Castiglione de la Pescaia en Maremme. Les Vénitiens demandoient à Sforza la restitution de ce qu'il avoit conquis dans le Bressan et le Berga-

(1) *Epistola Cardinalis S.-Angeli. Apud Porcelli de Gestis Scipionis Piccinini.* Deca II, L. V, p. 35. — *Joann. Simonetæ.* L. XXIII, p. 645.

masque, la cession de Crémone, et les rives du Pô et de l'Adda pour limites des deux états. Sforza, au lieu de renoncer à quelqu'une de ses provinces, redemandoit Crème, Bergame et Brescia, que les Vénitiens ne pouvoient plus défendre, et qu'ils avoient ravies à ses prédécesseurs, sans de justes motifs (1). Enfin, le pape Nicolas V, qui, le premier, avoit invité les Chrétiens à poser les armes, n'étoit pas lui-même de bonne foi dans sa négociation. S'il faut en croire Simoneta, et même Janotto Manetti, son panégyriste, « sa « prudence lui avoit appris que les guerres entre « les princes d'Italie assuroient la paix de l'Église; « que leur concorde, au contraire, menaçoit sa « tranquillité. » Il chercha donc uniquement à plaire à tout le monde, à ne se rendre suspect à personne, et à traîner en longueur les négociations (2).

1454.

Les Vénitiens s'aperçurent enfin que le temps s'écouloit dans les conférences de Rome, à écouter de vains discours; que le pape ne faisoit rien pour concilier les esprits, et que le roi Alfonse, qui vouloit la guerre, prenoit à tâche de troubler la négociation. Ils envoyèrent donc, comme messager secret, à François Sforza, un moine

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 665. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 255.

(2) *Vita Nicolai V à Janottio Manetto.* T. III, P. II. *Rer. Ital.* p. 943. — *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 666.

CHAP. LXXIV. nommé Simon de Camerino, pour traiter directement avec lui, et lui porter des conditions équitables (1). Les Vénitiens renonçoient à leurs prétentions sur Crémone, et demandoient la restitution du Bergamasque et du Bressan. Sforza exigeoit encore la cession de Crème, qui pouvoit devenir, entre les mains de ses ennemis, un avant-poste trop dangereux pour lui. Le conseil des Dix, qui vouloit la paix, s'étoit déjà résolu à laisser surprendre cette ville par Coléoni, afin que le traité n'entraînât de sa part aucune restitution. Mais lorsqu'on en fit quelques ouvertures à Coléoni, il se trouva que ce général, déjà pratiqué par d'autres, méditoit une défection, et qu'il étoit sur le point d'abandonner Sforza pour les Vénitiens; en sorte qu'il dissuada fortement le conseil des Dix d'une concession qui, disoit-il, n'étoit point nécessaire.

1454.

Pendant que cet incident arrêtoit la négociation, Sforza fut averti de la trahison de Coléoni, et de celle de Sigismond Malatesti, qui tous deux étoient sur le point de passer à l'ennemi. En même temps l'ambassadeur florentin, Diotisalvi di Nerone Negri, auquel il avoit communiqué les propositions qu'on lui avoit faites, lui déclara, au nom de sa république, qu'elle n'étoit pas en état de soutenir plus long-temps une

(1) *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. VIII, p. 433.

guerre aussi ruineuse, et qu'elle désiroit la paix CHAP. LXXIV.
à tout prix. Sforza fit donc revenir à lui, frère 1454.
Simon de Camerino, et lui annonça qu'il étoit prêt à accepter les offres des Vénitiens, sans y rien changer. Paul Barbo, un des membres du gouvernement, se rendit alors auprès de lui à Lodi, déguisé en frère mineur. Pendant huit jours les conditions du traité furent discutées entre eux avec le plus profond secret; après quoi la paix fut publiée à Lodi le 9 avril 1454, contre l'attente universelle. Par ce traité, Sforza conservoit la Ghiara d'Adda, mais il rendoit aux Vénitiens tout ce qu'il avoit conquis dans le Bergamasque et le Bressan. Il stipuloit seulement l'impunité pour ceux qui avoient embrassé son parti. Si le duc de Savoie et le marquis de Montferrat vouloient être admis au bénéfice de la paix, ils devoient restituer leurs conquêtes dans le Novarrois, le Pavésan et l'Alexandrin; s'ils s'y refusoient, le duc de Milan restoit en liberté de les leur arracher de force. Les seigneurs de Correggio et les Vénitiens devoient rendre au marquis de Mantoue ce qu'ils avoient usurpé de son territoire; celui-ci, en retour, devoit restituer à son frère Charles de Gonzague, son apanage. Enfin le château de Castiglione de la Pescaia, qu'Alfonse avoit conquis en Toscane, devoit lui demeurer, sous condition qu'il retirât son armée du reste des états florentins. Toutes les puis-

CHAP. LXXIV. 1453. sances d'Italie étoient invitées à ratifier la paix de Lodi dans un temps donné, si elles vouloient jouir de son bénéfice (1).

Ce traité inattendu, par lequel deux des puissances belligérantes dictoient la loi au reste de l'Italie, à leurs alliés comme à leurs ennemis, sans les avoir consultés, causa d'abord autant de mécontentement que de surprise. Il fallut forcer par les armes les Correggi à évacuer l'état de Mantoue, le marquis de Montferrat et le duc de Savoie, à abandonner leurs conquêtes; mais ce fut l'ouvrage de peu de jours. Ces souverains ratifièrent ensuite la paix, et la Sésia fut reconnue pour limite entre le Piémont et le duché de Milan (2). François Sforza se fit aussi rendre par le duc Borso d'Este, Castel Novo dans l'état de

(1) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 669. — *Bern. Corio. Stor. Milan.* P. VI, p. 948. — *M. Ant. Sabellico.* Deca III, L. VII, f. 199. — *Macchiavelli.* L. VI, p. 256. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1215. C'est par la paix de Lodi que Neri Capponi termine ses commentaires. Capponi, l'un des plus habiles politiques et des meilleurs militaires qu'ait produits Florence, étoit chargé dans toutes les affaires importantes de dicter les dépêches de la république, parce que personne ne l'égaloit dans les conseils pour la netteté de son esprit, ou la vigueur de son style. Il mourut à Florence le 23 novembre 1457, dans sa soixante-neuvième année, d'une tumeur sous le bras, qu'il voulut faire extirper. *Vita Nerii Capponii a Bartholom. Platinensi scripta.* T. XX. *Rer. Ital.* p. 516.

(2) *Joann. Simonetæ.* L. XXIV, p. 672. — *Istor. Bresciana.* p. 888.

Parme, dont le souverain de Ferrare s'étoit emparé à la mort de Philippe-Marie; en sorte que le nouveau duc, reconnu par tous ses voisins, rentra dans toutes les possessions de son prédécesseur. Mais la ratification du roi Alfonse manquoit toujours au traité de Lodi; ce monarque ne pouvoit pardonner aux Vénitiens de lui avoir caché leur négociation. Comme le plus puissant des souverains de l'Italie, il se croyoit appelé à dicter la paix, et non à la recevoir. Il refusa pendant près d'une année sa ratification : cependant les instances du cardinal Capranica, qui lui fut envoyé par le pape, et la nouvelle d'une alliance signée le 30 août entre les Florentins, le duc de Milan et les Vénitiens, pour maintenir le repos public, le déterminèrent enfin à accepter le traité de Lodi. Il le ratifia le 26 janvier 1455, mais sous condition que les Génois, auxquels il n'avoit pas pardonné leurs anciennes offenses, et Sigismond Malatesti qui l'avoit trompé, en passant à l'ennemi, après avoir reçu sa solde par anticipation, ne seroient point compris dans la paix publique (1).

CHAP. LXXIV. 1453.

(1) *Guernieri Bernio, Istor. d'Agobbio.* p. 989. — *Platina, Hist. Mantuanæ.* L. VI, p. 857. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia.* p. 1152. — *Navagiero Stor. Veneziana.* p. 1117. — *Jo. Marianæ de reb. Hispaniæ.* L. XXII, chap. 16, p. 50. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VIII, p. 434. — C'est par l'accession d'Alfonse de Naples au traité de Lodi, que Poggio Bracciolini termine son histoire : cet élégant écrivain,

qui, par son zèle pour les connoissances antiques, contribua tant à la renaissance des lettres, s'est borné, dans son histoire de Florence, au récit des seuls faits militaires. Il passe au milieu des révolutions politiques les plus importantes, sans jamais fixer sur elles l'attention de son lecteur; et quoiqu'il fût admis à la familiarité de ces Florentins célèbres qui dirigeoient presque toute la politique de l'Italie, il ne nous a point laissé leurs portraits. Il mourut le 30 octobre 1459, quatre ans après l'époque où finit son histoire, âgé de soixante-dix-neuf ans.

C'est aussi par la ligue d'Alfonse avec les Vénitiens, les Florentins et le duc de Milan, que Barthélemi Fazio, né à la Spezia, et secrétaire de la république de Gênes, finit son histoire d'Alfonse. (*Bartholomæi Facii Rerum gestarum Alphonsi Regis Libri decem*. T. IX, P. III. *Thesauri Antiquit. Ital.* p. 1-188.) Fazio étoit sans contredit un des écrivains latins les plus élégans de ce siècle, qui en a produit plusieurs. Il a vu de très près une partie des événemens qu'il raconte, et il les représente cependant d'une manière fort différente de Simoneta, autre témoin oculaire. Il s'étoit attaché à Alfonse, qui avoit, de son côté, beaucoup d'amitié pour lui, et il s'efforce en toute occasion de relever le roi Aragonois aux dépens de François Sforza. Il avoit déjà fait suspecter sa véracité comme historien dans ses commentaires *de Genuensium rebus adversus Venetos gestis*. Fazio, rival de Laurent Valla, contre lequel il soutint une guerre de plume peu honorable pour tous deux, mourut peu de jours après son adversaire, en 1457. Voyez *Paulus Jovius in Elogiis virorum doctorum.*

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE.

